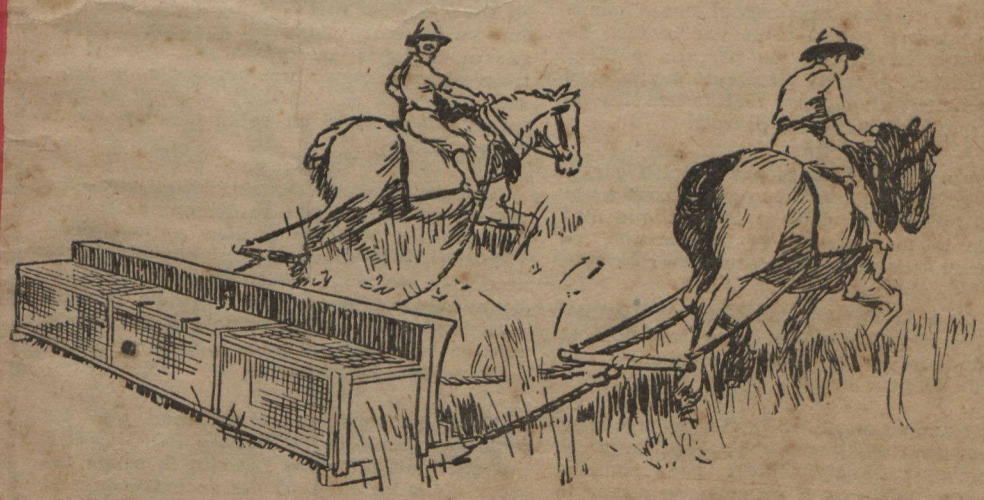
La Revue Populaire

Magazine Littéraire
Illustré Mensuel

13e Année, No 3 MARS 1920 PRIX: 20 CENTS



UNE MOISSONNEUSE A SAUTERELLES (*Voir intérieur*)

POIRIER, BEGGETTE & CIE, Edit.-Propriétaires, 129-131-133 rue Cadieux, Montréal.

A partir du présent No "La Revue Populaire" se vend 20c l'exemplaire

UN APPEL A L'ESPRIT DE JUSTICE DES LECTEURS

Les lecteurs de la REVUE POPULAIRE ont pu constater la grande augmentation de matière à lire que ce Magazine leur a donnée depuis quelques années.

De cent, le nombre de ses pages s'est élevé progressivement à 196, soit le double, cela malgré la cherté toujours plus grande des matières premières et des heures de travail.

Or, depuis quelques mois, des frais imprévus sont venus augmenter considérablement les frais d'édition et mettent en danger l'existence de ce Magazine favori des Familles Canadiennes.

Les typographes, pressiers, margeurs, etc., faisant partie de l'Union, ont eu un important relèvement de salaires ce qui a déjà notablement augmenté les frais de revient; il vient s'y ajouter aujourd'hui une dépense supplémentaire considérable par le fait de l'augmentation énorme du prix du papier. Ce prix avait déjà été augmenté à plusieurs reprises mais il dépasse maintenant les limites que l'on aurait pu prévoir.

Et ce n'est sans doute pas définitif car, à partir de juin où les fabricants auront toute latitude d'agir et ne se guideront que d'après la loi de l'offre et de la demande, ce prix sera sans aucun doute encore relevé!

De plus, la Société des Gens de Lettres, avec laquelle nous avons un contrat pour la reproduction de romans, a augmenté son tarif de 40 pour cent.

C'est une situation critique sans précédent et dont sont victimes tous les éditeurs de Journaux et de Magazines; nous sommes donc dans l'obligation formelle de porter le prix de la REVUE POPULAIRE à 20c l'exemplaire, à partir du présent numéro, et ce n'est qu'après mûre réflexion que nous avons pris cette décision. Nos lecteurs reconnaîtront, néanmoins, que nous sommes venus à cette mesure imposée par les circonstances, plus tardivement encore que la généralité des autres Journaux et Magazines.

Or, cette augmentation de 5 cents que nous demandons à nos lecteurs qui ont de l'intelligence et comprennent la situation, est-elle un sacrifice?

Non, si l'on veut bien réfléchir à ceci: LA REVUE POPULAIRE donne, chaque mois, un roman complet lequel, en librairie au prix actuel des livres, ne coûterait pas moins de 40 à 50 cents, ce qui signifie déjà une économie pour le lecteur.

De plus, est-il besoin de rappeler que la REVUE POPULAIRE contient en plus une énorme quantité d'articles souvent instructifs et toujours intéressants, que l'on ne trouve dans aucune autre publication en langue française au Canada et qui formeraient à eux seuls un volume d'une valeur indiscutable?

L'ensemble, partie des articles et partie du roman, est donc vendu au-dessous de sa valeur réelle à 20 cents et nous sommes convaincus que le nouveau prix de notre Magazine sera accueilli avec d'autant plus de bonne volonté par notre clientèle qu'elle comprendra que nous l'avons établi, non par idée de bénéfice pour nous-mêmes, mais par la force des circonstances.

Nous espérons, en conséquence, que les nombreux amis de la REVUE POPULAIRE lui continueront, dans l'avenir, la même faveur qu'ils lui ont toujours accordée dans le passé.

POIRIER, BESSETTE & CIE.

131, rue Cadieux, Montréal.

LA PLUS IMPORTANTE
LIBRAIRIE et PAPETERIE
FRANÇAISE du CANADA
Fondée en 1835

LIVRES
religieux, classiques,
français, canadiens.

FOURNITURES
de bureaux,
de classes, dessin.

ARTICLES
religieux
et de fantaisie

PAPIERS PEINTS
Tapisseries

CATALOGUE SUR DEMANDE

GRANGER FRÈRES
Limitée
Place d'Armes et Notre-Dame O.,
MONTREAL.

EDMOND-J. MASSICOTTE

Si Vous Demenagez ?

Envoyez-nous votre nouvelle et votre ancienne adresse. Le Bureau de Poste ne fait pas suivre les magazines comme les lettres. Surtout, envoyez-nous ces renseignements pour le **15 au plus tard du mois précédent**, date à laquelle nous révisons nos listes, car nous sommes dans l'impossibilité d'envoyer des numéros duplicata.

Nom .....

Rue .....

Localité .....

Ancienne Adresse .....

Localité .....

LA REVUE POPULAIRE

131 rue Cadieux, — Montréal

La Revue Populaire

Vol. 13, No 3 — Montréal, Mars 1920

ABONNEMENT
Canada et Etats-Unis:
Un An: $1.75 — Six Mois: - - - 90 cts
Montréal et Etranger:
Un An: $2.40 — Six Mois: - - - $1.20

Paraît tous les mois

POIRIER, BESSETTE & CIE,
Edteurs-Propriétaires,
131 rue Cadieux, MONTRÉAL.

La REVUE POPULAIRE est expédiée par la poste entre le 1er et le 5 de haque mois.

Tout renouvellement d'abonnement doit nous parvenir dans le mois même où il se termine. Nous ne garantissons pas l'envoi des numéros antérieurs.

SI NOS ERABLES DECLARAIENT LA GREVE

Combien s'en trouve-t-il parmi nous qui se doutent de la perte que nous subirions, si nos érables, pour suivre un exemple pernicieux et trop commun de nos jours, déclaraient la grève et refusaient de couler, après l'entaillement, aux premières fontes des neiges, aux premiers signes avant-coureurs du printemps?

Le calendrier nous annonce officiellement le printemps pour le 21 mars, mais, seul de tous nos arbres, l'érable se permet parfois de devancer le calendrier et de nous offrir sa sève précieuses, alors que la nature n'a pas encore échangé sa parure d'hermine salie pour une toilette faite de jeunes frondaisons, dont les parfums vigoureux grisent l'âme et fortifient le coeur.

Sait-on, par exemple, que l'an dernier seulement, le Canada a produit pour plus de $6,000,000 de produits de l'érable? Sait-on également que si nos cultivateurs voulaient s'en donner la peine, ils pourraient tirer de nos érables, un revenu annuel de $60,000,000?

Ce sont des chiffres qui méritent d'être considérés et étudiés, alors que l'on se plaint partout, tant de la rareté du sucre que de son prix exorbitant, sur tous les marchés mondiaux.

Et, quel sucre, mes amis, produisent nos érablières! Sait-on bien, par exemple, que l'an dernier toujours, les Etats-Unis nous ont payé notre sucre d'érable, par quantités, des prix variant de 33 à 45 sous la livre, selon l'abondance et la qualité?

N'oublions pas que le sucre d'érable canadien, qui, avant la guerre, était à peu près inconnu en Europe, y est aujourd'hui plus en demande que jamais, depuis que nos soldats en ont fait goûter un peu du million de livres que nous leur avons expédié, à leurs camarades de tranchées, venus des autres pays où l'on ne connaît pas l'érable.

Les Français, comme nous, ont chez eux l'érable à sucre, mais le produit qu'ils en tirent ne saurait avoir la saveur du nôtre.

Pourquoi, depuis plusieurs années déjà, ne s'est-on pas occupé davantage de nos érables? Pourquoi au lieu de n'entailler que quelques érables, n'a-t-on pas entaillé tous les érables? Est-ce parce que les travaux de la ferme attiraient ailleurs le cultivateur? Pas du tout, puisque le temps de la sève arrive presque toujours bien avant les labours, dans la morte saison.

Eh! non, on n'a pas vu qu'on avait là une richesse nationale dans la main; on s'est contenté de n'entailler les érables que pour sa propre consommation ou l'alimentation des marchés locaux.

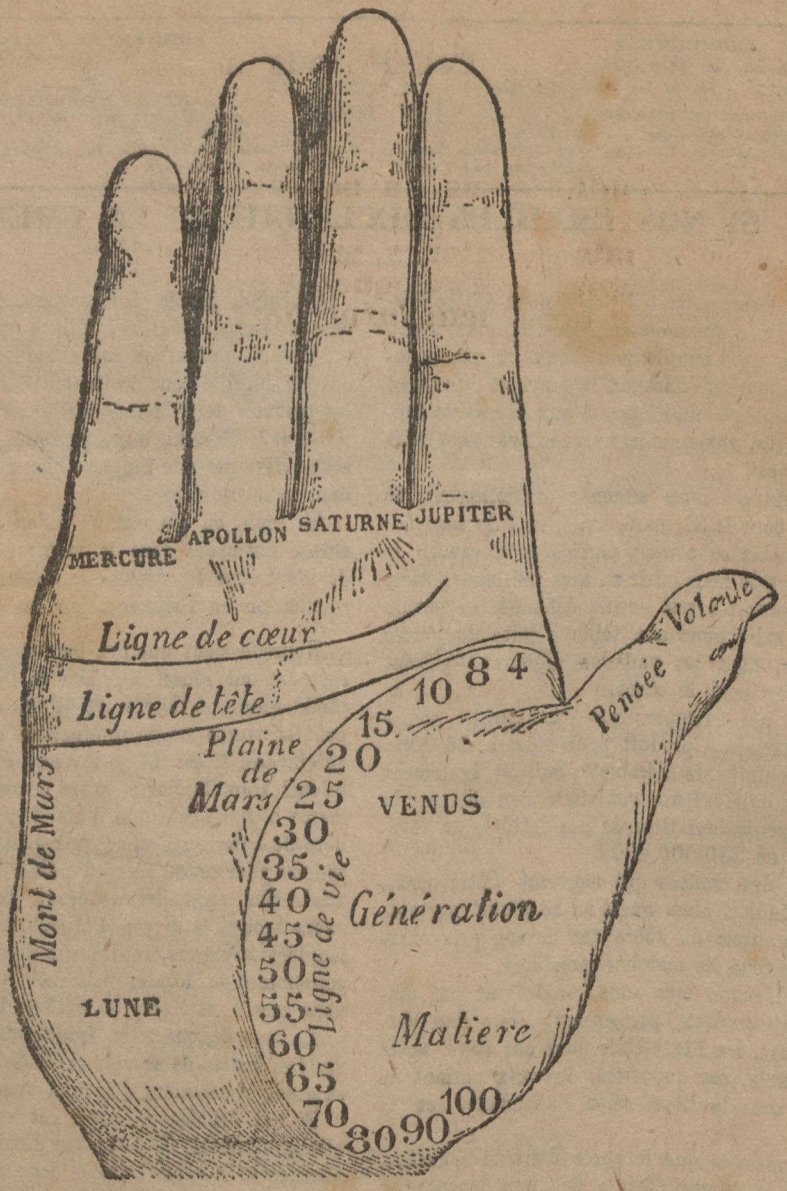
Heureusement que des patriotes plus actifs que rhéteurs ont réussi à fonder la "Coopérative des producteurs de Sucre et Sirop d'érables purs", dont la campagne de propagande est aussi intense qu'efficace. Il est même fortement désirable que le colonel Hercule Barré, notre commissaire du commerce à Paris, s'occupe d'une façon toute particulière de créer en France, une demande encore plus grande pour notre sucre d'érable. Car, si avec une production annuelle évaluée à $6,000,000 nous avons trouvé le moyen d'alimenter quelque peu les marchés étrangers, tout en ne diminuant pas notre consommation locale, pourquoi ne chercherions-nous pas à atteindre le chiffre de $60,000,000.

Et, que dirions-nous, franchement, si nos chers érables, irrités de se voir si délaissés, se mettaient en grève et cessaient de couler aussi abondamment.

Si nos érables se mettaient en grève, les tableaux de Suzor Côté et les dessins d'Edmond J. Massicotte n'auraient plus leur raison d'être. Si nos érables se mettaient en grève, où seraient nos bonnes fêtes de la "tire" et de la "trempette", à la "cabane"? Où seraient les rires qui fusent joyeux et sincères, la bonne joie régnant dans tous les coeurs, les doux baisers "sucrés" des fiancés d'hier et de demain?

Mais, nos érables ne déclareront pas la grève.

GUSTAVE COMTE.



Pour la commodité de nos lecteurs, nous répétons ici la photographie indiquant les principales divisions de la main.

TOUT CE QU'ON PEUT LIRE DANS SA PROPRE MAIN

Différentes significations du pouce et des doigts selon leurs diverses conformations. — Physionomies des mains, contours, saillies et autres signes dont l'éloquence est véritablement surprenante.

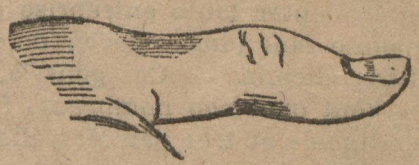
Après avoir étudié les principales lignes de l'intérieur de la main, nous allons passer maintenant à l'étude des doigts de la main selon leurs différentes conformations, ainsi qu'à l'étude des différents types de mains, selon leurs contours extérieurs. Nous tenons à dire en passant qu'un grand nombre de nos lecteurs nous ont félicité d'avoir entrepris la publication d'une étude de chiromancie aussi explicite et détaillée, et afin de leur permettre de poursuivre cette étude avec plus d'avantages, nous reproduisons en regard, la main-type avec les indications imprimées relatives aux différentes lignes et aux diverses saillies. Cette étude, nous le répétons, est spécialement préparée et résumée pour les fidèles lecteurs de la "Revue Populaire".

Le Pouce.

En chiromancie, le pouce a une très grande importance.

La première phalange du pouce, celle qui porte l'ongle, si elle est longue, signifie volonté, domination; — très longue, elle indique l'esprit tyrannique.

Lorsque cette phalange est de longueur mixte, c'est résistance passive, force d'inertie, peu de tendances à la domination.



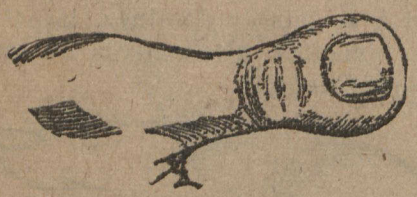
Lorsque cette phalange est courte, c'est incertitude, indécision, propension à se laisser dominer, impatiences, vivacités, alternatives de gaieté et de mélancolie.

Cette phalange, très courte, indique incertitude complète, manque de volonté, soumission, découragements, colères passagères, caprices, gaietés folles, tristesses profondes, très souvent esprit naïf.

La seconde phalange du pouce, longue et épaisse, c'est l'esprit logique.

Si cette même phalange est courte et mince, c'est manque de logique.

La première phalange, très longue (volonté dominatrice), réunie à une seconde phalange courte et mince (manque de logique), appartient à un homme d'un caractère impérieux, dominateur, ne suivant que ses idées, si déraisonnables qu'elles puissent être sans vouloir accepter le moindre conseil, et porté par son manque de logique à adopter toute entreprise extravagante sans jamais devier de son périlleux chemin. — Ces gens-là, et ils ne sont que trop nombreux, font de continuels et très pénibles efforts pour ne jamais réussir.



La première phalange du pouce (phalange onglée), courte, mais épaisse ot très large, indique un entêtement invincible. Quand le pouce prend la forme d'une bille, c'est fureur et violences habituelles.

Formes significatives des doigts.

Main pointue avec doigts lisses.

Les doigts à noeuds sont ceux où ces os font saillie aux jointures des doigts. Les doigts lisses sans noeuds jugent spontanément par impression et se trouvent chez les artistes primesautiers.

Les doigts à noeuds jugent par réflexion, par calcul, et se trouvent chez les gens de réflexion, les caissiers et les géomètres.

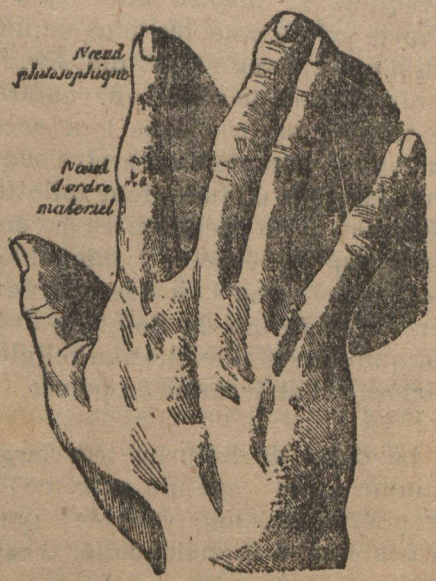
Les doigts lisses n'aiment pas les chiffres.

Cependant les gens qui calculent le plus vite sont les gens à doigts lisses; mais avec le noed philosophique très prononcé et les ongles courts: administration.

Les doigts à noeuds ont pour l'ordinaire un noeud apparent à chaque

phalange; le noeud placé de la première phalange à la jointure de la phalange onglée donne l'ordre dans les idées, l'instinct philosophique, le dou-

te par conséquent. Le noeud placé entre la seconde et la troisième phalange donne l'ordre matériel, le rangement, le classement, les chiffres, l'exactitude.



L'extrémité des doigts (phalange onglée), épouse trois formes différentes: les doigts sont pointus, c'est sentiment poétique, enthousiasme, et souvent même, pose et affectation, manque de simplicité, presque toujours le goût dans l'art, mais avec la manière. Les doigts sont carrés, c'est l'amour de la charité, de l'ordre, de la simplicité, de la raison, du devoir, de l'exactitude, de la justice; c'est aussi disposition à défendre son droit. Les doigts sont spatulés, c'est amour du mouve-

Main carrée avec doigts lisses.

ment moral ou physique, indépendance, inventions mécaniques, positivisme, goût pour les chevaux, la chasse, la guerre, la navigation.

Les doigts spatulés sont portés à la taquinerie, aux entreprises hardies; ils sont surtout portés aux idées noires, au spleen, lorsque la spatule est très accentuée au doigt médius (Saturne).

La forme spatulée au doigt du soleil (annulaire) donne de l'activité dans l'art, puisque l'annulaire représente les tendances d'artiste.

Main spatulée avec doigts lisses.

Signification particulière de chaque doigt.

Chaque doigt examiné à l'extérieur a une signification particulière.

L'index est en rapport avec le type de Jupiter, le médius avec celui de Saturne; l'annulaire est en rapport avec celui du Soleil, l'auriculaire avec celui de Mercure.

La dimension des doigts donne des indications très significatives.

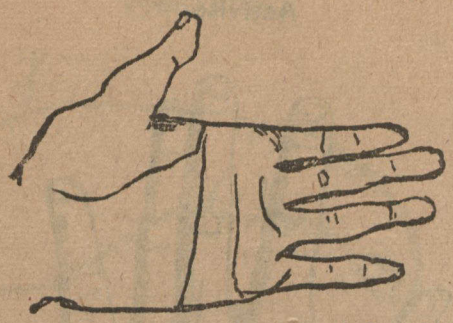
Les doigts longs donnent le détail en toutes choses, le soin, la recherche; s'ils sont très longs, ils donnent le détail porté à l'extrême, et en suivant les conséquences des détails, ils donnent la susceptibilité.

Les doigts courts ne voient que l'ensemble, la masse, ils portent à comprendre l'administration, et à laisser à des commis le soin des détails qu'ils surveillent; les banquiers, les chefs d'administration ont presque toujours les doigts courts, mais généralement carrés. La longueur relative des doigts donne les conséquences toujours justes.

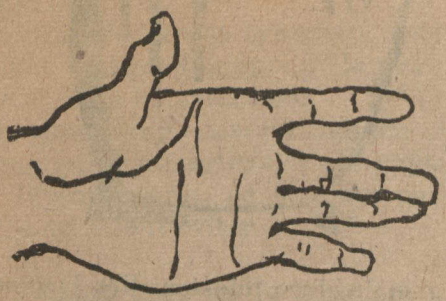
Résultat des différentes longueurs des doigts.

Le doigt de Jupiter long annonce l'orgueil; s'il est plus long que le doigt du Soleil, il indique plus de goût pour les choses de plaisir, d'apparat et de confortable que pour l'art, lors même que l'on devrait y réussir. Ce grand doigt donne le goût d'une protection mesquine et inspire une espèce de mépris même pour les gens de mérite qui n'ont ni rang ni fortune. Avec une conformation pareille on rougira de se trouver surpris dans leur société, surtout si, comme il en arrive souvent chez les gens d'étude, leur toilette est négligée, et on recherchera à s'en excuser auprès des gens fashionables ou haut placée que l'on désire fréquenter. Cette forme du doigt de Jupiter indique souvent l'exaltation religieuse, surtout s'il se termine en pointe.

Le doigt de Saturne très large et comme évasé (spatule extrême) à la première phalange (onglée) porte à la tristesse, à la mélancolie. C'est, on



le sait, chez les anciens le doigt de la fatalité.



Les assassins qui doivent monter sur l'échafaud ont le doigt de Saturne large, mal fait et tordu, puisque Saturne est la fatalité. L'inclinaison du doigt de Saturne à droite ou à gauche vers Jupiter (ou vers le Soleil) a une signification particulière et indique la domination de l'orgueil ou de l'art.

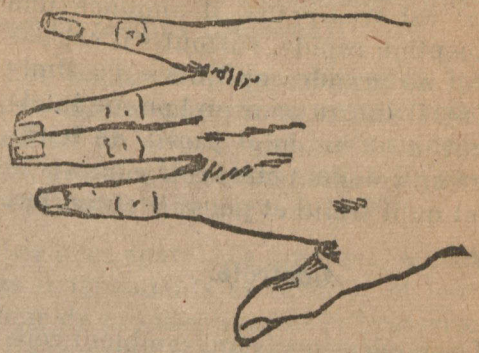
Artistes.

Si, en examinant les mains à l'extérieur, le doigt du Soleil (l'annulaire) est plus long que le doigt de Jupiter, c'est le signe du goût pour les arts, ou c'est le goût des arts l'emportant sur l'ambition et, par conséquent aussi, sur le désir de faire fortune, sur le désir de briller, sur les appétits vers la richesse.

En ce cas, le doigt de Saturne (le médius) se penche vers le doigt du Soleil comme s'il était magnétiquement attiré vers lui.

Ces formes se trouvent très bien écrites chez tous les artistes doués, ou même chez les artistes seulement convaincus, et fatalement attirés vers l'art.

Joueurs.



Si le doigt du Soleil (annulaire) est aussi long que le doigt du médius, c'est le signe le plus certain de l'amour du jeu ou du moins des entreprises hasardeuses: toute personne portée à essayer, à tenter dans la vie, à prendre des actions de Bourse; à aimer les voyages aventureux et la vie errante et risquée, les entreprises dangereuses ou audacieuses pour le moins, aura le doigt du Soleil, presque aussi long que le doigt de Saturne. Les joueurs surtout, les vrais jouers, ont parfois le doigt du Soleil aussi long que le doigt de Saturne.

Les joueurs ont, en outre, très souvent une grosseur sur la première jointure du pouce, mais le signe le plus certain est la longueur du doigt du Soleil. On peut le remarquer chez tous les joueurs d'habitude, et chez presque tous les croupiers des jeux (à Monaco, par exemple), qui sont, pour la plupart, des joueurs décavés, qui ont voulu continuer à satisfaire leur passion d'une manière plus heureuse.

Chercheur dans la science.

Si le doigt de Mercure (l'auriculaire) est très long, c'est l'homme qui

veut s'instruire, et en étudiant une science ou un art, l'étudie avec conscience, avec scrupule et en cherchant à la perfectionner. C'est l'homme qui s'appuie sur les principes avant de composer par lui-même. Si ce même doigt est très court, il annonce une conception rapide, surtout s'il est lisse, et de grandes aptitudes d'assimilation. Il suffira pour un homme intelligent, avec un doigt pareil, de feuilleter un volume pour avoir compris le sujet qu'il traite et pouvoir en parler.

Contrôle.

Les ongles courts qui semblent rongés ou que l'on ronge, donnent la critique, l'esprit de contrôle, avec de certains signes; les ongles courts, tout en critiquant les autres, se critiquent eux-mêmes avec sévérité. Avec d'autres signes qu'on indiquera, ils ne critiquent que les autres, et les ongles courts ont cela de particulier qu'ils révèlent un besoin d'action et de contrôle qui s'exerce même dans l'intérieur de leur maison. Aussi cette forme d'ongle se remarque chez les gens qui aiment à s'occuper de l'administration, de la surveillance sur leur personnel, qu'ils exercent avec une certaine rigueur; ils aiment, en outre, dans leurs appartements, dans leur chambre d'habitation surtout, à tout ranger, à tout mettre en ordre, sans le secours de personne; un domestique les gêne, et ils rangent et souvent époussètent après lui. Généralement ils tiennent à être au courant de tout, et quand ils ont la main dure, ils contrôlent chaque chose, et font autant que possible tout par eux-mêmes. Quand les ongles sont rongés, c'est irritation nerveuse, agacement continuel, mélancolie, esprit taquin, surtout avec les doigts spatulés.

Activité.

La main dure, c'est-à-dire la peau de la paume très dure au toucher, annonce une grande activité, surtout corporelle; les personnes ayant les mains pareilles sont toujours occupés principalement à des travaux manuels et ne peuvent rester un moment sans rien faire.

Paresse.

La main molle, dont la paume est flasque et sans essor, annonce une grande paresse; la paresse peut, il est vrai, être combattue par la raison, par le devoir, par l'ambition, par l'avarice, mais il faut aux passions un continuel effort pour en triompher. Une main molle sans passion est paresseuse avec délices. En tâtant la paume, il est facile de distinguer une main dure d'une main molle.

Les mains étroites annoncent positivisme et manque d'imagination, et souvent d'énergie et de ressort moral (par manque de Mars et de Lune).

Prodigalité.

Lorsque le pouce, la main tendue, se rejette en arrière, c'est générosité, prodigalité.

La peau du dessus des mains ridée annonce presque toujours de la sensibilité et de la bienveillance.

Un pouce trop renversé indique un homme qui, pour satisfaire ses goûts, perd le sens moral: ce sont des personnes qu'il faut éviter.

Excès dans les formes.

Les doigts trop pointus portent aux entreprises romanesques et souvent impossibles, à l'imprudence, à l'imprévoyance, à l'exagération, au mensonge, au lyrisme échevelé, au fanatisme religieux, et surtout à l'effectation, à la manière, dans les poses, les gestes et la voix.

Les doigts trop carrés sont enclins au fanatisme de l'ordre, de la méthode, à la régularité abrutissante. Ils sont pour leurs subordonnés les tyrans du droit, de l'usage et de la règle. Rien pour eux n'est fait ni assez bien ni assez vite.

Les doigts trop spatulés ont la tyrannie de l'activité, du mouvement. Ils ont le fanatisme de la science positive, le doute, la mobilité, l'indépendance excessive. Mais pour eux seuls, bien que toujours d'un purépublicanisme dans leurs paroles, et peut-être même dans leurs idées. Ils sont tracassiers, exigeants, inquiets, se tourmentent beaucoup et tourmentent encore plus les autres. Cette forme de doigt inspire ou représente l'aptitude aux idées lugubres ,souvent le désespoir si la forme est anormale à la première phalange du médius (Saturne).

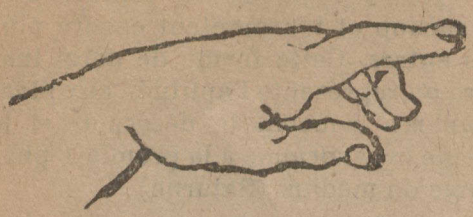
Les doigts trop spatulés avec les mains molles portent au mysticisme; l'activité de la spatule se porte au cerveau, puisque les mains molles (la paresse) rendent le corps inactif.

Les gens spatulés à main molle sont tous indépendants et révolés, et leur séjour de prédilection est la brasserie où ils trouvent la pipe et la bière, toutes deux favorables au "farniente" et aux actives rêveries. Ce sont les gens les plus dangereux pour exciter le désordre, non pas parce qu'il marchent en tête de la révolte, mais parce qu'ils la conseillent, la dirigent et en profitent souvent. L'Allemagne a la spécialité des mains molles, aux doigts extra-spatulés: de là les utopistes et surtout les professeurs. Elle corrompt les sociétés par ses écrits, les met en révolte.

glée) du pouce est courte, mais s'élargit et est en même temps assez épaisse pour prendre une forme ronde, semblable à celle d'une bille, c'est entêtement invincible, humeur sauvage, extrême dans les joies, et surtout dans ses colères qui peuvent pousser jusqu'au suicide ou à l'assassinat. Cette forme de pouce porte à une mélancolie habituelle à l'état de repos.

Les doigts courts, avec une paume très longue, forme qui se rapproche de celle des pieds des animaux, comme l'ours et le singe, par exemple, dénotent chez les hommes des instincts approchant de l'animalité matérielle.

Chirognomonie en action.



Pour résumer ces explications chirognomoniques, il faut donner de leurs applications diverses un tableau destiné à faire apprécier le parti que l'on peut déjà tirer de cette science isolée. Bien qu'elle ne puisse révéler que les instincts, elle peut déjà être d'une très grande utilité; et, en lui accordant le secours de la phrénologie, de la chiromancie et des signatures astrales, comme nous le verrons tout à l'heure pour expliquer tout d'un coup et dès le début toute la méthode, on comprendra les immenses progrès qu'elle a pu faire, et il sera facile de voir que si la chirognomonie, tout élémentaire encore, s'avance en tâtonnant ou par à peu près livrée à ses propres forces, elle marche d'un pas sûr lorsqu'elle est guidée par les autres sciences réunies et consacrées par le temps.

La chirognomonie peut être employée avec succès en diplomatie ou par toute personne qui vient demander une faveur ou un service, pour savoir comment il faut se présenter et agir au vis-à-vis d'un supérieur. Elle a cet avantage surtout qu'on ne peut se méfier d'elle puisque rien peut la déceler.

Il est impossible, à une époque où l'on sait que la chiromancie existe, de demander à examiner les mains d'une personne que l'on a intérêt à connaître; mais il est facile, sans éveiller les soupçons, d'examiner de ces mains les formes extérieures qu'on ne pense jamais à cacher. Talleyrand, le grand diplomate, s'il avait connu la chirognomonie, en aurait tiré grand parti, et voici certainement les conseils qu'il aurait donnés à un élève en lui confiant une mission importante et secrète:

Si la première phalange du pouce est très longue, c'est le pouce des chefs de secte, c'est le despotisme, l'orgueil immense.

Inclinez-vous et encensez, ne ménagez pas les louanges même excessives.

Si cette même phalange est d'une longueur moyenne, c'est la force de résistance, la force d'inertie.

Consultez les autres instincts pour agir, cherchez le côté faible.

Si cette même phalange est mixte, plutôt courte que longue, c'est disposition à se laisser influencer.

Insistez!

Si le pouce est très court, c'est l'abandon, l'impossibilité de résistance; c'est aussi la vivacité, c'est l'impossibilité de se dominer en toutes choses, c'est, tout à tour, l'enthousiasme et le découragement, c'est l'incertitude continuelle, parfois l'indifférence. Imposez-vous! excitez, s'il le faut, les colères, c'est après une crise violente que vous réussirez le mieux.

Si cette phalange est large bien que courte, c'est la volonté ferme

Rien à faire! sinon de tâcher de présenter votre idée comme émanant de la personne même.

Si cette même phalange est en forme de bille, c'est la colère poussée jusqu'à la fureur, c'est la violence, un entêtement invincible.

Soyez patient, laissez passer la bourrasque; si la colère arrive au paroxysme, éloignez-vous un moment;

mais revenez. — Après tout, le pouce est très court!

Lorsque le pouce se jette en arrière quand on ouvre la main, c'est la générosité.

Tâchez de vous rendre intéressant; exposez votre demande discrètement, ayez des larmes dans la voix!

Si le pouce se penche encore, c'est prodigalité!

Demandez carrément et sans vergogne!

Si la seconde phalange du pouce est longue et épaisse, c'est la logique! le bons sens!

Soyez clair avant tout!

Si la seconde phalange du pouce est courte et mince, tandis que la première est très longue, la volonté l'emporte ici tout à fait sur la logique: c'est la main la plus fatale, puisqu'elle accomplit, sans vouloir y renoncer jamais, les actes les plus insensés, une fois une détermination prise.

Demandez une chose déraisonnable.

Quand les doigts sont très longs, minces, sans noeuds apparents et pointus à la phalange onglée, c'est: idée mystiques exagérées.

Parlez chiromancie et spiritisme, un peu nécromancie si Saturne domine.

Quand les doigts sont très pointus, c'est disposition au mensonge, affectation continuelle, grâce calculée; c'est aussi le goût et souvent l'entente des arts, mais en allant toujours au delà des bornes de la nature.

Soyez exagéré, posez vous-même, admirez, ayez au besoin un langage fleuri. Soyez graceiux jusqu'au ridicule.

Si les ongles des doigts sont courts, s'ils sont surtout rongés, la personne est nerveuse, irritable, agacée, elle aime à critiquer, à contredire, elle est disputeuse, mécontente, ergoteuse surtout, elle veut tout contrôler, faire par elle-même, rien n'est assez bien fait par les autres.

Cas difficile! ne cherchez pas à lutter, subissez les coups de boutoir en cherchant à les esquiver de votre mieux, mais surtout n'ayez pas trop raison!

Les doigts carrés donnent l'amour de la vérité, de la clarté surtout.

Soyez clair, vrai, concis, faites-vous facilement comprendre.

Ils donnent aussi l'esprit de justice.

Il vous faut avoir raison, être dans votre droit ou paraître y être.

Ils donnent aussi l'esprit d'ordre et de raisonnement plutôt que dans les calculs.

Parlez posément, distinctement, classez bien votre demande.

Ils donnent l'horreur de l'injustice et la défense de son droit, l'amour de la règle, du convenu, du devoir, de l'exactitude!

Parlez exactitude, règle, devoir.

Ils donnent la naïveté, les épanchements avec un pouce court.

Parlez d'abandonce et gaiement!

Si les doigts sont spatulés, c'est l'indépendance.

Soyez quelque peu libéral, blâmez les abus!

S'il sont très spatulés, c'est le républicanisme exagéré, la révolte.

Critiquez le pouvoir quelqu'il soit!

Les doigts spatulés donnent l'amour de la chasse, du mouvement des voyages.

Parlez sport, écurie, courses et paris!

Très spatulés, ils donnent l'horreur de l'injustice.

Posez-vous en victime.

Très spatulés, ils donnent le doute en toutes choses, l'athéisme, la superstition, l'ascétisme.

Soyez élève de Hegel et de Spinoza!

Le doigt de Saturne très spatulé donne le spleen, le dégoût de la vie.

N'allez pas être trop gai, restez à l'unisson avec les brouillards et les idées sombres.

Le noeud placé à la première phalange (onglée), noeud philosophique, donne la recherche des causes, l'esprit philosophique.

Embrouillez un peu votre requête!

Le noeud à la seconde phalange (saillie de l'os à la deuxième jointure) donne l'ordre matériel, les chiffres, la réflexion.

Soyez plutôt caissier, même si ce n'est pas votre talent!

Le même noeud donne le soin, les mains, avec les doigts longs spatulés et le noeud philosophique.

Soyez propre, linge blanc, gants frais, tiré à quatre épingles et compassé.

Les doigts longs donnent le besoin des détails en toutes choses, les étiquettes, les tiroirs nombreux, le classement, les notes, et par suite la susceptibilité, et l'axamen involontaire de la toilette des autres.

Ici tenue plus que jamais sévère, la forme, le soin, les ongles bien faits, la cravate savante, les bottes vernies, la coiffure irréprochable.

Les doigts courts portent à ne voir que l'ensemble, la masse; c'est l'horreur des détails, la haute administration.

Ici tenue négligée, si vous voulez, pas de toilette, mais soyez bref! exposez en peu de mots.

Les doigts lisses (sans noeuds apparents) donnent la spontanéité, la conception vive, l'impressionnabilité!

Parlez peu, laissez-vous interrompre, n'expliquez pas, vous êtes compris!

Les doigts gras à la base donnent l'amour du confortable, la gourmandise, l'égoïsme, l'art culinaire. Avec les doigts pointus, c'est sensualité poussée à l'excès.

Parlez bons dîners, parties de plaisir, offrez cigares Havane! invitez à dîner si vous pouvez. Soyez gai et bon vivant.

Le doigt du Soleil lisse et spatulé donne l'amour du beau, des belles formes, et aussi l'amour des voyages.

Soyez artiste, vrai, simple, sans façon, bon enfant, parlez peinture, voyages, arts, Messonier, Corot, et même aussi sculpture.

Le doigt du Soleil, aussi long, ou à peu près, que le doigt de Saturne (le médius), donne du jeu, et par conséquent il indique aussi la spéculation, les affaires commerciales, les entreprises dangereuses, les voyages pleins de risques et d'aventures.

Parlez un peu Monaco, affaires aventureuses. Proposez une affaire quelconque, mais impossible, vous serez toujours accueilli.

Le doigt du Soleil, assez long, lisse, d'une belle forme, lorsque le médius se penche vers le doigt du Soleil, et que l'index (Jupiter) prend aussi cette direction, surtout lorsque le Soleil est plus long que l'index, donne la profession artistique, ou au moins les goûts d'artiste très prononcés. Ce doigt du Soleil spatulé avec une main dure peut exercer les arts. C'est aussi amour de la contemplation.

Racontez vos voyages, vos visites dans les musées, aimez le clair de lune.

Les doigts mal faits, tordus, d'aspect hideux, ongles très courts, pouce en bille, homme dangereux à éviter.

Rien à faire que de se sauver au plus vite.

La peau de la main un peu ridée à l'extérieur, amour, bienveillance et sensibilité. Mont de Vénus développé.

Rien à faire, non plus, sinon de dire qu'on a besoin d'assistance.

Le mont de Vénus est en dedans de la main, mais on le distingue au moindre geste: c'est la grâce, l'aménité, la bienveillance. Quand il est très développé, c'est aussi l'amour.

Alors montrez-vous aimable, obligeant, galant et surtout très amoureux.

La main dure, c'est l'action, la main très dure, c'est action fiévreuse.

Parlez de vos incessantes occupations.

La main très molle annonce la paresse. Pour juger de la paresse, il vous suffit d'être assez insinuant pour en arriver à presser la main; si la main est très molle, voici ce que vous aurait dit Talleyrand:

Ne comptez jamais sur un paresseux même plein de bienveillance; il promettra peut-être, mais ne tiendra pas s'il lui faut se déranger. S'il a les doigts carrés qui signifient devoir, s'il a le pouce très long qui signifie orgueil, domination, adressez-vous à ces instincts qui peuvent donner un moment d'énergie; en ce cas présentez-vous comme très actif. La paresse aime les gens actifs, capables d'accomplir pour elle les devoirs qu'elle néglige.

On voit par ces exemples que par la chirognomonie seule on peut, à la simple vue de l'extérieur de la main (le dos de la main), juger du caractère de la personne que l'on veut connaître, sous cinquante aspects différents et tous d'une grande importance.

On peut comprendre déjà jusqu'où pourront aller ces révélations, quand on joindra à ces importantes données les divinations des autres sciences.

—— o ——

CE QUE REPRESENTE UN MILLIARD

Avant la guerre, il suffisait de parler de millions pour éblouir les profanes, les artistes, les journalistres et les pauvres gens. Aujourd'hui, on parle souvent de milliards sans autrement étonner les gens, malheureusement, ces milliards ne constituent, la plupart du temps, que des passifs et ne signifient que plus d'impots et misères pour les prelétaires. Le Canada lui-même, qui avait une dette raisonnable, avant la guerre, a déposé ses deux milliards il y a belle lurette.

Or, sait-on seulement ce que c'est qu'un milliard ?

Voici ce que nous raconte à ce sujet un journal de Suisse :

" Supposons, dit ce journal, que , lors de la naissance de Jesus-Christ, une famille ait possédé un millard danns un immense coffre-fort, où il n'aurait pas rapporté un sou d'intérêt. Si elle avait dépennsé régulièrement un dollar par minute, il n'y aurait qu'une vingtaine d'années que son coffre-fort serait vide, car un dollard par minute fait 60 dollards par heure 1,440 dollars par jour ou 518,400 dollards pan an. Depuis l'an 1 de notre ordre chronologique jusqu'à 31 décembre 1915, il ne s'était écoulé qu'un millard et cinq cent vingt-quatre mille minutes.

" Un seul bloc d'or solide de la valeur d'un milliard un poids de 644.000 livres cubes. Six mille hommes auraient de la peine à le bouger et, pour son transport, il faudrait un train de 24 wagons et de 1500 pieds de long. En piéces de 50 cts alignées les une devant les autres, un milliard couvrirait une distance de 1900 milles, et ces pièces empilées les unes sur les autres, formeraient un rouleau de 105-000 pieds de haut, c'est-à-dire à peu près huit fois la hauteur de la Jung-frau.

—— o ——

UN POIGNARD HISTORIQUE

Il rappelle la tentative d'assassinat contre Napoléon Bonaparte, en 1806.

Le musée Carnavalet vient de retirer de ses tiroirs, pour le rendre à ses légitimes propriétaires, un poignard qui ne fut jamais exposé, et dont il était simplement le séquestre depuis cinq ans. C'est le poignard avec lequel l'étudiant allemand Staab voulut assassiner Napoléon.

On a gardé la mémoire de cette épisode. C'était à Schoenbrunn, en octobre 1809. Napoléon passait en revue ses troupes. Un jeune homme s'avança, qui demanda à lui parler. Le général Rapp eut des soupçons et le fit fouiller. On trouva sur lui un long couteau. Il avoua son dessin d'assassiner l'empereur. Napoléon l'interrogea en personne, par l'entremise de Rapp, qui parlait allemand : " Que vouliez-vous faire de votre couteau ? — Vous tuer. — Qui vous poussa à ce crime ? — L'intime conviction qu'en vous tuant je rendrai le plus grand service à mon pays". Son air assuré déconcertait l'empereur. " Je vous accorderai la vie si vous me demandez pardon du crime que vous avez voulu commettre.

— Vous tuer n'est pas un crime : c'est un devoir. " Il y eut un moment de silence. L'empereur ne comptait plus, pour amollir cette volonté, que sur l'amour : " Qu'est-ce que ce portrait trouvé sur vous ? — Celui d'une femme que j'aime et qui vous abhorre autant que moi... "

Napoléon stupéfait, donna ordre de reconduire le prisonnier. Toute la soirée, il s'entretint de cet événément avec son entourage. Il en marquait un grand trouble.

La paix, jusque-là, avait traîné en longueur ; les négociations n'aboutissaient pas ; ils les brusqua. Il fixa son départ au 17. A 5 heures du matin, la Grande Armée, qui regagnait la France, défilait sur la route. Il fit appeler Rapp, et s'informa des derniers instants du condamné, passé par les armes. Il était mort en criant : " La paix est signée. Dieu soit loué ! "

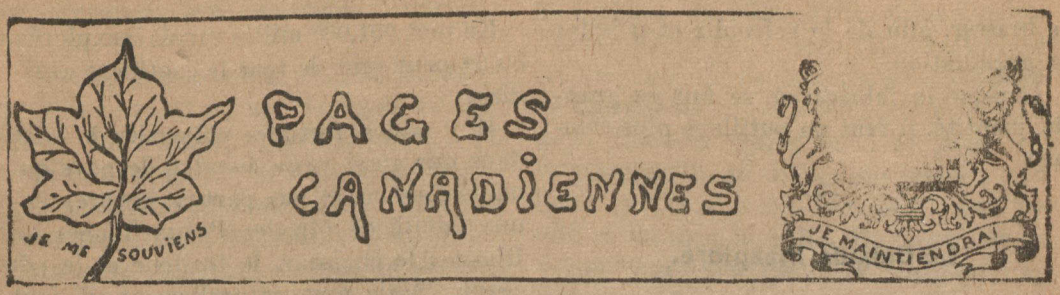
" Je remis, écrit Rapp dans ses Mémoires, le rapport de ces faits à l'empereur et je gardai le couteau, qui est chez moi ".

Comment, de chez Rapp, ce couteau, avec d'autres souvenirs historiques ayant appartenu à l'aide de camp de Napoléon 1er, arriva-t-il aux mains de Mme veuve Noël, sage femme, qui en avait constitué dépositaires les époux Jouanin, dont elle fit ses légataires universels ? Par suite, disait-elle, d'un héritage. Les époux Jouanin chargèrent une tierce personne de vendre ce couteau et divers objets de même provenance, notamment les armes d'honneur et de combat que le général avait portées. La négociation n'aboutit comme siens : d'où le litige, qui provo-point le depositaire les revendiqua qua la constitution d'un réquestre qui fut le conservateur du musée Carnavalet

Le séquestre à été levé. Le musée Carnavalet a rendu au demandeur son dépôt. Ce ne fut pas sans regret. Le poignard de Schoenbrunn eût été à sa place parmi tant d'émouvantes pièces à conviction de ce procès sans fin qu'est l'Histoire.

Quel suggestif document ! Le meurtrier déjoué n'a pas frappé celui qu'il devait atteindre, mais il l'a atteint quand même. Dès lors, Napoléon éprouva fortement la nécessité d'une paix qui ne pouvait plus être assise à ses yeux, que sur la promesse de longs espoirs dynastiques. Cet attentat précipita, à la fois, ses projets de divorce et d'alliance. Le couteau de Staab visait Napoléon : ce fut Joséphine, qu'il toucha en plein coeur, Joséphine qui allait emporter, dans son exil, le charme des jours victorieux.

— o —



Entaillons tous les érables sans retard. — Une industrie locale à développer. — Le mica canadien. — Notre poisson dirigé vers les Etats-Unis. — Le Canada encore inexploré.

Le Canada dépendrait moins de l'importation de sucre, aliment devenu rare, en accroissant sa production de sucre d'érable, ce printemps. Ce sucre a été considéré jusqu'à présent comme un objet de luxe, excepté dans la province du Québec, où les habitants des campagnes s'en servent à table. Son usage devrait se généraliser ; car les cultivateurs peuvent le fabriquer sans main-d'oeuvre additionnelle, et le public se le procurerait à meilleur compte que le sucre ordinaire.

Chaque livre de sucre granulé que l'on épargnerait serait exportée outre-mer. Les Canadiens ayant érablières feraint oeuvre de patriotisme, en entaillant ce printemps tout en entaillant ce printemps tout arbre d'âge voulu, afin d'accroître la production de sucre et de sirop d'érable. La sève coule quand les travaux agricoles sont réduits au minimum.

Un érable de pleine croissance et de bonne taille donne environ 12 gallons de sève ; cette sève contient environ 95 pour cent d'eau et 3 pour cent de sucre ; le reste est un résidu minéral. Les arbres. a fortes houppes et longs troncs ou ceux qui ont poussé dans des massifs essartés, fournissent le plus de sève. Les jours à température modérée et suivis de nuits fraîches sont le plus propices à l'écoulement de la sève.

Pour entailler un arbre, on pratique une incision d'un demi-pouce de diamètre et d'un pouce de profondeur dans le tronc en sens incliné, sur le côté exposé au soleil. On emploi plusieurs sortes de dégorgeoirs pour l'écoulement de la sève. Les meilleurs récipients pour la sève sont des seaux en zinc ou en fer galvanisé, avec couvercle. La sève est recueillie au moins une fois par jour ; elle est soumise à l'ébullition, soit à la *sucrerie*, soit à la cuisine de la maison de ferme. Il s'agit tout simplement de faire évaporer l'eau jusqu'à ce que la sève atteigne la consistance du sirop, ou une pesanteur de 11 livres par gallon. On devrait tamiser le sirop avec une flanelle ; ce procédé clarifie le liquide.

Pour faire du sucre, il faut soumettre le sirop à une nouvelle ébullition, jusqu'au point de cristallisation. On atteint le degré voulu, en versant quelques gouttes dans de l'eau de glace ou sur une légère couche de neige. Si le sirop revet une forme de cire, c'est une preuve qu'il a suffisamment bouilli. Il est préférable de diviser le sucre en petites quantités. Avant de le verser dans les moules, il est bon de

le brasser, afin de le refroidir et d'éviter la granulation.

Lorsque la fabrication se fait en grande quantité, il faut un outillage plus complet

---

Le Canada inexploré.

Dans l'ouest du Canada, il y a 642,000 milles carrés à l'est du lac La Biche et de la rivière Kasan, dans le Manitoba et les territoires, 73,000 milles carrés, c'est-à-dire une plus grande étendue que celle des Etats du Missouri et du Dakota-nord, et plus grande encore que celle des Etats de New-York, du Connecticut,du New-Jersey et du Massachusett réunis ; au sud et à l'est de la rivière Back dans les territoires du nord-ouest, 72,000 milles carrés ; au nord-ouest du grand Lac de l'Ours, 61,000 milles carrés ; au nord du grand lac des Esclaves et de la rivière Back, 61,000 autres milles carrés ; dans le Yukon, des lacs mesurent de 60 à 70 milles de long, qui n'ont pas encore été explorés, et sont même à peine connus. Tout cela dans l'ouest canadien.

Total de ces chiffres : 247,000 milles.

Au nord de la province de Québec, on porte la superficie du territoire non exploré à 259,000 milles carrés dans le pénisule entre l'Ungava et la Baie d'Hudson, 65,000 milles carrés au nord de la Grande Rivière de l'Est, 54,000 milles carrés à l'est et au sud de Kaniapiska.

Total de ces chiffres pour la province de Québec : 194,000 milles carrés.

Grand total, 461,000 milles carrés.

Ces calculs ne comprennent pas les régions qui ont moins de 4000 milles carrés d'étendue.

En sorte qu'il n'y a pas à hésiter à mettre pour l'Ouest canadien 642,000 milles carrés, et pour le nord de la province de Québec 259,000 milles carrés qui n'ont pas encore vu la silhouette d'un explorateur.

En tout 901,000 milles carrés inexplorés, ou 28 pour cent de tout le continent canadien.

Il y a des fortunes colossales à faire dans une aussi vaste étendue de pays qui n'a encore vu, et pas partout encore, qu'une trinité de bipèdes Peaux-Rouges ou Blanc : le chasseur, le traiteur et le pêcheur. Mais tout naturellement, il faut dès le début se résigner à une existence un peu rude et aventureuse, début obligé de tous les pionniers d'un pays.

Aujourd'hui, les quelques gens qui peuvent s'y aventure. recherchent autant les minéraux que la fourrure. Sous la couche précambrienne de la formation géologique de ces régions, on trouve le cuivre et le fer surtout, puis le nickel, et l'argent.

Dans le bassin du fleuve Mackenzie, existent les plus riches sources de pétrole du monde entier. Avis aux pays dont les puits pétrolifères s'épuisent ou sont en train de s'épuiser. Ce pétrole, comme du reste celui des Etats-Unis, est bien supécelui qui se rencontre en Europe, notamment dans la Roumanie.

Ce qui s'explique facilement, du reste, par le fait que notre pays est la plus vieillrieur à celui qui s erencontre en Europe, et que de multiples fermentations et cristallisations s'opèrent incessamment depuis cette époque en prenant qualité et valeur.

—— o ——

LE JEU DE CROSSE NOUS VIENT-IL DES SAUVAGES ?

Le jeu de crosse si en vogue aujourd'hui dans tout le Canada et qui est devenu le jeu national par excellence nous vient-il réellement des Sauvages? Cartier et Champlain, dans leurs récits de voyages, et les Pères Jésuites, dans leurs touchantes "Relations", parlent-il de ce jeu et disent-

ils comment les Sauvages le pratiquaient?

Cartier ne parle pas du jeu de crosse dans le récit de ses voyages au Canada. Champlain, pareillement, ne mentionne pas ce jeu des Sauvages dans ses différents ouvrages. Mais les Pères Jésuites, à différentes pages des "Relations", parlent du jeu de crosse.

Dès 1636, le Père LeJeune écrivait:

"De trois sortes de jeux qui sont particulièrement en usage parmi ces peuples, savoir de crosse, de plat et de paille. Les deux premiers sont tout à fait, disent-ils, souverains pour la santé.

"Cela n'est-il pas digne de compassion? Voilà un pauvre malade qui a le feu dans le corps, et l'âme sur le bout des lèvres, et un misérable sorcier lui ordonnera pour tout remède refrigératif un jeu de crosse; ou le malade même aura songé, qu'il faut qu'il meure, ou que tout le pays crosse pour sa santé et en même temps s'il a tant soit peu de crédit, vous verrez dans un beau champ village contre village, à qui crossera le mieux et parient l'un contre l'autre, pour s'animer davantage, les robes de castor et les colliers de porcelaine. Quelquefois aussi un de ces jongleurs dira que tout le pays est malade, et qu'il demande un jeu de crosse pour sa guérison; il ne faut pas en dire davantage, cela se publie incontinent partout et tous les capitaines de chaque village donnent ordre que toute la jeunesse fasse son devoir en ce point autrement quelque grand malheur accueillerait tout le pays." (Relation 1636).

Le Père Jésuite Lafitau, dans les pages qu'il consacre aux jeux des Sauvages, décrit ainsi le jeu de crosse:

"La seconde espèce de sphéristique des Sauvages est le jeu de crosse. Les règles en sont absolument les mêmes que celles de l'Episcyre, dont Pollux (Livre XI, chap. 7, seq. 104) fait cette description: "Les joueurs se partagent selon leur nombre, et se distribuent en deux bandes égales qu'il se peut. Ils tirent ensuite au milieu du terrain une ligne qu'on appelle "oxusqs", sur laquelle on met la balle. Ils tirent de la même manière derrière chacun des deux bandes, deux autres éloignées pour servir de terme. Ceux que le sort a choisi poussent les premiers la balle vers le parti opposé, qui fait de son côté tous ses efforts pour la renvoyer d'où elle vient. La partie dure ainsi jusqu'à ce que les uns ou les autres aient conduit leurs adversaires au terme, où la ligne qu'ils devaient défendre."

"La seule différence qui peut y avoir entre le jeu de crosse et l'Episcyre, ou l'Harpastum, c'est qu'au premier pour pousser la balle, on se sert de bâtons recourbés, au bout desquels plusieurs Sauvages ont des manières de raquettes, au lieu qu'il ne paraît pas qu'on se servit des uns ou des autres dans le second; car, à l'exception des brassards dont on usait pour jouer au ballon, nous ne trouvons nulle trace d'aucun instrument que les anciens aient employé dans leur Sphéristique. Il semble néanmoins qu'on peut l'insérer, non seulement de l'antiquité du jeu de crosse, qu'il n'est pas possible que les anciens n'aient connu, puisqu'il est aujourd'hui aussi répandu dans l'Europe jusqu'aux extrémités de la Lapponie, qu'il l'est dans toute l'Amérique depuis le Nord jusqu'au Chili; mais on peut encore le conclure de la description qu'en fait Pollux, puisqu'elle porte qu'on y mettait la balle à terre sur le Scyros, ou la ligne du milieu, et de l'épithète de "Poudreux" que Martial (livre 14, ep. 48) donne à l'Harpastum toutes les fois qu'il en

parle, aussi bien que de celle d'Arenaria, qui se trouve dans S. Isidore de Seville (livre 18, chap. 65), ce qui nous signifie que cette balle roulait toujours dans la poussière. Les Mingreliens jouent ce jeu-là à cheval, et la description qu'en fait l'auteur italien de la Relation de la Colchide, est très jolie" (Moeurs des Sauvages Amériquains, tome II, p. 356).

Dans sa vingt-deuxième lettre à la duchesse de Les diguières, datée de la Rivière Saint-Joseph le 16 août 1721, le Jésuite Charlevoix parle ainsi du jeu de chosse chez les Sauvages:

"Les Miamis ont encore deux jeux, dont le premier se nomme le "jeu de la crosse". On y joue avec une balle et des bâtons, recourbés et terminés par une espèce de raquette. On dresse deux poteaux, qui servent de bornes, et qui sont éloignés l'un de l'autre, à proportion du nombre de joueurs. Par exemple s'ils sont quatre-vingt, il y a entre les poteaux une demie-lieu de distance. Les joueurs sont partagés en deux bandes, qui ont chacun leur poteau, et il s'agit de faire aller la balle, jusqu'à celui de la partie adverse, sans qu'elle tombe à terre, et sans qu'elle soit touchée avec la main; car si l'un ou l'autre arrive, on perd la partie, à moins que celui, qui a fait la faute, ne la répare, en faisant aller la balle d'un seul trait au but, ce qui est souvent impossible. Ces Sauvages sont si adroits à prendre la balle avec leurs crosses, que parfois ces parties durent plusieurs jours de suite". (Journal d'un voyage dans l'Amérique Septentrionale, vol III, p. 319).

—— o ——

La philanthropie consiste à faire du bien aux hommes, sans en espérer aucune récompense. Fenélon

LE MONUMENT DE WOLFE ET MONTCALM

Peu de touristes en promenade à Québec connaissent l'histoire du monument de Wolfe et Montcalm. Elle n'est pas sans intérêt et la voici, telle que nous la cueillons dans un ancien numéro de l'"Opinion Publique".

"Elevé dans le jardin public avoisinant la rue des Carrières. Fais face au fleuve, et n'est éloigné de la côte que d'une centaine de pieds.

"Ce monument, destiné à unir et à perpétuer la mémoire des deux héros anglais et français, morts l'un en attaquant l'autre, l'autre en défendant Québec, fut construit en 1827, près de soixante-dix ans après les évènements qu'il rappelle, par ordre de lord Dalhousie, gouverneur du Canada, et avec le produit d'une souscription publique à laquelle le noble lord contribua largement. Le plan en fut fait par un officier du 79e Highlanders, et est d'une simplicité classique. Le site est bienchoisi et très en vue. La hauteur du monument, de la base au sommet est de soixante-cinq pieds. La colonne elle-même n'en mesure que trente-deux. Le sarcophoge est haut de sept pieds. Le nom de Wolfe est inscrit sur le côté sud, qui regarde le fleuve, et celui de Montcalm sur le côté nord. L'inscription commune est écrite en latin.

"Ce monument, qui confond dans une même pensée le vainqueur et le vaincu, mortellement frappés l'un et l'autre dans le même combat, est peut-être unique en son genre. Il a fallu pour qu'on en conçut l'idée que les deux peuples ennemis qui s'étaient combattus sous les ordres des deux généraux, fussent devenus unis par la suite dans la vie, comme leurs chefs l'avaient été dans la mort. Notons que

l'initiative fut prise par les héritiers des vainqueurs. Un survivant de la guerre de 1759, le dernier probablement, assistait en 1827 à la cérémonie de la pose de la première pierre du monument. Ce vieux soldat, qui avait combattu aux côtés de Wolfe, était nonagénaire. Il se nommait Thompson".

—— o ——

LE PROGRES DE NOTRE PROVINCE DANS L'AGRICULTURE

Il n'est pas de preuve plus décisive des progrès accomplis en fait d'agriculture par la province de Québec que les témoignages venant d'en dehors même de notre province, de la part de gens au courant de ces questions.

Le "Canadian Poultry Review", de Toronto, écrivait dernièrement:

"Une bonne partie des gens d'Ontario croient sincèrement que la province de Québec est arriérée d'au moins cent ans, si on compare certaines de ses méthodes de culture avec celles des provinces de l'Ouest, particulièrement en aviculture.

"Ceux qui entretiennent cette opinion ne connaissent pas Québec, pas plus qu'ils ne réalisent les réformes opérées par le gouverenement provincial pour faire avancer l'agriculture, tant dans :l'élevage que dans la production des grains, mais plus particulièrement dans le premier cas."

Le "Canadian Farm", de Toronto, avouait dernièrement:

"L'organisation agricole générale dans Québec donne d'excellents résultats, et elle semble bien appropriée aux besoins de la province. Il y a cependant une ou deux branches du service qui méritent une mention spéciale. La plus importante, à notre sens, est l'inspection des manufactures de produits laitiers et l'instruction que l'on donne à ce sujet.

"Québec a été la première province dans la Confédération, qui ait effectivement travaillé à organiser son industrie laitière. Toutes les fabriques de produits laitiers sont régulièrement inspectées. Québec est en avant d'Ontario sur ce point, et ceci explique la qualité supérieure du beurre provenant de cette province, tel que le démontrent les différents concours interprovinciaux dans lesquels le beurre de Québec est toujours arrivé bon premier."

—— o ——

CHOSES D'AUTREFOIS

Le premier cheval au Canada.—L'importation des filles à marier.—Le coût de la vie il y a 150 ans.

(Extrait de vieilles archives.)

"Le premier cheval qui ai galopé sur la terre canadienne fut débarqué à Québec le 25 juin 1647. La Compagnie des Habitants l'avait fait venir pour en faire cadeau au gouverneur, le chevalier de Montmagny, et ce fut un spectacle absolument nouveau pour le petit poste de Québec (dont les rues venaient d'être tracées, mais qui ne portait pas encore le nom de ville) que de voir le gouverneur chevauchant le long des sentiers, comme les "gendarmes" de Gustave Nadaud.

"Les habitants" de ce temps-là avaient de l'esprit comme ceux d'aujourd'hui: ils jugeaient qu'un chevalier sans cheval, cela n'avait pas le sens commun.

"M. de Montmagny partit de Québec l'année suivante. Que devint son cheval? Il n'est guère probable qu'on ait songé à lui faire traverser de nouveau l'Océan. Cependant il est à peu près certain qu'il n'était pas à Québec

en 1650, puisque les Hurons qui y descendirent cette même année, pour se fixer dans le voisinage, semblaient n'avoir jamais vu d'animal de cette espèce lorsqu'arrivèrent les premiers chevaux envoyés par le roi de France. Quinze ans plus tard, "le 16 juillet 1655, on débarquait à Québec douze chevaux envoyés par le roi de France. Il y avait à bord du navire qui les transportait un pauvre petit diable qui devait fournir une carrière aventureuse dans la flibusterie. Il se nommait Jean Doublet, et il a laissé des mémoires qui ont été imprimés il y a quelques années. D'après son journal, le roi de France avait envoyé vingt chevaux en Canada. Huit seraient donc morts pendant la traversée, puisqu'il n'en arriva que douze à Québec. Ces premier chevaux — tirés des écuries royales — firent le voyage de la vieille à la nouvelle France en brillante compagnie. Voici comment s'exprime Doublet:

"Nous trouvâmes ce navire extrêmement embarrassé par 18 cavales et 2 étalons, des Harnois du Roi, et dont les foins pour les nourrir occupaient toutes les places. Dans l'entrepont étaient quatre-vingt filles d'honneur pour être mariées à notre arrivée à Québec, et puis nos 70 travaillants avec équipage, formant une arche de Noé. La traversée fut assez heureuse quoiqu'elle durât trois mois et dix jours à l'arrivée à Québec.

"La Mère de l'Incarnation écrivait en 1667: "Sa Majesté a encore envoyé des chevaux, et nous a donné pour notre part, deux belles juments, et un cheval, tant pour la charrue que pour le charroi."

"Ces chevaux étaient vifs, rustiques, pas trop lourds et pouvant passer facilement de la charrue à la voiture légère, traverser les bancs de neige sans enfoncer très profondément, braver la poudrerie, se tirer d'une rencontre en hiver avec agilité et sans trop d'efforts."

"En 1670, Louis XIV fit encore envoyer des chevaux dans la colonie, et il les fit distribuer chez les gentilshommes du pays qui avaient le plus favorisé le défrichement et la culture des terres. Deux juments et un étalon furent donnés à M. de Chambly; deux juments à M. de Lachesnaye; une M. de Sorel; une à M. de Contrecoeur; une à M. de Saint-Ours; une à M. de Varennes; une à M. LeBer; une à M. de Latouche; une à M. de Repentiguy; une à l'intendant Talon: treize bêtes en tout."

"M. de Gaspé parle, dans ses "Mémoires", d'un certain âne — "une bête curieuse" — qu'il était allé voir au Cap Blanc, étant enfant, avec quelques camarades. En petit espiègle qu'il était, il dit gravement à l'animal: — "Comment vous trouvez-vous de votre séjour à Québec?" L'âne leva une oreille et baissa l'autre. — "Je vous comprends, reprit le spirituel enfant: votre oreille levée veut dire: "le Canada est un beau pays": votre oreille baissée veut dire: mais je m'y ennuie terrible, y étant tout seul de mon espèce". — "Consolez-vous, ajouta le futur auteur des "Anciens Canadiens", avant longtemps vous pourrez constater qu'il ya plus d'ânes qu'on ne pense sur nos rives".

"Le savant suédois Peter Klam, qui fit un voyage en Canada dans l'été et l'automne de 1749, écrivait ce qui suit:

"Un cheval de moyenne encolure coûte maintenant quarante francs et plus. Un beau cheval vaut cent francs. Une vache vaut cinquante francs. Un mouton coûte cinq francs, à présent; l'année dernière, alors que tout était

cher, il coûtait de huit à dix francs. Un cochon d'un an, pesant 150 à 200 livres, se vend quinze francs. Un poulet vaut de dix à douze sous, un coq-d'Inde vingt sous. Un minot de blé se vendait trois francs l'an passé, mais à présent il coûte quarante sous. Un minot d'avoine ne vaut quelquefois quinze à vingt sous. Les pois ont toujours la même valeur que le blé. Le beurre coûte ordinairement huit à dix sous la livre. Une douzaine d'oeufs ne coûte généralement que trois sous, cependant cinq sous (fin de septembre). (Les prix sont terriblement monté depuis 1749.)

Quelques chiffres pour finir:

Le Canada possédait 12 chevaux en 1665. Il en possédait 145 en 1679; 218 en 1688; 400 en 1692; 580 en 1695; 684 en 1698; 1872 en 1706; 4024 en 1719; 5270 en 1720; 5603 en 1721; 5056 en 1734.

Dans cette statistique il n'est pas question de l'Acadie, où des chevaux furent envoyés de France dès l'année 1612.

Un rapport du général Murray, daté de 1765, dit qu'il y avait alors 12,757 chevaux en Canada.

En 1784, il y avait 9,166 chevaux dans le district de Québec, 3,155 dans le district des Trois-Rivières, et 17,825 dans le district de Montréal — 30,416 en tout.

La province de Québec possédait 225,000 chevaux en 1881.

Lors du recensement de 1891 il y avait 344,920 chevaux de tout âge dans la province de Québec, et 1,400,755 dans toutes les provinces de la confédération canadienne.

—— o ——

LE CANADA EST AU CINQUIEME RANG POUR L'OR

En 1916, la production totale de l'or dans l'univers s'est élevée à 22,107,769 onces, évaluées à 457,006,045. En fait de production, les dominions du Sud-africain sont en tête avec un total de 9,296,848 onces. Les Etats-Unis viennent en deuxième lieu avec 4,479,057 onces, l'Australie troisième avec 1,662,154 onces, la Russie quatrième avec 930,492 onces et la Rhodésie sixième avec 930, 356. La production de l'or dans l'empire britannique s'est élevée, en 1916, à 14,229,844 onces, soit 64 pour 100 du total mondial, d'après l'Annuaire du Canada pour 1918.

—— o ——

LE CAMELIA ET SON HISTOIRE

L'histoire du camélia est assez peu connue ; la voici rapportée par le *Journal des Débats*

Ferdinand VI, ce monarque atteint de la mélancolie héréditaire dont il mourut, se promenait, un jour du mois de décembre de l'année 1739, dans sa chambre à coucher, voisine de celle de la reine, au palais royal de Madrid, lorsque Marie-Thérèse entra, sautillant et rieuse, tenant à la main une fleur d'une blancheur extrême. Elle la présenta à son mari.

— Belle fleur, mais sans parfum ! dit celui-ci en serrant dans ses bras celle dont il était éperdûment amoureux.

— C'est la fleur nouvelle des Philippines, dit la reine ; j'ai gardé pour vous la plus éclatante. L'autre que voici sera pour la Senora Rosales, qui joue à merveille le rôle d'Emilia dans la tragédie de *Cinnai*. Vous la lui remettrez ce soir vous-même au théâtre del Principe.

La fleur que la reine Marie-Thérèse of-

frait alors, à son époux, était celle du camélia.

La veille du jour de la scène qu'on vient de lire, un jésuite missionnanire, arrivant des Grandes-Indes, avait été admis à présenter à la reine un arbuste portant deux magnifiques fleurs blanches qu'il avait apporté des Philippines, de l'île de Luçon.

L'arbuste avait plus de 3 pieds de hauteur ; il était encaissé dans un vase revêtu de nacre. Sur une branche s'épanouissaient deux fleurs : une, celle que la reine avait offert à Ferdinand VI ; l'autre, celle que le roi remit gracieusement à la Rosales, le soir de la représentation de *Cinna*.

Le jésuite porteur de cette belle fleur se nommait : *Camelli !* On la dénomma *camella*. Les rejetons de l'arbuste des Philippines furent cultivés et chaudement entretenus dans les serres du Buen-Retiro, à Madrid.

Quoique introduit en Espagne à la fin de 1739, l'arbrisseau du Père Camelli demeura longtemps dans une sorte d'obscurité. Les heureux possesseurs de ce trésor végétal ne voulaient à aucun prix le populariser.

Marie-Antoinette elle-même ne le compta pas au nombre des sujets dont elle se plaisait à orner les serres et les jardins de Trianon.

Ce n'est guère que vers 1799 que le camélia fut connu en France ; c'est au château de la Malmaison et sous les yeux de Joséphine que le précieux arbrisseau devint l'hôte de cette résidence. La future impératrice donna au camélia les plus grands soins et obtint des produits superbes.

C'est en voyant ces belles fleurs blanches dont étaient couverts les arbrisseaux de la Malmaison, à son retour d'Italie, que Bonaparte, un jour qu'il était pris d'un désir subit d'économie, se mit à calculer avec Joséphine le chiffre du revenu que ces produits horticoles pourraient lui rapporter.

La culture des camélias se popularisa vite, au commensement du 19ème siècle, et l'on en trouve aujourd'hui dans le monde entier. La Marguerite Gauther, d'Alexandre Dumas fils, devait son surnom à la fleur encore récemment en vogue.

On écrit camélia, et non camellia.

C'est un tort.

—— o ——

CUPIDON

——

Cupidon est un petit bonhomme qui passe son temps a torturer les coeurs au lieu de gagner honorablement sa vie en servant d'annonce aux marchandises et aux nourritures pour bébés.

Cupidon est un nomade, personne ne sait ou il demeure, et cependant il est toujours là lorsqu'on en a besoin.

Il a toujours l'air d'être seul, et cependant nous savons que l'amour à besoin d'être " deux ".

Cupidon à l'air d'être employé par le trust des marchandises diaman pour stimuler la vente des " solitaires ".

Cupidon est un traitre à son sexe.

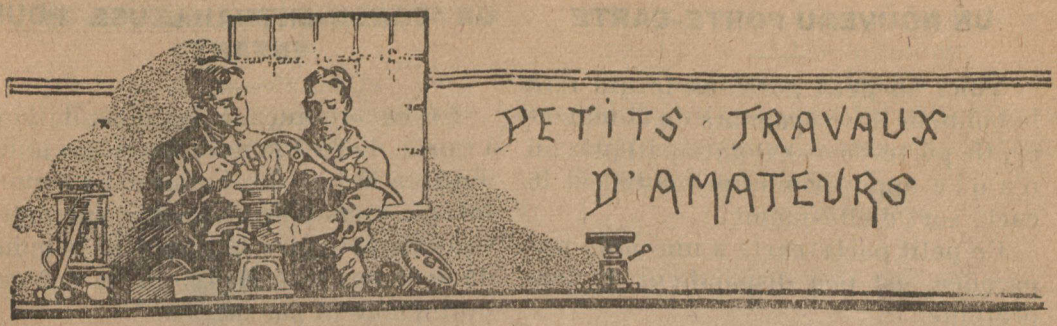
Dès qu'un homme regarde une femme, Cupidon parait et cet homme et cette femme s'aiment.

Sans aucun souci de la pudeur monsieur Cupidon va dans nos rues fréquente les bals et les réunions mondains, dans un costume plus que suggestif.

Cupidon rend les hommes " sains " fou, et donne la sagesse aux fous.

On put tuer l'amour, mais Cupidon est immortel.

—— • ——



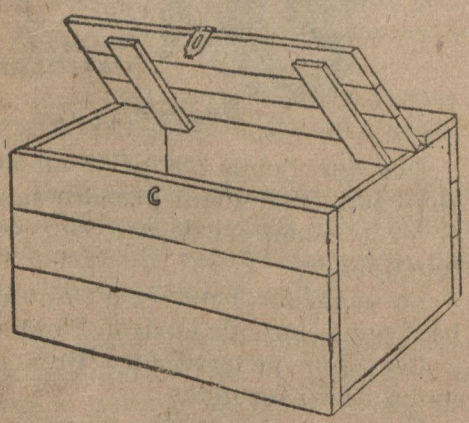
POUR FERMER UN COFFRE

Dans un camp où plusieurs amis étaient en excursion de pêche, on décida de laisser le camp pour quelques heures.

Il fallait tout mettre sous clé.

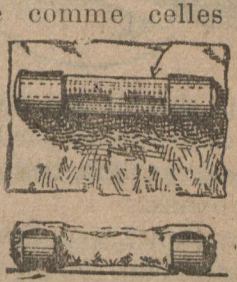
Malheureusement on avait comme malle un vieux coffre de bois n'ayant pas de serrure.

Un des excursionnistes un peu plus ingénieux que ses confrères, prit du fil de fer qu'il passa dans le coffre et avec lequel il fit deux anneaux. Un dans le corps du coffre même et l'autre dans le couvercle. Les deux anneaux entrant bien l'un dans l'autre il fut alors facile aux jeunes gens de déposer tout ce qu'ils avaient dans le coffre et à l'aide d'un cadenas le tout se trouva en sûreté pendant leur absence.



A QUOI PEUT SERVIR LE PAPIER DE PLOMB

Supposons qu'au cours d'une promenade en automobile, une fusée brûle, si c'est une fusée en forme de cartouche comme celles des autos

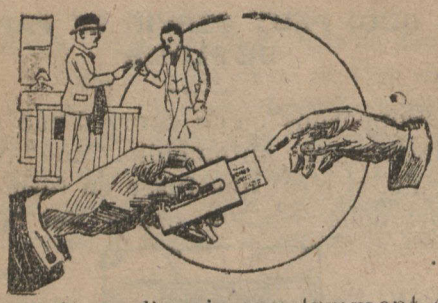


électriques, et que vous vous trouviez en peine, sans savoir comment réparer le dommage, rien ne vous est plus facile de mettre la main à votre poche et d'y chercher une boîte de cigarettes enveloppées dans le papier de plomb. Si vous avez le bonheur d'en avoir une, ou même si vous avez avec vous quelques paquets de gomme à mâcher enveloppés avec ce papier, prenez une de ces feuilles, entourez-en votre fusée brûlée, et replacez-la immédiatement dans le commutateur. Cette réparation, bien que temporaire, vous donnera autant de satisfaction que si vous aviez remplacé votre fusée par une neuve. Prenez bien garde de mettre trop de papier de plomb autour de votre fusée, attendu qu'une seule épaisseur suffit amplement. L'excès n'améliorera rien du tout et vous resterez en panne.

UN NOUVEAU PORTE-CARTE

Voici un petit porte-carte qui fera le bonheur des voyageurs de commerce. Ce porte-carte est automatique; on n'a qu'à appuyer sur un bouton et la carte sort d'elle-même.

Ce petit porte-carte a une jolie apparence, est peu dispendieux et très pratique.



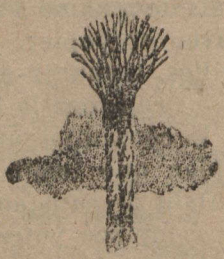
Il évitera d'avoir constamment des cartes de visites salies par les mille et une saletés que l'on traîne toujours dans ses poches.

Ce porte-cigare n'est pas très grand et peut cependant contenir 25 cartes de visite.

—— o ——

AVEC UN BOUT DE CORDE

Voici un petit balai pratique pour les mécaniciens et les savetiers pour nettoyer les outils ou les chaises sur lesquelles ils travaillent.



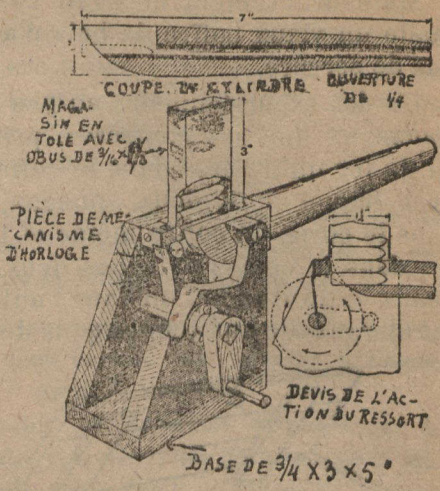
Un simple bout de corde plié en deux et attaché en deux endroits fera l'affaire.

Les deux bouts de la corde sont effilochés convenablement et votre balai est prêt.

UN CANON-MITRAILLEUSE POUR ENFANTS

Un canon lançant des obus de bois à raison de 60 à la minute, est un jouet qui fera la joie des enfants. Le canon, tel que vous pouvez le voir sur notre vignette peut être fait par tout le monde avec des matériaux qui ne coûtent pratiquement pas un sou.

La gueule du canon est d'abord percée puis posée sur le chevalet du canon. Sur l'axe qui tournera à la main est placé une petite tige flexible. Un obstacle en bois arrête la tige à chaque tour de l'axe et la projette violemment sur le petit obus de bois.



Dès que l'obus est parti un autre vient immédiatement prendre sa place et le canon est de nouveau prêt à fonctionner.

Le magasin peut être fait assez haut pour contenir environ 25 obus.

Les obus peuvent être tirés dans moins de 25 secondes.

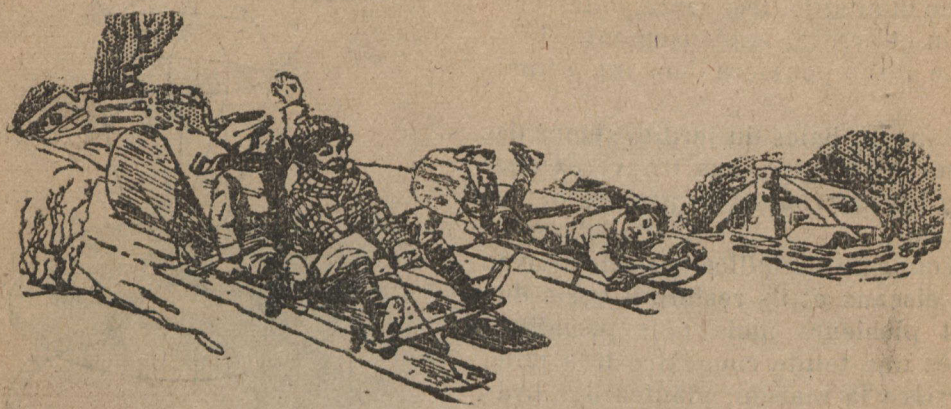
Si vous examinez attentivement notre vignette vous y trouverez tous les détails nécessaires pour la construction de ce petit canon.

—— o ——

GOUVERNAIL POUR TRAINEAUX

Il n'existe pas de plaisirs plus sain et plus hygiénique pour les enfants que les glissades en traîneau.

Cependant lorsque les enfants se servent de leurs pieds pour gouverner leurs traîneaux, l'usure des chaussures est très rapide, et en ces temps de vie chère, il est préférable de se servir du gouvernail que nous vous montrons aujourd'hui.



Ce gouvernail est du genre de celui que l'on se sert pour les aéroplanes. Un enfant, tout en s'amusant, peut le faire lui-même et l'ajuster à son traîneau.

Il est composé de deux parties: la quille et le support. Il peut être fait en bois ou en tôle.

La grandeur dépendra de la dimension du traîneau, mais la vignette accompagnant cet article vous donne une très bonne proportion.

On doit employer un bois solide, car la pression de l'air est très forte lorsque le traîneau est lancé à toute vitesse sur une pente.

Le gouvernail doit se poser à l'arrière du traîneau, il est mis en action par les pieds ou les bras de l'enfant qui glisse. Des cordes posées de chaque côté du traîneau agissent sur le gouvernail et le font fonctionner.

Une couche de peinture donnera un joli fini au gouvernail si vous avez soin de choisir des peintures s'harmonisant bien avec le traîneau.

—— o ——

JARDINET D'ENFANT

Une distraction amusante et instructive pour les enfants ingénieux est sans contredit ce petit jardin miniature que nous leur présentons aujourd'hui.

Ce petit jardin n'est pas artificiel mais naturel, tout comme le jardin que vous possédez à la campagne, et que vous irez revoir dans quelques mois. Ce jardin miniature doit être fait dans un cadre de bois ou une boîte mesurant 3 ou 4 pouces de hauteur et environ 36 pouces par 24 de largeur.

Vous achetez chez un fleuriste un peu de mousse que vous placerez dans le fond du cadre; puis vous emplirez votre cadre avec une demi-pouce de sable. Un bon mélange serait une partie de terre noire et deux parties de sable.

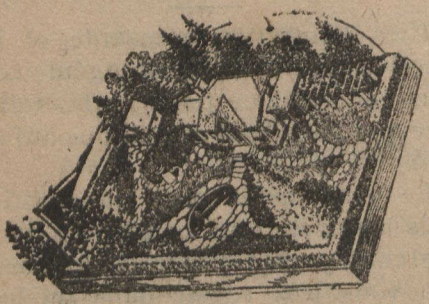
La maison ne doit pas avoir plus de dix pouces de hauteur afin d'être bien en harmonie avec l'ensemble du jar-

din. Les allées sont tracées d'après le goût du dessinateur. Du gravier pulvérisé fera de très jolies allées pour ce jardin miniature. Servez-vous de petites pierres plates pour faire les marches qui conduisent à la maison. Pour le gazon on n'a qu'à semer de la graine de moutarde, très serré, enterrer le grain et arroser copieusement.

Le gazon poussera dans une semaine.

Pour les haies du jardin, semez des Arbor Vitae que vous trouverez chez tous les marchands de graines de semence.

Vous pouvez tailler ces arbres avec des ciseaux et ils resteront verts durant plusieurs mois puis prendront après une teinte rougeâtre très jolie. Derrière la maison, plantez des hyacinthes et des bulbes ce qui donnera un aspect très joli à la petite demeure.



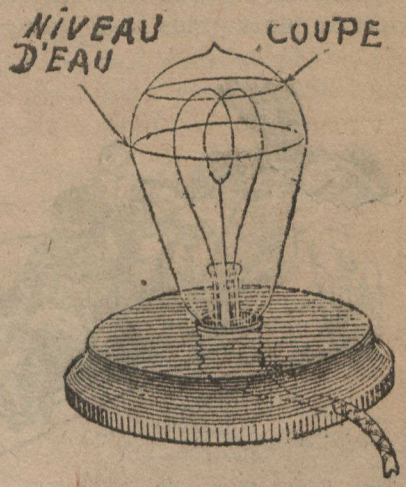
Les ornements d'un jardin doivent être variés. Des petites blocs enfoncés dans le sable feront d'excellents supports pour la pergole. Avec la soucoupe d'un pot de fleurs vous pouvez faire un petit bassin au centre du jardinet.

Il ne suffit pour faire ce jardinet que d'un peu d'ingéniosité et de patience.

—— o ——

AVEC UNE AMPOULE ELECTRIQUE

Monsieur George Macleau de Robertsonville, Québec, vient d'inventer un nouveau procédé ingénieux pour faire chauffer une petite quantité d'eau, comme par exemple la quantité requise à un homme pour se faire la barbe.



Nous prenons une ampoule électrique ordinaire et nous coupons l'extrémité terminée par une pointe. L'autre partie de l'ampoule est placée sur une rondelle de bois de manière à être maintenue solidement.

A l'intérieur on place de l'eau jusqu'à 1 pouce et demi du sommet du fil intérieur.

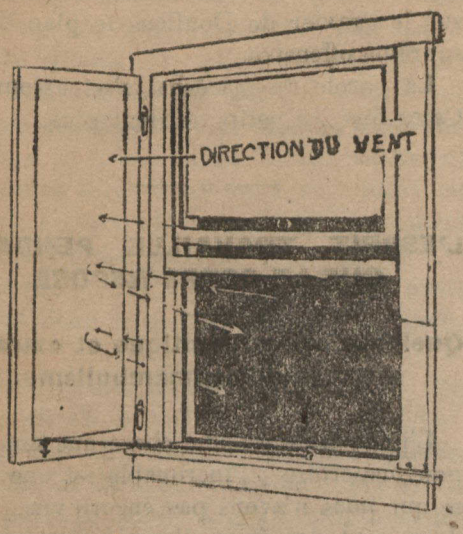
Lorsque le courant est donné la presque totalité de la chaleur développée chauffe l'eau et la fait bouillir en très peu de temps.

—— o ——

COMMENT DIRIGER LA BRISE VERS SA PROPRE FENETRE

Lorsque la brise est si légère qu'on la sent à peine et que parfois on étouffe à l'intérieur des maisons, il y a un moyen bien simple de s'accaparer la plus grande somme de cette brise et de la diriger vers sa fenêtre. La vignette qui accompagne cet article est suffisamment éloquente par elle-même. Il

s'agit tout simplement de construire soi-même un paravent de la largeur d'une demi-fenêtre et pouvant s'adapter indifféremment à droite ou à gauche de la fenêtre, à l'aide de crampes et d'oeillets à cheville.



Vous ouvrez ce paravent à angle droit avec la face de la fenêtre, du côté opposé au vent, et vous le maintenez dans cette position avec un long crochet. Parfois, il vaut mieux ne l'ouvrir qu'un peu moins qu'à angle droit si l'on veut bien capter tout le vent possible. La brise alors vient frapper sur ce paravent qui la projette en sens contraire, c'est-à-dire dans la pièce de votre maison que vous tenez à aérer. Plusieurs de nos hôpitaux ont adopté ce systême fort simple, pour procurer le plus d'air possible aux malades trop faibles pour être transportés à l'extérieur. C'est peu compliqué et d'exécution facile.

—— o ——

L'amour-propre et l'intérêt sont nos maîtres. Le sentiment du devoir, c'est le pavillon qui couvre la marchandise. — Un désabusé.

LA CHIMIE EST LA SCIENCE DE DEMAIN

Ce que prédit le maréchal Foch au cours d'une de ses tournées de vacances.

Même en temps de vacances le maréchal Foch, l'ilustre vainqueur, ne peut rester inactif.

Chaque jour, en tenue bourgeoise, il arpente monts et vaux à la bonne franquette.

Il se rendait ces jours passés au bourg de Plougaslon quand il fut deviné sur la route par un vénérable recteur à cheveux blancs venu tout exprès de fort loin pour saluer le grand vainqueur.

— Ne seriez-vous pas monsieur le maréchal Foch ?

— Pour vous servir, monsieur le recteur ! répondit le soldat en se découvrant.

— Oh ! dans ce cas, s'écria le prêtre, au comble de la joie, laissez-moi vous baiser les mains !

Et sans attendre sa réponse, le bon recteur porta jusqu'à ses lèvres la mains du maréchal.

Les deux hommes échangèrent encore quelques paroles et la courte conversation prit fin sur un mot qui alluma dans l'oeil du chef une intraduisible gaieté.

— Tout de même, monsieur le maréchal j'eusse préféré vous voir... en tenue de général !

Ce jour-là le maréchal fit une visite à la belle colonie de vacances à Ker Louis.

Ce fut pour les grands jeunes gens du patronage une fête inoubliable.

Le maréchal les mit bien vite à l'aise et les interrogea sur leurs projets d'avenir. Sujet impressionnant avec un tel interlocuteur.

— Et toi, mon ami, à quoi te destines-tu ?

— Monsieur le maréchal, je vais tenter Polytechnique.

— Eh bien ! mon gaillard, il faudra ramer dur pour y arriver.

Puis il passe à un autre, gros garçon timide aux joues roses :

L'enfant hésite, visiblement ému. Puis crispant légèrement son menton volontaire, il dit d'une voix très ferme :

— Chimiste, monsieur le maréchal.

On rit.

Le maréchal se fâche :

— Ne riez pas, enfants, votre camarade a raison. Il sera chimiste. Il faut qu'il devienne chimiste. Nous avons besoin de chimistes en France. Aucune science n'est aussi profondément lié à l'avenir de nos forces industrielles et militaires...

... Oui ! Soyez chimiste, jeune homme, Vous deviendrez le plus riche de tous vos petits camarades d'aujourd'hui. Car la France ne restera pas coupablement indifférente à cette branche comme elle le fut trop longtemps.

... Ecoutez, enfants ; j'ai connu en Allemagne, avant le guerre, un jeune chimiste de trente-cinq ans, directeur d'usine, dont les appointements s'élevaient à la somme de 3 millions de marks par an...

Toutes ces phrases sont ponctués nerveusement par les courtes arabesques d'un bâton sculpté qui ne quitte jamais le maréchal dans ses promenades à Ploujean.

Ce bâton intrigue évidemment toute cette jeunesse. Le maréchal s'en aperçoit et sourit.

Un malin s'enhardit et questionne :

Le généralissime brandit le gourdin grossièrement ouvragé, le tourne avec rapidité entre ses doigts secs et plaisante :

— C'est là, pour la semaine, mon bâton de maréchal. Celui du dimanche est dans son étui, au grand quartier.

Les enfants rient. Ils veulent savoir. Et le grand homme de satisfaire les jeunes curiosités :

— C'est tout simplement, dit-il, le bâton de tranchée que m'a offert l'un de mes poilus. Voyez comme il est bien sculpté ! Et puis, tenez petits curieux, regardez-le bien, c'est le bâton qui traça sur le gravier de Doullens le plan de la suprême offensive.

La parole du maréchal s'est assourdie. Cette fois, les petits ne rient plus.

— o —

L'ESPRIT TRAVAILLE PENDANT QUE LE CORPS REPOSE

Quelques cas authentique et extraordinaires de somnambulisme.

L'impossible est une chose que nous ne pouvons croire ; l'incroyable est une chose que nous n'avons pas encore vue. Les deux sont des états d'esprit communs à la plupart des humains. C'est pourquoi les manifestations étranges dont nous entendons parler, telles que les actions accomplies par certains personnes dans un état de somnambulisme-doivent toujours être accompagnées d'affidivits et d'attestations si l'on veut qu'on y ajoute foi.

C'est ainsi la raison pour laquelle certains phénomènes de l'esprit ont toujours été traités, même par les savants, comme des contes de vieilles femmes.

Cependant des centaines et des milliers de rapports ont été fait sur les attivités de personnes endormies ; et ces personnes ont fait des choses absolument extraordinairs et en dehors du sens commun, des actes qui font partis du domaine des miracles.

Un homme qui s'enrichi en dormant.

Prenons le cas de ce banquier russe qui avait l'habitude de se lever durant son

sommeil et de compliquer ses papiers et ses documents.

Un jour ce banquier avait examiné le prospectus d'une compagnie pétrolifère en voie de formation et dans laquelle il avait l'intention de placer des capitaux. Après avoir mûrement réfléchi, il avait décidé de ne pas donner suite à l'affaire. Cependant quelques jours plus tard ses agents vinrent lui annoncer qui, suivant ses instructions, ils avaient acheté une grosse quantité de part dans la dite compagnie en même temps ils lui montaient un ordre écrit de sa main autorisant cet achat. Le banquier avait tout simplement écrit cet ordre pendant son sommeil.

En moins de deux ans le banquier avait ajouté deux millions et demi à sa fortune.

Mais, tandis qu'une personne fait une chose sensée durant son sommeil une douzaine font des choses absolument idiotes et dénuées de sens commun. Tel est le cas pour ce noble Anglais qui, tous les matins, cherchait sa chemise et cela sans jamais la trouver. Il finit par accuser son valet de chambre de vol. La nuit suivante, on le trouva errant dans les allées de son parc en pyjama et portant sa chemise sous le bras.

Il se dirigea vers les écuries, prit une pelle, creusa un trou et enterra sa chemise. Des investigations prouvèrent que toutes les autres chemises avaient disparu de la même façon. Un médecin bien connu de Montréal, mort depuis peu, accusa ses frères de lui voler ses habits, alors que dans son sommeil, il les accrochait dans un placard dont il avait seul la clef.

La bague perdue

Le docteur John-D. Quackenbos raconte l'histoire d'une jeune femme, très connue comme nouvelliste pour les grandes revues et, qui prenait des traitements par suggestion hypnotique, ce qui augmentait son pouvoir de concentration et ses facultés imaginatives.

Sous la garde d'une " nurse " elle reçut un jour l'autorisation de retourner chez elle en état de somnambulisme.

Lorsqu'elle revint à elle le lendemain matin, elle constata qu'une bague à diamant d'une grande valeur avait disparu. Elle vint voir le docteur et lui fit part de sa perte, ajoutant qu'elle avait l'impression qu'elle avait donné la bague à un mendiant.

Le docteur l'hypnotisa et lui donna la suggestion que dès qu'elle serait chez elle elle se rappellerait exactement l'endroit où se trouvait la bague. Une heure plus tard elle téléphonait au docteur : Docteur j'ai trouvé ma bague, elle était dans la doublure d'un vieux foulard que j'avais l'intention de donner aujourd'hui même a un mendiant ".

L'écrivain somnambule

Le docteur Quackenbos lui-même est un rare et remarquable exemple de ce que peut faire un somnabule. En effet la plupart des volumes qu'il a publiés ont été écrit pendant qu'il dormait.

Avant de se mettre au lit, le docteur place à portée de sa main du papier et un crayon. A son réveil le matin, il trouve fréquemment des feuilles et des feuillets de papier qu'il a couvert durant son sommeil. C'est de cette façon que fut écrit son livre fameux intitulé : Le Corps et l'esprit.

Le savant docteur prétend que lorsqu'on a un problème à résoudre ou une solution à trouver, il n'y a que le sommeil capable de trouver cette solution et résoudre ce problème.

Le nageur somnambule

Un autre cas très intéressant mon-

trant la coordination entre les muscles et l'esprit chez un somnambule est l'histoire de ce jeune homme totalement incapable de nager dans un état normal et qui, trois ou quatre fois par semaine, se levait la nuit et traversait à la nage une rivière ayant deux milles de largeur.

Les psychologues prétendent que si ce jeune homme avait été subitement éveillé, il se serait immanquablement noyé.

C'est exactement le même cas de corrélation mentale et musculaire qui permet à un somnambule de marcher sur les corniches des maisons et cela sans qu'il se produise jamais d'accidents. excepté comme nous l'avons dit plus haut si le sujet est subitement tiré de son sommeil.

On cite le cas d'une jeune voyageuse qui, dans son sommeil, se tenait à l'extrémité d'un navire, regardant l'océan, mais qui ne tomba jamais à l'eau parcequ'elle dormait.

Perte des sens

Un autre cas curieux de somnambulisme est celui de cette jeune paysanne bavaroise qui travaillait chez un étudiant s'occupant de phénomènes d'ordre psychique et un hynoptiseur de beaucoup d'audace.

Cete jeune fille placée en état de catalepsie pouvait inhater de l'ammoniaque et avait l'impression que c'était un parfum. Elle suçait une tablette de strychnine et avait la sensation que c'était une tablette de sucre.

Des cartouches blanches étaient tirées à côté d'elle sans qu'elle ressente aucune sensation. Après des essais de télépathie on découvrit qu'elle pouvait lire chaque pensée de son maître.

Conclusions

Il est plus difficile d'expliquer ces cas curieux que de les décrire. Il est généralement admis que le somnambulisme n'est qu'une forme d'auto-hypnotisme. On voit le somnambulisme surtout chez les enfants en d'autres mots chez les gens heureux qui ont encore toutes leurs illusions.

Quelque fois aussi on rencontre de ces cas spéciaux chez les personnes agitées par de grands problèmes ou de grandes craintes.

Lady Macbeth nous fournit un exemple classique de cet état d'esprit.

Une jeune voyageuse somnambule, à qui il n'arriva rien pendant son sommeil.

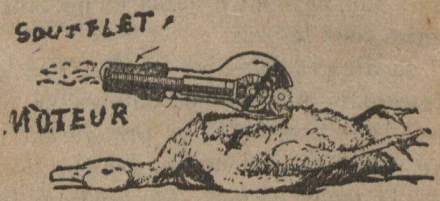
—— o ——

POUR LES VOLAILLES

Il n'y a rien de plus ennuyeux pour une cuisinière comme de plumer des volailles. C'est un travail très fatiguant et peu distrayant.

Monsieur O. G. Rieske vient d'inventer un nouvel appareil qui fait ce travail en quelques minutes.

Cet appareil enlève les plumes de la volailles et fonctionne comme un vacuun cleaner à l'aide de l'électricité.



L'appareil au travail.

L'appareil est muni à l'intérieur d'une roue à succion qui attire les plumes et les passes dant un tube spécialement aménagé pour les recevoir.

Les plumes sont soulevées et arrachées par deux rouleaux qui fonctionnent à l'électricité.

Avec cet appareil le travail de jadis qui prenait deux heures se fait maintenant en quelques minutes.

—— o ——

NOTRE ROMAN COMPLET

LA MAISON DU DIABLE

PAR PAUL DE GARROS

CHAPITRE PREMIER

Assis, maussade et nerveux, dans le coin de son compartiment — un compartiment de seconde classe; suprême déchéance! — Robert de Vauxchamp se mit à relire, pour la vingtième fois, la lettre officielle qui l'avait rendu à la vie privée, huit jours auparavant:

REPUBLIQUE FRANÇAISE

Ministère de l'Intérieur

Le Président de la République Française, sur la proposition de M. le Ministre de l'Intérieur,

"Décrète:

"M. Robert de Vauxchamp, sous-préfet de Rumigny (Ardennes-Occidentales) est révoqué de ses fonctions.

"M. le Ministre de l'Intérieur est chargé de l'exécution du présent déchet."

Et lorsqu'il eut achevé sa lecture, Robert, pour la vingtième fois, replia avec un mouvement de mauvaise humeur la malencontreuse lettre qui venait de bouleverser sa paisible existence.

Puis, pour la vingtième fois encore, il se demanda à quel motif il devait attribuer sa révocation.

Que lui reprochait-on?... Il remplissait scrupuleusement ses fonctions, ne s'occupait pas des choses étrangères à l'administration, ne s'affichait jamais, se tenait soigneusement à l'écart des luttes politiques... Hum!... trop à l'écart, peut-être... Hé, oui, parbleu! il n'y avait pas d'autre façon d'expliquer sa disgrâce. Son obstination à ne pas vouloir se jeter à corps perdu au milieu des mêlées électorales avait été prise pour de l'indifférence, pour de la froideur, voire même pour de l'hostilité... Et comme le gouvernement avait besoin d'agents plus zélés, on l'avait jeté brutalement sur le pavé, sans avoir égard aux services précédemment rendus.

Cette explication, à vrai dire, il n'eût tenu qu'à Vauxchamp de la recevoir immédiatement de la bouche même de son supérieur. Car, en lui transmettant le décret du Président, M. le préfet lui avait écrit:

"Mon cher ami, je suis désolé de ce qui vous arrive. Venez me voir tout de suite, et s'il est encore possible d'arranger les choses, vous pouvez compter sur moi."

Mais la lecture de ce billet doucereux n'avait pas fait hésiter Robert une demi-seconde.

"Ah, non, par exemple, s'était-il écrié, je n'irai pas voir cet hypocrite, ce traître, qui a l'air de me plaindre, et qui m'offre son appui, alors qu'il est

sûrement l'auteur de ma révocation."

Et très dignement, il avait répondu en deux lignes que: "conformément au décret présidentiel qui le visait, il quitterait la sous-préfecture de Rumigny dans les huit jours."

Cette formalité remplie, Vauxchamp se demanda ce qu'il allait devenir, à quelle occupation il consacrerait désormais sa vie.

Un intrigant, un combatif eût essayé à sa place de se faire donner par le gouverenement une compensation. Mais, outre que Robert n'était ni l'un ni l'autre, il était de plus trop fier pour s'abaisser au rôle de quémandeur.

Dès lors, une seule solution lui restait: se réfugier dans sa propriété de Vauxchamp, située dans le Berry, près de Saint-Hilaire-le-Mont, et tâcher de vivre des maigres revenus, de ce domaine. Là, du moins, à défaut d'une situation brillante, il aurait la liberté de ses actes. Ce fut à ce parti que s'arrêta Robert.

Il commença donc aussitôt ses préparatifs de départ, écrivit à son homme d'affaires pour lui annoncer son arrivée, et, sept jours après, quitta, sans beaucoup de regret, le siège de sa puissance évanouie.

En cours de route, cependant, la solitude et le désoeuvrement aigrissant ses réflexions, Vauxchamp éprouva encore, ainsi que nous l'avons vu, quelques accès de mauvaise humeur. Mais il eut, en arrivant à Saint-Hilaire, une agréable surprise qui dissipa tout à fait ses idées noires et ses rancunes.

La première personne qu'il vit sur le quai au moment où le train stoppait, fut un de ses amis, Max de Mérandal, lequel en apercevant l'ex-sous-préfet, lui fit un geste d'amicale bienvenue, indiquant assez clairement qu'il se trouvait à la gare en toute connaissance de cause.

— Tu m'attendais? demanda Robert d'un air profondément étonné.

— Parbleu.

— Mais, comment se fait-il... puisque je ne t'ai pas prévenu de mon retour?

— Il se fait que j'ai rencontré hier le père Joseph, ton homme d'affaires, et qu'il m'a arrêté pour m'annoncer ton arrivée.

— Alors, tu sais?...

— Je sais que tu viens t'installer à Vauxchamp, et je t'avoue que cette idée m'a semblé tellement bizarre que je n'en suis pas encore revenu.

Robert toussa un peu, poussa un soupir et ne répondit pas.

Le père Joseph, la casquette à la main s'avançait pour saluer son maître.

— Ça va toujours bien, monsieur?

— Merci, Joseph, et chez vous?

— Heu!... comme ci, comme ça...

— Tenez, débarrassez-moi d'abord de ma couverture et de mon sac... Mais, dis-moi, Max, tu viens dîner avec moi à Vauxchamp; nous bavarderons tout à notre aise.

— J'irais volontiers, fit Mérandal, mais il me semble qu'aujourd'hui il est au contraire beaucoup plus simple que tu dînes à la maison. Du reste, il est convenu avec ma mère que je dois te retenir.

— Au fait, tu as peut-être raison, répondit Robert après une courte hésitation. J'accepte.

Et se tournant vers le vieux domestique qui attendait des ordres:

— Joseph, ajouta-t-il, vous allez retourner seul à Vauxchamp, en emportant quelques malles. Et vous reviendrez me chercher ce soir à dix heures chez Mme de Mérandal.

— Bien, monsieur.

Traversant rapidement la cour de la

gare, Robert et Max s'engagèrent sur l'avenue qui conduit en ville.

— Voyons, reprit Max quand ils furent à l'abri des oreilles indiscrètes, raconte-moi vite ce qu'il vient de t'arriver pour que tu aies pris une aussi grave détermination.

Pour toute réponse, Robert tira de sa poche le pli ministériel et le tendit à son ami.

— Tiens, lis, dit-il.

Après avoir parcouru rapidement la lettre, Mérandal poursuivit en souriant:

— Tu es révoqué! Bah! La belle affaire, en vérité! Tu n'es pas le premier à qui ça arrive. Moi, si j'étais à ta place, je serais ravi... Permets-moi donc de te faire tous mes compliments. Il y a longtemps, je t'assure que je désire te voir sorti de cette pétaudière.

— Il est facile de raisonner ainsi lorsqu'on a de quoi vivre.

— N'as-tu pas ta propriété dont les revenus te permettront...

— Tout juste de quoi vivoter avec beaucoup d'économie, acheva Robert.

— Ah, mon cher, la médiocrité avec la liberté vaut mieux que l'abondance dans l'esclavage. C'est la morale d'une fable de La Fontaine.

— C'est aussi mon opinion en théorie, mais dans la pratique, il doit y avoir des passages pénibles.

— Peuh, on s'habitue à tout, va, même à manger des pommes de terre et à faire de l'agriculture... Tu ne te douterais jamais que je commence à y mordre, à l'agricultural... Oui, mon ami, moi, l'ancien boulevardier... Tu verras, je te donnerai des leçons!

— Ah! tu m'as l'air d'un fameux agriculteur avec tes gants jaunes et tes bottines vernies! observa Robert.

— Hé, que diable! répliqua Max, il n'est pas besoin de porter des sabots pour aimer les choses de la terre... D'ailleurs, tu me jugeras à l'oeuvre, et je suis sûr que tu ne tarderas pas à m'imiter, car si tu ne t'occupes pas à quelque chose, tu mourras d'ennui dans cette affreuse province.

— On ne peut donc pas se créer quelques relations?

— Ah, mon pauvre ami, tu ne connais pas le pays où tu viens t'enterrer! Se créer des relations! Se recevoir entre voisins! A quoi penses-tu? Il y a longtemps que les jalousies, les haines, la politique, les coteries ont étouffé toute sociabilité chez les gens qui auraient eu envie de fréquenter leurs semblables.

— Allons, je vois que tes idées sur la province n'ont pas changé. Tu la juges toujours en Parisien un peu exclusif...

— Bon! Bon! Je t'attends à l'essai. Tu me diras dans deux mois ce que tu en penses.

— Mais pourquoi reste-tu ici, si tu y trouves la vie insupportable?...

— On est bien forcé d'accepter ce qu'on ne peut pas éviter.

Vauxchamp n'eut pas le temps de répondre: ils étaient arrivés et Max venait de pousser la porte de la cour, en s'effaçant pour laisser passer son ami.

L'hôtel de Mérandal, comme on disait encore à Saint-Hilaire, avait à cette époque des apparences plus que modestes. C'était un pavillon qui n'était autrefois qu'une dépendance de la vaste et somptueuse demeure de la famille. Par suite des révolutions, des revers de fortune, les Mérandal avaient été forcés de mutiler peu à peu leur domaine.

Néanmoins, cette modeste habitation avait encore une certaine allure grâce aux vieilles tapisseries et aux meubles anciens qui la décoraient.

Après avoir franchi le vestibule gar-

ni de hauts bahuts Louis XIII, les deux jeunes gens pénétrèrent dans le salon.

Mme de Mérandal se tenait presque toujours dans cette pièce où son métier à tapisserie était installé près de l'une des fenêtres donnant sur le jardin.

A ce moment, comme le jour baissait, elle avait quitté sa place habituelle et était venue s'asseoir devant la cheminée.

En retrouvant la pauvre femme plus affaissée, plus vieille, les traits tirés, les cheveux presque blancs, Robert ne put se défendre d'un mouvement de surprise et d'émotion.

"Comme elle a changé!" pensa-t-il.

C'est que les épreuves de toutes sortes avaient accablé la baronne de Mérandal, et ces épreuves pesaient sur sa tête plus lourdement encore que les années.

Veuve très jeune, elle avait subi d'abord mille difficultés pour défendre le patrimoine de la famille contre les fermiers peu scrupuleux et les hommes d'affaires retors. Cependant elle avait lutté avec énergie, dans l'espoir que son fils, qui faisait alors ses études, la dédommagerait bientôt de ses efforts.

Hélas! Son illusion avait été rapidement dissipée.

Max, au sortir du collège, où il avait été le condisciple de Vauxchamp, d'un an seulement plus âgé que lui, avait immédiatement pris son vol vers Paris. Et pendant que son ami, entré dans l'administration, suivait sagement son ennuyeuse carrière, le jeune baron se jetait à corps perdu dans toute les folies de la vie à grands guides. Il avait ainsi dévoré en peu de temps les dernières bribes du patrimoine paternel. Après quoi, il était revenu se terrer à Saint-Hilaire, auprès de sa mère, laquelle ayant conservé une toute petite fortune personnelle, avait pu lui offrir le vivre et le couvert, en attendant qu'il trouvât un mariage avantageux.

Mais tous ces tracas, tous ces déboires avaient usé la baronne avant l'âge et avaient laissé au fond de son coeur une sourde amertume.

En voyant entrer Robert de Vauxchamp, Mme de Mérandal essaya de sourire.

— Vous vouliez sans doute nous faire une surprise, cher monsieur, dit-elle, et il faut avouer que vous auriez réussi, car sans l'indiscrétion de votre domestique, vous auriez pu passer vingt fois sous nos fenêtres sans que nous songions à vous reconnaître.

— Mon Dieu, madame, dit Robert, je suis forcé de confesser que je n'ai pas cherché à vous faire la moindre surprise. La vérité est beaucoup plus simple: mon voyage a été décidé si rapidement, si inopinément que je n'ai pas pensé à prévenir mes plus intimes amis.

— Oh! il a fallu un motif bien grave pour vous pousser à prendre une détermination si... imprévue; car nous savons, toujours par la même indiscrétion, que vous avez l'intention de vous fixer à Saint-Hilaire.

Sans se presser de répondre à cette question indirecte, Robert demanda d'abord à Mme de Mérandal des nouvelles de sa santé, puis lorsque le thème des politesses banales eut été épuisé, il expliqua en quelques mots le motif de sa détermination.

La baronne parut fort étonnée en apprenant cette nouvelle, mais ne sachant au juste si elle devait plaindre ou féliciter le jeune homme, elle se contenta de quelques gestes de surprise et de quelques exclamations de vague condoléance.

Pour lui permettre de prendre position, Max intervint avec sa brusquerie habituelle:

— Croiriez-vous, maman, dit-il, que Robert semblait désespéré tout l'heure en m'annonçant sa disgrâce? Comme s'il y avait lieu de se désoler pour un pareil incident!...

— Cela dépend, mon ami, objecta la vieille dame, tout le monde n'a pas la même façon que toi d'envisager la vie.

Prévoyant une discussion entre la mère et le fils, Vauxchamp se hâta de commenter l'affaire de manière à les satisfaire tous les deux.

— Bref, conclut-il, ma vie désormais sera modeste, mais du moins elle sera indépendante.

— Vous auriez pu peut-être, objecta la baronne, chercher une autre situation soit à Paris, soit même à Saint-Hilaire.

Croyant voir dans cette phrase une allusion à sa propre inertie, Max ne put dissimuler un mouvement de mauvaise humeur. Quant à Robert, il répondit simplement:

— Il est possible, madame, que je suive un jour votre conseil. Mais pour le moment, je veux essayer de la vie de la campagne.

Mme de Mérandal inclina la tête en signe d'assentiment et parut s'égarer dans une rêverie lointaine. A ce moment, un domestique entra, apportant une lampe.

La baronne avait tenu à conserver cet ancien valet de chambre de son mari, dernier vestige de sa splendeur évanouie. Tour à tour valet de pied, cocher ou maître d'hôtel, le vieux domestique s'acquittait également bien de tous ces rôles, dans lesquels il apportait toujours une dignité, une prestance fort décorative.

— Casimir, fit la baronne, sortant de sa méditation, vous direz à Mariette d'avancer le dîner d'une demi-heure M. de Vauxchamp a déjeuné de grand matin...

— Mais, madame, je vous en prie, interrompit Robert, ne dérangez rien pour moi... Je n'aurais pas accepté votre invitation si j'avais prévu que cela pût changer vos habitudes.

— La belle affaire! quand nous dînerions à cinq heures et demie au lieu de six heures comme c'est l'usage dans la famille depuis quelques générations! Vous voyez que nous ne vous faisons pas un bien gros sacrifice.

— Je suis donc forcé de l'accepter?

— Absolument.

— Dis-moi, grand agriculteur, puisque tu veux me faire partager ta passion pour les trauvaux des champs, j'espère que tu m'emmèneras bientôt visiter tes domaines.

— Le tour de mes domaines sera vite fait, répondit Max avec aigreur, je ne possède plus rien. Je travaille uniquement sur deux petites fermes qui appartiennent à ma mère...

— Oui, acheva la baronne, c'est tout ce qui nous reste. Mon fils n'a pas pu sauver du désastre la plus petite parcelle de terre. Il aurait bien voulu garder Maison-Rouge, il n'a pas eu cette satisfaction. Cette propriété, qui était depuis trois cents ans dans la famille, a été vendue comme les autres.

— Ah! fit Robert avec une nuance d'embarras... Et qui donc l'a achetée?

— Peuh! des gens de rien, dit Max avec ironie. Te rappelles-tu une certaine famille Lebaire qui habitait il y a quelques années le village de Brinon?

— Il me semble que ce nom-là ne m'est pas inconnu.

— Cette famille se compose de trois personnes: une vieille femme, la mère Lebaire, sa fille, Mme Burguet âgée de trente-trois à trente-quatre ans et la fille de celle-ci, Mlle Marcelle, qui est à la tête de seize printemps.

"Or, cette Mme Burguet n'est pas veuve. Y a-t-il entre elle et son mari divorce, séparation judiciaire de corps et de biens ou séparation aimable? Je ne saurais le dire au juste, car cette question ne m'intéressant guère, je n'ai pas cherché à la tirer au clair. Toujours est-il que sa situation doit être assez... équivoque, puisque, pour éviter de me la faire connaître, elle a préféré que la propriété soit achetée au nom de sa mère.

Vauxchamp se mit à rire.

— Voilà, s'écria-t-il, une suite d'inductions, de déductions, d'insinuations qui m'ont tout l'air de reposer uniquement sur des commérages de petite ville... Vraiment, mon cher ami, je ne te croyais pas capable de te laisser influencer par les potins...

— Enfin, mon cher, interrompit Mérandal d'un ton nerveux, une femme qui ,pour une raison ou pour une autre, vit séparée de son mari, ne vient pas, si elle sait se tenir, s'établir à deux pas d'une ville où son mari habite lui-même...

— Ah! M. Burguet est fixé à Saint-Hilaire?

— Oui, il est agent d'affaires.

— Il y a de ces sortes d'individus à Saint-Hilaire?

— Il y en a partout, balbutia Max avec une nuance d'embarras.

— Evidemment, poursuivit Robert après une minute de silence, la façon d'agir de Mme Burguet est, dans ces conditions, un peu bizarre, et marque une intention de braver l'opinion que les gens sages ne sauraient approuver. Mais, de là à conclure que Mme Burguet n'est pas honorable, il y a loin.

Le jeune baron allait répliquer, lorsque Casimir, en rentrant pour annoncer que le dîner était servi, l'en empêcha. Et cette conversation ne fut pas reprise pendant le repas à cause de la présence du domestique.

Tous les trois, d'ailleurs, semblaient avoir à coeur maintenant d'éviter les sujets d'entretien pénibles pour faire assaut d'enjouement. Max, se sombre et préoccupé qu'il était tout à l'heure, se dérida complètement, retrouva son entrain, son esprit frondeur. Robert s'anima aussi peu à peu, parla avec enthousiasme de ses projets d'avenir et des jours heureux que sa liberté enfin reconquise allait lui permettre de couler. Et la baronne elle-même, entraînée par l'exemple, dissimula ses soucis pour montrer une aimable insouciance.

Bref, la soirée parut à tous trop courte et l'ex-sous-préfet fut tout désappointé lorsqu'on vint le prévenir que sa voiture l'attendait. Il fallut pour le consoler la perspective que ces réunions se renouvelleraient souvent."

II

Les Vauxchamp étaient de bonne noblesse.

De toutes les terres qui avaient constitué la fortune de ses ancêtres, Robert n'avait reçu en héritage qu'une seule ferme, celle de Vauxchamp que la tradition, les souvenirs de famille et aussi ses souvenirs personnels lui rendaient sacrée.

C'était là qu'il était né, qu'il avait passé sa jeunesse, et qu'une fois arrivé à l'âge d'homme, il avait connu les premiers tracas de la vie en partageant avec son père et sa mère les déboires, les tourments d'une situation fort embarrassée.

Robert songeait à tout cela pendant que sa vieille calèche, roulant péniblement sur une route défoncée, le berçait de ses cahotements.

Le lourd véhicule s'arrêta enfin. Le

jeune homme, qui somnolait, ouvrit les yeux et aperçut une lanterne auprès de la portière. Il sauta à terre et reconnut la femme de Joseph, la vieille Jeanne. Celle-ci se confondit en salutations de bienvenue, puis pénétra dans le vestibule en précédant son maître pour éclairer son chemin.

Après avoir jeté un coup d'oeil à la salle à manger et au salon, où les malles récemment arrivées étaient provisoirement entassées, Vauxchamp monta au premier, traversa la chambre de son père non sans un pénible serrement de coeur et gagna enfin la sienne, où un bon feu l'attendait.

La vieille Jeanne, qui connaissait les habitudes du jeune homme, avait, d'ailleurs, arrangé la pièce comme le faisait sa mère, jadis, lorsqu'il venait passer ses vacances au château. Il remercia la brave femme de sa délicate attention et celle-ci tout heureuse, se retira en souhaitant une bonne nuit à son maître.

Alors, Robert se laissa tomber sur un fauteuil près de la cheminée et, les pieds sur les chenêts se mit à rêvasser.

Qu'allait-il devenir désormais, seul au monde, isolé au fond de cette campagne et sans occupation sérieuse, car les soins d'une ferme n'étaient pas suffisants pour absorber l'activité d'un homme de son âge?...

Max avait raison: Il ne s'habituerait sans doute jamais à cette existence solitaire et presque désoeuvrée, dont aucune affection familiale, aucune affection vraiment dévouée n'adoucirait les amertumes et les difficultés.

Après avoir médité longtemps sur cette pénible situation, Vauxchamp se coucha et finit par s'endormir sans avoir trouvé de remède aux maux dont il se sentait menacé.

Le lendemain, cependant, il s'éveilla sous une impression optimiste et la tête pleine de projets. Il prit aussitôt d'énergiques résolutions.

— Je vais, se dit-il, commencer mon installation par un acte d'autorité. Il faut qu'il n'y ait ici qu'un seul maître.

Lorsqu'il eut déjeuné, il fit donc appeler Joseph et lui expliqua que, n'étant plus sous-préfet, il venait habiter Vauxchamp avec l'intention de s'occuper seul de l'exploitation du domaine.

Joseph, qui se voyait ainsi passer du rôle d'homme de confiance à celui de domestique, fit la grimace. Il représenta à son maître qu'il allait se heurter à toutes sortes de difficultés, qu'il fallait être très au courant des affaires pour diriger une ferme...

Mais Robert l'interrompit et déclara que sa résolution était irrévocable. Alors, le vieux serviteur cessa de récriminer pour se confondre en protestations de dévouement.

Ce premier point réglé, Vauxchamp voulut faire la tournée du propriétaire et donner quelques ordres afin d'affirmer ses droits — acte plus méritoire qu'on ne le pense, car il n'est pas rare de voir des colons se croyant plus maîtres de la terre qu'ils cultivent que le possesseur lui-même.

Ces soins matériels parvinrent à distraire le jeune homme pendant quelques jours. Mais, au bout d'une semaine, il sentit de nouveau la solitude lui peser; et comme il faisait, cette après-midi là, un temps superbe, il se dit:

— Tiens, si j'allais voir Mmes Lebaire, mes voisines de Maison-Rouge? Malgré le mal que m'en a dit Max ou peut-être à cause de cela, je ne serais pas fâché de les connaître.

Après avoir fait un peu de toilette, il partit à pied, en suivant les chemins de traverse durcis par la gelée.

Les propriétaires de Maison-Rouge, ayant toujours, depuis plusieurs siècles,, résidé à Saint-Hilaire, il n'y avait pas autrefois de maison d'habitation. Un petit pavillon, en forme de chalet, avait, avait seulement été élevé pour servir de demeure au garde de la chasse. Après s'être logées tant bien que mal dans ce pavillon, les dames Lebaire n'avaient pas tardé à l'englober dans une construction neuve et très vaste qui avait été aménagée avec tout le confort moderne.

Le château, comme on disait maintenant s'élevait au milieu d'un petit bois qui formait un véritable parc, entouré de murs par derrière et clos devant par une grille.

Robert se présenta à cette grille et demanda à la domestique qui accourut à son coup de sonnette, si Mme Lebaire pouvait le recevoir. La bonne répondit affirmativement et introduisit aussitôt le jeune homme dans le salon, une grande pièce, haute et gaie, ayant d'un côté son entrée principale sur le vestibule et communiquant, de l'autre, directement avec le jardin par une porte-fenêtre. Un feu clair flambait dans la cheminée: ce devait être le "jour" de ces dames.

Mme Lebaire, la mère, parut la première. Robert apprit plus tard qu'elle se nommait Zéphirine. Si, à ce moment-là, il eût connu cette circonstance d'une ironie vraiment cruelle, il lui eût été difficile de considérer la brave femme sans éclater de rire, car on ne pouvait imaginer un embonpoint pluss monstrueux, un amas de chairs plus ridicule et plus informe. Le visage seul était encore jeune et avait conservé des lignes régullères et délicates.

Vauxchamp se présenta lui-même, naturellement, et déclara qu'il avait considéré comme un devoir de venir, à peine installé, rendre visite à ses voisines.

La grosse dame remercia d'un sourire, puis la conversation s'engagea sur les thèmes ordinaires de banalité courante: elle eût bien vite langui sans doute si l'arrivée de Mme Burguet n'était venue fort à propos l'interrompre au bout de quelques minutes.

Mince, svelte, la taille cambrée dans une robe de drap gros vert, Mme Burguet s'avança avec une aisance pleine de distinction et fit au jeune homme un salut à la fois discret et avenant, à la correction duquel il n'y avait vraiment rien à reprendre.

Robert s'était incliné en enveloppant la jeune femme d'un regard admiratif et quelque peu étonné, tant le contraste entre la mère et la fille était déconcertant. Tout chez la première était grotesque; tout chez la seconde était gracieux. L'attache du col était fine, la bouche mignonne, les yeux noirs, d'une extrême vivacité, les cheveux d'un blond cendré et vaporeux.

Satisfaite de l'impression qu'elle avait produite, Mme Henriette Burguet eut cependant une minute d'émotion qui l'empêcha d'intervenir utilement dans la conversation: celle-ci continua péniblement sur la pluie et le beau temps, les aléas de l'agriculture et les ennuis de la vie de la campagne.

Enfin, la jeune femme ayant recouvré son sang-froid, lança cette question insidieuse:

— Il est probable, monsieur, que, connaissant aussi bien les inconvénients qu'il y a à vivre à la campagne et à faire valoir ses terres, vous ne resterez pas longtemps à Vauxchamp?

C'était une petite hypocrisie, doublée d'une pointe de méchanceté, car il était probable qu'elle connaissait parfaitement le motif qui ramenait Ro-

bert dans sa propriété et l'obligeait à s'y fixer.

— Au contraire, madame, répondit le jeune homme, mon désir est de vivre désormais à Vauxchamp. Ayant été révoqué, je me garderai bien de briguer une autre fonction administrative: je tiens à rester libre.

— Evidemment, fit Mme Lebaire, la liberté est le premier des biens. Mais tout n'est pas rose non plus dans le métier que vous entreprenez: la gelée, la grêle, les insectes détruisent les récoltes; les paysans volent tout ce qu'ils peuvent attraper...

— Et les terres ne valent pas grand-chose dans cette région, insinua Henriette avec la gravité d'un vieil agriculteur. Je suis payée pour le savoir, moi qui ai déjà tant dépensé pour les améliorer.

— M. de Mérandal avait sans doute beaucoup négligé son domaine depuis quelques années; il avait, d'ailleurs, si peu d'expérience en fait d'agriculture. Mais il est en train d'en acquérir, m'a-t-il dit... les fermes de sa mère l'occupent énormément...

— C'est vrai, M. de Mérandal est un de vos amis, minauda Mme Burguet.

— Un vieil ami même; nous avons fait nos études ensemble.

— Il n'est pas encore venu vous voir depuis votre installation à Vauxchamp?...

— Pas encore, madame...

— D'ailleurs, on ne l'aperçoit jamais dans ces parages... Il évite avec soin, semble-t-il, de se montrer du côté de Maison-Rouge, comme s'il gardait une sourde amertume de n'en être plus propriétaire.

— Ce sentiment est assez naturel, murmura Robert.

— Bah! répliqua la vieille dame, c'est un... accident qui se voit tous les jours: l'argent est fait pour rouler et les terres... pour changer de maître.

— Je regrette, ajouta Henriette, que M. de Mérandal ait accepté cet... accident de si mauvaise grâce... S'il n'avait pas affecté de nous tourner le dos, de nous traiter en ennemies, je me serais fait un plaisir de le laisser chasser sur Maison-Rouge, comme au temps où il en était possesseur... il aurait ainsi conservé l'illusion...

— Je crois, madame, interrompit Vauxchamp, que cette autorisation eût simplement blessé mon ami dans son amour-propre et j'avoue que je ne peux pas le désapprouver d'avoir évité cette petite blessure.

La conversation s'égarait... Il en résulta un instant le silence gênant.

Voulant opérer une retraite honorable, Robert cherchait, sans la trouver une phrase de sortie, lorsque l'apparition de Mlle Marcelle Burguet fournit une diversion.

Non prévenue de la présence d'un étranger, la jeune fille était entrée par la porte votrée, donnant sur le jardin un gros bouquet de chrysanthèmes dans les bras. Toute interdite en apercevant le visiteur, elle répondit gauchement à son salut et vint en rougissant chercher un refuge auprès de sa mère.

Le défilé des petites phrases banales recommença sur les agréments de la campagne, les fleurs d'hiver, les soins à donner aux jardins. Cinq minutes s'écoulèrent ainsi. Puis, Vauxchamp estimant qu'il pouvait traiter Mlle Marcelle en enfant et ne pas prolonger pour elle une visite qui avait déjà trop duré, se leva et prit congé des trois femmes, en exprimant le désir de voir quelques relations s'établir entre les deux propriétés voisines.

Et il rentra chez lui, enchanté de sa démarche. Le soir, pendant qu'il dî-

nait, solitaire, il se répétait encore tout bas:

— Vraiment, ces dames sont charmantes... je me demande ce qu'elles ont bien pu faire à Max pour qu'il m'ait parlé d'elles en aussi mauvais termes.

Quand il eut fini de dîner, Robert se leva de table, alluma une cigarette et se rendit dans la cuisine pour parler à son domestique.

Joseph achevait lui-même de souper et, son appétit étant satisfait, se trouvait à ce moment où un paysan qui a bon estomac est disposé aux propos aimables.

Lorsqu'il eut répondu aux questions que son maître lui posait, il resta une minute silencieux, ruminant son projet et tout à coup, l'oeil émerillonné, demanda:

— Alors, comme ça, monsieur a rendu visite à Maison-Rouge aujourd'hui?...

— Qu'en savez-vous, Joseph?

— J'avais vu monsieur prendre cette direction... et je pensais... Et puis, comme je revenais à la tombée de la nuit du champ du moulin, j'ai croisé la petite nièce de la cuisinère des dames Lebaire, qui m'a raconté qu'on vous avait vu là-bas cette après-midi.

— Les nouvelles se répandent vite dans ce pays, observa Robert en souriant. Eh bien, et après, mon brave Joseph, quel mal y a-t-il à ce que j'aie fait une visite aux dames Lebaire?...

— Oh! monsieur, il n'y a pas de mal... monsieur est libre et je n'ai pas dit ça pour faire une remontrance à monsieur...

— Voyons, voyons, entendons-nous bien, vous avez une arrière-pensée...

— Une arrière-pensée!... Dame, tout de même...

— Il faut me la dire, mon ami... Allons, parlez en toute franchise...

Le vieux paysan hésita un instant, réfléchit et enfin se décida.

— Vous allez peut-être trouver, balbutia-t-il, que je me mêle de ce qui me regarde pas.

— Pas du tout, mon bon Joseph. Vous êtes à Vauxchamp depuis trop longtemps pour que je ne vous considère pas comme faisant un peu partie de la famille.

— Ah! pour ça, bien sûr, monsieur... je ne songe qu'à votre intérêt.

— Alors, expliquez-vous vite...

— Eh bien, à vous parler franchement, je pense, monsieur, que vous feriez bien de ne pas fréquenter ces dames de Maison-Rouge.

— Pourquoi donc?

— Parce que... parce qu'elles n'ont pas une bonne réputation dans le pays.

— Voilà qui est bientôt dit, mon ami...

— Ecoutez, monsieur, moi, je ne suis qu'un paysan... je ne sais pas faire des discours et raconter les affaires comme le font les messieurs de la ville... Ce qui est certain, c'est que, si Mme Burguet était une femme comme... comme elle devrait être, elle vivrait avec son mari.

— Cependant, lorsqu'une union est mal assortie ou que l'un des conjoints est d'une indignité notoire, il vaut mieux se séparer que de provoquer un scandale.

— Dame, si c'est votre avis, monsieur... Mais, moi je trouve que c'est en agissant comme ils l'ont fait que ce monsieur et cette dame ont provoqué du scandale. Pensez donc que ce Burguet était déjà établi agent d'affaire à Saint-Hilaire lorsque sa femme est venue s'installer à Maison-Rouge... Ah! de mon temps, du temps de votre père, monsieur Robert, on n'aurait ja-

mais vu des choses pareilles... Il en faut du toupet pour...

— Voyons, mon brave Joseph, calmez-vous, interrompit Vauxchamp, les moeur d'aujourd'hui sont, en effet, très différentes de celles de votre jeunesse, mais il ne faut pas conclure qu'elles sont beaucoup plus mauvaises.

Le vieux domestique secoua la tête d'un air incrédule.

— Ah bien, fit-il entre ses dents, ce n'est pas ce que dit M. le curé de Saint-Michel. Si vous l'entendiez déblatérer contre le dévergondage de notre époque!... Mais il en veut surtout aux dames Lebaire... Faut voir comme il les traite... Du reste, c'est lui qui a baptisé la maison... Une bonne idée, ma foi!...

— Pourtant, M. le curé de Saint-Michel, dont je connais le libéralisme et la haute philosophie, doit être envers tout le monde d'une très large indulgence.

— Ça ne l'empêche pas d'être juste... Il dit, comme ça, que Maison-Rouge a maintenant le maître qu'il lui fallait, car, depuis que Mme Burguet l'habite, c'est bien réellement la maison du diable.

Vauxchamp éclata de rire.

— Très joli, en effet, répliqua-t-il. Mais je vois que le curé qui est un pince-sans-rire a voulu simplement jouer sur les mots.

Néanmoinns, cette histoire lui trottant par la tête, Vauxchamp se décida quelques jours plus tard à aller voir M. Desnoyers, curé de Saint-Michel, sur la paroisse duquel se trouvait sa propriété. Cette visite de courtoisie était due, d'ailleurs, puisque Robert connaissait M. Desnoyers et désirait continuer avec lui les relations établies; et elle était en même temps une démarche d'adroite diplomatie.

Heureux de se revoir, Robert et son curé furent, dès cette première visite, comme de vieux camarades. Ils parlèrent un peu de tout, de la chasse, de l'administration, de la politique, de la religion, et ils le firent avec cette largeur de vue, cette franchise courtoise, qui permet à deux adversaires irréductibles d'aborder les questions les plus irritantes sans qu'il en résulte la plus légère impression d'aigreur.

Bref, ils se séparèrent, enchantés d'avoir renoué connaissance et d'avoir trouvé, l'un et l'autre, un voisin avec qui il était possible d'échanger des idées intéressantes.

Mais, en rentrant chez lui, Vauxchamp constata qu'il n'avait pas osé ouvrir la bouche de Mme Henriette Burguet, dont il s'était proposé tout particulièrement d'entretenir l'abbé.

Cette constatation lui inspira quelque mauvaise humeur. Il s'en morigéna toute la soirée.

Et en se couchant, il se répétait encore tout bas:

"Ah ça, est-ce que j'aurais déjà peur de parler d'elle?..."

III

Le lundi gras, Mme de Mérandal donnait un grand dîner qui réunissait toute l'aristocratie — et rien que l'aristocratie — de Saint-Hilaire. Par exception, cependant, quelques membres distingués ou influents du clergé étaient invités aussi, non pas parce que c'était de bon ton...

Naturellement, Vauxchamp avait sa place marquée ce soir-là à l'hôtel de Mérandal. Lorsqu'arrivèrent les premiers jours de février, on ne manqua pas de lui rappeler la date des aristocratiques agapes et sa promesse d'y assister. Enfin, le matin même, pour plus de sûreté sans doute, Max vint

chercher son ami et l'emmena déjeuner chez sa mère.

En route, ils s'entretinrent surtout du dîner qui promettait d'être particulièrement brillant et ils s'égayèrent aux dépens de quelques-uns des invités les plus ridicules. Puis, en arrivant, Max dit tout à coup:

— Es-tu retourné voir tes charmantes voisines, Mmes Lebaire, depuis... le jour où tu es revenu de chez elles si profondément enthousiasmé?...

Robert, flairant un piège, regarda son ami avec défiance et... un peu d'embarras, d'ailleurs.

— Oui, murmura-t-il enfin, je suis allé déjà trois ou quatre fois à Maison-Rouge, et j'avoue que ma première impression se confirme.

Comme ils étaient sur le point d'entrer dans le salon, Max, craignant que sa mère ne s'y trouvât, se contenta de faire un geste d'impatience sans répondre. Puis, lorsqu'ils eurent pénétré dans la pièce, celle-ci étant vide, le jeune baron reprit:

— Tu es vraiment déconcertant avec tes dames Labaire... Tu es le seul dans tout le pays à les juger favorablement.

— Mais, enfin, que leur reproche-t-on?...

— Tout, parbleu!... On ne se met pas dans des situations pareilles.

— Tu es bon, par exemple... Est-ce qu'on est maître des événements?... La vie ne vous imposera-t-elle pas souvent des épreuves... imméritées et qu'on voudrait bien éviter?...

— Oh! je crois que dans le cas qui nous occupe, la part de la fatalité est très restreinte. Mme Henriette Burguet aurait parfaitement pu rester avec son mari.

— Tu affirmes là une chose que tu ne sais pas, répliqua Vauxchamp légèrement troublé.

— ...Que je ne sais pas!... Vraiment, c'est trop drôle!... Mais, mon pauvre ami, tout le monde, dans le pays, est d'accord sur ce point.

— En voilà une raison: "Tout le monde, dans le pays, est d'accord..."

"Qu'est-ce que ça prouverait quand toutes les commères de la région se seraient acharnées avec une touchante unanimité après cette malheureuse?... Au surplus, je m'étonne de trouver chez toi un tel puritanisme. Jadis, lorsque tu menais à Paris la grande vie, tu n'étais pas si sévère sur la vertu des femmes...

— Mes idées n'ont pas changé, balbutia le baron en souriant. Seulement, j'estime que certains principes, qui sont excellents à Paris, sont inapplicables en province...

Mme de Mérandal qui rentrait à ce moment, entendit la dernière phrase et comprit vaguement de quoi il s'agissait.

— Vous parliez, dit-elle, de Mme Burguet?...

— Oui, Madame, répondit Robert, et Max me prêtait à son sujet les idées les plus baroques...

— Vous savez que Max est assez porté à l'exagération.

— Au surplus, continua Vauxchamp, je me demande quels projets je pourrais former à l'égard de Mme Burguet... Elle est mariée, n'est-ce pas?... Elle a même une fille de seize ans, ce qui l'oblige à avoir probablement deux ou trois de plus que moi. Et en admettant que le divorce ait été prononcé entre elle et M. Burguet, ce que personne n'a pu me dire au juste, quoique ces choses-là soient faciles à savoir grâce à la publicité imposée par la loi, je ne consentirais jamais à l'épouser...

— Bravo! fit la baronne qui crut voir dans cette déclaration une critique du divorce qu'elle détestait.

— Quant à préconiser une union d'un autre genre, ajouta Robert en souriant je n'en parlerai même pas, puisque c'est impossible en province...

Max allait répondre. Il en fut empêché par Casimir venant annoncer que le déjeuner était servi. Et lorsqu'ils furent à table, la conversation roula sur d'autres sujets. Le baron se permit de plaisanter le dîner du soir. Et à ce propos, Vauxchamp fit remarquer qu'il se trouverait dans une position assez fausse vis-à-vis de la plupart des invités, pour qui il n'était pas un inconnu, mais à qui il avait négligé jusqu'alors de rendre visite.

— Votre négligence, dit Mme de Mérandal, est d'autant plus coupable que vous avez à vous faire pardonner un gros crime, celui d'avoir été sous-préfet.

— Tant pis! conclut Robert avec insouciance, on ne m'avalera pas pour ça... je me défendrai, d'ailleurs.

Le déjeuner achevé, ils retournèrent au salon, devisant du passé, de l'état de l'agriculture ou des potins de la ville. Les masques qui défilèrent sous leurs fenêtres durant l'après-midi leur offrirent aussi quelque distraction. Et à quatre heures et demie, Vauxchamp demanda la permission de rentrer chez lui pour s'habiller. Il en revint à sept heures, les invitations, par une dérogation aux habitudes de la baronne, ayant été faites pour sept heures et demie.

La comtesse du Bossage arriva la première accompagnée de son mari et de son fils Arthur, un grand garçon de vingt-quatre ans, qui essayait de prendre des airs de Parisien blasé parce qu'il passait chaque année deux mois à Paris, en avril et en mai.

Mme du Bossage était méchante langue, mais comme elle était également très sensible à la flatterie, Robert eut soin de lui décocher quelques compliments qui la disposèrent tout de suite en sa faveur. Elle ne fit alors aucune difficulté pour "reconnaître" et traiter avec bienveillance "ce cher Monsieur de Vauxchamp" qu'elle avait connu tout enfant.

Quant au comte du Bossage, brave homme, très borné, mais nullement pointilleux, il avait, le premier tendu la main à Robert avec beaucoup de bonne grâce.

Bientôt les autres invités arrivèrent presque en même temps.

C'étaient le baron et la baronne de Sartigues, très riches propriétaires terriens des environs, qui, n'ayant pas d'enfants, ne vivaient que pour la chasse et tous les sports violents.

Puis le vicomte et la vicomtesse Dufour, de noblesse récente, mais qui se pardonner leur qualité de nouveaux-venus par un profond mépris de la bourgeoisie et surtout par une fortune colossale.

Enfin, la marquise de Tarade, flanquée de sa fidèle amie, Mme de Saint-Servais. Cette dernière, grassouillette et sémillante petite personne qui s'habillait comme à vingt ans, bien qu'elle en eût cinquante-cinq, mais sur le visage de laquelle il était en effet difficile de mettre un âge, était un spécimen accompli du genre crampon.

Lorsque le clergé fut arrivé, représenté uniquement ce soir-là par l'abbé Desnoyers, curé de Saint-Michel, et Mgr Lachapelle, archiprêtre de Saint-Hilaire et prélat romain, Casimir vint annoncer magistralement que: "Mme la baronne était servie."

On passa aussitôt dans la salle à manger.

L'archiprêtre, gros homme sans esprit ni distinction, et qui avait décroché à force d'intrigues l'excellente cure de Notre-Dame de Saint-Hilaire,

occupait la place d'honneur auprès de la maîtresse de maison.

Son caractère et l'autorité qu'il exerçait dans le clan aristocratique augmentant encore sa fatuité naturelle, il jugea à propos de rompre, par une question de politique brûlante, le demi-silence qui marque généralement le début d'un grand dîner.

— Avez-vous lu l'**Hérédité** d'aujourd'hui, madame la marquise? demanda-t-il en s'adressant à Mme de Tarade à travers la table.

Mme de Tarade était une fidèle abonnée de l'**Hérédité,** journal royaliste, clérical et mondain.

— Non, Monseigneur, répondit la marquise, vous savez bien que, lorsque j'ai auprès de moi Mme de Saint-Servais, je ne m'appartiens plus.

— Le grand malheur quand nous ne lirions pas religieusement tous les jours notre **Hérédité!** observa à demi voix Mme de Saint-Servais.

— Le numéro dont je parle est fort intéressant, reprit l'abbé. Hier, à la Chambre, notre député a fustigé avec une éloquence vengeresse tous les modérés, les timides, qui ont laissé voter l'article de la nouvelle loi militaire visant l'incorporation des séminaristes.

— Il paraît, ajouta M. de Sartigues, que sous les mordantes invectives de l'orateur, l'extrême-gauche généralement si turbulente, n'a pas osé souffler mot.

— Il est vrai, fit M. du Bossage, que notre député avait beau jeu et qu'il lui était facile de trouver des accents indignés, car l'attitude des modérés dans cette affaire a été aussi odieuse que celle du gouvernement.

— Il est bien évident, dit Max avec beaucoup de calme, que la loi d'incorporation des séminaristes dans les rangs de l'armée est une loi de haine dirigée contre la religion catholique, mais cette loi, dans ses effets, ne me paraît ni injuste ni mauvaise. Puisque les dangers de l'heure présente nous obligent à être tous soldats, pourquoi les séminaristes dont la vocation souvent éveillée par des parents ambitieux dans l'unique but de s'assurer une retraite pour leur vieillesse, n'est presque jamais déterminée nettement au moment où nous passons par le régiment, pourquoi les séminaristes, dis-je, échapperaient-ils à l'obligation qui pèse sur tout le monde?... L'égalité de **tous** devant **toutes** les lois, c'est le premier principe des sociétés modernes.

Il est possible, répliqua l'abbé Lachapelle, que cette loi soit juste en elle-même par son principe égalitaire, mais vous reconnaîtrez, Monsieur le baron, qu'elle est extrêmement nuisible au recrutement du clergé.

— Je ne suis pas de votre avis, monsieur l'archi-prêtre. La vie du troupier aguerrira, trempera ces jeunes âmes, et leur donnera un aperçu du monde tel qu'il est.

— Alors, vous êtes républicain? insinua d'un air scandalisé le vicomte Dufour, qui était le petit-fils d'un membre de la Convention.

Max haussa les épaules imperceptiblement et fut tenté de ne pas répondre à une question aussi niaise.

— Certainement, reprit-il enfin, le principe républicain est le plus capable de sauvegarder la liberté, la dignité morale de l'homme.

— —Pour un peu, observa Vauxchamp en riant, je me croirais en pleine période électorale.

Pour clore l'incident, Max mit sur le tapis un sujet moins irritant et qui correspondait mieux à la mentalité de la plupart des convives: les potins de la ville. Et, naturellement, Mme Burguet fut la première à passer sur la sellette. Mais, dès qu'il entendit prononcer son

nom, l'abbé Desnoyers intervint et dit:

— Vous ne savez peut-être pas encore ce qui vient de lui arriver?...

— Non, non... Quoi d'extraordinaire?...

— Il vient tout bonnement de lui tomber sur la tête une de ces tuiles... comme nous voudrions tous en recevoir une ou deux dans notre existence. Le père Gerbet, autrefois marchand de fer à Saint-Hilaire, qui était allé fonder au Brésil une entreprise de navigation, est mort cette semaine à Marseille, après avoir institué Mme Henriette Lebaire légataire universelle de sa fortune, estimée à cinq millions.

— En voilà une qui a de la chance! fit aigrement Mme de Saint-Servais.

— Elle était un peu la parente du défunt, ajouta l'abbé.

— C'est Burguet qui va enrager de n'être plus avec sa femme! insinua en riant le baron de Sartigues.

— Oh! il trouvera bien le moyen de prendre sa part du gâteau, siffla le vicomte Dufour.

Robert désorienté par cette révélation ne soufflait mot. Et Max lui-même ébloui, stupéfait, avait gardé le silence pendant un instant. Quand il eut recouvré son sang-froid, il se tourna vers l'abbé Desnoyers et demanda avec une gravité inaccoutumée:

— Etes-vous bien sûr de tout cela, Monsieur le curé?... Les oncles d'Amérique ont si souvent fait parler d'eux sans avoir existé autrement que dans l'imagination des intéressés!...

— Absolument sûr. J'étais hier chez maître Leborgne, lorsque Mme Burguet est venue pour s'entendre avec lui au sujet de la liquidation. Et M. Leborgne, en me reconduisant a eu l'indiscrétion de me glisser deux mots de l'affaire.

— Ah!... Mais, savez-vous que c'est une joli somme, cinq millions!... Il y a de quoi transformer d'abord Maison-Rouge et de faire de cette bicoque un vrai château qui deviendra le rendez-vous de toutes les petites bourgeoises de Saint-Hilaire... car tous les gens comme il faut ne pourront pas plus qu'avant frayer avec ces femmes-là.

— Qui sait?... L'argent efface bien des taches! roucoula Mme de Saint-Servais.

— Ce qu'il y a de certain, observa M. du Bossage en regardant son fils, c'est que Mlle Marcelle est maintenant une des plus riches héritières du pays.

Tour à tour, chacun voulut dire son mot, et la conversation roula jusqu'à la fin du dîner sur ce thème inépuisable.

Cependant, Max rêveur s'associait distraitement à ce qui se disait autour de lui et Robert, sans pouvoir se défendre d'une certaine nervosité, essayait également de s'isoler en causant philosophie avec le curé de Saint-Michel.

Après le café, Mérandal s'approcha de son ami.

— Tu as eu tort de t'emporter, murmura-t-il, te voilà perdu dans l'esprit de la plupart de nos invités.

— Je pourrais t'en dire autant... Si tu crois que tes théories n'ont pas scandalisé tout le monde...

— Tans pis!... J'étais exaspéré...

— Moi aussi, parbleu...

— Enfin, peu importe!... Dis donc et cette succession, en voilà une surprise!... Je pense que tu vas trouver maintenant tes voisines d'autant plus charmantes...

— Je crois au contraire, que je ne retournerai plus à Maison-Rouge.

— Allons donc!... Ce serait trop bête, vraiment... Du reste, nous reparlerons de tout cela un de ces jours... J'ai une idée que je veux te soumettre...

Tiens, j'irai dîner avec toi dimanche, si ça te convient.

— Parfaitement... Convenu pour dimanche... En attendant, je vais m'éclipser à l'anglaise... Je t'avoue que j'en ai assez.

IV

... Le dimanche soir, en attendant Max, Vauxchamp se promenait au bord de la Moulière, évoquant tous ces souvenirs d'enfance qui restent si chers au coeur de l'homme fait.

La température était douce, et tandis que la nuit tombait, des feux de paille s'allumaient çà et là dans la plaine et sur les collines, perpétuant cette pratique traditionnelle des **brandons,** qui nous vient des ancêtres et que la civilisation aura bientôt fait disparaître.

Robert regardait, avec un plaisir mêlé de tristesse, ces lueurs blafardes trouant l'ombre, qui semblaient jeter un dernier adieu à la poésie des vieilles coutumes, lorsqu'il entendit la voix insouciante de Mérandal résonner derrière lui.

— Enfin, dans quelle méditation es-tu donc plongé, pour ne rien entendre?...

— Tu veux le savoir?... répliqua Vauxchamp, eh bien je songe à la confidence que tu dois me faire... et qui m'intrigue fort...

— Ah! ah!... Je vais en ce cas satisfaire ta curiosité tout de suite... Ma communication peut se résumer en mots: je désire tout simplement être reçu à Maison-Rouge.

— Je ne trouve pas que ton désir soit si simple que cela, répondit Robert après une seconde de réflexion. Tu as paru jusqu'ici mépriser la société de ces dames... Comment expliqueras-tu ce changement de front?...

— Je ne tiens pas à l'expliquer... Je tiens seulement à réaliser mon projet. Vois-tu, j'en ai assez de tourner éternellement dans ce cercle de vielles gens aux idées étroites et démodées, qui sont l'unique société de ma mère.

Après avoir écouté ce petit discours très tranquillement, mais non sans un sourire de discrète ironie, Vauxchamp reprit:

— Je suis charmé, mon ami, de te voir dans de telles dispositions. Seulement, il me semble que le moment est bien mal choisi pour aller faire une première visite à Mme Burguet.

— Au contraire, nous avons reçu un faire-part de la mort de M. Gerbet. C'est un excellent prétexte pour me permettre de présenter en personne mes condoléances.

— Ma foi, je n'en ai pas cherché si long, j'ai tout bonnement envoyé ma carte.

— Ho! fit Max désappointé. Moi, qui comptais profiter de cette occasion pour t'accompagner!...

— M'accompagner!... Est-ce que tu n'es pas assez grand pour faire une visite tout seul?... D'ailleurs, tu connais ces dames, tu as été en rapport avec elles au moment de la vente de ta propriété.

— C'est justement parce que j'ai été en relations d'affaires avec Burguet que j'eusse désiré ton appui... moral pour entrer en relations d'amitié...

— Enfin, quel est ton plan? Où veux-tu en venir? interrompit Robert avec quelque impatience.

— Je te l'ai dit: étendre mes relations, ne pas rester confiné entre Mme du Bossage et Mme de Tarade.

— Non, non, je ne veux pas me prêter à ce jeu-là, continua Vauxchamp en suivant sa pensée. Maintenant surtout, après cette succession colossale

qui change complètement les conditions d'existence de ces trois femmes, on imaginerait un tas de choses saugrenues sur mon compte et sur... le tien.

— Je croyais que tu méprisais les cancans.

— Sans doute, je les méprise, mais je ne vois pas, pour le seul plaisir de m'y exposer, commettre une folie.

Tout en discutant, les deux jeunes gens étaient entrés dans la salle à manger où le dîner les attendait. Et la conversation malgré l'apparente répugnance de Robert continua à rouler de plus belle sur Maison-Rouge et ses habitantes.

Au fond, sans qu'il osât se l'avouer, Vauxchamp s'intéressait de plus en plus vivement à Mme Burguet, et, quoique la nouvelle position de celle-ci lui imposât de se montrer désormais très réservé à son égard, il n'était pas fâché de s'occuper d'elle au moins de loin.

Max, qui devinait ces secrètes dispositions chez son ami, sut en profiter et manoeuvrer avec tant d'habileté, qu'il finit par faire promettre à Robert de l'accompagner chez ses voisines.

Après ce succès inespéré, il repartit tout joyeux pour Saint-Hilaire.

Et le mercredi suivant, par un soleil superbe qui donnait l'illusion du printemps, les deux jeunes gens, ayant déjeuné ensemble à Vauxchamp, s'acheminèrent vers Maison-Rouge.

En arrivant auprès du petit parc, ils croisèrent Me Leborgne, le notaire.

— Tous mes compliments, mon cher maître, lui cria familièrement Mérandal, il me semble que vous venez de mettre la main sur une excellente affaire, et j'espère que vous allez faire durer cette liquidation un certain nombre d'années.

— Toujours de mauvaises idées, monsieur le baron! fit le notaire en riant... c'est-à-dire qu'avec la meilleure volonté du monde, je ne saurais marcher bien vite: il y a tant de choses embrouillées dans cette succession...

— Sans doute, sans doute, reprit Max railleur, c'est la formule habituelle.

Me Leborgne eut un sourire discret et salua courtoisement, en fouettant son cheval pour n'avoir pas à répondre.

— Tu es en relations avec ce notaire? demanda Vauxchamp?

— Un peu... relations d'affaires simplement... c'est un homme très habile.

Robert n'insista pas: ils étaient devant la grille du château.

Madame Henriette Burguet était encore au salon où elle était descendue pour s'entretenir avec le notaire.

En voyant entrer les deux jeunes gens, elle se leva, l'air grave, mais avec une expression de physionomie très avenante. Elle ne paraissait nullement surprise de voir chez elle le baron de Mérandal, comme si elle eût déjà prévu que sa fortune allait changer en amitiés dévouées les hostilités antérieures les plus déclarées.

Sans rien laisser deviner du juste sentiment de mépris que ce revirement subit aurait pu lui inspirer, elle se montra, au contraire, pleine d'affabilité pour Max, et lui demanda gracieusement des nouvelles de la santé de Mme de Mérandal, qu'elle avait eu le plaisir, dit-elle, de rencontrer deux ou trois fois un an auparavant.

Le baron, un peu confus d'abord de cet accueil, se remit vite et déploya toutes les ressources de sa science du monde pour donner à sa visite inattendue quelque apparence de vraisemblance. Il expliqua qu'il désirait depuis longtemps se présenter chez ces da-

mes et qu'il avait profité, pour réaliser ce projet, de l'occasion qui s'était offerte d'apporter lui-même ses compliments de condoléance.

Vauxchamp ajouta quelques mots pour indiquer qu'il était là dans le même but. Et la jeune femme les remercia tous les deux d'un sourire charmant. Puis, après un court silence, elle balbutia:

— Mon oncle était encore si jeune que nous étions loin de nous attendre à ce brusque dénouement... Sa mort a été pour moi un coup bien cruel...

Elle disait: mon oncle, quoique ce fût à peine un cousin au dix-huitième degré.

— M. Gerbet rentrait sans doute en France avec l'intention de s'y fixer? inerrogea Robert.

— C'était du moins ce que nous lui demandions; je ne sais s'il s'y serait décidé tout de suite. En tous cas, il venait à Maison-Rouge pour y passer quelques mois, car il avait besoin de faire un long séjour ici afin de surveiller ses affaires.

Pendant une demi-heure, Mérandal déploya toutes les ressources de séduction dont il était capable, et non sans succès, car il était visible que ses interlocutrices était sous le charme.

Enfin, en se levant pour prendre congé, il laissa entendre qu'il aurait grand plaisir à se joindre le plus souvent possible à son ami de Vauvchamp lorsqu'il viendrait à Maison-Rouge. Comme il ne pouvait pas faire entrer sa mère en ligne de compte et dire que la baronne serait, à son tour, enchantée de recevoir ces dames, celles-ci eurent le bon esprit de se montrer satisfaites de la promesse du jeune homme.

Lorsqu'ils furent seuls sur le chemin de Vauxchamp, Robert demanda à son compagnon:

— Eh bien, que sont devenues maintenant tes idées préconçues sur ces trois femmes?...

— Pardon, je n'ai jamais eu d'idées préconçues, je péchais simplement par ignorance; je ne les connaissais pas.

— Alors, aujourd'hui, tu es de mon avis?... Tu trouves Mmes Burguet charmante.

— Et Mlle Marcelle plus charmante encore...

— Oh! Oh! déjà!...

— Ce n'est évidemment qu'une grande fillette, mais dans un an d'ici, tu verras...

— Aussi, je te prie de croire que les prétendants ne vont pas lui manquer.

— En tous cas, sa mère ne la marierait pas à dix-sept ans?...

— Tu m'en demandes trop long, fit Robert en souriant, Mme Burguet ne m'a jamais confié ses intentions au sujet de sa fille. Notre intimité ne va pas jusque-là, quoi que tu en dises. Et d'autre part, tout vieux garçon que je sois, on ne me juge peut-être pas encore assez âgé pour recevoir de semblables confidences.

Mérandal regarda son ami d'un air anxieux. Après une minute de silence, il poursuivit, cependant, en affectant une belle insouciance:

— Vraiment, je ne le plains pas celui qui aura la veine de mettre la main sur cette jolie fille...

— ...Et sur le magot qui se trouve dans cette main-là, acheva son interlocuteur.

— Sans doute, sans doute... L'argent, par le temps qui court, n'est pas à dédaigner.

— C'est ce que je voulais dire, conclut Vauxchamp en souriant.

Comme ils étaient arrivés à la bifurcation de la route de Sainte-Hilaire, Max reprit:

— Je vais suivre, ce chemin-là, et

rentrer directement... Ça m'évitera un détour.

Et ils se séparèrent en se disant: Au revoir" presque froidement.

CHAPITRE V

Mme Henriette Burguet, dès le premier jour où elle avait vu Robert de Vauxchamp, avait ressenti pour lui une vive sympathie.

Avait-elle deviné les sentiments qu'elle avait fait naître dans le coeur du jeune homme? Et s'était-il établi entre eux un courant de ce fluide magnétique qu'on appelle, dans le cas qui nous occupe, le coup de foudre?...

Non, car l'âme de la jeune femme, après les cruelles déceptions, qui l'avaient meurtrie et fermée, ne pouvait pas s'ouvrir facilement à l'amour. La sympathie qu'elle éprouvait était plutôt un mélange de confiance, de solidarité amicale, de reconnaissance.

Une certaine similitude de situations les rapprochait, en effet: ils étaient tous les deux, chacun dans leur sphère et pour des raisons différentes, il est vrai, en butte à l'hostilité de leurs semblables.

Or, Vauxchamp, soit crânerie, soit besoin de se trouver en contact avec un être souffrant comme lui, avait osé le premier ne tenir aucun compte des ineptes racontars dont le monde avait pris prétexte pour faire le vide autour d'elle. Et de cette démarche, elle avait été à la fois reconnaissante et fière.

Alors, avec la rapidité d'évolution des êtres faibles que la moindre piqûre d'amour-propre abat, mais que la plus petite consolation relève, elle s'était attachée à ce sauveur inespéré, rêvant de s'en faire un ami, un ami dévoué.

Leurs relations avaient continué ainsi, chaque semaine plus intimes et plus familières. Et peu à peu, la douceur, la largeur d'esprit, l'égalité d'humeur de Robert, tout en accentuant la sympathie d'Henriette, lui avait inspiré des regrets amers en même temps que de vagues aspirations vers un autre idéal.

"Ah! pourquoi cet homme-là ne s'était-il pas trouvé sur son chemin, dix-huit ans auparavant, au lieu de ce Burguet qui avait empoisonné sa vie?... Quelle folie!... Ils étaient presque du même âge, et dix-huit ans auparavant, tandis qu'elle était déjà une femme, Vauxchamp n'était qu'un enfant... oui, un enfant. On n'a jamais vu un jeune homme de seize ans épouser une jeune fille de dix-sept... Sans doute, mais n'est-il pas tout à fait normal qu'un homme de trente-quatre ans épouse une femme de trente-cinq?

"Hélas! Non... Une union de ce genre ne peut guère se réaliser que lorsque cette femme est riche et non quand elle a trois mille francs de rente et... une fille de dix-sept ans."

Le rêve d'Henriette se dissipait donc, dès qu'elle réfléchissait, mais... pour reparaître ensuite plus tenace, plus absorbant.

Jusqu'à la mort de M. Gerbet, Vauxchamp avait de plus en plus rapproché ses visites, en se rendant bien compte, d'ailleurs, qu'il y trouvait toujours plus d'agrément et que Mme Burguet l'accueillait avec une faveur de plus en plus marquée.

Mais, lorsqu'Henriette eut hérité de cinq millions, il interrompit brusquement ses promenades à Maison-Rouge, jugeant que sa dignité lui faisait un devoir de montrer une extrême réserve.

Nous avons vu qu'il avait poussé la discrétion jusqu'à écrire pour exprimer ses condoléances, et qu'il n'avait consenti qu'à contre-coeur à accompagner Mérandal chez ses voisines.

Cependant, au bout de quelques jours d'abstention, l'isolement lui pesa, le souvenir des heures charmantes passées là-bas l'obséda, il se dit que ses scrupules étaient probablement exagérés, et comme Max, pour des raisons mystérieuses, ne venait pas le relancer et l'entraîner vers Maison-Rouge, il se décida à y aller tout seul.

Et les visites recommencèrent, d'autant plus fréquentes qu'Henriette faisait tous ses efforts pour les rendre agréables.

... Après une série d'apparitions timides, le printemps était en plein épanouissement. Le large chemin gazonné qui reliait Maison-Rouge et Vauxchamp était maintenant bordé d'aubépines en fleurs. Robert le suivait de plus en plus souvent, d'un pas plus alerte, d'un coeur plus ému. Henriette était pour lui si avenante, si gracieuse.

Ce jour-là, en arrivant à Maison-Rouge, vers deux heures comme d'habitude, il se dirigea aussitôt, en familier de la maison, sur un magnifique cèdre,, à l'ombre duquel on faisait salon depuis quelques jours. Il y trouva la jeune femme seule qui lisait, allongée à demi dans un grand fauteuil d'osier, l'air très las.

— Vous paraissez souffrante? demanda-t-il, après lui avoir respectueusement baisé la main.

— Non, répondit-elle négligemment je suis simplement fatiguée... Ces ouvriers sont insupportables et je me donne un mal...

— Pourquoi ne laissez-vous pas faire votre architecte, qui connaît vos goûts, qui sait ce que vous désirez?....

— Je préfère tout diriger moi-même, je suis plus sûre qu'on exécute mes volontés.

Depuis quelques semaines, en effet, Maison-Rouge était livré aux maçons, aux peintres, aux jardiniers. Mme Burguet, ayant touché de petites sommes en dépit des difficultés de la liquidation que Me Leborgne mettait toujours en avant, avait commencé immédiatement les travaux de transformation et d'embellissement de son château. Et, en la voyant déployer tant d'activité pour mener à bien cette entreprise, on ne se fût jamais douté qu'elle s'imposait cette peine moins pour satisfaire ses fantaisies que pour montrer à ses voisins, et particulièrement à Robert, ce qu'on pouvait faire avec de l'argent.

Après un court silence, pendant lequel la jenne femme demeura les yeux fermés comme pour se reposer, Vauxchamp reprit:

— Si je vous dérange, je me retire...

— Non, non, restez, interrompit-elle vivement, votre présence me fait du bien... Puis, j'ai besoin de vous parler très sérieusement: mieux vaut aujourd'hui que... plus tard.

Le jeune homme eut un petit frisson d'inquiétude et ne répondit pas:

Après quelques secondes de recueillement, Henriette poursuivit:

— Vous devez bien penser que vos visites fréquentes à Maison-Rouge font beaucoup jaser dans le pays et sont l'objet de commentaires malveillants ou... ridicules...

— Il est possible, fit Robert avec un soupir, que mon assiduité ici donne prétexte à des commérages, mais cela ne vaut pas la peine qu'on y prenne garde...

— Sans doute, un homme ne risque rien à braver l'opinion publique, mais une femme, sur quoi la maliginité des mauvaises langues s'est déjà exercée, ne peut pas se permettre une semblable désinvolture.

— Quand on a sa conscience pour soi, Madame, on poursuit tranquille-

ment son chemin sans s'occuper des mauvaises langues.

La jeune femme regarda Vauxchamp avec inquiétude.

"Etait-il sincère en parlant ainsi? Ou bien, son observation renfermait-elle une interrogation indirecte?"

Jugeant, dans tous les cas, inutile de préciser, elle répondit d'une manière vague:

— Coupable ou non, on n'en est pas moins la victime des envieux et des méchants. Quant à moi, je crois que le seul moyen d'échapper à la calomnie, c'est... de ne jamais y donner prise. Et pour cela, il faudrait peut-être ne plus nous revoir...

Elle s'arrêta anxieuse, comme si elle se fût attendue à lui entendre crier dans un élan passionné:

— "Non, non, je ne consentirai jamais, Henriette, à vivre sans vous, loin de vous."

Mais il se contenta de faire un geste d'ennui et demeura silencieux.

Après une minute d'attente vaine, la jeune femme répéta, nerveuse:

— N'êtes-vous pas de mon avis?...

— Peuh! fit-il, je ne pense pas que pour obtenir l'approbation de quelques pimbêches haineuses et cancanières, nous soyons obligés de renoncer à nos bonnes causeries.

— Il est parfois pénible d'être raisonnable...

— Mais enfin, interrompit Robert, avec amertume; si vous me fermez votre porte, pourquoi n'agissez-vous pas de même à l'égard de Mérandal? Il n'y a qu'une voix dans le pays pour blâmer ses assiduités auprès de Mlle Marcelle.

— Oh! ce n'est pas la même chose. Ma fille est en âge de se marier...

— Tandis que vous, vous ne l'êtes plus peut-être?...

Un frisson la secoua, et après avoir gardé un instant le silence pour pouvoir se ressaisir, elle balbutia:

— Il est bien difficile, dans ma position, de répondre à une semblable question... car tout dépend du point de vue auquel on se place...

— Voulez-vous me permettre une observation, interrompit Vauxchamp. Quand vous faites allusion à votre "position", je ne sais pas ce que je dois entendre par là, puisque, en dépit de notre intimité, j'ignore toujours de quelle nature sont les liens qui vous unissent à M. Burguet...

Henriette rougit légèrement et murmura:

— Il n'y a plus rien de commun entre M. Burguet et moi. Le divorce a été prononcé, à mon profit, il y a déjà longtemps.

— C'est ce que personne n'avait pu me dire d'une manière précise.

— Cette ignorance s'explique par le fait que nous étions domiciliés à Paris, au moment où eurent lieu la procédure et les formalités qui précédèrent et suivirent notre séparation. Mon seul tort fut de revenir dans ce pays, où nous avions habité autrefois, et d'acheter cette terre, alors que mon ex-mari était établi dans le voisinage. C'était, je le reconnais, braver l'opinion sans aucune utilité, et cela ne pouvait avoir pour moi que des inconvénients.

— Vous avez pris soin, cependant, de ménager ou plutôt d'égarer cette opinion, en faisant acheter Maison-Rouge au nom de votre mère et en conservant le nom de Burguet que la loi vous interdit de porter...

— C'est vrai, mais si vous saviez comme ces questions sont délicates et difficiles à résoudre pour une femme... pour une femme qui a une fille à marier... D'ailleurs, ces précautions furent sans doute vaines.

— Je crois même qu'elles vous fu-

rent nuisibles... Il semble que vos concitoyens aient voulu se venger de ce que vous avez cherché à les tromper sur votre situation légale exacte. Non seulement, on a épilogué sur cette situation mal définie, mais on a fouillé votre passé et on a raconté sur votre compte... des choses... que personne ne pouvait savoir... On a été jusqu'à donner à votre maison un nom, qui, pour ces êtres bornés, sert à qualifier ce qu'il y a de pire... On l'appelle la maison du diable...

Henriette éclata de rire.

— Oh! fit-elle, c'est une plaisanterie bien anodine... Si l'on n'avait jamais dit que cela, ce ne serait pas grave.

— Sans doute, répondit Vauxchamp en souriant d'une façon équivoque. Néanmoins je peux vous assurer que, pour venir ici une première fois, j'ai dû faire table rase d'une foule de préjugés qu'on voulait me faire partager et que, pour continuer à y venir, j'ai dû lutter avec vigueur contre le courant d'hostilité dans lequel on cherchait à m'entraîner.

— J'ai parfaitement compris, murmura la jeune femme, que vous aviez du mérite à agir ainsi et je puis vous assurer à mon tour que je vous en suis profondément reconnaissante... C'est de cette reconnaissance qu'est née la sympathie que j'éprouve pour vous...

— Il faut ajouter, poursuivit Robert d'une voix légèrement émue, qu'à partir du jour où je vous ai connue, j'ai eu beaucoup moins de mérite à remonter le courant d'hostilité... car j'étais sous le charme...

— Pardon de vous interrompre, dit Henriette en rougissant, mais pourriez-vous me donner un renseignement... Depuis que je suis riche, le courant d'hostilité contre moi est-il toujours aussi violent?...

— Beaucoup moins, je crois, balbutia le jeune homme, c'est-à-dire que... enfin, je ne peux rien préciser... il ne m'appartient pas de juger la conduite des autres... En tous cas, je vous dois un aveu, c'est que la raison qui désarme quelques personnes est précisément celle qui m'oblige à montrer une grande réserve pour vous.

— Permettez, ceci demande une explication, répliqua la jeune femme en fixant son interlocuteur tout droit dans les yeux. Je vous exposais tout à l'heure que, pour éviter des commérages malveillants, il serait peut-être nécessaire de ne plus nous revoir. Vous m'avez répondu qu'il n'y avait pas lieu de se gêner pour satisfaire les mauvaises langues. Et maintenant vous laissez entendre que, pour une raison différente, vous serez probablement forcé de ne plus venir ici. Il y a là contradiction... puisque le résultat serait le même.

"Mais voyons, parlons franchement. Vous vous rendez bien compte que les relations charmantes que nous entretenons ne peuvent pas se prolonger indéfiniment de cette façon. Et en rapprochant de plus en plus vos visites chez moi, vous avez certainement envisagé les conséquences qui pouvaient, qui devaient en résulter. Vous vous êtes dit que j'étais ou divorcée ou simplement séparée, mais qu'après une aussi longue séparation, le divorce serait facile à obtenir, qu'en d'autres termes, je serais libre quand je le voudrais... libre de me remarier...

Vauxchamp se rapprocha d'Henriette et lui prit la main.

— J'avoue, à ma honte, chère amie, murmura-t-il, que je n'ai jamais tant approfondi les choses... Vous me plaisez infiniment, j'éprouve pour vous une inclination extrêmement vive, je ressens une joie très douce à vivre

dans votre atmosphère... mais je ne me suis jamais demandé si vous étiez légalement en mesure de vous remarier et moralement disposée à le faire.

— Ce qui signifie que vous ne vous êtes jamais demandé si vous pourriez m'épouser, et par la simple raison que vous ne me jugez pas... épousable. Alors,, quoi que vous en disiez, vous ajoutez foi à toutes les calomnies qu'on vous a débitées sur mon compte, et vous me considérez tout au plus comme bonne à être votre maîtresse...

Robert fit un geste de protestation.

— Je vous jure, dit-il, que ma conduite n'a pas été inspirée par un tel machiavélisme. J'étais heureux, je vous le répète, de me trouver auprès de vous... je me suis abandonné à ce bonheur sans penser à l'avenir...

— Dans tous les cas, reprit-elle, maintenant que la question est posée... pourriez-vous... y répondre?...

Vauxchamp baissa les yeux, se recueillit une minute et balbutia enfin:

— Il est difficile de prendre au pied levé une décision aussi grave. Cependant, pour être franc, je ne crois pas être le mari qu'il vous faut.

— En d'autres termes: vous refuseriez de m'épouser, parce que je suis divorcée?...

— A dire vrai, le divorce m'inspirerait, en effet, quelques scrupules. Néanmoins, si nous étions tous les deux dans la même position de fortune, il est probable que l'affection sincère, dévouée que j'ai pour vous finirait par l'emporter sur les scrupules. Mais la situation est tout autre. Je suis pauvre et vous êtes riche: dès lors, il ne peut être question d'union entre nous...

— Pourtant, la disproportion de fortune entre deux époux n'a aucune importance, quand l'affection... l'affection réciproque...

Le jeune homme l'interrompit.

— Non, déclara-t-il avec fermeté, les Vauxchamp ne se marient pas dans ces conditions-là... Je n'ai pas besoin de vous rappeler, n'est-ce pas? que nous considérons comme des êtres ignobles les individus qui, dans un certain monde, vivent aux crochets d'une femme... Et bien! à mon avis, les hommes qui, dans notre monde, se livrent au même trafic, fût-ce sous le couvert du mariage, sont encore plus méprisables... Voilà pourquoi si vous me donnez à choisir entre vous épouser ou rompre toute relation, je n'hésiterai pas à rompre... quoi qu'il puisse m'en coûter de ne plus vous revoir.

— Mettez-vous à ma place, Robert. J'ai une fille, à qui je dois donner le bon exemple...

— Alors, adieu, Madame, dit-il en se levant.

— C'est votre dernier mot? interrogea-t-elle anxieuse.

— Absolument, balbutia-t-il avec peine, je ne transigerai pas avec l'honneur.

Et après avoir baisé la main de la jeune femme, il s'éloigna tout désorienté.

En route vers son domicile, les réflexions de Vauxchamp furent amères. Cependant, il eut le courage de ne pas regretter son sacrifice et de rester inébranlable dans son héroïque résolution.

— J'ai failli céder, se répétait-il tout bas, Henriette est si séduisante... j'ai failli accepter la combinaison: troquer mon honorabilité contre les cinq millions du père Gerbet... J'aurais ainsi couvert de mon nom les petites malpropretés que l'ex-madame Burguet doit avoir à se reprocher, car il n'y a pas de fumée sans feu... Heureusement, je suis sorti vainqueur de la lutte et je m'en félicite... C'est mon curé qui va être étonné quand je lui racon-

terai cette histoire, lui qui prétend que je n'ai pas de principes!

VI

Les premiers jours qui suivirent parurent à Robert mortellement longs.

Habitué à ce pèlerinage qui remplissait presque toutes ses après-midi, il ne sut d'abord à quoi s'occuper. Il essaya bien de se remettre aux choses de la ferme qu'il avait beaucoup négligées depuis quelque temps, mais Joseph lui ayant affirmé que tout marchait fort bien, il n'insista pas.

Sur ces entrefaites, Mérandal vint le voir et lui demanda incidemment s'il allait toujours aussi souvent à Maison-Rouge.

— Non, répondit-il, mes visites ayant donné lieu à des cancans absurdes, j'ai cru devoir les interrompre.

— Ah! par exemple, mon bon ami, fit Max, si tu te laisses arrêter par de pareilles balivernes, tu ne tarderas pas à ne plus sortir de chez toi. Je t'assure que moi, je ne fais pas le moindre cas de ce qu'on peut dire sur mon compte.

— Voilà qui m'étonne, car tu as toujours été l'esclave des préjugés. Ainsi, il y a trois mois, tu te serais cru déshonoré en mettant les pieds chez Mme Burguet, parce que l'opinion publique lui était défavorable.

— Je reconnais, balbutia Mérandal avec embarras, que je suis en contradiction avec moi-même, mais j'ai une excuse: je suis amoureux... Est-ce ma faute si Mlle Marcelle est aussi séduisante?...

Vauxchamp haussa légèrement les épaules. Après un court silence, Max ajouta:

— Eh bien! je te laisse à ta solitude, à tes réflexions amères... Moi je vais prendre quelques heures de distraction.

— Va, va, mon cher, et puisses-tu n'avoir jamais à regretter de t'être engagé dans cette aventure!

Lorsque son ami fut parti, Vauxchamp, agacé de n'avoir plus personne à qui parler, se décida à aller rendre visite à l'abbé Desnoyers. Il n'avait pas encore vu le prêtre depuis sa rupture avec Maison-Rouge, et ne fut pas fâché de lui raconter toute l'affaire.

Le curé l'écouta avec beaucoup d'attention et lui dit, lorsque son récit fut terminé:

— Mon cher ami, je ne peux que vous féliciter d'avoir montré tant de prudence et de fermeté. L'égale sollicitude dont j'entoure toutes mes ouailles, même les châtelaines de Maison-Rouge, qui n'ont aucune religion, me permet, je crois, de m'exprimer sur leur compte en toute franchise, sans que l'on puisse m'accuser d'y mettre le moindre parti pris... Eh bien! je vous le dis en toute sincérité, Mme Burguet n'est pas la femme qu'il vous faut...

— Parbleu, fit Robert en souriant, le fait seul qu'elle est divorcée l'empêche, à vos yeux, de se remarier.

— Je laisse de côté la question du divorce que, en effet, comme prêtre je suis forcé de condamner... Et c'est uniquement comme homme que je veux envisager et juger la situation... Eh bien! je le répète, au simple point de vue des convenances mondaines et de... votre tranquillité personnelle, vous regretteriez amèrement d'avoir épousé l'ex-madame Burguet.

— Peut-être... On ne sait jamais...

— Si... Croyez-en ma vieille expérience... D'abord, une femme qui a eu des aventures peut parfaitement en avoir encore...

— Prenez garde, Monsieur l'abbé, vous faites maintenant un procès de tendance... Vous allez me laisser sup-

poser que votre libéralisme n'est qu'apparent.

— Mon libéralisme est très sincère, mon cher ami, il est seulement défiant. Mais admettons que je me trompe, admettons que Mme Burguet, une fois devenue comtesse de Vauxchamp, soit une épouse modèle et ne vous donne jamais que des sujets de satisfaction, il n'en restera pas moins que vous aurez vendu votre nom pour un sac d'écus... et que vous serez méprisé par tous les gens qui ont quelque noblesse dans le coeur.

— Je vous l'accorde, et cette raison est précisément celle qui a dicté ma conduite... Cependant, je me demande aujourd'hui si mes scrupules ne sont pas exagérées. L'argent a tant d'influence, modifie si rapidement les opinions et rend si facilement estimables les êtres d'une honorabilité douteuse!

— Voyons, voyons, calmez-vous... L'argent n'a pas tant de puissance que vous en attribuez...

— Comment se fait-il alors que Mme Burguet, qui était si mal vue, il y a trois mois, soit entourée maintenant de la considération universelle?...

L'abbé resta un instant les yeux fixés à terre.

— Je ne vois pas, balbutia-t-il enfin, que l'opinion publique soit devenue subitement si favorable à Mme Burguet.

— C'est probablement, mon cher abbé, parce que vous n'y avez pas pris garde. Mais, ouvrez l'oeil désormais, étudiez, interrogez, et vous me direz dans quelques jours si je me trompe...

— Vous m'étonnez... vous m'étonnez...

— Vos étonnements disparaîtront... et vous constaterez que tout ce qu'il y a de plus aristocratique, de plus clérical aux environs de Saint-Hilaire, grille d'envie d'avoir des relations suivies avec la maison... du diable...

— Ah! ah!... la maison du diable... Quelle trouvaille!...

— Comment!... On m'avait dit que cette trouvaille avait été faite par vous.

— Par moi?... Oh! mon cher ami, c'est la première fois que j'entends prononcer ce mot... Cela vous prouve combien je suis peu au courant des potins du jour.

— Je pensais bien qu'on se trompait ou qu'on vous calomniait, en vous attribuant la paternité de ce surnom. Je savais bien que vous étiez trop charitable et d'esprit trop élevé pour qualifier la maison des dames Lebaire d'une façon qui eût été particulièrement désobligeante dans votre bouche.

— Vous aviez raison... C'eût été de ma part une méchanceté et une bêtise.

— Enfin, mon cher abbé, conclut Vauxchamp en riant, vous voilà fixé maintenant sur l'état d'esprit de vos ouailles, en ce qui concerne Mme Burguet... avant et depuis la succession. Et vous admettrez, je pense, qu'entre deux mouvements d'opinion aussi profondément contradictoires, il n'était pas déjà si facile d'adopter une ligne de conduite sage.

— Vous avez eu d'autant plus de mérite.

— Allons, je vous quitte, reprit Robert en se levant, et puisque je suis en veine de bavardage, je descends jusqu'à Saint-Hilaire faire quelques visites.

— Au revoir!... A bientôt!...

Ils se séparèrent après une cordiale poignée de main, et Vauxchamp remontant en voiture, se fit conduire d'abord chez Mme de Tarade. Il croyait y rencontrer Mme de Saint-Servais dont la conversation alerte et mordante l'amusait beaucoup. Mais celle-ci avait fui vers d'autres cieux: elle était chez

une de ses bonnes amies, en villégiature à Montreux.

Le jeune homme dut se contenter d'un entretien avec la vieille marquise, mais comme il ne trouvait rien à lui dire, il abrégea la visite et se rendit chez Mme de Mérandal.

— Max n'est pas encore rentré? demanda Robert, après avoir présenté ses compliments à la vieille dame.

— Peuh! fit la baronne avec aigreur, depuis quelques semaines, il n'est plus jamais ici...

— L'été, la promenade est plus attrayante, madame, et les soins à donner à l'agriculture plus nombreux, plus absorbants.

Après avoir hésité une minute, Mme de Mérandal prit son parti et, regardant fixement Vauxchamp, poursuivit:

— Voyons, au nom de l'amitié qui vous unit à mon fils, voudriez-vous me dire franchement tout ce que vous savez.. Qu'est-ce que Max va faire si souvent à Maison-Rouge?...

— ...Mais, mon Dieu, madame, je n'e nsais rien au juste, murmura Robert avec un certain embarras.

— D'abord, y va-t-il tous les jours?

— Je le crois, sans pouvoir le garantir, attendu que je ne suis pas mon ami pas à pas... D'ailleurs, il m'est difficile maintenant de contrôler la présence de Max à Moulin-Rouge, car, depuis quelque temps, je n'y mets plus les pieds.

— Depuis quelques jours peut-être, mais auparavant, vous étiez un familier de la maison. C'est même vous qui avez conduit mon fils chez ces dames pour la première fois.

— Je l'avoue, Madame, mais ce fut à mon corps défendant: il a fallu l'insistance de Max pour me faire céder.

— C'est possible... Dans tous les cas, s'il a tant insisté, il a dû vous en donner des raisons .. Vous êtes donc au courant de ses projets... Allons, dites, c'est à cette petite Bnrguet qu'il en veut, sans doute?

— Probablement... puisqu'il prétenr l'aimer.

— Probablement... puisqu'il prétend dame, qu'il en fasse sa maîtresse, alors. Mais il faudrait vraiment être fou pour vouloir faire de cette Marcelle Burguet une baronne de Mérandal!...

— Permettez-moi, Madame, de n'être pas de votre avis. Outre qu'une union irrégulière n'est pas toujours facile à... réaliser, le mariage a l'avantage d'enrichir.. celui qui épouse la forte dot.

Mme Mérandal, blessée dans sa vanité, se préparait à répondre avec aigreur, quand son fils entra, lui coupant sa réplique.

Après avoir embrassé la baronne et serré la main de son ami, Max se mit à bavarder avec insouciance et animation, en homme à qui la vie n'offre que de riantes perspectives. Cette gaieté eut le ton d'exaspérer la vieille dame qui tint à manifester sa réprobation par une attitude revêche et des réflexions aigres-douces. Et la conversation ne tarda pas à prendre une tournure tout à fait maussade.

Vauxchamp aurait bien voulu s'en aller, mais, ayant accepté de rester pour dîner, il ne pouvait plus maintenant décliner cette invitation.

Pendant tout le repas, un certain malaise régna. Aussi, lorsque, après le café, Max proposa à son ami de l'emmener à son cercle, Robert s'empressa-t-il d'accepter sans demander d'explication.

Mais, en route, il exprima son étonnement.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire de cercle?...

— Ah! c'est vrai, tu ne savais pas... C'est une idée de Me Leborgne ou plu-

tôt de Burguet — deux têtes sous le même bonnet. — Ils veulent grouper les quelques avoués, notaires ou fonctionnaires de la ville qui sont célibataires et sont très embarrassés pour occuper leurs soirées. Nous avons déjà recueilli une vingtaine d'adhésions, et en attendant que nous ayions notre hôtel, nous nous réunissons dans une salle du café Blondet.

— Alors, tu fais partie de cette .. Société? demanda Robert.

— Tu le vois bien, puisque je t'offre de t'y introduire.

— Pour une fois, en passant, je n'y vois pas d'inconvénient. Mais d'être membre de ton cercle, non, ça ne me sourit pas du tout.

— Montons toujours: tu verras.

La salle du café Blondet qui servait d'asile provisoire au groupe des célibataires, était une longue pièce carrelée, tendue de papier à fleurs vertes et décorée de quelques chromos, alternant avec des écriteaux administratifs qui rappelaient les lois sur l'ivresse et la police des cabarets.

En entrant, on était saisi à la gorge par une affreuse odeur imprégnée dans les murs, qui était un mélange de tabac, de bière, d'absinthe et de cuisine.

Mérandal et Vauxchamp trouvèrent là M. Dubost, contrôleur des contributions indirectes, veuf et retraité; Me Frelon, l'avoué des gens bien pensants de l'arrondissement; le capitaine de gendarmerie Moulin, enfin le notaire Leborgne et son inséparable Burguet. N'oublions pas quelques personnages moins importants, des clercs d'avoués ou de notaires et deux ou trois surnuméraires de l'enregistrement ou de contributions.

Tous paraissaient très fiers d'avoir leur cercle. Les jeunes jouaient au billard ou au piquet. Le contrôleur et l'avoué Frelon faisaient une partie de dominos. Le capitaine de gendarmerie Moulin allait de groupe en groupe, donnant des conseils, ce qui lui attirait toujours des apostrophes désagréables. Quant à Leborgne et à Burguet, ils causaient dans un coin, en fumant leur pipe. Sur l'invitation du notaire, Max et Robert vinrent s'asseoir à leur table.

Leborgne et Burguet étaient physiquement les deux êtres les plus dissemblables qu'on pût imaginer.

Grand, bel homme, correct dans sa tenue, affable dans ses manières, Me Leborgne avait un regard franc, un visage ouvert et loyal, qui tout de suite inspirait — hélas! — la plus absolue confiance. Convaincu, d'ailleurs, de son omniscience, sceptique par tempérament et dédaigneux par principes, Leborgne méprisait la vie de province en général, et la vie de notaire de petite ville en particulier.

Très habile, toutefois, à se faire passer aux yeux de ses clients pour l'homme le plus dévoué à leurs intérêts, il retenait de sa charge le seul côté pratique, celui qui lui permettait de compliquer les affaires à plaisir, afin d'en retirer de plus gros bénéfices

Auprès de lui, Burguet, avait l'air de sortir de sa poche. Petit, malingre, le visage bilieux et encadré d'une barbe maigre d'un blond sale, Aristide Burguet, avec sa mine chafouine et ses yeux clignotants d'une couleur indéfinissable, résumait dans sa personne toutes les tares physiques qui devraient toujours caractériser l'agent d'affaires véreux:

Une intimité profonde, basée sur une association d'intérêts, unissait ces deux hommes.

A vrai dire, s'ils étaient parvenus maintenant au même degré de canaillerie, c'était la faute de Burguet. C'é-

tait lui qui avait donné les mauvais conseils et les mauvais exemples. C'était lui qui, après avoir appris à son ami à considérer les hommes comme des pigeons à plumer, servait de rabatteur, entortillait, circonvenait les clients et les poussait dans le marquis de la procédure. Leborgne intervenait seulement lorsque les malheureux étaient acculés à des difficultés inextricables. Il offrait alors ses services, affirmait que l'affaire était facile à arranger moyennant un sacrifice pécuniaire important mais indispensable. Et le pigeon une fois plumé, les deux compères se partageaient ses dépouilles.

Ce trafic, charmant et lucratif, n'avait pourtant pas enrichi Burguet, par la simple raison que ses débuts avaient été trop pénibles et que les expédients auxquels il avait dû recourir alors avaient dévoré par avance les bénéfices de ses opérations futures. Parfois aussi, Aristide, quelque matin qu'il fût s'était fait voler par d'autres agents d'affaires plus retors que lui.

Bref, l'ex-mari de Mme Henriette Lebaire restait besogneux, poursuivi par de perpétuels embarras d'argent. Et cette situation avait eu le don de l'aigrir au suprême degré, d'autant plus que Me Leborgne semblait, à côté de lui, le narguer du haut de sa prospérité puisée à la même source.

Dès le premier abord, Vauxchamp avait éprouvé pour ce petit homme au regard sournois une répulsion instinctive. Aussi, malgré toute l'amabilité dépensée par le notaire et son acolyte, la conversation devint-elle bientôt languissante. Robert répondait aux questions avec distraction, réprimait à grand'peine de fréquents bâillements et semblait n'avoir qu'un seul désir: celui de s'en aller.

Ce fut en vain que Me Leborgne exposa en termes éloquents les avantages du nouveau cercle, pour les célibataires de la petite ville qui trouveraient là un foyer, presque une famille. Vauxchamp sourit à peine, l'air ennuyé. Même il se récria si vivement, lorsque Burguet lui proposa d'en faire partie, que toute insistance fut jugée inutile.

Max sachant que son ami s'intéressait davantage aux chevaux essaya de le dérider en développant un projet qui lui trottait depuis longtemps par la tête et qui consistait à organiser à Saint-Hilaire une société de courses. Cette fois, Robert voulut bien discuter, mais pour plaisanter le projet qui lui paraissait saugrenu.

Aristide fut d'un avis contraire.

— Je crois, Monsieur le baron, dit-il en s'adressant à Max, que vous constituerez très facilement cette société grâce aux relations que vous possédez dans le pays.

— Je m'inscris toujours pour cinq cents francs, ajouta Leborgne.

— Merci, mon cher maître, vous figurerez en tête de la liste, puisque vous êtes le premier à m'apporter votre souscription.

— Il faudrait, reprit l'agent d'affaires communiquer votre plan à Naudet, le vétérinaire, c'est un homme connaissant à fond son métier.

— Vous avez raison, j'irai lui en parler un de ces jours. Et je profiterai de l'occasion pour solliciter son adhésion à notre cercle. C'est un garçon qui a de l'instruction et de l'usage.

— Parfaitement.

Sur cette perspective consolante, Mérandal qui voyait l'impatience croissante de Vauxchamp, crut devoir se lever pour permettre à son ami de faire une sortie à peu près naturelle.

Lorsqu'ils eurent dégringolé l'escalier vermoulu, qui mettait en commu-

nication le salon du café Blondet avec la terre ferme, Robert, en se retrouvant dans l'atmosphère tiède d'une calme nuit d'été, poussa une soupir de satisfaction.

— Eh bien! qu'en penses-tu? demanda Max.

— Je pense, répliqua Vauxchamp, que voilà des gens qui sont très bien ensemble. Mais je ne m'explique pas que tu aies pu te fourvoyer parmi eux.

— Il faut bien avoir quelques relations.

— Je crois que tu pourrais en avoir d'autres plus en rapport avec ton éducation et tes goûts...

— Leborgne est bien élevé. Quant à Burguet, c'est un homme très fort en affaires.

— Tu as quelquefois utilisé ses services?

— Quelquefois... Je n'ai toujours eu qu'à m'en louer.

— J'espère au mains que tu n'as pas dit à la châtelaine de Maison-Rouge que tu entretenais d'excellentes relations avec son ex-mari.

— Non, mais je la crois incapable de s'en offusquer.

— Ta situation dans la maison te donne le droit de compter sur une large indulgence.

— Prends garde, fit Max, d'un ton pointu, je pourrais te retourner le compliment... car nous sommes logés à la même enseigne, mon bon; nous payons tous les deux le crime d'avoir été reçus à Maison-Rouge. Si tu voyais les regards dédaigneux que laissent tomber sur moi les Dufour, les du Bossage et autres, quand je les rencontre dans le salon de ma mère!... Cela permet de se rendre compte de ce qu'ils peuvent raconter sur moi, lorsque j'ai le dos tourné. Or, tu es certainement jugé aussi sévèrement que moi-même.

— Tant pis!...

— Sans doute... Mais tu me reprochais tout à l'heure de me créer de nouvelles relations... Eh bien! j'agis ainsi, parce que l'entourage de ma mère m'est de plus en plus hostile... Où vas-tu par là?...

— Je rentre chez moi.

— Tu ne veux pas que je te fasse reconduire en voiture?...

— Pas du tout, j'ai renvoyé la mienne pour avoir le plaisir de faire à pied cette petite course. Tu ne te figures pas la jouissance que j'éprouve à courir la campagne par une belle nuit d'été...

— Comme un amoureux?...

— Si tu veux...

— Je m'en doutais...

— Et toi, ça ne t'attire pas, les rêveries au clair de lune?...

— Pas le moins du monde, fit Max, d'un ton ironique, je n'attache aucune importance à ces niaiseries-là.

VII

Mérandal monta dans sa chambre, alluma une pipe, ouvrit la fenêtre et s'accouda, songeur, sur l'appui de fer ouvragé.

L'ombre des sycomores plongeait le petit parc dans une obscurité complète. De légers frissons effleuraient le feuillage au travers duquel, par de minuscules trouées, apparaissait le bleu du ciel, semé de fine poussière d'or. Et du sol montait par bouffées un parfum mêlé d'héliotrope et de jasmin.

Au contact de ce calme, de ce recueillement profonds, Max fut envahi par une soudaine mélancolie.

Le sceptique, toujours prêt à la raillerie, se sentit devenir sentimental... L'heure de la crise avait-elle donc sonné pour lui?... Peut-être puisqu'elle sonne pour tout le monde.

Cependant cette subite éclosion d'a-

mour dans un coeur jusque-là si froid était bien étrange. Comment le jeune baron, qui n'avait jusqu'à présent recherché dans le succès d'une intrigue qu'une satisfaction passagère ou la gloire de la conquête, avait-il pu s'amouracher d'une Marcelle Berguet, d'une fillette de dix-sept ans, n'ayant pas encore le charme troublant de la femme?

Evidemment, il se trompait... Ce qu'il prenait pour de l'amour devait être un simple caprice... ou un calcul d'intérêt.

Il est vrai que ces deux considérants sont bien souvent les seuls sur lesquels sont basés les mariages mondains. La plus légère inclination passe pour de l'affection et les convenances matérielles sont satisfaites lorsqu'un des époux porte un nom illustre et l'autre de l'argent.

Qu'y avait-il, dès lors, d'extraordinaire à ce que la très riche Marcelle Burguet devînt baronne de Mérandal?

En vérité, jamais union n'aurait été mieux assortie.

Après avoir formulé cette conclusion, Max se disposait à se coucher lorsqu'on frappa à sa porte.

— Entrez, fit-il, croyant que c'était le domestique qui avait oublié quelque chose.

Mais, au lieu de Casimir, ce fut Mme de Mérandal qui apparut, un bougeoir à la main, la tête couverte de sa mantille noire.

— Tiens, maman! s'écria le jeune homme, je vous croyais couchée, si bien que je n'ai pas songé, en rentrant tout à l'heure, à aller vous dire bonsoir.

— Non, mon ami, répondit la baronne, il faisait si chaud ce soir que je suis restée dans le jardin, et c'est en t'apercevant à ta fenêtre que j'ai eu l'idée de monter.

Max, ne sachant que dire, fit un geste vague.

— L'occasion, continua la baronne, m'a semblé bien choisie pour ce que j'ai à te dire. En te voyant rêver ici, j'ai supposé que tu réfléchissais à ce qui me préoccupe si vivement et... que tu commençais sans doute à sentir les remords de ta conduite.

— Les remords de ma conduite!... Je ne comprends pas.

— Voyons, mon cher enfant, ne jouons pas au plus fin! Tu comprends parfaitement — et le fait que tu te caches pour aller à Maison-Rouge le prouve — tu comprends parfaitement à quel point ta conduite est imprudente... coupable.

— Imprudente et coupable!... répéta Max d'un ton étonné, qui laissait deviner quelque impatience.

— Mais, oui, voyons, c'est évident.

— D'abord, ma chère mère, je ne me cache pas pour aller à Maison-Rouge. Si je ne vous ai pas tenue au courant de mes visites, c'est uniquement pour éviter une discussion orageuse et inutile.

— Pourquoi cette discussion serait-elle inutile, sinon parce que tu ne veux pas accepter, comme un fils doit le faire, mes observations et mes conseils?... Voilà comme je suis récompensée de mon indulgence!... Je n'aurais jamais dû souffrir que ma volonté fût tenue en échec par la tienne. D'ailleurs, puisque tu t'es réduit à l'indigence par tes bêtises, tu n'as qu'à accepter la vie que je t'offre: elle est encore supportable, avec les quelques distractions de la petite ville et les relations que j'ai pu conserver.

— Ah! parlons-en, maman, de vos relations! Elles sont fameuses!... Ce sont elles précisément qui ont lassé ma patience, qui m'ont fait fuir.... Mais, vous ne voyez donc pas que ces gens

que vous recevez et qui vous sentent pauvre, se moquent de nous et nous méprisent au fond?

— Et toi, pour n'être pas méprisé, tu vas courir chez des parvenues, chez des femmes de rien...

— Ces femmes me reçoivent au moins poliment.

— Parbleu, elles cherchent à faire de toi leur jouet, leur chose. Elles n'ont qu'un but, c'est de t'enjôler pour te faire épouser cette petite...

— Marcelle Burguet?... Mais ce ne sera pas déjà un si mauvais parti! Je ne sais pas si sa mère la tient en réserve pour me la donner. Mais, si telles étaient ses vues, je m'y associerais volontiers.

Mme de Mérandal fit un mouvement d'indignation et resta muette.

— Au surplus, maman, poursuivit Max, je ne vois pas pourquoi nous cherchons un sujet de querelle en nous occupant de Mme Burguet, qui, elle, certainement, ne pense pas à nous.

— Si, si, parlons-en, au contraire, de tes dames Burguet et Lebaire, reprit la baronne avec animation. Je ne veux pas rester plus longtemps dans l'incertitude... Je veux connaître tes projets.

— Mes projets?... Mais, c'est tout simplement de continuer à agir comme je l'ai fait jusqu'à présent... Je verrai plus tard...

— Tu ne consentirais pas, pour me faire plaisir, à ne plus retourner à Maison-Rouge?... Tu ne crains donc pas de faire le vide autour de toi, de voir tous les gens, qui avaient de l'estime et de l'amitié pour toi, te tourner le dos et t'associer dans leur esprit à cette divorcée, objet de leur mépris?

— Il y a longtemps que vos amis m'ont tourné le dos, je n'ai plus rien à craindre à cet égard...

— C'est peut-être ta conduite qui t'attire ces rebuffades...

— ...Et c'est justement pour cela, continua Max, que je me suis créé ailleurs de nouvelles relations... qui valent bien les anciennes... Je n'ai donc aucune envie de les abandonner.

— Je vais croire alors que tu t'entêtes dans cette manière d'agir, uniquement pour me contrarier... car il me semble difficile d'admettre que tu sois poussé à ces assiduités ridicules par un sentiment d'affection...

— Qu'en savez-vous, maman? Il m'est bien permis d'aimer, je pense. Mon coeur ne s'est pas fixé jusqu'à présent, mais j'arrive à un âge où l'idée du mariage n'a plus rien d'épouvantable.

— Tu épouserais cette fille?

— Pourquoi pas?... Si je l'aime et si je lui plais...

La baronne se cacha le visage dans ses mains et demeura un instant silencieuse. Puis, s'étant ressaisie elle s'approcha du jeune homme qui était resté adossé à la fenêtre.

— Ecoute-moi, reprit-elle. Tu connais la grosse mère Gimiot, l'épicière du coin de la place?

— Oui.

— Eh bien! il y a trente-trois ans, c'était une petite personne mince et gentille, au minois chiffonné. Ton père quelque temps avant de demander ma main, en était fort épris et voulait l'épouser. Il n'y renonça que sur les menaces de malédiction de sa mère. Alors, sa passion changea de caractère et leurs relations duraient encore deux mois avant mon mariage: je n'ai jamais songé à en être jalouse.

Max éclata de rire.

— Mais, savez-vous, ma bonne mère, s'écria-t-il, que vous me proposez là un exemple **souverainement**

immoral!... Et je m'étonne qu'une personne ayant de la religion...

— C'est vrai, pardon, interrompit la baronne, pardon d'avoir pu te donner un mauvais conseil... Mais, vois-tu, l'idée que tu pourrais épouser cette Marcelle Burguet m'affole... Je t'en supplie, Max, jure-moi que tu n'y songes pas... Jure-moi que tu ne compromettras pas dans une pareille aventure l'honneur de ton nom...

Après avoir réfléchi une minute, le jeune homme prit sa mère par la main, l'obligea doucement à s'asseoir et roula un fauteuil auprès d'elle.

— Ma chère maman, dit-il avec calme, je serais désolé de vous faire de la peine, mais, voyons, laisse-moi vous parler à coeur ouvert et examiner avec vous les raisons qui m'ont poussé à cette... résolution.

— Ah! balbutia-t-elle, c'est déjà résolu dans ton esprit?...

— Attendez un peu avant de juger... Vous me rappeliez fort justement tout à l'heure que j'étais ruiné. Croyez-vous que dans de telles conditions je puisse trouver à me marier avantageusement dans notre monde?... Croyez-vous qu'une jeune fille à la fois riche et noble consentira à m'épouser?... Vous savez bien que non... vous savez que, si je veux me marier, comme vous le désirez vivement, je dois faire des sacrifices sur la famille et demander à une fille de la bourgeoisie, qui sera heureuse de devenir baronne, de l'argent en échange de mon nom.

— Sans doute, murmura Mme de Mérandal, et je suis préparée depuis longtemps à ce sacrifice. Mais, n'y a-t-il donc pas au monde une autre jeune fille qui remplisse les conditions dont tu parles, et qui soit en même temps digne d'être ta femme?...

— Mlle Marcelle Burguet est jolie, douce et bien élevée. Quant à la situation irrégulière de ses parents, elle n'en est pas responsable...

— Non, non, toute autre si tu veux, mais pas celle-là, pas la fille de ce Burguet, l'agent d'affaires véreux, pas la fille de cette divorcée qui s'est compromise dans vingt aventures...

— Peuh!... Des histoires!...

— Quand toutes ces histoires seraient des calomnies, il n'en reste pas moins que la réputation de Mme Burguet est détestable. En devenant son gendre, tu partagerais son mauvais renom... Non, jamais tu n'auras mon consentement pour épouser cette jeune fille-là... Max, je t'en conjure...

Le baron, sans prendre garde à cette prière s'était levé et arpentait la chambre d'un pas nerveux.

— Max, je t'en supplie, répéta la baronne d'une voix brisée, accorde-moi cette grâce... c'est pour ton bien...

— Ah! laissez-moi, cria le jeune homme en s'animant, vous lasseriez ma patience à la fin, avec votre entêtement!... Moi, aussi, c'est pour votre bien que je travaille et que je manoeuvre... c'est pour assurer à votre vieillesse le luxe auquel vous étiez habituée, que mes folies de jeunesse vous ont enlevé et dont la privation vous est pénible.

— J'aime mieux me passer de mon luxe, mon enfant, que de te le voir acheter par une vilenie.

— Il n'y a là-dedans aucune vilenie. Marcelle est parfaitement digne d'être aimée...

— Hé! tu ne l'aimes guère... puisque c'est un simple calcul qui la désigne à ton choix.

— Le résultat serait le même...

— Peu importe!... Tu connais maintenant mon opinion... Je n'en changerai pas.

— A votre aise!... Vous continuerez donc à mener l'existence misérable

que nous traînons depuis trop longtemps déjà... Tant mieux pour vous, si vous êtes assez courageuse pour supporter cette gêne atroce et... le mépris de votre entourage qui en est la conséquence!... Quant à moi, j'en ai assez. Sans doute, l'indigence dans laquelle nous végétons est le fruit de mes sottes prodigalités, mais ce n'est pas une raison pour que j'en subisse indéfiniment les horreurs... puisque je peux faire autrement. Et je persiste à croire quoi que vous en disiez, que mon devoir est d'abréger le sacrifice que je vous ai imposé.

— Mon ami, déclara froidement la baronne en se levant, je te répète que tu connais mon opinion et que je ne changerai pas... Au revoir!

Max jugea inutile de répondre et mit distraitement un baiser sur le front de sa mère. Puis, lorsqu'elle eut disparu, il s'installa de nouveau à la fenêtre, afin de permettre à la brise maintenant plus fraîche de dissiper la fièvre de son front brûlant.

VIII

Quelle que soit la manière dont on définisse l'amour, il est un point sur lequel tout le monde est d'accord, c'est que cette impulsion instinctive ne peut pas souffrir la contrariété et que toute résistance, loin de la contenir, ne fait que l'exaspérer.

Mérandal, qui était un enfant gâté, qui était habitué à voir tout plier devant ses fantaisies, fut profondément irrité de l'opposition brutale de sa mère.

Et sous l'influence de cette irritation, l'inclination assez calme et plutôt... utilitaire qui le portait vers Marcelle Burguet, prit soudain un caractère de violence... De là à adopter une ligne de conduite indépendante, il n'y avait qu'un pas... bien facile à franchir.

Le jeune homme se persuada aisément d'abord que la baronne ne comprenant rien aux idées modernes, il n'avait pas besoin, dans cette affaire, de tenir compte de son opinion. Au surplus, un garçon de trente ans passés n'a-t-il pas assez d'expérience pour disposer de sa personne à sa guise?

Evidemment, en s'affranchissant du joug maternel, il provoquerait un petit scandale et ferait de la peine à la pauvre femme. Mais la possession d'une fortune ne vaut-elle pas l'ennui d'un scandale et d'une contrariété passagère? Car, dans son esprit, l'hostilité de la baronne ne durerait pas... Une fois le mariage accompli, les jeunes époux prolongeraient leur voyage de noces aussi longtemps que possible... Peu après leur retour, un bébé arriverait asns doute qui préparerait le rapprochement... Et tôt ou tard, la réconciliation se produirait, qui effacerait toute traces du malentendu et permettrait à la bonne grand'mère de profiter de la situation acquise.

Ayant ainsi réglé l'avenir, Max referma sa fenêtre et se coucha avec la conviction d'être un habile manoeuvrier.

Le lendemain, au déjeuner, il ne fut pas question entre sa mère et lui de ce qui s'était passé la veille.

Puis, vers deux heures, le baron donna l'ordre à Casimir d'atteler son phaéton et partit pour Maison-Rouge. Au fond, la démarche qu'il allait faire n'était pas sans lui inspirer quelque inquiétude, car elle renfermait une part troublante d'imprévu.

Marcelle fut la première personne qu'il aperçut en arrivant. Aussitôt il sauta à terre pour saluer la jeune fille et s'informa de sa santé, de celles de sa mère et de sa grand'mère.

Marcelle, un peu confuse, remercia de son mieux.

— Maman va toujours bien, dit-elle. Elle est, occupée en ce moment, ainsi que ma grand'mère, avec les hommes d'affaires. Depuis quelques mois nous ne sortons plus des avoués, des notaires,... Quand j'ai vu arriver ces messieurs, j'ai pris la fuite...

— Vous n'aimez pas les discussions d'intérêt?...

— Pas du tout, fit-elle en riant, d'abord parce que je n'y entends rien, ensuite parce que ces questions-là me laissent indifférente. Il me semble qu'il y a dans la vie assez de tracas inévitables sans qu'on cherche à s'en créer d'autres avec toutes ces histoires d'argent...

— Cependant, ces histoires-là ne sont pas inutiles, puisque la société est constituée sur cette base...

— Il ne serait pas possible de vivre sans cela?...

— Ce serait difficile... Voulez-vous, Mademoiselle, qu'en attendant ces dames nous nous promenions un peu dans le parc?

La jeune fille rougit légèrement, hésita une seconde, puis se décida à suivre le baron. Après avoir fait quelques pas silencieux, elle reprit d'une voix timide:

— Est-ce vrai que vous vous intéressez aussi à ces viles questions d'argent?... D'après ce que je vous entends dire sans cesse, j'aurais pourtant cru le contraire...

— Et vous auriez eu mille fois raison, approuva Max. Vous n'avez donc pas compris que mon insinuation était un piège?... Je voulais précisément savoir jusqu'où allait votre dédain de ce maudit argent, qui fait tourner aujourd'hui toutes les têtes, et j'ai été heureux de constater que vous aviez échappé à la contagion universelle... Voyons, vous devez bien avoir entendu dire que je n'avais pas toujours mené l'existence mesquine que je traîne actuellement... Cela prouve, me semble-t-il, que je ne tiens pas beaucoup à l'argent et que je le considère tout au plus comme digne... d'être jeté par les fenêtres.

— Oh! ce n'est pas la même chose, répliqua Marcelle d'un ton grave. On peut être prodigue et aimer l'argent. On peut avoir des goûts de luxe, des désirs ruineux à satisfaire, jeter, comme vous dites, l'argent par les fenêtres, et en même temps chercher par tous les moyens à se procurer cet argent qui est nécessaire à la satisfaction des habitudes prises. Ce n'est pas, je le veux bien, aimer la fortune pour elle-même, comme le fait l'avare qui thésaurise, mais ce n'est pas non plus la mépriser tout à fait, avouez-le.

— J'avoue, Mademoiselle, dit Max, avec un sourire contraint. Mais laissez-moi, vous complimenter, vous êtes de première force en philosophie.

— En tous cas, ajouta-t-elle avec une nuance d'embarras, mes théories philosophiques sont d'ordre absolument général, et je ne pense pas que vous songiez à vous les appliquer.

— Mademoiselle, les théories ont cet avantage que, sous une forme générale et impersonnelle, elles peuvent toujours servir de leçon particulière.

— Vous êtes méchant... Vous interprétez fort mal ma pensée...

— Je voudrais l'interpréter autrement, mais je sais que toutes les apparences me condamnent, et je comprends très bien que vous me traitiez comme un dépensier, aimant pardessus tout le plaisir et... l'argent qui le procure.

— Au contraire, je vois souvent, dans les livres que je lis, que l'excès en toutes choses est la meilleure des

écoles pour ramener ensuite à la modération. La vie modeste que vous menez maintenant à Saint-Hilaire, auprès de Madame votre mère, ne prouve-t-elle pas ce que j'avance?... D'ailleurs, maman le disait encore l'autre jour, en faisant, je crois, allusion à vous: les jeunes gens qui, à vingt ans, ont un peu fait la noce — c'est ainsi que vous dites, n'est-ce pas? — sont plus tard les maris les plus rangés et les pères de famille les plus dévoués.

— ...Quand ils peuvent se marier, acheva Mérandal. Mais, comme les prodigalités excessives n'ont jamais enrichi personne, les jeunes gens qui ont trop fait la fête à vingt ans se trouvent souvent, faute de dot, condamnés au célibat perpétuel.

— On se marie donc pour être riche?...

— Presque toujours.

— Et l'amour, qu'en fait-on? risqua timidement Marcelle.

— De nos jours, répondit Max, l'amour compte fort peu. En tous cas, les parents qui sont là affirment-ils, pour veiller sur les entraînements du coeur de leurs enfants, n'y apportent pas grande attention. Et les jeunes gens eux-mêmes paraissent s'en préoccuper médiocrement.

— ...Les hommes peut-être, mais pas les jeunes filles. J'en connais, moi, qui ne laisseront guider dans le choix d'un mari que par leur coeur...

— ...Et qui, riche, épouseraient un garçon pauvre qui leur plairait?...

— Assurément! murmura-t-elle en baissant les yeux.

Mérandal éprouva un certain embarras et ne trouva rien à dire.

— Tiens, voici maman qui sort du salon avec M. Leborgne et M. Frelon, reprit tout à coup Marcelle, je vais la prévenir que vous êtes ici.

Et elle s'échappa en courant, heureuse d'avoir trouvé ce prétexte pour cacher son émotion.

Après avoir reconduit le notaire et l'avoué jusqu'à la grille, Mme Burguet revint bientôt, accompagnée de sa fille, vers le sapin sous lequel Mérandal s'était discrètement dérobé aux regards de Leborgne.

— Il paraît que vous êtes ici depuis quelques instants, dit-elle, je vous demande pardon, je n'en savais rien...

— En vous attendant, Madame, nous avons très bien occupé notre temps, répondit le baron. Nous nous sommes livrés, Mlle Marcelle et moi, à une discussion philosophique du plus haut intérêt, et j'ai constaté avec plaisir que votre élève avait largement profité de vos leçons.

— Pourquoi vous moquer de moi?... Vous savez bien que mes leçons étaient insuffisantes pour faire de Marcelle une jeune fille instruite... comme elles le sont toutes maintenant. Mais les revenus dont je disposais alors ne m'ont pas permis de faire mieux.

— Je répète que le résultat obtenu me paraît tout à fait satisfaisant. Vous avez donné du bon sens: c'est infiniment préférable.

— Ah! Messieurs, comme vous êtes bien tous les mêmes! s'écria Mme Burguet. Quand vous rencontrez une jeune fille et que, par hasard, vous lui faites la cour...

Puis s'interrompant:

— Marcelle, va donc prévenir ta grand'mère que M. de Mérandal est ici.

Et lorsque la jeune fille se fut éloignée:

— Quand vous rencontrez, disais-je, une jeune fille qui vous plaît, ce que vous admirez d'abord en elle, c'est sa

beauté, sa grâce, son élégance... Vous avez même l'audace de prétendre que vous ne pouvez admirer que cela, c'est-à-dire les qualités qui font à la fois la faiblesse et le charme de notre sexe. Mais, si vous épousez cette jeune fille, vous n'aurez pas vécu quinze jours à côté d'elle que vous la trouverez sotte, incapable de vous comprendre, trop pot-au-feu... et de bonne ou de mauvaise foi, vous vous croirez autorisé à aller chercher ailleurs les distractions... intellectuelles qui vous manqueront.

— Il me semble, Madame, dit Mérandal, que vous abusez un peu de votre caractère pour accabler, dans ma modeste personne, tous les hommes... d'autant plus qu'il m'est difficile de prendre devant vous leur défense: je sais que vous avez de trop bonnes raisons pour ne pas aimer le sexe fort...

— Oh! l'être auquel vous faites allusion est, heureusement, une exception. Celui-là est un monstre...

— Vous êtes dure...

— Non, non, un vrai monstre, vous dis-je... Je reconnais, d'ailleurs, qu'il y a des exceptions d'une autre genre et que certains hommes savent apprécier la femme à ses justes mérites.

— J'enregistre l'aveu avec plaisir, car cela permet d'espérer que certaines jeunes filles pourront trouver des maris capables de les comprendre et de rendre justice à leurs qualités.

— Vous parlez, insinua Henriette, comme si vous en connaissiez dans votre entourage quelques-uns ou quelques-unes...

Elle s'arrêta et ils se regardèrent, cherchant à deviner leur pensée, un peu surpris et troublés tous les deux de s'être engagés dans cette grave discussion.

Après un silence embarrassant, Max reprit:

— Au point où nous en sommes, nous pourrions peut-être cesser de parler par allusions et par sous-entendus.

— Si vous voulez...

— En disant tout à l'heure que certaines jeunes filles douées, d'ailleurs, de toutes les qualités qui en feraient des épouses modèles, pouvaient fort bien rencontrer des maris réalisant leur idéal, je pensais, en effet, d'une façon toute spéciale à Mlle Marcelle et...

— ...Et l'idéal auquel vous songiez pour elle, c'était... vous?

— En posant ainsi la question, Madame, vous m'empêchez d'y répondre... vous ne pouvez pas exiger que je me rende ridicule à mes propres yeux.

— Puisque nous avions décidé de parler en toute franchise, j'ai cru pouvoir appeler les choses par leur nom... Je reconnais que l'expression a un peu dépassé ma pensée... Pardon... Mais, voyons, nous pourrions peut-être tout de même, nous expliquer nettement sur cette... question.

— Je ne demande que cela.

Après s'être recueillie une minute, Henriette poursuivit:

— Donc, si j'ai bien compris, vous aimez ma fille et vous venez me prier de vous accorder sa main... Croyez, Monsieur, que je suis extrêmement flattée de votre démarche. Mais, avant de vous répondre, permettez-moi de discuter froidement l'affaire avec vous. Pour qu'un mariage puisse se conclure dans les conditions normales, il est nécessaire, vous le savez, que l'accord règne, non seulement entre les jeunes gens mais aussi entre les parents.

Examinons le premier point: Marcelle vous aime-t-elle? Je ne puis rien dire à cet égard et il est probable qu'elle-même, vu sa jeunesse et son inex-

périence, ne saurait que répondre si on lui posait cette question. En second lieu, Mme de Mérandal approuve-t-elle cette union?

— Je ne l'ai pas encore consultée à ce sujet, balbutia Max à demi-voix.

— Moi, je n'hésite pas à affirmer que son avis serait défavorable. Nous n'appartenons pas au même monde, nous avons des idées opposées sur toutes choses, enfin la malignité publique me prête une conduite... équivoque. Voilà autant de raisons pour que Mme de Mérandal refuse de vous laisser épouser ma fille.

Le baron demeura un instant perplexe.

— Je suis majeur, dit-il enfin, je n'ai de comptes à rendre à personne.

— Oh! tout de suite les grands moyens!... Je vous en prie, n'en parlons pas: je ne m'y prêterais pas.

— Eh bien! je me fais fort d'arriver, par la prière ou la... menace, à fléchir ma mère, si par hasard, elle manifestait quelque opposition.

— En tous cas, avant de commencer votre campagne, vous pouvez attendre...

— D'où je conclus, interrompit Mérandal, que les difficultés les plus graves ne viendront pas du côté de ma mère.

Henriette hésita une minute, puis prenant son parti:

— C'est vrai, dit-elle, la loyauté m'oblige à vous faire comprendre tout de suite que vous ne devez pas compter sur Marcelle...

— Pourquoi?... Je vous déplais?...

— Vous nous... vous me plaisez au contraire beaucoup.

— Alors, c'est mon manque de fortune qui vous effraie?... Vous savez que je me suis ruiné par de sottes prodigalités et vous craignez que je n'aie conservé des habitudes de dissipation.

— Oh! les folies de jeunesse sont plutôt une garantie pour l'avenir... Non, le seul motif de mon refus, c'est que je ne veux pas encore marier ma fille. Elle est trop jeune, elle n'est pas suffisamment formée, ni physiquement ni moralement. Comme je le disais tout à l'heure, il est probable que, si on la consultait sur ses dispositions à votre égard, elle ne saurait que répondre. Ou, si elle se prononçait en votre faveur, — chose très possible, car vous avez dû faire sur elle une certaine impression, — elle le ferait à la légère, sans se rendre compte de ses véritables sentiments. Or, je dois protéger mon enfant contre les surprises de son inexpérience.

— On dirait vraiment que je suis un vulgaire séducteur ou un coureur de dot.

— Je n'ai jamais insinué une chose pareille, et je songe d'autant moins à vous accuser de courir après une dot, qu'à mon avis, votre apport serait égal à celui de ma fille: un nom vaut de l'argent... Mais c'est justement parce que la perspective de devenir baronne de Mérandal constitue un très puissant attrait, que je dois mettre Marcelle en garde contre cet entraînement... Plus tard, lorsqu'elle sera plus âgée et plus formée, elle se prononcera comme elle l'entendra, je la laisserai libre... En attendant, mon devoir est de veiller sur elle...

— L'espoir que vous me laissez est bien vague, bien lointain... Me promettez-vous au moins de ne pas me desservir?

— Je vous le promets, et avec d'autant plus de sincérité que vous m'êtes tout à fait sympathique.

Max baissa les yeux modestement.

— Moi, Madame, reprit-il, la sympathie affectueuse que j'ai pour vous,

je rêvais de la fortifier, de la resserrer par des liens plus étroits...

Après une seconde d'ahurissement, Henriette éclata de rire.

— Ah! Ah! avouez-le, ce serait trop drôle de vous entendre m'appeler: "Maman". Belle-maman, d'abord! Bientôt, grand'maman!

Mérandal comprit — trop tard — qu'il venait de commettre une maladresse irréparable: on ne rappelle pas impunément à une femme de trente-quatre ans qu'elle pourrait être grand'-mère. Ne trouvant rien pour réparer honorablement sa bévue, il bégaya quelques excuses banales et se leva pour partir.

Mme Burguet lui tendit la main très gentiment.

— Je vous demande pardon, murmura-t-elle, d'avoir été si... sévère. Mais j'espère que vous n'en emportez aucune rancune contre moi.

— Aucune, Madame, d'ailleurs l'avenir me reste.

— Evidemment... et l'on vit d'espérance.

IX

De plus en plus agri par sa solitude, Vauxchamp s'était décidé, malgré l'opposition de Joseph, à s'occuper sérieusement d'agriculture. L'époque y prêtait. On était en pleine moisson, période toujours chère au coeur du propriétaire. Du reste, Robert commençait depuis quelque temps à sentir vibrer en lui cette fibre de la propriété qui se développe toujours tôt, ou tard, au contact de la vie rurale. Sa prudence, son activité, sa défiance aussi s'en étaient singulièrement accrues. Il n'allait plus dans les champs en amateur, mais en homme pratique, qui regarde, contrôle, s'intéresse à tout. Il ne revoyait plus ses comptes d'un oeil distrait, comme on remplit une formalité sans importance, mais en homme avisé et défiant qui tient à n'être pas volé.

Et après avoir fait et refait vingt fois tous ses calculs, il arriva à cette conclusion consolante; qu'il aurait cette année un revenu bien supérieur aux années précédentes, quoique la récolte fût moins bonne.

— Ah! Joseph! mon vieux Joseph! s'était dit alors l'ex-sous-préfet, ne serais-tu qu'un voleur?... Bah! je ne veux pas le savoir... D'ailleurs, le passé est le passé... Passons l'éponge!... Mais désormais je veillerai...

... Une après-midi que Vauxchamp se reposait de ses courses du matin en lisant un roman au bord de la Moulière, la femme de chambre vint le prévenir que M. Burguet désirait lui parler.

Vivement intrigué, le jeune homme quitta aussitôt son banc de gazon et se dirigea vers le salon où le visiteur l'attendait.

— Je suis heureux de vous voir, Monsieur, dit-il en entrant, mais je suis également fort surpris; je me demande ce qui me vaut l'honneur...

— Il est bien vrai, Monsieur, répondit l'agent d'affaires, que, tout en ayant une visite à vous rendre, j'aurais sans doute remis à plus tard l'accomplissement de ce devoir, tant je suis accablé de travail en ce moment, si une créance qui vous concerne ne m'avait obligé à vous entretenir tout de suite...

— Une créance! s'écria Robert étonné, vous devez faire erreur, car je ne suis en compte avec personne, sauf avec mes fournisseurs de Saint-Hilaire, et pour des sommes insignifiantes.

— Oh! la somme n'est pas non plus très importante... Il s'agit d'une vingtaine de mille francs, présentés par des billets souscrits à un certain M. Ducret, marchand de bois à Paris. Ces

billets ne sont payables qu'à la fin d'avril prochain, c'est-à-dire dans plus de huit mois. Mais M. Ducret ayant actuellement de fortes échéances m'a prié de lui avancer cet argent. J'y ai consenti et je me trouve présentement en possession des susdits billets. Si vous vouliez les payer maintenant, je pourrais vous faire bénéficier d'un escompte fort appréciable, sans abandonner tout mon gain. Excusez-moi si je prends la liberté de vous faire cette offre... C'est par amitié pour vous que j'ai songé à cette combinaison, et il me semble que vous avez tout intérêt à l'accepter... Je vous rendrais les traites contre un versement immédiat de 19,000 francs, tandis qu'il vous faudra à l'échéance débourser 20,000 francs, plus les intérêts échus depuis la mort de votre père...

Vauxchamp avait laissé l'agent d'affaires débiter tout son boniment sans l'interrompre. Lorsqu'il eut terminé, le jeune homme dit simplement:

— Je vous suis très reconnaissant, monsieur Burguet, de la marque de bienveillance que vous venez de me donner. Mais, quelque avantageuse que soit votre ingénieuse combinaison, j'aurai le regret de n'en pas profiter... pour l'excellente raison que cette merveilleuse histoire ne me concerne en aucune façon.

En présence d'une affirmation aussi nette, Aristide Burguet fit semblant d'avoir quelque hésitation.

— Cependant, reprit-il au bout d'un instant, je crois toute confusion impossible. J'ai chez moi les billets lisiblement signés: Jacques de Vauxchamp, le nom de votre père, si je ne me trompe... Tenez, vous pouvez prendre connaissance de la copie que j'en ai faite.

— C'est inutile, déclara sèchement Robert en repoussant le papier que lui tendait son interlocuteur. Ou vous êtes fou, ou vous avez fabriqué de toutes pièces ces billets pour me faire payer une dette imaginaire. Si mon père, à sa mort, eut eu quelque emprunt à rembourser, je l'aurais su en prenant possession de sa succession; et, de plus, son créancier, s'il eût existé, ne serait pas resté plusieurs années sans réclamer... Or, jusqu'à présent, je n'avais entendu parler de rien...

— Vos arguments sont, en principe, parfaitement justes, répliqua l'agent d'affaires, et vous me paraissez sincère en niant cette dette, mais ça ne l'empêche pas d'exister... Il faudra bien que vous vous rendiez à l'évidence... car il est absurde de supposer que les pièces dont je parle ont été fabriquées par un audacieux faussaire: on ne risque pas les travaux forcés pour une pareille bêtise... Enfin, vous avez encore du temps devant vous, vous pouvez réfléchir... Quand vous serez décidé, je serai comme aujourd'hui à votre disposition... En attendant, Monsieur, j'ai bien l'honneur de vous saluer.

— Montrez un peu cette copie, fit Vauxchamp d'un ton maussade.

— Si vous voulez passer chez moi, je peux mettre sous vos yeux les originaux.

— Alors... ces billets existent bien réellement?

— Vous pouvez me croire, puisque je vous l'affirme.

— Comment vous êtes-vous trouvé en relations avec ce M. Ducret?

— Très naturellement. Je fais un peu de banque. Ducret est mon correspondant sur la place de Paris. Un soir que je dînais chez lui, il y a cinq ou six semaines, il me parla du prêt qu'il avait consenti, jadis à M. votre père, — bien à la légère, il faut l'avouer, puisque ce prêt n'est garanti

que par de simples billiets à ordre, — il se plaignit de n'avoir pas reçu les intérêts depuis plusieurs années et me demanda si je croyais que son débiteur fut en état de le payer à l'échéance.

"Je lui répondis, comme vous le faisiez remarquer tout à l'heure, qu'il avait été bien imprudent en ne réclamant pas plus tôt et je lui apparis que vous aviez hérité de votre père, mais que cela n'enlevait rien à la valeur de sa créance et que vous feriez certainement honneur à la signature de votre père.

"Enfin, Ducret m'ayant exposé qu'il traversait une crise terrible et qu'il avait besoin d'argent immédiatement, je lui offris de lui avancer le montant de ces billets, ce qu'il accepta avec empressement. Vous pensez bien que je ne l'aurais pas fait, si je n'avais pas connu votre parfaite honorabilité, votre... incontestable solvabilité.

"Voilà, Monsieur, la vérité sur cette affaire... Et il me semble que vous ne pouvez pas m'en vouloir d'être venu vous offrir une... combinaison qui est avantageuse surtout pour vous.

Vauxchamp avait réfléchi, s'était ressaisi. Il haussa les épaules et dit:

— Le conte ne tient pas debout, Monsieur Burguet, je regrette que vous vous soyez donné tant de mal pour l'échafauder... Je ne comprends pas, d'ailleurs, que, rusé comme vous l'êtes, vous n'ayiez pas flairé le danger que vous courez en vous engageant dans cette voie...

— Monsieur, je suis venu vers vous en ami, avec l'intention de vous rendre service... Vous m'en récompensez bien mal...

— Je ne peux pourtant pas vous être reconnaissant de ce que vous avez cherché à me voler...

— Permettez, interrompit sèchement Burguet... Je me retire... Et nous verrons dans six mois ce que deviendront vos fanfaronnades.

Robert eut une minute d'hésitation. Ce toupet lui en imposait.

"Tout de même, si l'histoire était vraie!" pensa-t-il.

Et voulant se ménager une porte de sortie:

— Ne vous fâchez pas, reprit-il, nous reparlerons de tout cela un de ces jours... Je passerai chez vous, vous me montrerez les pièces... Seulement, je vous préviens tout de suite... En admettant que la créance existe, je ne vois pas du tout où je pourrais trouver de quoi la payer.

— Oh! cela, fit l'agent d'affaires en riant, ce n'est pas ce qui serait le plus embarrassant.

— Pardon, ce serait au contraire très embarrassant pour moi... Je n'ai que ma propriété qui me rapporte cinq à six mille francs... Ce n'est pas avec des revenus aussi maigres qu'on parvient à réunir vingt billets de mille.

— Bah! vous avez des amis, des voisins très riches pour lesquels vingt mille francs sont une bagatelle et qui se feront un plaisir de vous prêter cette somme.

— Mes amis d'autrefois m'ont tourné le dos.

— Parce que vous avez été fonctionnaire de la République?

— Oui, d'abord... ensuite parce que j'ai fait de trop fréquentes visites à Maison-Rouge.

— Alors, adressez-vous à Mme Lebaire, qui est maintenant très riche, doit avoir des fonds à placer.

— Je verrai, j'examinerai, balbutia Robert en tendant la main à son interlocuteur.

— A bientôt! répondit Burguet en s'inclinant.

Une heure plus tard, l'agent d'af-

faires était dans le cabinet de Me Leborgne.

— Eh bien? interrogea ce dernier.

— Tout va à merveille, riposta fièrement Aristide. Ce pauvre Vauxchamp marchera, et comme il n'a pas le sou, il empruntera l'argent. Très probablement, c'est à mon ex-femme qu'il s'adressera, et celle-ci te le renverra, puisque tu as la garde de ses fonds et de ses intérêts... Encore une petite affaire dans laquelle nous allons pouvoir barboter tout à notre aise.

Le notaire hocha la tête d'un air indécis.

— En vérité, murmura-t-il, je ne comprends rien à ta manière d'agir. Depuis que le père Gerbet a laissé ses millions à cette bonne Henriette, tu gémis sans cesse et tu voudrais trouver un moyen de te rapprocher d'elle, légalement ou non, afin de palper la forte somme. Et en attendant que ce désir se réalise, si toutefois il est réalisable, tu me fais employer à tort et à travers, les fonds provenant de la succession, pourvu qu'il y ait un bénéfice immédiat... Il y a une contradiction inexplicable: tu travailles contre toi-même.

— Mais, pas du tout, mon cher ami. D'abord les nécessités de l'existence m'obligent pour le moment à parer au plus pressé et à me contenter de tout ce que je peux attraper. En second lieu, si le plan que je prépare contre Henriette ne réussit pas, les petits prélèvements que j'opère actuellement seront toujours autant de pris: l'héritage du père Gerbet n'aura pas été entièrement perdu pour moi... Hein! Qu'as-tu à répondre à cela?

— Rien, fit Leborgne, je m'incline, tu es mon maître... Allons, laisse-moi, j'ai à travailler... A ce soir, au cercle!

—— o ——

X

Depuis qu'Henriette avait hérité de cinq millions, Burguet ne dérageait pas.

— "Ah! si j'avais su, répétait-il à tout propos, comme je me serais tenu tranquille, au lieu de donner des prétextes à ce maudit divorce!... La voilà riche, elle, maintenant, vivant dans l'abondance, entourée de considérations équivoques, en proie à d'inextricables difficultés!... Cette différence de régime est, d'ailleurs, d'une iniquité révoltante... Pendant douze ans, nous avons tiré le diable par la queue ensemble... N'est-il pas de toute justice que nous partagions aujourd'hui les avantages de la situation nouvelle?... La réponse n'est pas douteuse... Henriette devrait donc me permettre de reprendre ma place à son foyer... Nous nous remarierions, voilà tout!... Pourquoi pas?... Le mariage aurait même, cette fois, le précieux privilège d'être indissoluble: je serais sûr au moins de mettre mes vieux jours à l'abri du besoin."

Cette idée avait germé, dès le premier jour, dans l'esprit d'Aristide. Il y réfléchit, s'y habitua, se laissa peu à peu subjuguer par elle, à tel point qu'elle lui parut bientôt tout à fait réalisable.

"Si j'essayais, se disait-il. En admettant que j'essuie un refus, je n'en mourrai pas... Pour cinq millions, on peut bien risquer une rebuffade..."

En attendant, l'agent d'affaires, nous l'avons vu, prenait quelques acomptes sur l'héritage du père Gerbet, de concert avec son ami Leborgne, à qui Henriette avait eu l'imprudence de laisser la libre disposition de tous les capitaux. Mais, ces maigres broutilles ne pouvaient pas satisfaire

son appétit. Et, un beau jour, il se décida à tenter l'audacieuse démarche dont le projet lui trottait par la tête depuis six mois.

Lorsque Burguet, revêtu de ses plus somptueux atours, se présenta à la grille de Maison-Rouge, la femme de chambre qui vint à son coup de sonnette, ne put dissimuler un geste d'ahurissement.

— Monsieur désire?... demanda-t-elle enfin.

— Parler à Mme... Burguet, répondit tranquillement Aristide.

La bonne resta silencieuse, perplexe.

Le visiteur profita de cette minute de répit pour examiner les embellissements qui étaient en train de transformer Maison-Rouge.

"C'est bon d'être riche, balbutia-t-il entre ses dents. Et je reconnais, d'ailleurs, que ma femme s'attend admirablement à se servir de sa fortune."

x La camériste, enfin décidée, interrompit ses réflexions.

— Si vous voulez entrer, dit-elle, je vais prévenir madame.

Burguet fut introduit dans le salon, où nulle trace ne subisistait du mesquin mobilier d'autrefois. Et devant le luxe déployé sous ses yeux, il ne put s'empêcher de répéter:

"Décidément, ma femme était née pour être riche... Elle a un goût, un chic, mais ça doit coûter joliment cher ces tapis, ces tentures, ces bibelots...

Avant qu'il eut terminé son examen, Henriette apparut. Sans marquer la moindre émotion, elle le salua d'un air indifférent, lui montra un fauteuil et dit simplement:

— Vous avez manifesté, Monsieur, le désir de me parler... C'est probablement pour quelque question d'intérêt non réglée?...

— Ah! répondit Burguet avec un dédain élan, les questions d'intérêt important bien peu, Henriette, quand le coeur est rempli, dévoré plutôt par un souci unique...

Elle le regarda, effarée, le crut fou, hésita à fuir.

— Non, de grâce, restez, poursuivit Aristide qui avait compris le sens de ce mouvement. Si je vous semble avoir perdu la tête, ma folie, du moins, n'est pas dangereuse... C'est vous, Henriette, qui l'avez fait naître... c'est la souffrance de vivre loin de vous qui m'a brisé, démoralisé...

Elle se recula avec un geste d'angoisse.

Il continua:

— Si vous saviez ce que c'est, Henriette, que d'être séparé, après douze ans de vie commune, d'une femme qu'on aime!... Ah! non, décidément, le divorce est une absurdité... Une formalité judiciaire ne peut pas détruire des liens aussi forts que ceux du mariage...

— Vous n'en disiez pas autant lorsque le tribunal prononça notre séparation... Vous paraissiez fort heureux de voir rompus ces liens que vous aviez, d'ailleurs, singulièrement relâchés depuis quelques années.

— Oh! parce qu'un égarement passager a pu me faire oublier, un instant, mes devoirs, faut-il donc que j'en subisse la peine pendant le reste de mes jours?... Ne serait-il pas plus noble de votre part de m'accorder un généreux pardon?...

— Il n'y a pas de pardon pour une conduite comme la vôtre. Je ne peux pas oublier que vous m'avez odieusement tyrannisée, vilipendée tant que vous avez été mon maître... Qu'en feriez-vous, d'ailleurs, de mon pardon?

— Je passerais ma vie à vous montrer que j'en suis digne. Vous admettez bien, n'est-ce pas? qu'après la fau-

te, on puisse se reptntir... C'est mon cas actuellement... Transformé par les épreuves, mon coeur a pour vous la même adoration qu'au jour où je vous ai promis, dans notre premier baiser, de vous rendre fiddèlese, et je pourrais, comme ce jour-là, avec la moi, sincérité, à genoux devant vous, le serment d'être désormais le mari le plus fidèle, le plus dévoué.

— Vous n'êtes qu'un menteur, s'écria Henriette, et votre mensonge est d'autant plus lâche qu'il est dicté par la cupidité. Vous seriez maintenant un mari fidèle et dévoué... parce que vous avez besoin de moi parce que je suis riche et que vous, malgré tous vos tripotages, vous êtes dans la misère... Et vous voudriez tout simplement prendre votre part de la fortune que je possède... Voilà toute la raison de votre prétendu repentir... Heureusement que je me souviens et que je connais la valeur de vos serments! Ah! non, j'aimerais mieux me tuer, vous entendez bien, me tuer, que de retomber jamais sous votre joug odieux... Jadis, je vous haïssais: maintenant, je vous hais et je vous méprise...

Pendant un instant, Burguet courba l'échine sous cette colère déchaînée. Puis, il se redressa, plein de fiel.

— Après tout, je comprends, dit-il, que vous ne désiriez pas faire annuler notre divorce et vous remarier avec moi... Ce serait reconnaître que mes crimes ont été singulièrement exagérés et avouer implicitement qu'ayant beaucoup de reproches à vous faire vous êtes tenue envers moi à une certaine indulgence.

La jeune femme se contenta de hausser les épaules et se leva pour indiquer que l'entretien avait assez duré.

Il continua pourtant:

Agir ainsi, ce serait manquer d'habileté, compromettre votre réputation, en donnant au moins quelque apparence de raison à ceux qui l'attaquent. Vous préférez vous refaire une existence vertueuse, et honorable à l'abri du nom du comte de Vauxchamp dont vous aurez, de plus, le plaisir de redorer la couronne depuis si longtemps rouillée.

Henriette lui jeta un regard dédaigneux et murmura, les dents serrées:

— Je n'ai rien à répondre à de pareilles insinuations. Mais, j'en ai assez d'entendre vos insolences... Je vous prie de sortir ou j'appelle mes domes--tiques.

— Ah! ah! vos domestiques!... Autrefois, Henriette, nous n'avions qu'une bonne à tout faire, souvent même qu'une femme de ménage. Maintenant, Madame à sa femme de chambre, son valet de pied... Que d'agréments donne la fortune... On s'entcure de luxe, d'abord, et on peut se permettre aussi d'être généreux envers ses amis malheureux... Le comte de Vauxchamp en sait quelque chose... Il paraît- qu'il a déjà reçu vingt mille francs pour payer une dette arriérée... Et on dit également que le baron de Mérandal va pouvoir s'offrir deux chevaux pour son phaéton.

— J'ignore tous ces détails, répondit la jeune femme avec hauteur.

Et pour en finir, elle pressa le bouton de la sonnette électrique.

— Je regrette, Madame, conclut Burguet, que nous n'ayons pu nous entendre, c'eût été plus avantageux pour nous deux.

— Pour vous surtout.

— Pour vous aussi. J'eusse administré votre fortune que, seule, vous ne saurez pas garder. Je vous aurais mise à l'abri de certaines surprises...

Un domestique parut.

— Reconduisez Monsieur, ordonna Henriette.

L'agent d'affaires lança à la châtelaine un regard de haine et s'éloigna, en affectant une indifférence narquoise.

XI

Si Mme Burguet, par ses allures évaporées, avait pu parfois prêter le flanc à la médisance, elle n'en était pas moins restée attachée à son foyer, entièrement dévouée à son enfant. Et il est probable, qu'étant excellente mère, elle eût été également épouse irréprochable, si elle eût été mieux mariée. Délivrée de son boulet, elle n'avait aucune envie, bien entendu, de s'empêtrer de nouveau dans des liens dont le souvenir lui était odieux. Aussi la proposition de Burguet, dictée, d'ailleurs, par la plus basse convoitise, n'avait-elle aucune chance de trouver bon accueil auprès d'elle.

Toutefois, cette démarche, après lui avoir inspiré d'abord un profond dégoût, l'amena ensuite à faire sur elle-même de salutaires réflexions.

Si son ex-mari avait cru pouvoir se comporter envers elle avec tant de cynisme, c'était probablement parce qu'elle avait donné jadis prise à la critique par sa conduite sinon légère, du moins équivoque... De même que, si Vauxchamp avait refusé de l'épouser, c'était certainement parce qu'il avait recueilli sur son compte des renseignements défavorables.

Ah çal... Cette mauvaise réputation que rien ne justifiait... non, rien... allait-elle la poursuivre indéfiniment, empoisonner toute sa vie, l'exposer à des entreprises révoltantes comme celle tentée par Aristide; la priver, sans espoir, de l'affection du seul homme qu'elle eût été heureuse et fière d'épouser?...

Mais, voyons, Burguet n'avait-il pas dit: "Il paraît que le comte de Vauxchamp a déjà reçu de vous vingt mille francs pour payer une dette arriérée?"

Cette insinuation, dont l'intention méchante était évidente, signifiait clairement que Robert avait besoin d'emprunter pour payer une dette ancienne, et que cet emprunt il avait eu des velléités de le réaliser du côté de Maison-Rouge. Or, jusqu'à présent, il n'avait pas donné signe de vie... Par discrétion, sans doute?... Le pauvre garçon n'osait pas se présenter dans une maison dont il s'était fermé lui-même la porte... et peut-être par suite de cette réserve excessive, se trouvait-il aux prises avec d'insurmontables difficultés?...

Cette douloureuse évocation fit saigner le coeur d'Henriette — ce coeur qui, en dépit de l'absence de Vauxchamp était plus que jamais plein de son image.

Elle se dit:

— Puisqu'il est trop timide pour venir ici solliciter ce service, c'est à moi d'aller au devant de ses désirs... J'irai le trouver, je lui offrirai cet argent, si délicatement, si amicalement que... je l'obligerai à accepter.

Elle n'osa pas s'avouer, par exemple qu'elle était encore moins heureuse de pouvoir rendre service à Robert que d'avoir ce prétexte de le revoir.

Ce projet hanta la jeune femme pendant dix jours, avant qu'elle se décidât à l'exécuter. Enfin, son coeur l'emporta sur ses scrupules. Une après-midi, elle fit atteler à son panier un poney qu'elle conduisait elle-même et partit seule pour Vauxchamp.

Bien qu'on fût au milieu d'octobre, la chaleur était encore forte. Robert, qui avait couru toute la matinée après un gibier imaginaire, était rentré vers midi, éreinté. Et après le déjeuner, il s'était allongé sur un divan dans son

cabinet de travail, pour se reposer un peu.

Lorsqu'Henriette arriva, la veille Jeanne, très étourdie, n'eut pas l'idée de l'introduire d'abord au salon et d'aller ensuite prévenir son maître. Pensant que celui-ci était, comme d'habitude, occupé à lire ou à écrire, elle frappa à la porte du bureau, et sur la réponse: "Entrez", ouvrit, en s'effaçant pour laisser passer la visiteuse.

En apercevant la jeune femme, Vauxchamp fut debout en un clin d'oeil.

— Je vous demande mille pardons de vous recevoir dans cette obscurité, balbutia-t-il en s'empressant pour ouvrir les volets.

— C'est à moi surtout de m'excuser du dérangement que je vous cause.

— Mais, pas du tout... Donnez-vous la peine de vous asseoir.

Il y eut une minute d'attente légèrement embarrassante.

Enfin, brusquant l'entrée en matière:

— Vous ne vous attendiez pas à me voir ici, n'est-ce pas? dit-elle.

— Je l'avoue, Madame.

— Craignant que vous n'ayiez conservé un mauvais souvenir de notre dernière entrevue, j'ai voulu savoir si mon inquiétude était justifée... Pourquoi ne venez-vous plus jamais à Maison-Rouge?...

— Il me semble que c'était convenu entre nous... Vous m'aviez donné à choisir entre cela et...

— Oh! interrompit-elle... je ne pensais pas que vous prendriez à la lettre cette alternative... Dans tous les cas, s'il y eut entre nous la conviction que vous dites, c'est moi, vous le voyez, qui y déroge la première... Ne croyez pas que c'est pour reprendre la malencontreuse discussion qui nous a brouillés ce jour-là... Non, mais... j'ai appris, par hasard, que vous aviez des ennuis d'argent, et j'ai cru que notre intimité précédente me permettait... Oh! tout le monde en a de ces ennuis-là, ajouta-t-elle en lui voyant faire un geste d'impatience. Moi-même, si vous saviez combien j'ai de tracas en ce moment avec cette succession!... Tous les jours, le notaire m'apporte à signer des actes et toutes sortes de pièces auxquelles je ne comprends rien... et quand je lui demande de me mettre au courant de la situation, il me répond que je ne dois pas m'inquiéter, que, que tout est en ordre, qu'il place ma fortune en prêts hypothécaires... En attendant, je ne sais trop où passe l'argent et j'ai toutes les peines du monde à attraper de temps à autres dix ou quinze mille francs... Entre nous, Me, Leborgne m'a l'air d'un brouillon.

— C'est aussi l'impression qu'il me donne, murmura Robert en souriant... Soyez convaincue, Madame, que je compatis beaucoup à toutes vos contrariétés. Mais je ne vois pas du tout quel rapport il peut exister entre les vôtres et les miennes.

— Cependant, on m'a dit... on m'a laissé entendre que vous éprouviez quelques difficultés à régler la succession de mon sieur votre père.

— La personne qui vous a dit cela est mal renseignée, Madame...

— Ah!... fit-elle désappointée... Alors, la combinaison que je désirais vous offrir n'a plus de raison d'être... J'avais supposé qu'en attendant vos règlements de comptes' vous aviez peut-être besoin d'argent pour votre exploitation et je me proposais de vous faire cettte avance... Remarquez que dans cette combinaison, il y avait de ma part un peu d'égoïsme... je m'imaginais que cette occasion vous permettrait de voir comment le notaire sert

mes intérêts... Je suis tellement inexpérimentée...

— J'aurais été heureux, Madame, de vous rendre ce petit service. Mais le prétexte que vous invoquez n'existant pas, je ne peux guère de but en blanc me mettre à surveiller la personne chargée de vos affaires... D'ailleurs, vos craintes ne sont peut-être pas fondées.

Henriette poussa un soupir et demeura silencieuse.

— Seulement, continua Robert, je dois vous faire observer, Madame, qu'en m'offrant quelques billets de mille francs, vous recommencez la tentative qui a déjà brisé nos relations, vous remettez sur le tapis cette éternelle question d'argent qui est entre nous une barrière infranchissable.

La jeune femme baissa les yeux, réfléchissant.

— Voyons, reprit-elle au bout d'un instant, notre conversation s'égare dans des formules vagues. Jouons franc jeu... J'ai su tout bonnement que vous aviez une dette à rembourser dans quelques mois et que vous ne pouviez le faire sans emprunter...

— Et vous êtes tout de suite accourue à mon secours... Oh! je sais bien que vous avez trop bon coeur pour que la seule satisfaction d'obliger quelqu'un ne suffise pas à déterminer votre générosité... Mais, avouez-le, dans votre élan de charité, il y avait une arrière-pensée...

— Je le nierais que vous ne me croiriez pas, balbutia-t-elle très troublée.

— Je vous ai pourtant dit déjà que, dans les conditions actuelles, je considérais notre union comme impossible.

Ils se regardèrent avec embarras et se turent.

— Quant à l'affaire dont vous venez de parler, poursuivit enfin le jeune homme, j'avoue qu'elle ne me préoccupe pas outre mesure. Car en admettant que cette dette existe, je ne la rembourserai toujours pas maintenant. Au premier moment où j'en ai eu connaissance, grâce à l'obligeance de... M. Burguet...

— C'est lui qui m'a mise également au courant...

—Ah!... Au premier moment, dis-je, j'ai refusé de croire à cette légende. Ensuite, devant l'assurance de Burguet, je me suis laissé aller à ajouter foi à son récit et j'ai songé effectivement à contracter un emprunt pour me libérer immédiatement.

— Vous voyez!...

— Mais, depuis, je me suis ressaisi, et, flairant là-dedans quelque louche machination, j'ai résolu d'opposer tout bonnement la force d'inertie... à tel point que je ne me suis même pas dérangé pour aller vérifier l'authenticité de la créance, ainsi que j'avais promis de le faire.

— Cette défiance me paraît tout à fait sage, approuva Henriette, car cet individu est capable de tout. Si vous saviez ce qu'il a eu l'audace de venir me demander.

— Pourrait-on le savoir, Madame?

Sans se faire prier, la jeune femme raconta aussitôt, avec un accent d'indignation, la tentative que Burguet avait faite auprès d'elle dix jours auparavant. Mais, contrairement à ce qu'elle espérait, cela n'eut pas l'air d'émouvoir beaucoup Vauxchamp, qui se contenta d'exprimer en quelques mots, d'une honnête banalité, le plafond dégoût que lui inspirait un pareil procédé.

Puis, il y eut un nouveau silence, fort embarrassant.

Comprenant enfin que sa visite n'avait aucune raison de se prolonger davantage, Henriette se leva pour partir.

— Ma démarche, murmura-t-elle, n'aura pas le résultat que je m'étais proposé, mais laissez-moi espérer qu'elle ne sera pas tout à fait inutile et qu'elle vous donnera un prétexte de ne pas... abandonner complètement Maison-Rouge.

— Sur ce point, Madame, il m'est impossible de vous répondre d'une manière précise...

— Réfléchissez encore, vous verrez à faire pour le mieux, conclut-elle en sortant pour regagner sa voiture.

Après avoir fait quelques pas en silence à côté d'elle, Robert reprit tout à coup:

— Voulez-vous me permettre de vous donner un conseil?...

— Dites... Lequel?

— Défiez-vous de votre notaire autant que de votre mari.

La jeune femme eut un geste d'insouciance.

— Bah! fit-elle, que m'importe d'être volée, puisque la fortune ne me donne rien de ce que je désire, puisque la richesse ne m'empêche pas d'être dédaignée, méprisée de tous...

Il n'osa pas relever l'insinuation. Mais en regardant timidement Henriette, il crut apercevoir une larme trembler à sa paupière.

— Au revoir!... A bientôt, peut-être! balbutia-t-il en serrant avec une cordialité plus affectueuse la main qu'elle lui tendait.

Elle se retourna brusquement, sauta dans la voiture et rendit les rênes au poney qui s'impatientait, en disant d'uen voix brève: "Allez!"

Vauxchamp la vit disparaître au détour de la route, poussa un soupir et rentra chez lui, maussade.

— Allons, murmura-t-il en lui-même, pour aujourd'hui, je suis encore sorti vainqueur de l'épreuve, mais qu'arrivera-t-il une autre fois?

XII

Le deuxième lundi de novembre, jour de réception de Mme de Mérandal, il ne fut question entre toutes les bonnes amies que de la prochaine installation de Mme Burguet à Paris. Cette nouvelle sensationnelle, qui faisait depuis deux jours les frais de toutes les conversations ,avait achevé, il faut le dire, de concilier à la jeune femme les bonnes grâces du clan aristocratique de Saint-Hilaire.

Habitués auparavant à considérer Mme Burguet comme une personne peu recommandable, les hobereaux du pays, en la voyant soudain très riche, n'avaient éprouvé d'abord que de la jalousie et partant de la répulsion envers cette parvenue que sa fortune élevait à leur niveau, sinon au-dessus d'eux. Mais cette première impression s'était promptement modifiée.

Henriette, montrant en cela qu'elle était digne de sa position nouvelle, avait su tout de suite, par son tact, son élégance discrète, ses allures exemptes de morgue, dissiper les défiances et calmer les susceptibilités des gens qui dirigeaient l'opinion à Saint-Hilaire.

Ne négligeant rien, d'ailleurs, de ce qui pouvait la rendre populaire, elle se mit, d'autre part, à faire aux pauvres de la religion de magnifiques largesses. L'abbé Lachapelle, l'archiprêtre de Notre-Dame, qui servait souvent de canal à ses libéralités, vanta partout sa bonté, sa générosité inépuisables. Et comme la noblesse voit dans la charité, sinon une vertu, du moins une élégance, l'enrichie de la veille bénéficia de cette bonne note.

— Croyez-vous, chère Madame, disait la comtesse du Bossage avec admiration, que Mme Burguet a fait dis-

tribuer, le jour de la Toussaint, cinq cents francs de pain aux pauvres de la paroisse de Saint-Michel.

— C'est une jolie somme, riposta Mme de Mérandal avec une sourde amertume. Elle aurait pu, évidemment, ne pas se montrer aussi généreuse... quoique son mérite soit singulièrement diminué par ce fait qu'elle ne connaît pas encore très bien la valeur de l'argent.

— En tous cas, objecta Mme de Saint-Servais, revenue, depuis peu des bords du Léman, elle pourrait employer sa fortune beaucoup plus mal.

— Sans doute...

— Au surplus, ajouta Mme de Tarade, elle sait faire la charité sans ostentation, sans y chercher une satisfaction de vanité. Il convient de l'en féliciter hautement. En somme, cette jeune femme me paraît valoir mieux que sa réputation.

L'opinion de la marquise de Tarade faisait autorité dans le cénacle, où sa largeur de vue, la solidité de son bon sens, la modération de ses jugements étaient fort appréciées. C'était elle qui, de concert avec Mme de Saint-Servais, avait donné l'exemple de la réaction en faveur d'Henriette, et si Mme de Mérandal, dont l'hostilité était fortifiée par des raisons personnelles, résistait à l'impulsion donnée par elle, toutes ses autres amies commençaient à suivre le mouvement.

Au moment où la marquise achevait de faire l'éloge dela châtelaine de Maison-Rouge, la vicomtesse Dufour entra dans un froufrou de soie.

— Vous parliez de Mme Burguet, n'est-ce pas? commença-t-elle à peine assise, c'est une femme distinguée et qui sera bientôt une vraie mondaine, si j'en juge par les renseignements que je viens de recueillir sur le luxe de son installation à Paris. Me Leborgne, que je quitte à l'instant, m'a fourni les détails les plus précis sur tout cela...

Il y eut un: "Ah!" de curiosité générale.

— Il paraît, continua Mme Dufour, d'un air important, que Mme Burguet a loué, avenue Marceau, un appartement de quinze mille francs, qu'elle est en train de faire meubler richement. Pour cette première dépense, le notaire lui a fait parvenir une somme de cinquante mille francs, et, chaque mois, il doit lui envoyer dix mille francs pour sa maison. Tout porte donc à supposer qu'elle a l'intention de recevoir beaucoup. Je m'en félicite... Aussi irai-je la voir dès ma rentrée à Paris.

— Je serais également heureuse d'entrer en relations avec elle pendant notre séjour dans la capitale, ajouta Mme du Bossage.

— Moi, je ne cours plus le monde, dit en souriant Mme de Tarade, je ne la verrai qu'à son retour ici, mais nous rattraperons alors le temps perdu.

La baronne de Mérandal ne fit aucune réflexion.

Max étant entré sur ces entrefaites en compagnie du jeune du Bossage, la comtesse reprit, un peu à l'adresse de son fils:

— J'ai aperçu ces dames quelques jours avant leur départ pour Paris. La jeune fille m'a paru fort gentille et je pense qu'elle ne va pas manquer de prétendants.

— Qui ça, la petite Burguet? interrogea le bel Arthur en faisant de vains efforts pour assujettir sous son arcade sourcillière un monocle rebelle.

— Mlle Marcelle, parfaitement! rectifia la mère.

Arthur, piqué, ne put s'empêcher de rougir.

— Oui, elle est gentille, reprit-il, elle sera tout à fait bien quand l'air de Paris l'aura débarrassée de ce qu'il y a

encore d'auguleux et d'emprunté dans ses manières.

— Oh! ce sera vite fait, observa Mme de Saint-Servais, à son âge, on s'assimile avec tant de facilité les exemples que l'on a sous les yeux!...

— Prenez garde, insinua Max, qu'elle ne s'assimile aussi le mépris que les Parisiennes professent à l'égard des provinciales...

— Hé, mon Dieu! interrompit Mme de Mérandal, qui te dit qu'on lui cherche un mari en province... Elle se mariera à Paris: voilà tout!

Personne ne releva le propos.

Seule, Mme de Saint-Servais lança à Max un regard d'intelligence. Puis, en se levant pour suivre Mme de Tarade qui se retirait, elle trouva le moyen de glisser à l'oreille du baron:

— Soyez prudent, si vous voulez réussir et défiez-vous des compétiteurs!

Il la remercia d'un coup d'oeil et sortit pour accompagner les deux dames.

Quelques instants après, Vauchamp arriva et comme on le savait en froid avec Mme Burguet, après avoir été un des familiers de la maison, la conversation changea de direction. Enfin, lorsque les visites furent terminées, Robert et Max partirent faire un tour de promenade ensemble, en attendant l'heure du dîner.

— Ah! mon bon ami, commença le baron, si tu avais entendu tout à l'heure les chères amies de ma mère faire l'éloge de Mme Burguet, tu en serais resté stupéfait... Il y a six mois, cette femme n'était pas bonne à jeter aux chiens. Maintenant, elle a toutes les vertus. Le départ pour Paris a mis le comble à leur enthousiasme, on ne sait trop pourquoi, d'ailleurs. Elle se proposent toutes d'aller voir Henriette cet hiver dans son appartement de l'avenue Marceau, d'entretenir avec elle des relations suivies, de l'admettre, en un mot, dans le cénacle jusque-là si fermé...

Vauxchamp hocha philosophiquement la tête.

— Je ne trouve pas, dit-il, que tu aies lieu de t'étonner... Tu as fait la même chose...

— Tu sais bien que pour moi les causes du revirement sont toutes différentes... Passons, n'est-ce pas?... Tu ne vas pas me faire recommencer mon boniment.

— Je n'y songe pas.

Après un court silence, Max poursuivit:

— Je t'avoue que la soudaine décision prise par Mme Burguet de s'installer à Paris m'a laissé rêveur. Qu'on veuille se distraire et distraire sa fille, rien de mieux. Qu'elle cherche à acquérir l'habitude des belles manières de façon à n'être pas dépaysée dans le monde où elle désire sans doute frayer désormais, c'est assez naturel. Cependant, je crois que son départ a eu encore une autre raison, et qu'elle a eu surtout comme objectif de s'éloigner de Maison-Rouge pendant un certain temps. Voyons, toi qui as vécu dans son intimité, tu ne sais rien?...

— Absolument rien, fit Robert en riant. Mme Burguet ne me consulte pas, comme tu le supposes, avant de prendre une résolution. D'ailleurs, je ne la vois plus.

— On m'avait dit pourtant qu'elle était allée dernièrement à Vauxchamp. Allons, sois franc... Je suis convaincu, au contraire, qu'il s'est passé entre vous quelque chose... d'extraordinaire.

— Entre nous?... Non, je ne vois rien... rien qui ait pu motiver sa fuite vers Paris... Mme Burguet est venue me voir, il est vrai, il y a quinze jours

ou trois semaines, mais c'était uniquement pour m'offrir de me prêter de l'argent... de l'argent qui m'était nécessaire pour rembourser une dette ancienne.

Le baron n'ayant fait aucune objection, Robert expliqua en quoi consistait cette dette, dont l'existence lui avait été révélée par Burguet. Puis, de fil en aiguille, afin de faire comprendre comment Henriette en avait été instruite elle-même, il raconta la démarche tentée par l'agent d'affaires dans l'espoir de rentrer en possession de sa femme. Il n'était pas fâché au fond de trouver ces prétextes pour esquiver les questions embarrassantes de Max et dauber aussi sur Burguet dont son ami lui avait trop souvent fait l'éloge.

Mais Mérandal ne parut ni surpris ni ému de toute cette histoire.

— C'est possible, dit-il, tout est possible.

— Pour moi, continua Vauxchamp, Burguet n'est qu'une canaille.

— Je ne dis pas le contraire.

— L'Intimité de Leborgne avec lui est même très douteuse. Ces deux hommes-là doivent s'entendre comme larrons en foire et tripatouiller ensemble toutes sortes d'affaires véreuses.

— On ne sait jamais... On ne peut rien affirmer.

— En tous cas, reprit Robert, tu vois que la visite de Mme Burguet avait un but exclusivement... financier, et qu'elle n'a pas eu l'occasion de me parler de ses projets.

— Je croyais, murmura Max évasivement.

— Qu'est-ce que tu croyais?

— ...Tant pis!... Je croyais qu'il avait été agité entre vous une question de mariage et que ce mariage étant rompu par défaut d'entente, Mme Burguet avait jugé bon d'emmener Mlle Marcelle loin d'ici, pendant quelque temps.

Vauxchamp eut une minute d'inquiétude. Il se remit vite.

— Ah! Ah! s'écria-t-il, tu t'imaginais que Mme Burguet voulait me faire épouser sa fille et que moi-même j'étais tout disposé... Voyons, je suis trop loyal et j'ai trop d'amitié pour toi pour songer à marcher sur tes brisées.

— Je me suis figuré que tes projets étaient antérieurs aux miens...

— Alors, je t'aurais prévenu, lorsque tu m'as fait tes confidences... Du reste, rappelle-toi qu'à maintes reprises tu m'as reproché mes assiduités envers Mme Burguet: on ne court pas deux lièvres à la fois...

— Peuh! On n'augmente pas ses chances en n'en courant qu'un seul.

— Qu'est-ce que cela signifie?... Aurais-tu, toi, demandé officiellement la main de Marcelle?...

— Parfaitement. Et j'ai été repoussé pour une... raison qui n'est qu'un... mauvais prétexte... Pardonne-moi de ne pas t'avoir fait connaître plus tôt mon échec. J'ai eu la vanité de vouloir cacher mon humiliation à tout le monde.

— Ta mère est au courant?

— Oui, et tu dois te douter qu'elle est formellement opposée à mon projet. C'est même après une discussion très vive, dans laquelle elle m'avait déclaré durement qu'elle ne consentirait jamais à me laisser épouser Marcelle Burguet, que j'ai voulu tout de même tenter l'aventure. Le résultat a été piteux: on ne m'a pas laissé le plus petit espoir.

— C'est bizarre, murmura Vauxchamp, je n'y comprends rien...

Au bout d'un instant de silence, Max tira sa montre.

— Rentrons, dit-il, l'heure du dîner approche.

Et, après une minute de réflexion:

— Surtout, pas un mot de tout cela devant ma mère, ajouta-t-il. Si, un jour, par impossible, la main de Marcelle m'est accordée, je crois que je pourrai obtenir le consentement de ma mère, dont les idées, sous l'influence de son entourage, vont peu à peu se modifier. Mais, en essayant aujourd'hui, par des insinuations ou des conseils, de la faire revenir sur sa décision, on ne parviendrait qu'à rendre son opposition irréductible.

— Tu peux compter sur ma discrétion, répondit Robert.

XIII

En abandonnant Maison-Rouge pour l'avenue Marceau, Mme Burguet avait surtout obéi au désir de prendre une revanche des privations que la pauvreté lui avait jusqu'alors imposées.

Jeune fille, elle avait à peine entrevu Paris.

Mariée, elle y avait, il est vrai, résidé quelques années, mais dans des conditions épouvantables, pendant la période la plus troublée de sa vie, à l'époque où les tracasseries énervantes d'une procédure de divorce lui faisaient tout voir sous les couleurs les plus sombres.

Et de ce séjour, pendant lequel les souffrances morales s'étaient accrues de toutes les difficultés matérielles d'une situation assez précaire, elle avait conservé un souvenir douloureux.

Maintenant qu'Henriette était riche et libre d'agir à sa guise, il était donc tout naturel qu'elle cherchât à effacer ce mauvais souvenir, en abordant de nouveau ce Paris qui ne lui avait donné jadis que des tourments, ne lui avait laissé que des désirs non satisfaits, des regrets, des blessures d'amour-propre.

A son tour, elle voulait vivre comme ces femmes qu'elle voyait passer dans leur coupé ou leur victoria, enveloppées de fourrures ou de dentelles, et dont le luxe autrefois la rendait jalouse.

Elle aussi, elle aurait sa voiture pour aller aux Acacias, et des robes sortant de chez le meilleur faiseur, et sa loge à l'Opéra, et ses dîners, ses réceptions... tout ce qui, en un mot, constitue la gloire parisienne et fait mettre votre nom dans les journaux.

Cependant, Henriette n'avait rien dit de son projet à personne, et lorsque soudain ,vers la fin d'octobre, elle en fit part à sa mère, celle-ci demeura confondue. Elle ne se permit pas, d'ailleurs, la moindre objection, et déclara simplement qu'elle était toute disposée à demeurer seule à Maison-Rouge, pour garder la maison. Elle se contenta de murmurer au fond d'elle-même:

— Allons, encore une lubie.. qui passera tôt ou tard comme les autres... mais, à ce train-là, l'argent passe aussi!... Pourvu que ma fille ne s'arrête pas trop tard!...

Mme Lebaire, on le voit, se trompait en traitant de lubie la décision prise par sa fille, car cette décision était le résultat d'un plan conçu et élaboré depuis plusieurs mois, et la soudaineté avec laquelle Henriette passait à l'exécution provenait uniquement du dépit qu'elle éprouvait de sentir Vauxchamp rebelle à ses avances.

— Au moins, pensait la jeune femme, quand je serai loin d'ici, j'oublierai cette déception, et je n'aurai plus autour de moi des gens qui, ayant peut-être surpris mon secret, rient certainement de ma mésaventure.

Poursuivit par cette idée fixe, elle hâta ses préparatifs et fut, au bout de

quelques jours, en mesure de quitter cette "maudite" province pour la résidence tant désirée.

Aussitôt arrivée, elle déploya une activité fébrile afin de meubler rapidement et magnifiquement l'appartement qu'elle avait loué. Elle pensait à tout, s'occupait elle-même des moindres détails, voulant que sa maison sortît du néant, complète et parfaite, comme sous la baguette d'une fée.

Pendant ce temps-là, son cocher qu'elle avait amené de Maison-Rouge, choisissait les voitures et les chevaux, veillait à l'installation des écuries et des remises.

Enfin, par une belle après-midi ensoleillée du commencement de décembre, Mme Burguet put faire, en compagnie de sa fille, une première sortie dans l'avenue des Acacias.

Son équipage fut remarqué, et les quelques désoeuvrés qui l'admirèrent se demandèrent avec curiosité à qui pouvait bien appartenir une livrée aussi correcte, aussi élégante.

Un Américain en séjour à Paris, qui avait beaucoup plus admiré les deux femmes que leur livrée, sut retrouver leur domicile, envoya des fleurs et un mot sollicitant la permission de se présenter... Naturellement, il ne reçut aucune réponse, mais, par un hasard extraordinaire, un journaliste attaché à une feuille importante du boulevard, eut vent de l'affaire et s'offrit le plaisir de "tartiner" pendant une colonne et demie sur ce fait divers amusant. Bien entendu, les personnages étaient désignés par des initiales, mais ils étaient faciles à reconnaître pour qu'il voulait réfléchir et se renseigner.

Une fois ce premier jalon planté sur le chemin de la gloire, Mme Burguet ne négligea aucune occasion d'appeler sur elle l'attention publique, d'établir sa réputation de jolie femme et de mondaine.

Mais il est superflu de faire remarquer qu'il en coûte cher de se mettre en vue à Paris. Henriette avait déjà englouti des sommes considérables dans l'achat de son mabilier, de ses chevaux et de ses toilettes.

Maintenant, ses fantaisies se faisant de plus en plus exigeantes, les demandes d'argent à l'étude Leborgne se succédaient, de plus en plus fréquentes et pressantes.

Le notaire débordé poussait déjà les hauts cris, répondait qu'il n'aurait bientôt plus de fonds disponibles et répétait à sa cliente qu'il lui était impossible de soutenir longtemps ce train-là sans dévorer entièrement son capital.

Mais la jeune femme ne tenait compte d'aucune observation. On eût dit, à la voir accumulant folie sur folie, qu'elle avait perdu la tête ou qu'elle voulait la perdre, pour s'étourdir, pour oublier le passé.

Le bruit de ses extravagances commençait à parvenir jusqu'à Saint-Hilaire et personne n'en revenait.

Comment!... Elle qui s'était montrée jusqu'alors si modeste dans ses goûts si réservée dans ses dépenses!... Quel démon s'était donc soudain emparé d'elle!...

M. Leborgne, qui colportait complaisamment dans la petite ville les échos de l'avenue Marceau, paraissait enchanté des réflexions qu'ils provoquaient, et lorsque quelqu'un disait devant lui: "Vous verrez que Mme Burguet ne mettra pas longtemps à se ruiner", il répondait: "Evidemment, pour faire face à de telles prodigalités, il faudrait une fortune américaine."

Le mois de février était arrivé. La vie élégante battait son plein.

Les du Bossage, les de Sartigues et les Dufour étaient rentrés à Paris. Aus-

sitôt, ces dames avaient reçu la visite de Mme Burguet, qui avait parfaitement deviné, à des indices significatifs, lechangement d'opinion survenu en sa faveur. Et des relations suivies cordiales, s'étaient rapidement établies.

"Cette bonne Henriette est si charmante", répétaient à l'envie les pimbêches de Saint-Hilaire, "dès qu'on la connaît, on ne peut s'empêcher de l'aimer."

Par ses nouvelles amies, Mme Burguet s'en fit d'autres et elle n'eut bientôt plus une après-midi, plus une soirée qui ne fussent prises par les visites, les dîners ou les réceptions.

Pendant les premières semaines, Marcelle, qui n'avait sans doute pas les mêmes raisons de s'étourdir, n'avait suivi sa mère qu'avec une certaine répugnance. Mais elle était trop jeune pour que les séductions de la vie mondaine n'eussent pas d'action sur elle. Une fois prise dans l'engrenage, elle s'abandonna avec toute la fougue de l'insouciance, et ne tarda pas à n'avoir plus d'autre préoccupation que celle de paraître et de briller dans les réunions les plus cotées.

Ah! comme la province était loin maintenant! Et aussi ses rêves d'alors, ses longs tête-à-tête avec Max, auxquels elle trouvait tant de charme! Oublié, fini tout cela! Fi donc!... Epouser un hobereau sans le sou, quand les jeunes gens les plus riches et portant les plus beaux noms allaient se disputer sa main! Dans cette cohorte de prétendants, elle n'aurait que l'embarras du choix, et un beau jour, lorsqu'elle serait lasse de sa liberté, elle étendrait la main au hasard, comme on tire un numéro à la loterie — tous les hommes ne se valent-ils pas? — Ce serait l'élu... Hé! Hé!... Il ne serait pas à plaindre, l'élu... Une jolie femme et huit cent mille francs de dot!...

Mme Burguet était ravie de constater chez Marcelle de telles dispositions, quoiqu'elle souffrît parfois de voir se reporter exclusivement sur la jeune fille des hommages qui auraient pu s'adresser à elle.

Regrets injustifiés, puisqu'elle seule, par son attitude, décourageait la galanterie... Oui, elle seule... et parce qu'aucun autre adorateur n'était capable de toucher son coeur, que Robert de Vauxchamp remplissait, malgré les efforts tentés pour l'en chasser.

XIV

Vauxchamp, à qui le mauvais temps et l'absence de ses amis interdisaient presque toute relation avec le monde extérieur, ne s'amusait pas énormément au fond de sa vieille gentilhommière.

A vrai dire, la solitude qui convenait à son âme rêveuse, ne lui pesait pas autant qu'elle eût pesé à un autre. Cependant, à rester constamment en tête-à-tête avec lui-même, entre ses livres et sa pipe, il devait forcément finir par s'abandonner à des réflexions plutôt pessimites. Il en arriva même à se demander comment on a le courage de vivre puisque l'existence n'offre qu'une part infime de jouissances à côté d'une succession ininterrompue d'ennuis.

Il n'en conclut pas que la seule solution possible fût le suicide. Il eut l'intuition vague qu'il y avait probablement un autre moyen de rendre la vie supportable... Mais quoi?... Il ne sut pas ou n'osa pas le formuler.

Quand Robert avait longuement philosophé sur ses thèmes favoris, laissé son esprit vagabonder dans le domaine des rêves, il aurait eu besoin d'un

coeur ami pour s'épancher. Ne l'ayant pas, il se mit à jeter ses sensations sur le papier.

Max le surprit un soir de décembre, occupé à ce travail.

— Qu'est-ce que tu fais là? demanda-t-il.

— J'écris un roman, répondit Robert sans se tourner. Une minute, je te prie, je suis au passage le plus palpitant.

Et comme Mérandal éclatait de rire:

— C'est bon, ris, tant que tu voudras, continua Vauxchamp, ce que je fais là est encore la meilleure de mes distractions et même le meilleur de ma vie. Pendant que je suis en conversation avec mes personnages imaginaires, je ne pense pas aux réalités... qui ne sont pas toujours gaies.

— Et c'est pour gagner de l'argent que tu entreprends d'écrire des romans? interrogea le baron railleur.

— Pourquoi pas? Il y en a bien d'autres dont c'est le métier, et qui en tirent toutes leurs ressources.

— Il y en a aussi beaucoup d'autres qui abandonnent la partie en présence des difficultés insurmontables auxquelles ils se heurtent.

— Ceux-là ne sont pas taillés pour la lutte... Mais avec la persévérance...

— Alors, c'est sérieux?... Te voilà homme de lettres?...

— Tu l'as cru? fit Vauxchamp.

— Ma foi, un peu plus...

— Eh bien! détrompe-toi... Ce que j'écris-là, c'est tout simplement le journal de mes méditations quotidiennes... Je suis sûr qu'un jour je retrouverai cela avec plaisir...

— Ah! c'est ainsi que tu te moques de moi! Farceur, va!... Voyons, parlons sérieusement... car tu sais, moi, ça ne m'intéresse pas du tout, ton journal... La vie est faite de réalités et la poésie ne suffit pas pour faire face aux dépenses d'un ménage... Je venais donc t'entretenir de choses plus pratiques... A propos, les voilà joliment lancées, tes voisines!... On ne parle plus dans les journaux mondains que des toilettes, des chevaux, des réceptions de Mme Burguet, de la beauté de Mlle Marcelle...

— Oui, j'ai vu cela, fit Robert négligemment. Mais, quel rapport y a-t-il?...

— Comment, quel rapport?... Mais le succès de ces deux femmes est très inquiétant pour moi, mon ami... Marcelle ne peut manquer d'être courtisée et recherchée en mariage par de nombreux prétendants qui auront mille fois plus de chances que moi d'être agréés.

Vauxchamp hocha la tête d'un air qui semblait dire:

—Mon cher ami, qu'est-ce que tu veux que j'y fasse?

— Voyons, continua Max, toi l'homme sage et prudent, donne-moi un conseil: comment dois-je m'y prendre?

—Je crois que tu n'as qu'à attendre. Tu pourrais peut-être entre temps travailler à obtenir le consentement de ta mère, cela te mettrait pour l'avenir en meilleure posture auprès de Mme Burguet.

— Et si on me coupe l'herbe sous le pied...

— Dame, il n'y aura pas de remède.

Max fit la grimace.

— Ecoute, reprit Vauxchamp, j'irai à Paris dans six semaines pour m'occuper de cette créance dont je t'ai parlé. Veux-tu venir avec moi?

— Volontiers.

— Tu réfléchiras d'ici-là au meilleur moyen de te rappeler à l'attention de ta bien-aimée. Mais, je t'avertis que je ne me mêlerai pas de tes affaires.

— Entendu: nous garderons l'un envers l'autre la plus complète indépendance.

* * *

Le traditionnel dîner du lundi gras, reporté au jeudi de la mi-carême à cause d'une indisposition de la baronne, n'eut, cette année-là, le même éclat qu'à l'ordinaire.

M. l'archiprêtre de Notre-Dame, souffrant, ne put s'y rendre. Les de Sartigues et les Dufour étaient à Paris. Mme de Mérandal ne put réunir que l'abbé Desnoyers, la marquise de Tarade accompagnée de son inséparable Saint-Servais, et les du Bossage, revenus depuis peu de leur fougue dans la capitale.

Une contraverse religieuse marqua le début de la réunion.

Le curé de Saint-Michel ne jouissait plus des faveurs de l'aristocratie pour avoir manqué au principe d'intolérance qui était la loi du cénacle. L'abbé Lachapelle ayant refusé d'admettre au catéchisme la fille d'une femme de mœurs notoirement légères, l'abbé Desnoyers l'avait accepté aussitôt parmi les enfants qu'il préparait à la première communion. D'où froissement entre les deux prêtres et scission des catholiques en deux partis rivaux.

Mme de Tarade, qui tenait pour l'archiprêtre, ayant voulu attaquer le curé sur ce point, cela donna lieu à une discussion assez vive, qui permit à l'abbé de dire à la marquise des choses justes mais un peu dures. Et il en résulta un certain malaise.

Heureusement, Mme du Bossage, qui avait hâte de parler de son séjour à Paris, commença aussitôt à faire l'éloge de Mme Burguet. Son admiration pour la petite bourgeoise de Saint-Hilaire, devenue en trois mois si parisienne et si femme du monde, était sans bornes. Aussi, revint-elle, à maintes reprises, dans le courant de la soirée, sur ce thème inépuisable, qui lui fournit l'occasion de variations enthousiastes.

Chaque fois qu'il était question d'Henriette, Mme de Mérandal, au lieu de prendre sa mine sévère d'autrefois, souriait et regardait son fils d'un air qui semblait dire:

— Oui, je me rends. Puisque tu l'aimes, épouse-la donc, cette petite Marcelle. Autant celle-là qu'une autre, après tout... et ainsi, du moins, nous serons riches.

Max rayonnait, car il s'imaginait que l'adhésion de sa mère serait d'un grand effet sur Mme Burguet, le jour où il se risquerait à lui redemander la main de sa fille.

— ...Surtout, allez voir la nouvelle pièce des Variétés, répétait pour la sixième fois M. du Bossage mis en gaieté par les libations du dîner. Vous m'en direz des nouvelles... C'est d'un comique...

— J'irai, j'irai certainement, répondait Vauxchamp, à qui s'adressait ce discours.

— Ah! Vous allez à Paris bientôt? fit Mme de Mérandal, qui passait à ce moment près d'eux.

— Oui, madame... Et ce n'est pas un voyage d'agrément... Une méchante affaire d'intérêt.

La baronne s'éloigna sans répondre. Mais le projet de Robert lui laissa une arrière-pensée. Aussi, lorsque, le soir même, elle se trouva seule avec son fils, elle le pressa de questions à ce sujet. Mais Max confirma tout simplement le motif d'intérêt invoqué par son ami.

— D'ailleurs, ajouta-t-il, son voyage est décidé depuis longtemps, puis

qu'il m'a même demandé de l'accompagner.

Mme de Mérandal comprit l'allusion.

— Mon cher enfant, dit-elle, tu as dû bien souffrir quand je t'ai interdit de penser à Mlle Marcelle... ou du moins de penser à en faire ta femme. Que veux-tu? J'avais à ce moment-là certains préjugés... J'ai réfléchi depuis, j'ai vu qu'ils n'avaient que peu de raisons d'être. Mais tu m'as obéi, malgré tes répugnances, avec une trop grande docilité pour que je ne cherche pas maintenant à te faire plaisir. Ta persévérance mérite, d'ailleurs, une récompense: tu peux compter sur moi pour t'aider à l'obtenir.

Max remercia sa mère avec effusion et ne songea plus qu'à hâter ses préparatifs de départ.

XV

Dès le lendemain de son arrivée à Paris, Vauxchamp alla voir M. Ducret et éprouva une amère déception: la dette était incontestable et l'opération faite par Burguet, régulière par conséquent.

Robert, qui avait flairé là-dedans une machination de l'agent d'affaires et qui eût été heureux d'en saisir la preuve afin de mettre ce dernier aux prises avec la justice, fut profondément désappointé. Il n'avait plus, dans ces conditions, qu'à prendre des arrangements avec son créancier pour obtenir de se libérer par acomptes. C'est ce qu'il fit séance tenante. Puis, il rentra tout penaud à l'hôtel du Louvre où les deux jeunes gens étaient descendus et raconta l'histoire à Max qui en fut également fort surpris.

— Maintenant, conclut Vauxchamp d'un ton maussade, je n'ai plus rien à faire ici, nous repartirons quand tu voudras.

— Ah! permets, se récria Mérandal, nous sommes convenus d'agir avec la plus complète indépendance. Pars, si tu veux. Moi, je reste. D'ailleurs, je ne pourrai voir Mme Burguet que demain vendredi, qui est son jour de réception.

— Au fait, je peux bien rester quelques jours encore, mais tu me promets de ne jamais chercher à m'entraîner chez ces dames?...

— Je te le promets.

Le lendemain, Max se présenta avenue Marceau de bonne heure, afin de n'être pas dérangé par les autres visites. Henriette l'accueillit d'une façon charmante. Marcelle, au contraire, le salua froidement d'un air ennuyé.

Le jeune homme fut désorienté.

Certes, s'il s'attendait à trouver quelque part de mauvaises dispositions à son égard, ce n'était pas là. Le coeur de Marcelle avait-il donc en quatre mois subi de si profondes transformations que le passé fût absolument mort pour elle?...

Ne sachant que penser et voyant l'inutilité de ses efforts pour intéresser la jeune fille à ce qu'il lui disait, le baron, découragé, allait se retirer, lorsqu'on annonça M. le vicomte de Thouarel. Il eut aussitôt l'explication du mystère: un autre favori avait pris sa place...

Mais Marcelle ignorait-elle donc la tactique la plus élémentaire de la diplomatie féminine, pour laisser deviner si naïvement ses sentiments?... Est-ce qu'une femme, qui a l'usage du monde, a la maladresse de traiter un ennemi un homme qui a cessé de lui plaire?

La mauvaise humeur de Max s'atténua d'un peu de pitié.

Il n'eut pas, d'ailleurs, le loisir de s'abandonner longuement à ses im-

pressions; il lui fallut se mêler à la conversation.

Jean de Thouarel avait été jadis un compagnon de plaisir de Mérandal, mais, plus heureux que ce dernier, il avait pu jusque-là se maintenir à Paris. Les deux jeunes gens s'étaient tout de suite reconnus et s'étaient tendu la main assez froidement, avec une arrière-pensée de jalousie.

Force leur fut néanmoins d'échanger quelques banalités. Après quoi, chacun tira de son côté. Et le nouveau venu ayant accaparé Marcelle, Max dut se contenter d'entretenir en aparté Mme Burguet.

Au bout d'une demi-heure, Thouarel jeta vers le baron un regard qui signifiait clairement: "Ah ça, ne s'en ira-t-il pas bientôt, cet importun?"

Mais Mérandal avait résolu, au risque d'être inconvenant, à laisser la patience de son rival. Il ne bougea pas. Il se croyait autorisé, d'ailleurs, par l'intimité de leurs relations antérieures, à rester plus longtemps que pour une simple visite.

Sa ténacité fut récompensée. Thouarel se décida à lui céder la place. Il est vrai qu'aussitôt après, Marcelle trouva un prétexte pour quitter le salon et ne reparut plus. Max n'en fut pas du tout contrarié: il lui tardait d'être seul avec Henriette pour l'interroger.

—Croyez-vous, madame, dit-il tout à coup, que Marcelle consente maintenant à devenir ma femme?...

Comme si elle se fût attendue à cette question, Mme Burguet répondit sans manifester la moindre surprise:

— Elle ne s'y est jamais refusée, mon cher monsieur, et pour une raison bien simple, c'est que je ne l'ai jamais consultée à cet égard. Je vous ai dit, vous vous en souvenez, que je trouvais ma fille trop jeune... et qu'en attendant qu'elle soit complètement formée, j'avais le devoir de la mettre en garde contre les entraînements de son inexpérience.

— Il faut croire, madame, riposta le baron avec ironie, que Mlle Marcelle a beaucoup vieilli depuis six mois ou... que vous avez renoncé à exercer la tutelle salutaire dont vous parlez...

— J'exerce celle-ci d'une façon moins rigoureuse, je l'avoue, fit la jeune femme en se troublant un peu. Le séjour de Paris ayant mûri ma fille, je lui laisse maintenant plus de latitude.

— Il est aisé de s'en rendre compte en voyant l'intimité qui règne entre elle et M. de Thouarel... Tant mieux pour lui, après tout, s'il a la chance d'être agréé comme prétendant... Quant à moi, je sais ce qu'il me reste à faire.

En même temps, Mérandal s'était levé comme pour partir. Mais Henriette lui fit signe de se rasseoir.

— Non, accordez-moi encore une minute, dit-elle, et écoutez-moi bien... Très sincèrement, je n'ai de préférence pour personne, je n'encourage pas M. de Thouarel plus qu'un autre et je ne sais si ma fille a une sympathie particulière pour lui ni pourquoi elle en aurait. Votre ami est évidemment très lancé dans la société parisienne, mais sa situation de fortune est fort modeste... Il est vrai qu'il n'a plus ni père ni mère, et qu'il est par conséquent le seul maître de sa destinée.

— Cela signifie, je pense, qu'il n'a pas à redouter l'opposition d'une famille dans le cas où son mariage ne plairait pas. Mais, moi non plus, madame, je n'ai plus de craintes à avoir sur ce point: ma mère serait heureuse de me voir épouser Mlle Marcelle.

— Ah! fit simplement Mme Burguet, sans avoir l'air d'être impressionnée par cette nouvelle.

Après un instant de silence embar-

rassant, le baron continua d'un ton moins assuré:

— Enfin, je vois, madame, que vous tenez à ne pas m'enlever tout espoir. Vous m'autorisez donc à revenir?...

— Vous nous ferez même le plus grand plaisir en assistant à toutes nos réunions.

— Et vous me promettez de garder à mon égard une... neutralité... plutôt bienveillante?

— Je vous le promets... A bientôt!... Une autre fois amenez donc avec vous M. de Vauxchamp...

— Ah! vous savez?...

— Oui, je sais qu'il est à Paris avec vous; ma mère m'a écrit cela ce matin. Je compte sur vous pour vaincre sa répugnance à faire des visites... Vous lui rappellerez que chez moi, ce n'est pas une visite comme les autres.

Mérandal promit de s'employer de son mieux à satisfaire la jeune femme et se retira en emportant une bien vague espérance. En sortant de là, il flâna un instant sur les boulevards, puis rentra à l'hôtel prendre Robert pour dîner.

Sans dire nettement à son ami le résultat de son entrevue, il lui laissa entendre que son... entreprise l'obligerait probablement à rester longtemps à Paris. Mais, contrairement à ses prévisions, il trouva Vauxchamp tout disposé à l'attendre. L'air de Paris commençait à agir sur l'ancien sous-préfet et à faire de lui un autre homme. La griserie de la grande ville lui montait au cerveau comme un vin capiteux. Non pas que le spectacle qu'il avait sous les yeux lui rappelât d'agréables souvenirs de jeunesse. Robert avait très peu habité Paris et avait mené sa paisible existence d'employé d'administration dans quelque lointaine province. Mais précisément, parce que ses fonctions et la modicité de ses ressources l'avaient empêché jadis d'abuser de la liberté comme tant de jeunes gens, il avait maintenant à trente-cinq ans des envies folles de se rattraper.

Max, qui, de son côté, se sentait renaître peu à peu à sa vie d'autrefois, était ravi de constater ces dispositions nouvelles chez son vieux camarade.

— Alors, demanda-t-il, tu consentirais à rester aussi longtemps que moi?... Tu ne songes plus à fuir les dangereuses attractions de cette affreuse Babylone?...

— Tout d'abord, j'étais dépaysé, murmura Vauxchamp, maintenant, je m'habitue...

— Je t'avoue que j'en suis extrêmement satisfait pour nous deux. D'une part, je craignais d'être isolé ici. D'autre part, je suis heureux de te voir secouer ton hypocondrie... Ah! à propos j'oubliais de te dire que Mme Burguet serait enchantée de te recevoir: elle est chez elle tous les vendredis et bien d'autres jours encore sans doute... Du reste, elle va probablement t'inviter directement.

— J'aurai le regret de décliner l'invitation, balbutia Robert.

— Pourquoi donc?... Cela paraîtra bien extraordinaire.

— Aux yeux de qui?... Personne ici ne nous connaît, et quant à elle je ne pense pas qu'elle puisse s'étonner ou se froisser de ma réserve.

— En effet, elle comprendra les raisons de ton abstention.

Vauxchamp regarda son ami de travers.

— Allons, ne te fâche pas, reprit Max. Tout le monde sait — je ne commets pas une indiscrétion en le rappelant, puisque tu me l'as avoué toi-même — tout le monde sait que Mme Burguet a cherché à devenir ta femme, que tu as repoussé ses avances

et... que tu ne veux pas t'exposer de nouveau aux tentations, de peur de n'y point résister.

— Et tu ne m'approuves pas d'agir ainsi?...

— Ma foi, non... Si une femme charmante comme elle m'offrait son coeur et... sa fortune, je ne ferais pas le dédaigneux.

— Nous n'avons pas les mêmes manière de voir sur le mariage...

— Oh! pas de sermon, je t'en prie. Tiens, viens donc dîner... Il est sept heures... Nous finirons par être en retard pour le théâtre.

XVI

Les jours suivants, Mérandal revint à la charge, mais sans plus de succès.

Henriette se flatta d'être plus heureuse et écrivit à Robert une lettre toute cordiale, pour le prier de venir passer la soirée chez elle. Il répondit par un refus, en alléguant un engagement antérieur. Et le vendredi suivant, il fit à la jeune femme une visite de cérémonie, à l'heure où la présence de plusieurs personnes étrangères leur interdisait tout entretien particulier. Mais il en sortit néanmoins, assez troublé pour se promettre d'être à l'avenir plus réservé encore.

Max, de son côté, était dans le marasme, car il constatait qu'il n'avançait pas d'une ligne dans le coeur de Marcelle. Le découragement le prit et, prévoyant l'inutilité de tous ses efforts, il espaça ses visites.

Inexplicable bazarrerie du coeur féminin!... L'indifférence qu'il affecta fit plus pour le succès de sa cause que l'empressement qu'il avait montré précédemment.

Lorsqu'il se présenta de nouveau chez Mme Burguet, il fut accueilli par la jeune fille d'une façon charmante. Elle voulait savoir pourquoi il était resté dix longs jours sans venir, elle le gronda gentiment parce qu'il ne trouvait pas d'excuse et lui fit promettre de se montrer moins rare à l'avenir. Le baron était aux anges.

Thouarel étant arrivé sur ces entrefaites, Marcelle fit à peine attention à lui.

Ah! la belle revanche!...

Les entrevues suivantes ne firent que confirmer cette excellente impression, si bien qu'au bout de dix jours d'accord parfait, Max se crut autorisé à poser nettement la question. Mme Burguet avait prévu cette demande et put lui donner à la fois sa réponse et celle de sa fille: toutes les deux favorables.

Mérandal ne fit qu'un bond jusqu'à l'hôtel, afin d'associer son ami à sa joie et lui annoncer qu'il allait retourner dans le Berry pour chercher sa mère et s'occuper des formalités.

Vauxchamp hocha la tête d'un air sceptique:

— Eh bien, dit-il, je profiterai de ton départ, pour regagner mes pénates. Voilà l'été qui vient: je serai mieux à la campagne.

— Tu n'assisteras pas à mon mariage?...

— Je verrai... Je reviendrai peut-être... oui, sûrement... je reviendrai.

— Alors, c'est convenu, conclut le baron, nous partirons ensemble samedi prochain pour Saint-Hilaire.

Le surlendemain, vers neuf heures du matin, Vauxchamp flânait dans sa chambre en achevant sa toilette et en commençant ses prépartifs de départ, lorsqu'on lui remit une lettre non timbrée qu'un domestique venait d'apporter. Il l'ouvrit aussitôt, non sans quelque émotion, car il avait reconnu l'écriture et lut:

"Monsieur,

"J'ai besoin de vous voir immédiatement. Je n'ai que vous à qui confier ma peine. Ce n'est plus une invitation, hélas! C'est une prière: vous l'exaucerez, j'espère...

Henriette."

Il y avait comme des larmes dans ces quelques mots tracés à la hâte dans le désarroi d'une émotion violente. Robert eut un frisson d'angoisse: il pressentait quelque catastrophe.

Sa lettre toujours à la main, il alla frapper à la porte de Mérandal, mais celui-ci était déjà sorti. Alors, il revint dans sa chambre, s'habilla à la hâte, descendit et sauta dans le premier fiacre qu'il rencontra.

Vingt minutes plus tard, il était avenue Marceau: et le trajet lui avait semblé d'une longueur interminable. Là aussi, on l'attendait avec impatience. Mme Burguet et sa fille étaient dans le petit salon attenant à leur chambre, assises en face l'une de l'autre, silencieuses, abattues.

Dès qu'elle aperçut Vauxchamp, la jeune femme se leva, lui serra les mains avec effusion et dit:

— Ah! merci... Merci d'être venu à notre secours... Vous êtes bon...

Et sans rien ajouter, elle lui tendit une lettre.

Robert se mit à lire à demi-voix.

"Madame,

"Lorsque ce papier vous parviendra, je ne serai plus en France. J'ai tenu toutefois à ne pas disparaître sans vous faire connaître le motif de mon départ, car cela vous intéresse plus qu'aucun autre de mes clients.

"Malgré mes apparences de richesse, j'étais dans une situation pécuniaire très mauvaise, quand M. Gerbet vous légua sa fortune, en vous conseillant de m'en confier la gestion. Cet événement me sauva.

"Comme tous les fonds de la succession me passaient par les mains et que vous ne pouviez pas exercer un contrôle sérieux sur ces rentrées, j'en consacrai d'abord une partie à rembourser les dépots faits dans mon étude par les paysans des environs et gaspillés depuis longtemps. Et j'employai le reste à couvrir les opérations de Bourse que je suivais toujours pour maintenir mon train de vie habituel. J'eus pendant plusieurs mois des alternatives de gains et de pertes qui s'équilibraient à peu près. Malheureusement, il y a quelques jours, une affaire désastreuse m'a enlevé tout ce que je possédais, sauf deux cent mille francs que je tenais en réserve et que... j'emporte pour subvenir à mes premiers besoins.

"Vous êtes donc entièrement ruinée. De la succession Gerbet, il ne vous reste plus qu'une petite ferme voisine de Maison-Rouge, que vous avez achetée, il y a quatre mois. Je ne compte pas les deux cent quatre-vingt ou trois cent mille francs que je vous ai remis de la main à la main et qui sans nul doute sont dissipés à l'heure actuelle.

"Quant aux placements hypothécaires que vous n'avez faits dans mon étude, n'espérez pas en retirer un sou: tous vos débiteurs sont insolvables. Sachez, par exemple, que dans cette affaire, je n'ai pas été seul coupable. Une personne qui vous touche de près se chargeait de recruter ces emprunteurs véreux... avec lesquels il partageait tout simplement le prêt: je me contentais de mes honoraires.

"Je regrette infiniment, madame, que les événements aient aussi mal tournés. Mais, avant de disparaître, permettez-moi de vous assurer tout

de même de mon respectueux dévouement.

L. Leborgne."

— Les misérables!... s'écria Robert lorsqu'il eut achevé sa lecture... J'avais toujours redouté pour vous ce qui arrive...

Puis, relevant la tête, il s'aperçut qu'Henriette avait les yeux pleins de larmes:

— Voyons, dit-il en lui prenant les mains amicalement, que regrettez-vous de votre fortune envolée? Les plaisirs de Paris? Ils l'eussent dévorée peut-être en peu de temps. La considération que donne la richesse? Mais la pauvreté noblement supportée est encore la meilleure manière de l'assurer l'estime de tous.

"Au surplus, que craignez-vous pour l'avenir?... Vous n'êtes pas absolument ruinée; vous retrouvez votre modeste aisance d'autrefois, accrue même des revenus d'une petite ferme... Vous aurez fait un beau rêve, dissipé, hélas! comme tant d'autres; voilà tout. Vous n'en serez pas plus malheureuse pour cela.

— Et la honte de voir tous ces gens de Saint-Hilaire se réjouir de mon infortune!... La honte de voir le mariage de ma fille rompu!... Vous ne comptez tout cela pour rien?...

— Max est un galant homme, répliqua Robert, et je ne crois pas....

Un sanglot de Marcelle l'interrompit.

— Calme-toi, ma pauvre enfant, dit la mère, les lamentations ne servent à rien... Il faut mieux s'incliner avec résignation, devant la fatalité.

Puis, s'adressant à Vauxchamp:

— Ne conservez aucune illusion: M. de Mérandal n'épousera pas ma fille dans la situation où elle se trouve maintenant... Il n'y a que vous pour avoir pitié de malheureuses femmes ruinées et sans relations... Merci encore de votre généreux mouvement!...

— Je n'ai aucun mérite, madame, tout autre à ma place eût agi de même. Mon seul regret est de ne pouvoir vous offrir que les consolations platoniques de mon... amitié. Mais je vous prie de mettre celle-ci à contribution toutes les fois que mon aide vous semblera utile.

— Merci... Mais je ne voudrais pas vous imposer de trop fréquentes et trop pénibles corvées. Je vais me trouver sans doute aux prises avec de grandes difficultés... Ah! gredin de Leborgne!... Lui qui m'accablais de ses protestations de dévouement!... Si je le tenais...

— Mais vous ne le tenez pas. Et vous ne devez compter que sur vous, sur votre courage, sur votre abnégation pour sortir d'embarras.

— Que me conseillez-vous?

— Il faut liquider au plus vite votre situation afin de ne pas compromettre l'avenir. Vendez vos chevaux, congédiez vos domestiques, tâchez de céder votre bail si vous en avez un, vendez votre mobilier et, aussitôt après, courez vous terrer à Maison-Rouge.

— Quelle déchéance!...

— C'est là qu'est le salut... J'avais l'intention de partir samedi pour le Berry, je resterai pour le cas où vous auriez besoin de moi... Au revoir et à bientôt!...

Vauxchamp se dirigea à pied vers son domicile, afin de réfléchir à loisir à la catastrophe et aux conséquences qu'elle comportait. Quand il arriva à l'hôtel, Max était également rentré. Au regard que son ami lui lança dès le seuil, Robert comprit qu'il savait tout.

— Je parie que tu viens de chez Mme Burguet? dit le baron en essayant de sourire. Voilà bien de tes in-

conséquences: un jour, tu refuses de lui faire une visite de politesse obligatoire, un autre jour, tu te présentes chez elle à neuf heures du matin.

— Les circonstances m'ont imposé le devoir de faire taire pour une fois mes scrupules.

— Ah! les circonstances!... Evidemment, elles sont graves.

— Tu es au courant?...

— Je viens de recevoir une lettre de ma mère. Elle me raconte que Leborgne a levé le pied en emportant tout l'argent qu'il a pu.

— Comment sait-on que son absence cache une fuite? Il n'a pas dû confier à beaucoup de personnes son intention de transporter son domicile en Belgique.

— Enfin, tu vois, c'est un fait: les nouvelles se répandent vite en province. Donc, ma mère me raconte que Leborgne a levé le pied et elle suppose que la fortune de Mme Burguet dont il avait la gestion doit être totalement engloutie dans la débâcle.

— Elle ne se trompe pas. Mme Burguet ne possède plus rien.

— Eh bien! tu comprends, mon cher, que dans ces conditions, je ne peux pas épouser Marcelle. Sans doute, je l'aime beaucoup, cette petite, mais du moment qu'elle n'a plus un sou, non, ce n'est pas possible... D'ailleurs, ma mère ne donnerait pas son consentement, et tu sais que je respecte toujours la volonté de ma mère.

Vauxchamp fut si froissé de ce langage cynique qu'il ne daigna pas répondre. Après avoir jeté sur une chaise son chapeau et ses gants, il resta debout près de la fenêtre à tapoter sur les vitres en regardant distraitement le mouvement des voitures.

— Qu'est-ce qui te prend donc, mon pauvre vieux? poursuivit Mérandal; tu as une mine d'enterrement. C'est de l'avenue Marceau que tu rapportes des impressions si noires?...

— Ça me fait de la peine de voir ces deux femmes accablées par l'adversité.

— La belle affaire, en vérité, que de perdre sa fortune?...

— Es-tu très satisfait d'avoir perdu la tienne?...

— Non... mais je m'y habitue tout de même assez bien... Voyons, raconte-moi un peu ton entrevue avec ces dames.... Alors, Mme Burguet est tout à fait découragée?...

— Oui, mais peut-être encore moins que sa fille, qui perd à la fois sa fortune et le... mariage qui lui tenait au coeur.

— Pauvre petite! Je suis vraiment désolé... d'autant plus que j'ai pour elle une sincère affection... Mais nous vois-tu nous mariant tous les deux sans un sou?... Non, ce serait de la folie... Tu lui expliqueras ça avec tous les ménagements possibles... Moi, je n'oserais pas...

— Moi non plus... parce que ta conduite trop lâche.

— Trop lâche! trop lâche!... c'est bientôt dit... Hé! c'est de ta faute, après tout, si ce mariage ne peut plus avoir lieu... Si tu avais épousé Henriette lorsqu'elle te l'a offert, tu l'aurais empêchée d'être dépouillé par ces gredins... A propos, tu sais que Burguet, craignant d'être compromis dans l'affaire, a filé aussi à l'étranger. J'avous que je n'en suis pas fâché je lui devais cinq ou six mille francs, me voilà quitte... Pour en revenir à Mme Burguet, la cause de tous nos ennuis, c'est toi. Si tu avais épousé en temps utile, nous serions tous tranquilles maintenant.

— Je regrette, murmura Robert, de n'avoir pas épousé en temps utile: on n'épouse pas toujours quand on le vou-

drait. En tout cas, personne ne pourra me reprocher de n'avoir pas agi dans cette affaire avec loyauté, personne ne pourra m'accuser de m'être laissé guider par une pensée d'intérêt. Et la preuve... la preuve... c'est que je suis prêt aujourd'hui à épouser Henriette si elle y consent.

Max regarda son ami d'un air ahuri, puis il éclata de rire.

— Ah! bien! s'écria-t-il, voilà une autre histoire!... Mais tu es fou, mon cher, complètement fou....

— Ce que le monde appelle de la folie est souvent de la sagesse.

— Tu seras ridiculé. Il n'y aura qu'une voix pour te blâmer.

— Ça, je m'en moque, riposta Vauxchamp d'un ton énergique.

XVII

La fuite du notaire et de l'agent d'affaires et la ruine de Mme Burguet qui en était la conséquence avait soulevé à Saint-Hilaire et aux environs une grosse émotion. Mais Henriette ne reçut pas le plus petit témoignage de sympathie des femmes qui avaient montré le plus d'empressement pour elle au temps de son opulence.

Les unes, que ses succès avaient rendues férocement jalouses, se réjouirent de sa chute. Les autres se détournèrent de la brebis galeuse avec horreur. Toutes n'eurent que du mépris pour l'imprudente qui avait eu la naïveté de se laisser dépouiller.

L'émotion de cet événement était à peine calmée, quand une seconde nouvelle sensationnelle vint offrir un aliment nouveau aux commentaires malveillants de la petite ville: M. de Vauxchamp allait, dit-on, épouser Mme Burguet.

Cette fois, ce fut un déchaînement dans le clan aristocratique. Ce fut à qui dauberait sur le malheureux.

— Ce pauvre Vauxchamp a réellement perdu la tête.

— C'est très beau d'être généreux et chevaleresque, mais un pareil dévouement ne s'explique pas quand il s'exerce au profit d'une femme aussi peu recommandable!

— Ah! c'est vraiment une honte, pour un homme intelligent, de se laisser enjôler par une vieille coquette, qui a compromis sa réputation dans vingt aventures!

— Il s'en prépare un avenir, ce pauvre garçon!...

Au milieu de ce concert d'imprécations et de critiques désobligeantes, s'adressant soit à Robert soit à Mme Burguet, la baronne de Mérandal seule sut conserver une attitude correcte, une réserve digne.

Le projet de mariage de son fils avec Marcelle fut également solutionné par la vieille dame d'une façon assez élégante: par le silence. N'osant ni l'un ni l'autre aborder cette question, ils tombèrent tacitement d'accord et prirent leurs dispositions comme si ce projet n'avait jamais existé.

Quant à Vauxchamp, s'il eût pu entendre les commérages des mauvaises langues sur son compte, il eût été bien surpris, car, alors que tout Saint-Hilaire jasait de son mariage avec Henriette, il n'en avait pas encore ouvert la bouche à la jeune femme.

Après avoir aidé celle-ci à liquider sa situation à Paris, il avait regagné tout bonnement sa propriété, pendant que les victimes de Leborgne venaient de leur côté se cacher à Maison-Rouge.

Cependant, Robert était sincère lorsqu'il avait dit à Max: "Aujourd'hui, je suis prêt à épouser Henriette si elle y consent."

Dès qu'il fut retombé dans sa solitude, cette idée ne fit que grandir dans son coeur et dans sa tête. Un beau jour, il se décida à consulter de nouveau l'abbé Desnoyers à ce sujet

— Monsieur le curé, dit-il en arrivant, je vous annonce mon mariage.

— Avec Mme Burguet, n'est-ce pas?

— Qu'en savez-vous?

— Ce n'est pas difficile à deviner... Vous m'avez déjà exprimé ce désir, il y a six mois...

— Maintenant, je suis décidé... La catastrophe qui vient de frapper la pauvre femme me la rend doublement sympathique... Dans tous les cas, je ne crains plus qu'on m'accuse de faire un marché honteux... Vous ne m'approuvez pas?

L'abbé se recueillit une minute et répondit:

— Mon cher ami, vous vous souvenez que je vous ai jadis détourné de ce mariage. C'était — indépendamment de la question du divorce — pour des raisons que, depuis, j'ai reconnues fausses; Mme Burguet est, en effet, meilleure que ne le prétendent les méchantes langues. Actuellement donc, je ne verrais pour vous dans cette union que des gages de paix et de bonheur, de même que j'y verrais pour Mme Burguet une réparation des injustices qu'elle a eu à subir. Mais M. Burguet vit toujours et cela m'interdit de discuter avec vous la possibilité d'épouser... "sa" femme.

— Elle est si malheureuse en ce moment!... elle aurait tant besoin de consolation...

— Ce n'est pas une excuse... La loi de l'Eglise est formelle et n'admet pas d'exception.

— Soyez indulgent, monsieur le cu[illegible]... Il y a peut-être des accommode[illegible]ents avec le Ciel...

— Non, non, allez-vous-en, tentateur!... Vous me feriez dire des bêtises.

Et après une seconde de réflexion, l'abbé ajouta:

— Bah! Il ne faut jamais désespérer... Il se produira peut-être d'ici peu un événement... qui arrangera tout ça pour le mieux.

Vauxchamp sortit très désappointé de son entretien avec le curé de Saint-Michel, et rentra chez lui, découragé. Mais, ne pouvant tenir en place, il partit au bout d'une demi-heure pour Maison-Rouge.

Bien qu'Henriette et Robert se vissent pour la première fois depuis leur retour de Paris et qu'ils eussent par conséquent beaucoup de choses à se dire, la conversation révéla, dès le début, un certain malaise. Enfin, Vauxchamp se résolut à aborder de front l'obstacle, et sans préambule demanda tout à coup à la jeune femme:

— Henriette, consentiriez-vous à m'épouser?...

Elle eut un mouvement de surprise et d'angoisse, puis, lorsqu'elle se fut ressaisie, elle murmura:

— Non, ce serait pour vous un trop gros sacrifice au point de vue de l'argent, de la famille, et... de vos opinions sur le divorce. Ce sacrifice, je ne peux... je ne veux pas l'exiger de vous.

— Mais, puisque je vous aime, Henriette, balbutia-t-il, loin de m'imposer un sacrifice, c'est une faveur que je sollicite...

— Ah! soupira-t-elle, si vous l'aviez sollicitée plus tôt, cette faveur, nous n'aurions pas sans doute à déplorer cette catastrophe...

— Vous savez bien qu'auparavant, je ne pouvais pas... et que c'est précisément la catastrophe qui me permet de sortir de ma réserve.

— Alors, il n'y a pas lieu de la regretter...

— O bonheur!... Serait-ce possible? Vous acceptez donc de devenir ma femme? Donnez-moi votre main, Henriette... Que nous scellions aujourd'hui même l'accord définitif!...

La jeune femme eut encore une minute d'hésitation. Puis, doucement, souriante et grave à la fois, elle lui abandonna sa main qu'il baisa tendrement.

— Vous êtes trop bon, reprit-elle après une minute de recueillement. Et j'ai peur, moi qui ai tant souffert jadis, d'être maintenant trop heureuse.

XVIII

A huit jours de là, l'abbé Desnoyers trouva dans son courrier la lettre suivante:

"Mon cher monsieur le curé,

"Malgré vos conseils, qui me paraissent fort justes en principe, et qui sont inspirés, en tous cas, par votre très sincère amitié pour moi, j'ai résolu de passer outre et... d'épouser Mme Burguet. Ma décision va vous faire de la peine. Aussi, n'est-ce pas sans appréhension que je me résous à vous l'annoncer. Mais vous êtes si bon, si indulgent pour les faiblesses humaines, que vous me pardonnerez tout de même, je l'espère.

"Suis-je bien coupable? Cela ne me semble pas. Mais si mon action constitue un grand crime, vous ne refuserez pas de m'en donner l'absolution.

"C'est un véritable ami qui vous en prie et qui vous envoie, en attendant, l'assurance de son entier dévouement.

R. de Vauxchamp."

L'abbé glissa la lettre dans sa poche avec un mouvement de mauvaise humeur et murmura:

— Voilà un homme qui est en train de se noyer... Mon devoir est de voler à son secours... Je ne l'empêcherai peut-être pas de couler à fond, mais j'aurais fait ce que je devais faire.

Puis, après un instant de réflexion:

— Il est amusant, vraiment, avec son absolution... Bien sûr qu'il va commettre un crime, mais tant que ce crime n'existera pas, je suis désarmé... Et je ne peux pourtant pas l'absoudre actuellement d'une intention mauvaise, dans laquelle il se propose de persévérer. Enfin, je vais toujours aller le voir, faire une dernière tentative... Après nous verrons.

Le curé occupa sa matinée à visiter ses malades comme il en avait l'habitude, puis rentra déjeuner vers midi. Mais au moment où il se préparait à partir pour Vauxchamp, il vit arriver le baron de Mérandal.

Max n'avait pas remis les pieds chez Mme Burguet depuis qu'elle avait perdu sa fortune... et... qu'il avait renoncé à épouser sa fille.

C'était plus que du sens partique. C'était de la grossièreté.

Or, rien pouvait être plus désagréable au jeune baron que de passer pour un goujat. D'autre part, il craignait que Robert ne donnât suite à son projet d'épouser Henriette et ne voulait pas se brouiller avec une femme qui était susceptible de devenir celle de son meilleur ami. Il cherchait donc depuis plusieurs semaines à sortir de cette situation embarrassante par un geste qui ne fût pas tout à fait dépourvu d'élégance.

Ne trouvant aucun moyen satisfaisant, il se décida un beau jour, à recourir aux lumières de son excellent voisin, le curé de Saint-Michel.

— Ah bien! s'écria l'abbé en l'apercevant, vous arrivez à merveille. Je me disposais à me rendre à Vauxchamp... Vous m'accompagnerez, n'est-ce pas?

— Avec plaisir, monsieur le curé. Il y a près de quinze jours que je n'ai vu Robert. Mais permettez-moi auparavant de vous demander un conseil.

— Vous savez, mon cher ami, que si je peux vous être utile, je suis entièrement à votre disposition.

En quelques mots, Mérandal expliqua dans quelle posture délicate et ridicule il se trouvait vis-à-vis de Mme Burguet.

— Mon cher, répondit l'abbé, les procédés les plus simples et les plus loyaux m'ont toujours paru les plus avantageux. A mon avis, le meilleur moyen pour vous de sortir de cette impasse, c'est d'aller tout bonnement voir Mme Burguet, de lui exposer très franchement ce qui s'est passé et de vous excuser de votre attitude. Je suis convaincu qu'après cette explication, et quoique vous tourniez définitivement le dos à Mlle Marcelle, vous serez aussi bons amis qu'autrefois... Et j'ajoute que cette réconciliation est indispensable pour vous, attendu que Mme Burguet... épouse de M. de Vauxchamp.

— Ah! il s'est décidé? interrogea Max.

— Voici la lettre que j'ai reçue ce matin à ce sujet, dit le curé en tirant le papier de sa poche, vous pouvez lire...

Tout en parcourant le billet, le baron murmura:

— Mon ami ne m'a pas encore prévenu.

— Cela ne saurait tarder.

— Et c'est pour essayer de le faire renoncer à son projet que vous vouliez aller voir Robert cette après-midi?...

— Effectivement, c'est dans ce but je suis persuadé que cette tentative n'aura aucun succès, mais je crois devoir la faire tout de même.

— Eh bien! partons, monsieur le curé, nous serons deux pour faire entendre raison à ce pauvre fou.

Une déception les attendait à leur arrivée à Vauxchamp: le maître de céans n'était pas chez lui. Néanmoins, la vieille Jeanne put expliquer ce qu'il était devenu.

— Monsieur doit être à Maison-Rouge, dit-elle, car un domestique de ces dames est venu le chercher tout à l'heure: c'était, paraît-il, de la part du notaire qui avait besoin de lui parler immédiatement.

— De la part du notaire!... Quel notaire?...

— Je ne me rappelle plus déjà comment on le nomme... monsieur... monsieur Gridal, je crois... enfin celui qui remplace M. Leborgne.

— Ah! très bien... Merci, ma bonne Jeanne!... Vous direz à monsieur que je reviendrai un de ces jours...

Et tout bas, à l'oreille de son compagnon, Max murmura:

— Qu'est-ce que ça signifie, ce conciliabule avec le notaire?... Est-ce que ce serait déjà pour le contrat?...

— Dame, ça m'en a tout l'air, répondit l'abbé. Mais ce n'est pas le contrat qui fait le mariage: il est encore temps d'intervenir... Si nous allions à Maison-Rouge...

— J'allais vous l'offrir.

— Vous ferez du même coup votre visite à Mme Burguet.

— Et dans des conditions moins... embarrassantes pour ma timidité.

Ils repartirent aussitôt pour Maison-Rouge, mais quand ils y furent parvenus, Me Gridal n'était plus là. Ils trouvèrent au salon Henriette et Robert seuls, en proie tous les deux à une vive émotion.

En voyant entrer le curé et le baron, Mme Burguet éprouva d'abord un certain malaise, car elle se demanda si leur visite ne cachait pas un piège et

n'avait pas un but désobligeant pour elle. Mais ses appréhensions se dissipèrent rapidement. L'abbé, en effet, était trop fin politique pour démasquer tout de suite l'arrière pensée qu'il aurait pu avoir; et ses salutations furent, comme toujours, empreintes de la plus franche cordialité.

Max, d'autre part, uniquement préoccupé d'atténuer le côté odieux de sa conduite antérieure, n'eut pas d'autre objectif que de trouver la formule la plus élégante, la plus humble, la plus aimable, pour présenter ses excuses et rentrer en grâce.

Henriette accueillit ces excuses avec une apparente indifférence, comme si elle eût à peine remarqué l'absence du jeune homme.

— Mais, fit-elle, votre manière d'agir a été toute naturelle. Vous avez craint comme tant d'autres, de nous déranger au milieu des tribulations que nous avons traversées, il y a trois mois.

Et elle accompagna cette remarque mordante d'un sourire malicieux qui semblait dire: "Toi, mon bonhomme, je te repincerai... et d'ici peu."

Et en effet, après quelques secondes de recueillement la jeune femme reprit:

— M. Gridal, qui nous quitte à l'instant, est venu m'apporter une nouvelle d'une importance capitale, que je crois — M. de Vauxchamp sera certainement de mon avis — que je crois, messieurs, devoir vous communiquer immédiatement.

Et sur un signe d'approbation de Robert, elle ajouta:

— Voulez-vous mettre ces messieurs au courant.

Les pièces apportées par Me Gridal traînaient encore sur la table. Vauxchamp en choisit une, expliqua que c'était une lettre adressée par un notaire de Louvain (Belgique) à son collègue de Saint-Hilaire et lut:

"Monsieur,

"Le 4 juillet dernier, M. Aristide Burguet, demeurant avenue de Malines, No 7, à Louvain, m'appelait et me faisait, sous sa dictée, rédiger son testament. M. Burguet étant décédé le surlendemain, le 6 juillet, j'ai l'honneur de vous transmettre une copie de ce testament, par lequel le défunt lègue sa fortune, soit 400,000 francs, par moitié à sa femme et à sa fille.

"Veuillez prévenir Mme Henriette Lebaire, épouse divorcée du testateur, et vous entendre avec elle, pour qu'elle puisse, tant en son nom personnel qu'au nom de sa fille mineure, entrer en possession du legs.

"Je joins à ma lettre quelques mots que M. Burguet a écrits à l'adresse de sa fille et m'a prié de lui faire tenir après sa mort.

"Agréez, Monsieur et cher collègue... etc..."

Quant à la lettre de Burguet à Marcelle, elle était ainsi conçue:

"Ma chère enfant,

"Je sens que je vais mourir et je veux t'envoyer mon adieu... Je te dois de plus une explication.

"Tu apprendras avec étonnement peut-être que je laisse 400,000 francs. Si je n'avais pas fait de testament, tu aurais reçu cette somme intégralement, puisque tu es ma seule héritière. Mais ces 400,000 francs, je les ai volés à ta mère. Je crois donc juste de les partager entre vous deux. Des millions du père Gerbet, c'est probablement tout ce que gardera ta mère. Ce n'est pas beaucoup, mais c'est tout de même mieux que rien et cela augmentera un peu sa modeste aisance, qui

lui semble sans doute bien maigré après les prodigalités de cet hiver.

"Laisse-moi maintenant, ma chère petite Marcelle, te demander bien humblement pardon d'avoir, par ma conduite déréglée, motivé ce divorce qui a détruit ta famille et t'a créé des difficultés que tu n'aurais pas dû connaître. Supplie ta mère de me pardonner aussi les torts que j'ai eus envers elle. Aujourd'hui, à l'approche de la mort, je sens bien que vous êtes les deux seules personnes qui me soient réellement chères. Je vous envoie à toutes les deux mon dernier adieu avec mon dernier baiser.

"Ton père,

A. Burguet."

Henriette essuya furtivement les larmes qui mouillaient ses yeux, puis regarda M. Desnoyers d'un air interrogateur.

— La mort d'un mari est toujours cruelle, madame, dit l'abbé, même d'un mari qui n'était pas sans reproche. Mon premier devoir est donc de vous exprimer mes très sincères condoléances. Mais je crois pouvoir ajouter que cette mort se produit bien à propos pour permettre à un honnête homme et à une honnête femme qui s'aiment, d'être heureux, complètement, sans arrière-pensée, sans regret...

— Alors, interrompit-elle, avant de connaître la mort de M. Burguet, vous considérez notre mariage comme ne remplissant pas les conditions du bonheur parfait?

— C'était, en effet, mon opinion.

— Et vous veniez sans doute, au nom de l'amitié que vous avez pour M. Vauxchamp, mon futur mari, vous veniez sans doute nous prier d'abandonner notre projet?...

— Je l'avoue, madame. Mais, comme vous le voyez, Dieu m'a devancé et a rendu ma démarche inutile. Il ne me reste donc plus qu'à vous offrir mes compliments, mes voeux et ma bénédiction.

— Ainsi soit-il! conclut Mérandal en riant.

* * *

Deux mois plus tard, jour pour jour, les mêmes personnes étaient réunies dans le salon de Maison-Rouge.

Mme Lebaire trônait, en outre, majestueuse et triomphante, au coin du feu; et Marcelle, en grand deuil, allait et venait, un peu inquiète, légèrement mélancolique.

La nuit était déjà close, car on approchait de la Toussaint, quand Me Gridal apparut, portant sous le bras, dans sa serviette de maroquin, le contrat de mariage de M. Robert de Vauxchamp et de Mme Henriette Lebaire.

Lorsqu'il eut donné lecture de la pièce et fait signer tout le monde, il ajouta:

— Maintenant, je réclame le privilège du notaire, formellement reconnu dans les coutumes berrichonnes: celui d'embrasser la mariée. Vous permettez, Monsieur de Vauxchamp?...

— Je ne puis que m'incliner devant les usages.

Henriette tendit sans façon sa joue sur laquelle Me Gridal, avec un plaisir évident, mit un baiser retentissant.

— Est-ce que tous les signataires du contrat jouissent du même privilège? demanda galamment Mérandal.

— Non, monsieur, le notaire seul! fit la jeune femme.

Puis, comme une conversation générale s'engageait entre tous les autres, elle entraîna le baron à l'écart et ajouta tout bas à son oreille:

— Qu'avez-vous donc, vous, depuis

deux heures, à vous montrer tour à tour galant et taquin, exubérant et mélancolique, insouciant et préoccupé?...

— Moi!... Je n'ai rien, je suis comme d'habitude...

— Pas du tout... Donnez-moi un peu votre main...

— Vous voudriez peut-être tirer mon horoscope?... C'est inutile, je sais d'avance ce que vous allez voir dans mon avenir.

— Ah!... Et qu'est-ce donc?

— Vous allez me prédire que je vous demanderai d'ici peu la main de Mlle Marcelle.

— Ce ne serait pas la première fois, dit malicieusement Henriette. Vous pouvez toujours essayer... Vous serez peut-être plus heureux.

— Non, madame, je n'essaierai pas, poursuivit Max après un court silence.

— Pourquoi donc?

— Parce qu'au moment de votre ruine, je me suis conduit comme le dernier des lâches et que je suis indigne maintenant d'épouser votre fille.

— Ecoutez, reprit-elle, voulez-vous me permettre de vous parler en toute franchise?...

— Je vous en prie.

— Eh bien! le scrupule que vous venez d'exprimer, c'est de la vanité déguisée... Vous comparez votre manière d'agir à celle de votre ami de Vauxchamp, la comparaison n'est pas flatteuse pour vous et cela vous humilie. Mais, mon cher monsieur, de ce que vous ne vous êtes pas comporté comme un héros, il n'en résulte pas que vous soyez incapable d'être un bon mari. Votre reculade, à l'époque de notre ruine, s'expliquait, d'ailleurs, jusqu'à un certain point: ma fille n'avait plus rien, vous, vous ne possédez pas grand'chose, et ce n'est pas avec des sentiments qu'on fait marcher un ménage. Aujourd'hui, les conditions sont toutes différentes...

— Je le sais, balbutia-t-il, et cela seul m'arrêterait...

— Non, cela ne doit pas vous arrêter, car je suis sûre que maintenant vous aimez Marcelle assez sincèrement pour l'épouser même sans dot... Allons, avouez-le.

— Il est impossible de lutter avec vous, madame... J'avoue et je me rends. Mais nous n'avons pas encore parlé de l'opinion de Mlle Marcelle, il faudrait peut-être s'en préoccuper.

— Marcelle!... Je suis convaincue qu'elle est toujours toute disposée à devenir baronne de Mérandal... Mais, c'est à vous de le lui demander... Tenez, la voici qui rentre... Je vous laisse.

Voyant que l'entretien de Max et de Marcelle révélait une entente parfaite, Henriette crut pouvoir dire:

— Jeunes gens, à vous, l'honneur! Donnez-vous la main et passez devant. Ce sera le dîner de vos fiançailles... Robert, donnez le bras à ma mère. Moi je fermerai la marche avec M. Grîdal et M. Desnoyers.

— Alors, c'est un nouveau contrat en perspective, dit le notaire.

— Et pour moi, ajouta l'abbé, deux bénédictions au lieu d'une.

Lorsque chacun eut pris place, Henriette, se penchait vers son voisin de droite, murmura:

— Eh bien! Monsieur le curé, que pensez-vous de "la maison du diable"?

— **Vade retro!**... fit l'abbé en riant. J'en pense, Madame, le plus grand bien et j'ai toujours été persuadé, d'ailleurs, que vous sauriez lui assurer une fin fort honorable. Vous voyez que je ne me suis pas trompé.

— FIN —

LE DRAGON VOLANT
PAGE A DÉCOUPER
POUR LES
ENFANTS
DIRECTION
PLIER LA LIGNE
POINTILLÉE, COLLER
DOS A DOS ET FI-
XER LES AILES.

Nos Petits Romans

UNE MERE

PAR DANIEL LESUEUR

I

Oh! maman, voici le facteur! Je le vois au coin de la rue."

La petite fille qui, à genoux sur une chaise devant la croisée, venait de jeter cette exclamation, se retourna vers sa mère. Toutes deux se ressemblaient extraordinairement et,— bien que l'une eût sept ans et l'autre près de trente, — c'étaient deux visages presque pareils, par la finesse des traits, du teint, et par la profonde clarté pure des yeux, des grandes prunelles brunes, transparentes.

Mais ce qui, à ce moment, rendait plus frappante leur ressemblance, c'était une même expression d'anxiété,--surprenante chez la fillette, comme révélant une intuition précoce des tristesses de la vie.

Dans cette modeste salle à manger, où la chaleur d'une matinée de juin pénétrait malgré les volets à demi-clos, il y avait un personnage ; un petit garçon bouffi et maussade, perché sur une chaise que surélevait un vieux dictionnaire de Napoléon Landais. Il regardait Mme Ducros,— la jeune femme,—qui traçait pour lui au crayon un modèle d'écriture. Cet enfant n'était pas le frère de la jolie fillette, ni le fils de la jolie maman et cela se voyait. Un abîme le séparait de ces fines créatures: l'abîme lentement élargi entre deux séries de générations, dont l'une était restée bien près du sol qu'elle cultivait, bien près des boeufs qu'elle menait paître, tandis que l'autre s'était assimilée toutes les délicatesses et toutes les subtilités de la plus haute civilisation.

Le petit Paul était le fils de la bouchère. Et Mme Ducros, cette descendance d'une ancienne famille de bonne noblesse provinciale, en était réduite, — par les conséquences d'un imprudent mariage d'amour, —à lui donner des leçons d'écriture et de lecture, pour que le boucher, à qui elle devait une assez forte somme, ne refusât pas la viande à ses propres enfants.

—"Maman, le facteur vient d'entrer dans la maison d'en face.

—Tu te penches trop, Suzanne," dit la jeune mère, qui pâlissait et croyait sentir sur son propre coeur les pas de cet homme transportant les lettres dans la rue.

La fillette se recula un peu. Ses fraîches petites lèvres s'agitaient dans l'ardeur d'une prière enfantine qu'elle formulait au fond de son âme et qu'elle faillit prononcer tout haut : "Mon Dieu, faites que le facteur ait

une lettre de papa!... Une lettre chargée... Pour que maman ne soit plus triste, et pour que le boulanger ne lui fasse plus de scènes... Mon Dieu, je serai si sage!..."

Mais, brusquement, la bouche naïve s'immobilisa entr'ouverte... Le facteur avait reparu. Il examina l'intérieur de sa boîte, prit un paquet de lettres et de journaux, traversa de son allure rapide et pénétra dans la maison.

—"Ne te penche pas... Ne te penche pas tant, Suzanne?

—Oh! maman, il est ressorti tout de suite... Il ne monte pas!..."

La mère eut un geste de défaillance un hochement navré de la tête, mais elle se reprit d'une secousse.

—"Tu sais que ton papa ne recommande pas toujours ses envois d'argent. Il y a peut-être tout de même quelque chose en bas. Descends chez la concierge, ma chérie."

La petite eut vite fait de dégringoler les quatre étages. Mais elle remonta plus lentement, se glissa par la porte laissée entr'ouverte.

—"Non, petite mère, il n'y a rien."

Et, tout à coup, dans cette imagination de sept ans, une vision terrible se dessina,—le souvenir d'une image représentant un père et des enfants qu'on laissait mourir de faim, dans un cachot d'Italie. Sa chère maman et son frère François, et elle-même, allaient souffrir ainsi, prendre ces horribles figures décharnées? Elle eut un cri d'épouvante:

—"Oh! maman, maman... Est-ce que nous allons mourir de faim?"

Mme Ducros la saisit entre ses bras, déchirée par l'angoisse de sa petite fille, se reprochant de ne pas savoir lui cacher ses inquiétudes.

—"Mourir de faim!... Mais non, ma Suzette. Il n'y a pas de danger!... Est-ce que maman laisserait ses mignons manquer du nécessaire?... N'aie pas peur. Je trouverai ce qu'il faut. Nous aurons peut-être une lettre de papa au courrier de cinq heures. Puis, je chercherai des leçons... Et, cet après-midi, j'irai prier Mme Calmon de nous prêter quelque chose."

La petite fille, aussitôt, se rassura. Elle ne remarqua pas le tremblement qui brisait à chaque mot la voix de sa mère. Elle-même demeurait toute secouée de sanglots, le visage caché contre cette épaule protectrice. Et la jeune mère, aussi longtemps que possible, la retenait, l'enfermait dans son étreinte câline, pour avoir le temps de sécher ses propres yeux.

Car Hélène Ducros était à bout de force. Elle ne pouvait plus soutenir cette lutte contre une sournoise misère qui la minait, elle et ses deux enfants, sous leur apparence de vie tranquille et presque d'élégance. Il faudrait donc avouer leur dénuement, pire que celui des mendiants en guenilles, révéler l'indifférence et l'incurie du père, retirer François du lycée pour le mettre en apprentissage,—lui, cet enfant si bien doué, si délicat, si fier...—Et sa petite Suzette, qu'en ferait-elle? Car elle devrait chercher une place de lectrice ou de gouvernante, s'occuper des petits des autres, renoncer à la joie d'élever sa mignonne!

Une douzaine d'années auparavant, Hélène épousait, dans le triomphant délire d'un amour partagé, un homme qui, cependant, avait presque le double de son âge. Mais, à trente-cinq ans, Francis Ducros était bien fait pour séduire le coeur, même d'une très jeune fille. Sa beauté robuste et brune, sa gaieté pétillante comme la mousse d'un vin capiteux, sa claire et superficielle intelligence, effleurant

tout, en ayant l'air de tout pénétrer, puis un charme indéfinissable, un don de plaire, lui valurent une conquête qui ne l'étonna pas, mais qui lui ouvrit des perspectives de bonheur inconnues. Pour la première fois de sa vie, et par la plus grave des erreurs, Francis Ducros se crut fait pour les joies de la famille. Il demanda Hélène en mariage. La jeune fille était orpheline. Elle n'avait pour tout parent qu'un oncle à la mode de Bretagne, qui annonçait bien haut son intention de doter cete enfant et de lui laisser par testament les soixante mille livres de rente qu'il possédait. Hélène se brouilla avec cet oncle pour épouser Francis Ducros. Elle n'aporta donc à son mari que sa petite fortune personnelle,—une centaine de mille francs, —bientôt mangés en spéculations et en absurdes entreprises.

L'oncle à la mode de Bretagne préjugeait parfaitement que sa nièce faisait une folie. Il n'eut pas le temps d'en voir les suites. Il se fût attendri peut-être. Mais il mourut bientôt après, léguant ses biens à sa ville natale. Quand Francis Ducros connut le testament, il haussa les épaules et dit à sa femme: "Bah! qu'est-ce que cela nous fait? Avant deux ans, nous serons millionnaires."

C'était un esprit chimérique, une âme de joueur. Rien ne l'intéressait en dehors des aventures qui ressemblent à un coup de dé. Pour qu'il fît un effort, il fallait qu'il entrevît, non la rétribution normale de cette effort, mais quelque bénéfice aussi disproportionné que hasardeux. Alors, il tentait la chance, confiant dans le succès, débordant de promesses, associant tout ceux qui l'approchaient à son opulence future, ivre d'espoir, ingénieux, actif même, et surtout prompt à escompter d'avance les richesses dont il allait devenir le maître. Toute leur vie, ses deux enfants,—François et Suzanne,— devaient garder dans leur souvenir l'éblouissement de ces courts intervalles de rêve, où l'on ne parlait que par millions dans le médiocre appartement du quatrième, où nuls vêtements, nuls jouets, n'étaient assez beaux pour eux, où leur petite existence studieuse se transformaient en un congé perpétuel, en une orgie de fêtes foraines, de soirées au théâtre et de dîners au restaurant. Cela durait quelques semaines. Puis, un matin, ils remarquaient que le front de leur père se plissait d'irritation, que leur mère avait les yeux rouges. On faisait en toute hâte les malles de M. Ducros, et l'on s'entassait tristement dans un fiacre pour l'accompagner vers quelque gare. Il partait, en province ou à l'étranger, pour courir après la fortune qui venait de lui faire faux bond. Car jamais il ne restait avec les siens dans les heures tristes. Il embrassait sa femme, ses deux petits,—non sans tendresse, — parlait d'actionnaires nouveaux, d'exploitation de brevets, de Société en commandite, puis, par la portière du wagon, recommandait à Hélène de ne pas indiquer l'hôtel où il comptait descendre. Et ce dernier avis serrait le coeur des enfants, car il leur rappelait et leur faisait craindre de sombres visites d'hommes impolis, qui réclamaient des créances, menaçaient de faire saisir, et s'en allaient sur un mot brutal, laissant dans le logis comme un brouillard de honte, de terreur et de tristesse.

Maintenant que le père arrivait aux grises années de désillusion, d'impuissance, d'amertume, les chimériques entreprises tendaient à verser de plus en plus dans les expédients douteux. Et malgré tout, la mère lut-

tait. Elle luttait pour conserver à ses enfants la tenue morale et physique de petits êtres bien nés, correctement élevés. Elle luttait pour défendre leurs frêles âmes contre les influences démoralisantes, contre les alternatives de privation et de jouissance par où les faisait brusquement passer le caprice paternel. Et elle luttait aussi pour que des yeux étrangers n'entrevissent pas le désarroi de leur existence si difficilement explicable.

—"Où donc est monsieur Ducros?" demandait-on dans la surprise de la rencontrer toujours seule, avec ses deux petits, si distingués, si charmants, malgré leurs vêtements d'anciennes saisons élargis et rallongés jusqu'au dernier fil.

—"Monsieur Ducros voyage pour ses affaires."

Mais, pour éviter la question, Hélène ne fréquentait plus personne. Quelque chose, d'ailleurs, lui faisait plus mal encore: c'était le regard de commisération étonnée ou de curiosité soupçonneuse, dont on examinait son joli visage endeuillé de solitude. Et de secrètes blessures saignaient alors au fond d'elle-même... Car toute place de son coeur avait été meurtrie par ce mari jadis si aveuglement aimé.

A présent, il en arrivait à ne plus répondre lorsqu'elle lui écrivait leur détresse... Ou, lorsqu'elle demandait une petite somme, juste de quoi entretenir le crédit chez les fournisseurs du quartier, M. Ducros lui expédiait quatre pages, annonçant le succès prochain de sa grande affaire et fixant tous les détails de leur luxe à venir.

Or, ce matin-là, comme Hélène s'efforçait de rassurer sa petite Suzane,—tout en ayant la plus grande difficulté à retenir ses propres larmes,—un coup de sonnette retentit à la porte.

—"Ah! enfin... C'est Uzène!..." cria Paul,—qui s'ennuyait devant sa page d'écriture.

Il dégagea ses jambes du barreau de chaise, se laissa glisser du haut du Napoléon Landais, et courut dans le corridor. Sans même songer à gronder l'enfant, Mme Ducros se leva pour aller ouvrir. Car, depuis quelque temps, elle avait congédié jusqu'à la femme de ménage qui la servait durant la matinée.

C'était, en effet, le garçon de la boucherie qui venait, comme d'habitude, chercher Paul, après avoir livré sa marchandise.

—"Voici les côtelettes," dit-il à Mme Ducros. "Mais c'est les dernières, qu'a dit la patronne... Et voilà une lettre. Allons, viens-tu, toi, p'tit gosse?..."

Il prit la main de Paul, affermit sa manne sur sa tête et disparut.

Hélène lisait:

"Madame,

"Croyez bien à mes regrets. C'est mon mari qui veut que nous retirions le petit pour le mettre à l'école. Comme vous ne pouvez donner aucun acompte, ses leçons reviennent trop cher. Et c'est inutile, madame, de venir chercher de la viande. Mon mari dit qu'il ne peut plus vous en fournir. Je vous salue."

—"Plus de viande!..." murmura Hélène. "Et mon pauvre François qui en a tant besoin!"

Elle restait immobile, ce papier entre ses doigts tremblants. Mais des pas grimpaient lestement l'escalier, enjambaint les marches deux à deux.

—"Voici François qui revient du lycée!..." s'écria Suzanne.

La petite ouvrit la porte et prononça dans un rapide chuchotement:

—"Papa n'a rien envoyé, et le boucher refuse la viande. Mais maman a dit qu'elle trouvera quelque chose cet après-midi.

—Mon pauvre enfant, comme tu as chaud!" dit la jeune mère.

—"Pour sûr", dit François. "J'ai joliment couru."

Il ne dit pas pourquoi il s'était hâté par une pareille chaleur. Comme sa mère, comme Suzanne, il espérait ce matin-là quelque chose du père. Il avait arpenté les trottoirs brûlants, de ses grêles jambes de garçonnet, en se disant des choses puériles: par exemple, que si le premier passant qui tournait la prochaine rue portait un chapeau de paille, c'est que la lettre chargée serait venue. La phrase de sa soeur lui fit l'effet d'un grand coup qui l'aurait jeté dans un trou noir. Mais il se tut: car c'était un garçon fier et renfermé, d'une fermeté extraordinaire pour ses onze ans. Il repoussa un peu brusquement la main de sa mère, qui essuyait son grand front réfléchi et ses joues pâlottes. Puis il entra dans la salle à manger.

—"Il ne faut pas me parler, Suzon. J'ai beaucoup à faire: une version, un exercice et un pensum.

—Un pensum! s'écria Hélène.

—"Oui, mère. Je n'ai pas bien tracé sur le tableau la marche d'Alexandre, parce que je n'ai pas l'atlas.

—"Mais tu aurais dû dire au professeur que tu ne l'as pas."

François eut un léger mouvement d'épaules.

—"Puisqu'on nous a recommandé plusieurs fois de nous le procurer. J'aurais été puni tout de même."

—"Veux-tu que j'écrive un mot à ton maître?.... Que tu l'auras plus tard, que je n'ai pas encore pu faire la dépense?"

Le blanc visage délicat du petit garçon devint pourpre.

—"Oh! non, maman, je t'en supplie!..."

Ah! tous les pensums du monde plutôt que d'avouer sa misère!... Et dans ce lycée Condorcet surtout, dans ce lycée d'enfants riches!... Mon Dieu! il croyait déjà voir s'apitoyer le regard de son professeur. Puis, ses camarades... Si ses camarades devinaient...

Il s'assit devant un petit bureau qui, dans un coin de la pièce, avec un tabouret et un casier de livres, formait son domaine respecté. Et là, muet, presque sombre, sans un mouvement de distraction, il travailla. Hélène sortit de la pièce. Bientôt on entendit un bruit de charbons remués dans la cuisine, le court halètement poussif d'un soufflet, puis le grésillement des côtelettes. Pendant ce temps, Suzanne mettait le couvert. Elle essuyait la toile cirée de la table ronde, prenait les objets dans le buffet,—avec un va et vient très léger de ses petits pieds et des précautions infinies, car François n'aimait pas entendre du train autour de lui quand il faisait ses devoirs.

Et, par les persiennes entre-bâillées, la grande chaleur, la grande lumière et le grand silence de la rue tranquille filtraient dans cet anxieux logis, et semblaient prendre la forme et la couleur de leur chagrin pour ces trois êtres si raisonnables et si tristes.

II

Maman, dit la petite Suzanne,— en se précipitant dans la pièce, une heure après le déjeuner,— "maman, François aura son atlas! Il va l'avoir tout à l'heure!"

Elle remontait de la cour où la concierge lui permettait de jouer, et où Mme Ducros l'envoyait, après les repas, courir autour d'une pelouse ronde, grande comme une roue d'omnibus.

—"Oui," continua l'enfant toute triomphante. "J'ai rencontré dans l'escalier monsieur Princet, le propriétaire. Il a l'atlas. Il a appris dedans quand il était petit. Il va le prêter à François."

Le fin visage de la mère se colora au nom de M. Princet.

—"Tu as donc bavardé? dit-elle.

Mais François bondissait de sa chaise avec une exclamation de gamin, peu habituelle chez lui, signe d'une joie violente.

—"Il va me prêter l'atlas?... Ah! veine, alors!..."

Puis ses grands yeux foncés s'assombrirent.

—"Mais ça ne peut pas être le même... Quand il était petit!... Ah! bien vrai!... Il doit y avoir longtemps!"

Cependant l'on frappait à la porte extérieure. La cuisinière de M. Princet parut. Elle apportait l'atlas. Un beau volume, d'un jaune flambant, dont la couverture neuve sentait encore la colle. Et c'était bien l'ouvrage officiel pour la classe du petit Ducros. C'était même la dernière édition. M. Princet faisait dire qu'il n'en avait plus besoin, que l'enfant pouvait le garder.

Quand la cuisinière fut partit, François n'avait pas encore ouvert la bouche. Pâle de bonheur, il feuilletait ce grand volume...

Et son coeur se dilatait en reconnaissant les couleurs des cartes, les dimensions du texte, les légendes, tout ce qu'il considérait depuis tant de jours,—dévoré d'admiration et de désir,—par-dessus l'épaule de ses camarades ou bien à l'étalage du libraire.

—"Oh! maman," dit-il enfin d'une voix frémissante," vois donc! Dans ce coin du cartonnage, ce carré de papier collé... C'est le libraire... tu sais bien, passage du Havre... C'est le fournisseur des élèves, à Condorcet Monsieur Princet vient de faire acheter l'atlas, ce n'est pas possible autrement. Ah! le brave type! Ah! qu'il est donc gentil!... Mais tu ne dis rien, maman?

Hélène, immobilisée sur sa chaise, les sourcils tendus, la bouche serrée, regardait son fils... puis l'atlas... puis son fils... Tantôt elle paraissait prête à parler, tantôt elle se contenait pour réfléchir encore.

A la fin, elle murmura:

—"C'est ma faute. J'aurais dû lui parler nettement. Il y a de la déloyauté dans ma faiblesse."

Et tout haut:

—"Mon enfant, je vais écrire un mot à monsieur Princet. Tu le lui descendras, et tu lui rendras l'atlas.

—Oh! maman..."

La consternation du petit garçon fit hésiter Mme Ducros.

—"Au fait, oui... Garde-le. Qu'en ferait-il de cet atlas? Mais, écoute, François... Et toi aussi Suzanne... Vous m'entendez bien? Je désire que vous n'acceptiez plus rien de monsieur Princet. D'ailleurs, j'entrerai pour lui parler en descendant."

Comme ses enfants la regardaient avec surprise et curiosité, elle ajouta:

—"Vous comprenez, nous lui devons déjà trois termes... Ce n'est pas délicat de recevoir encore ses cadeaux."

Les yeux de François restaient fixés sur sa mère. Il s'étonnait qu'elle dit avec agitation des choses si simples. Ce n'était pas un enfant soupçonneux ni méfiant. Mais il avait l'habitude d'être traité par Mme Ducros en camarade raisonnable, en confident, même en conseiller parfois, et, quand par hasard, elle essayait de lui cacher quelque chose, il s'en apercevait fort bien.

Hélène, embarrassée par le regard de son fils, et malgré la certitude où elle était qu'il ne pouvait deviner ses débats intérieurs, sentit qu'elle avait laissé voir trop de préoccupation pour ne pas, maintenant, dire, au moins en partie, la vérité.

—" Ecoute, mon petit François... Je ne t'en ai pas encore parlé... Mais nous allons êtreobligés de quitter cette maison.

—Pourquoi donc, mère? Puisque monsieur Princet nous fait crédit.

Précisément... Tu vois comment vont les affaires de ton père... Nous laissons s'accumuler une dette que nous n'acquitterons jamais. Ton pauvre papa serait assez faible pour profiter de cette complaisance. Mais nous devons avoir du courage pour lui, mon fils. C'est une question d'honneur... D'ailleurs, tu ne sais pas quelles conséquences!..."

Elle s'interrompit, entra dans le détail de leur situation.

—"Le loyer est trop lourd nour nous... Douze cents francs!... La plus belle pièce ne nous sert pas depuis que nous avons vendu nos meubles du salon. La chambre de papa n'est pas souvent occupée... Pour moitié prix nous nous logerons dans un quartier moins central. D'ici octobre, papa ou moi nous trouverons de quoi payer le déménagement... Je vais chercher des leçons... Ah! mes petits, je serai encore trop heureuse que nous puissions rester ensemble dans le moindre trou! Car je tremble à l'idée qu'il me faudra peut-être accepter une place à demeure quelque part, retirer François du lycée...

—Oh! maman", s'écria François... "J'en mourrais!..."

Suzanne éclata en sanglots.

Hélène, dont la voix s'était brisée, fit un effort. En un instant elle eut recouvré son calme:

—"Eh bien! mes chéris, eh bien! J'étais un peu émue, mais c'est fini... Vous verrez que tout s'arrangera. D'abord je vais chercher un travail qui me permette de rester avec vous, tout en payant le lycée de François. Ah ! quel malheur qu'il ne puisse pas concourir pour une bourse! Il passerait si bien l'examen ! Mais quel prétexte pour demander cette faveur, avec un père et une mère qui se portent bien et qui sont censés travailler? Ah! je vais battre le pavé pour obtenir quelque ouvrage. Et nous nous en tirerons.

—Oui, nous nous en tirerons," répéta François de sa voix expressive. "Et je serai si tôt grand! Oh! pourvu seulement que je puisse continuer mes études! Tiens, maman, viens donc regarder ma version."

Hélène, pour surveiller les devoirs de son fils, apprenait le latin en même temps que lui. Elle possédait mieux que de l'instruction, elle avait au plus haut degré ce don éducateur naturel aux femmes, mais que la complication des programmes et les exigences des brevets tendent à leur enlever en détruisant leur ingénieuse souplesse d'esprit et en les éloignant trop de l'enfance. Celle-ci était une médiocre savante et une merveilleuse institutrice. Pourtant elle espérait à

peine trouver des leçons, même auprès de jeunes enfants, parce qu'elle ne possédait que le diplôme primaire. Les mères bourgeoises, étant incapables de distinguer la valeur personnelle d'un professeur, s'en rapportant à l'étiquette. Hélène le savait bien. Cependant elle donnait une leçon,— deux fois par semaine,— chez Mme Calmon, une femme de gros commerçant. Avec tous les travaux du ménage, la confection de leurs effets, ravaudages patients dans des fantômes de bas et de chemises, les répétitions de François et l'éducation de Suzanne, Mme Ducros exécutait ainsi plus de travail que dix chefs de bureau, même décorés. Cependant elle comptait, socilalement, parmi les "dames" inoccupées. Il s'agissait aujourd'hui de trouver "quelque ouvrage". Pour cela elle comptait s'adresser à Mme Calmon. Mais d'abord, elle voulut s'arrêter au premier étage pour parler à M. Princet, le propriétaire.

François était parti pour le lycée. Mme Ducros mit son chapeau et Suzanne l'accompagna dans le corridor, pour fermer la porte derrière elle.

—"Sois bien sage, ma mignonne," dit la mère en l'embrassant. "Tu sais ce que au as à faire pour cet après-midi. Quand tu auras fini ta couture et tes leçons, tu pourra jouer. Et si ton frère rentre avant moi, fais-le penser à changer de vêtements. Apporte-lui sa vieille veste et son pantalon de toile. Soigne-le comme une bonne petite femme. Adieu. Je reviendrai avec de bonnes nouvelles, je l'espère bien."

Elles s'embrassèrent encore. Et la petite fille de sept ans,—la petite fille que préoccupait, au milieu de sa tâche l'idée que le boucher refusait la viande, que le boulanger faisait des scènes, et que papa n'envoyait plus d'argent,—la petite fille s'assit dans la salle à manger, toute seule et pleine d'application, devant un ourlet à finir.

Au premier étage, Mme Ducros sonnait à la porte de son propriétaire.

Au lieu de ses quatre pièces, à elle, dont l'une,—le salon,—était démeublée, et dont une autre, la plus belle, —la "chambre de papa" — ne servait que bien rarement, l'appartement de M. Princet comprenait cinq chambres élégamment meublées, aux tentures sombres, aux tableaux excellents et rares, aux étagères bizarres encombrées de bibelots de prix.

M. Princet était veuf, mais non point inconsolable. C'était un homme d'une cinquantaine d'années, qui avait eu de la beauté, de l'esprit, avec un certain tour chevaleresque dans l'imagination. Tout cela avait grisonné, tout cela s'était un peu ridé et alourdi. Mais il gardait encore, au lieu de beauté, de la tournure; au lieu d'esprit, un rabâchage d'assez bon ton; au lieu de dispositions chevaleresques, une galanterie qui savait choisir et se montrer généreuse à bon escient.

Quand son domestique vint lui dire que Mme Ducros l'attendait au salon, il lisait un journal, étendu sur un divan de son fumoir. Il était en veste légère de flanelle blanche. Il fumait. Sur un escabeau turc, incrusté de nacre, se trouvaient, à portée de sa main une tasse de café vide et un petit gobelet d'argent plein de kummel.

Il sauta sur ses pieds précipitamment:

—"Mon veston, Bertrand..." dit-il, vite et bas.

Puis il se regarda dans la glace, passa la main sur les courtes touffes crêpelées de sa chevelure, presque blanche mais bien fournie, et sur sa fine barbe fourchue, d'un gris très

sombre encore. Sous les sourcils noirs ses yeux glauques, pointillés de taches fauves, restaient clairs et câlins. Mais il eut le regret de constater qu'un déjeuner copieux par cet après-midi brûlant, avait légèrement congestionné ses pommettes ainsi que le bout de son nez au dessin classique. Pourtant, le veston bleu marin, presque noir, sembla lui pâlir un peu le visage et lui amincir le torse. Quand il l'eut endossé, M. Adolphe Princet sourit à son image et se sentit plus sûr de ses moyens.

—"Voyons," se dit-il, "peut-être le moment est-il enfin venu."

Dans le salon, Hélène lui parut encore plus jolie que de coutume. C'était bien la femme qui devait plaire à ce délicat, avec son élégance de corps et d'âme, que la modestie de sa toilette et la timidité de ses yeux rendaient encore plus apparentes.

—"Monsieur, vous avez donné un atlas à mon fils...

—Ne parlons pas de cela, chère madame.

—Mais nous sommes vos débiteurs. Nous vous devons trois termes...

—Je vous en prie?..."

Elle hésitait. Ce qu'elle avait à dire lui paraissait bien embarrassant, maintenant qu'elle était en face de lui. Mais il rendit la situation plus nette, en s'écriant, avec un regard d'admiration tendre:

—"Vous savez bien tout ce que je voudrais faire pour vous, si seulement vous me le permettiez.

—Oui, monsieur," dit-elle, d'une voix ferme et avec un regard direct. "Je le sais... je vous crois... Et c'est justement pour cela qu'il serait déloyal à moi d'accepter de vous la moindre chose... Vous êtes le seul homme à qui nous ne puissions pas devoir d'argent. Dès que je serai en mesure de m'acquitter, je m'acquitterai..."

Il eut un geste pour la supplier, de se taire.

—"En attendant, comme je ne veux pas augmenter notre dette, je viens vous prier de recevoir mon congé pour le mois de juillet.

— Ah ! madame," répliqua-t-il, d'un air blessé," je n'ai pas mérité cela! Ai-je mis la moindre condition offensante aux petits services que j'ai pu avoir l'occasion de vous rendre ? J'ai considéré que l'honneur de vous obliger momentanément dépassait de beaucoup leur valeur. Je vous ai exprimé les sentiments de... les sentiments très vifs que vous m'avez inspirés... Mais j'ai conscience de ne vous avoir jamais manqué de respect, de n'avoir pas même abusé de notre voisinage pour vous rencontrer plus souvent...

—C'est vrai, monsieur, dit Hélène.

—"Ah! vous en convenez ! Mon Dieu, que cela me fait plaisir!"

Il lui tendit la main d'un geste si spontané, si apparemment involontaire, que Mme Ducros lui donna la sienne. Mais lorsque M. Princet eut saisi cette petite main, qui tremblait de gêne et de timidité, il la retint, la serra, baisa le gant qui la couvrait, et perdant du coup sa voix contrainte et son attitude correcte, il s'écria, tout bouleversé:

—"Ah! méchante, méchante !... Pourquoi me faites-vous tant de mal?"

Hélène retira sa main et se leva.

— "Vous voyez bien, monsieur," dit-elle, "que cette situation ne peut durer. Je serais pire que la femme qui se donne pour de l'argent, si j'acceptais vos services en sachant bien que jamais..."

Il protesta. Il ne voulait pas l'entendre parler ainsi. Des services!... Mais ceux-là ne comptaient seulement pas. Ah! si elle voulait le considérer vraiment comme un ami, alors, en effet, il pourrait peut-être essayer de lui être utile... A elle, et surtout à ses enfants.

—"Ils sont si charmants!... J'aimerais votre François comme un fils. Il a une intelligence rare, véritablement. Avec mes relations, ma petite fortune, j'aurais du bonheur à pousser ce garçon-là. Et nous en ferions quelqu'un, cela n'est pas douteux."

Hélène Ducros rougit d'ambition et d'orgueil maternels. Puis presque aussitôt, elle pâlit, comme prête à défaillir. C'était la tentation suprême... C'étaient des paroles de ce genre qui la faisaient s'interroger avec angoisse dans le silence des nuits, se demandant où était le devoir? Cette fois encore, l'héréditaire tradition de plusieurs générations à l'esprit honnête, à l'imagination et à la conscience saines,—cet instinct inné qui lui donnait l'horreur et le mépris des péchés de la chair,—la souleva dans une révolte.

—"Non, monsieur," dit-elle vivement. Mon fils ne fondera pas son avenir sur le déshonneur de sa mère."

M. Adolphe Princet eût un petit rire d'irritation et d'ironie.

—"Oh! oh! voilà de bien grands mots," reprit-il avec le ton d'indulgence moqueuse dont il eût accueilli des impertinences de petite fille." Mais vous ne connaissez donc pas la vie, ma pauvre enfant?.."

Tous deux se regardèrent en silence durant quelques secondes, puis le propriétaire ajouta d'un air froid:

—"Je vous souhaite, madame, de mener à bien l'éducation de vos enfants sans accepter aucun compromis plus humiliant que ne le serait une amitié avec le galant homme que je crois être."

Comme elle se taisait toujours, il ajouta, désappointé et amer:

—"Vous recevrez des propositions plus offensantes que l'offre de ma très respectueuse, très profonde et très sûre affection..."

Elle balbutia quelques protestations d'estime, mais elle insista au sujet du congé.

— "Certainement, certainement, vous aurez l'acceptation, chère madame, vous l'aurez à temps." dit M. Princet, glacial, en l'accompagnant jusqu'à la porte.

III

Dans la rue, l'atmosphère cuisante et sèche brûla le visage d'Hélène. Elle ouvrit son en-cas de soie marron — pointillé de petits trous à l'usure des plis,—mais une chaleur gênante lui resta aux joues, quand même. Elle avait à l'âme une douleur indéfinissable et profonde. Et elle s'étonnait que l'accomplissement de son devoir la laissât si éperdue, si malheureuse. Où donc était la force allègre qu'elle avait tout à l'heure, après avoir embrassé Suzanne, et lorsqu'elle descendait l'escalier?

Mme Calmon, la personne chez qui elle donnait des leçons deux fois par semaine, demeurait tout près. Hélène était sûre de rencontrer cette dame, occupée aux préparatifs de son départ pour la campagne.

On la reçut dans un petit salon aux persiennes closes, aux meubles vêtus de housses, au lustre enveloppé de gaze. Les rideaux étaient dépendus, les tapis enlevée. Une odeur d'encaus-

tique montait du parquet luisant.

Mme Calmon fut surprise de la voir. On ne l'attendait que pour la prochaine leçon à Maisons-Laffitte. Alors Hélène expliqua que les affaires de son mari marchaient moins bien qu'il n'avait espéré. Elle avait eu de mauvaises nouvelles et se décidait à chercher d'autres élèves. Si Mme Calmon était assez bonne pour la recommander.

Cette dame s'écria que cela tombait très bien. Justement, une de ses amies venaient de louer une villa voisine de la sienne, à la campagne. Deux petites filles charmantes, dont l'aînée va déjà au cours en hiver, mais qui n'ont personne pour les faire travailler un peu durant les vacances. Attendez. Je vais vous donner un mot pour la maman. Et vous viendrez le même jour que pour ma Simone. Nous vous rembourserons par moitié les frais de chemin de fer. Ce sera autant de gagné pour cette dame et pour moi."

"Quel bonheur!" se disait Hélène, tout de suite réconfortée. "Ce sont les petits qui vont être contents quand je rentrerai!"

Elle regardait par la glace sans tain Mme Calmon qui, maintenant, griffonnait sur un coin de table, dans une pièce voisine, tout encombrée de malles.

"Ma foi, je n'ose pas lui emprunter vingt francs", se dit-elle encore. "Non, je n'ose pas. Je m'arrangerai pour ce soir. François a des vieux livres de classe qu'il ira vendre au bouquiniste. Il en tirera bien une vingtaine de sous pour dîner. Et peut-être que demain nous recevrons enfin quelque chose du père."

—"Voilà," dit Mme Calmon, revenant vers elle, sa lettre à la main— "Mme Duvernier... C'est une jeune femme très élégante, répandue... Ce sera excellent pour vous d'entrer dans cette maison-là.

—La rencontrerai-je à cette heure-ci?" demanda Hélène.

—"Oh! je le crois. Il fait si chaud! Qui est-ce qui voudrait se promener maintenant? Mais allez-y tout de suite avant l'heure du Bois."

Hélène, qui ne connaissait guère "l'heure du Bois", se mit à marcher très vite, prenant au plus court, sans même chercher l'ombre, à travers les rues blanches et grésillantes, où roulaient des fiacres somnolents, et où les passants s'épongeaient le front en manquant leurs talons dans l'asphalte amolli.

Quand elle parvint à l'adresse indiquée, elle dut attendre, pour entrer sous la porte cochère, qu'une voiture fût sortie. C'était une victoria parfaitement attelée, au fond de laquelle s'alanguissait une femme jolie comme un bibelot d'art dans sa claire toilette raffinée, une séduisante rousse, aussi savamment provocante d'aspect que volontairement dédaigneuse d'attitude et de regard. Elle s'abritait sous une immense ombrelle de crêpe lisse et de point à l'aiguille sur laquelle flottaient des grappes de glycine.

Le fracas de cette voiture sous la voûte vibrait encore, lorsque Hélène demanda au concierge:

— "Madame Duvernier, s'il vous plaît?

—Madame Duvernier, sort à l'instant," dit l'homme au bonnet grec, à qui cette voix timide n'avait pas fait lever les yeux de dessus son journal.

"Je reviendrai demain matin," se dit Hélène. Et elle repartit, d'un pas lassé, le long des trottoirs, où l'ombre s'élargissait. Son cœur se serrait

de nouveau d'une crainte vague. Tout lui semblait plus triste et plus inquiétant, parce qu'elle n'avait pas rencontré cette dame. Demain, peut-être, la place serait prise. Une fièvre lui picotait les veines à l'idée de ces longues heures qui allaient se dérouler avant qu'elle fût denouveau dans cette rue, à cette porte.

Car ceux à qui la vie est dure frémissent toujours anxieusement dès qu'elle semble, cette vie méchante, froncer seulement le sourcil. Ils sont comme les enfants d'une marâtre, à qui le moindre geste de la mégère promet plutôt des coups que des caresses.

—"Oh! petite mère," dit Suzanne, quand Hélène rentra, un peu après cinq heures, "le facteur est venu... Il avait une lettre chargée!... Et tu n'étais pas là pour signer sur le livre! Il reviendra demain matin.

—Vraiment?" s'écria Hélène... Tu es bien sûre?... François l'as-tu vue? Avez-vous regardé l'enveloppe? Etait-ce l'écriture de papa?

Les deux enfants l'affirmèrent. Et la maman n'eut pas le courage de les gronder pour avoir ouvert la porte en son absence, bien qu'elle en eût souvent prononcé la défense expresse. Mais ils la guettaient tous deux à la croisée, un peu inquiets de sa longue absence, quand ils avaient vu entrer le facteur. Ils savaient bien que c'était lui lorsqu'il avait soné.

—"Et la lettre," dit Suzanne en écartant ses deux petits bras,— "la lettre était grande comme ça!..."

Cette dimension inusitée atténua la joie de la mère. Son instinctive peur la reprit devant cette forme de l'inconnu.

Le lendemain, avant huit heures, un coup de sonnette fit éclater son carillon brusque dans le petit appartement. C'était la lettre. Les deux enfants haletaient en regardant les cinq cachets rouges, tandis que leur mère cherchait la place où mettre son nom sur le registre sali du facteur.

Enfin, l'homme s'en alla. Tous trois, avant même de toucher à l'enveloppe, s'embrassèrent comme des naufragés qui aperçoivent une voile.

Puis Hélène ouvrit le pli volumineux.

Elle en tira une courte lettre et cinq grandes feuilles de papier, bariolées de caractères bleues et rouges, parmi lesquels couraien t des traces pâles de filigranes. Le bas de ces feuilles portait le quadrillage de coupons à détacher.

Voici ce que disait la lettre:

"Ma bonne amie,

"Impossible de t'envoyer de l'argent. Mais, sois tranquille. Voici quelque chose qui vaut mieux. Ce sont cinq actions de ma fameuse Société des Cuirs artificiels, Société que l'étroit fanatisme des éleveurs et des corroyeurs et l'aveuglement du public ont empêchée de fonctionner jusqu'à ce jour, mais qui enrichira la France avant qu'il soit longtemps. Chaque action vaut cinq cents francs. Ce sont mes dernières, et je m'en sépare à regret, car elles auront triplé de valeur d'ici quelques mois. Mais il faut bien vivre. C'est notre malheur, à nous autres grands inventeurs, ce boulet des nécessités quotidiennes que nous traînons après nous. Les femmes ne comprennent pas cela. Toi-même, chère amie, qui es si économe, comment ne t'arranges-tu pas de façon à m'épargner ces incessantes demandes d'argent? Il me semble que je t'ai envoyé cinquante francs il n'y a pas trois semaines.

"Enfin, cette fois-ci tu ne te plaindras pas. Voici ce que tu vas faire. Vends ces cinq actions à Mme Calmon. Qu'est-ce que c'est que deux mille cinq cents francs pour son mari? Et je te dis qu'avant un an il en toucheras plus de sept mille! (N'est-ce pas exaspérant d'y songer?)

"Sur ces deux mille cinq cents francs, ma chère Hélène, garde cinq cents francs, et expédie-moi les deux mille autres, dont j'ai absolument besoin.

"Je t'embrasse et les enfants.

"Bien à toi,

"Francis Ducros."

Malgré sa répugnance pour la démarche que lui dictait son mari, Hélène connaissait assez peu les affaires pour l'exécuter sans trop d'embarras ni d'inquiétude. Elle se rendit chez Mme Calmon. Cette dame regarda les actions d'un air d'étonnement et de défiance, prit du bout des doigts et parcourut avec un demi-sourire la lettre de M. Ducros, qu'Hélène avait apportée pour bien la convaincre du magnifique bénéfice à réaliser, puis répondit d'une voix pointue:

—"Veuillez me confier tout cela, madame. Quand Monsieur Calmon rentrera pour déjeuner je lui en parlerai. Et vous aurez notre réponse cet après-midi.

— Voudrez-vous dire à Monsieur Calmon" insista Hélène, "que mon mari a la plus grande confiance dans les cuirs artificiels. Le roi des Belges s'est intéressé à l'entreprise, et devait même décorer M. Ducros à ce sujet."

Elle allait s'éloigner. Mme Calmon la rappela.

—"Et bien, et madame Duvernier, l'avez-vous vue?

Elle n'était pas à la maison. Mais j'y retourne à l'instant même.

—Je crois que c'est inutile," prononça sèchement Mme Calmon. "On m'a dit, hier, qu'elle avait engagé quelqu'un."

Consternée par ces paroles, Hélène courut cependant chez Mme Duvernier. Comme elle montait le large escalier de struc, où le tapis était remplacé pour l'été par une toile blanche à bordures rouges, elle vit sortir de l'ascenseur une grosse personne, de tournure affreusement commune, et qui, non sans peine, se dégagea de l'étroite cabine. Cette visiteuse, — qu'elle eût trouvée plus à sa place dans l'escalier de service,— s'arrêta précisément devant la porte de Mme Duvernier. Quand le valet de chambre ouvrit, elle entra tout droit, comme une habituée de la maison.

Le domestique, pour aller prévenir sa maîtresse, laissa Hélène dans une antichambre, où se dressait un poêle ancien, en faïence de Delft, et où des palmiers en caisse développaient leurs verts éventails.

Mme Duvernier parut. C'était la jeune femme de la victoria,— tout aussi jolie que la veille, de sa même beauté d'objet de luxe, dans son long peignoir de surah héliotrope, garni de dentelles de Venise. Elle avait à peine commencé de parler à Hélène qu'une femme de chambre vint lui rappeler respectueusement, à voix basse, que Mme Gigoux était là et ne pouvait pas rester une minute plus tard que la demie.

—"Elle dit que la duchesse de Léoben l'attend à cette heure-là, et que, tout de suite après, elle a la princesse de Mervetti."

Mme Duvernier se tourna vers Hélène.

— "Eh bien! voulez-vous passer dans mon cabinet de toilette?"

Puis, tout en longeant un corridor, elle expliqua:

— "C'est ma manicure... Vous m'excuserez si je la laisse travailler devant vous. Elle prend cinq francs les vingt minutes... Et si je perds ce temps-là, je lui dois quand même la séance... Elle est attendue dans dix maisons tous les matins, et son fiacre est à la porte."

Dans le grand cabinet de toilette, aux vastes glaces, aux claires tentures, devant le guéridon de laque blanche couvert d'accessoires en écaille, Mme Duvernier prit place sur un fauteuil, que tout près d'elle Mme Gigoux s'installait sur une chaise basse.

Hélène s'assit également.

— "Vous enseignez depuis longtemps?" demanda la jolie dame, en trempant le bout de ses doigts dans une petite vasque en argent pleine d'eau tiédie.

— "Non, madame. Je n'ai jamais eu d'autres élèves que mes enfants et la petite fille de Mme Calmon. Aussi, je ne prétends donner que des répétitions pour des cours, ou des leçons élémentaires.

— Vous avez votre brevet supérieur?

—Non, madame, je n'ai que le brevet simple. Mais, madame, ajouta vivement Hélène en voyant les gracieux sourcils se foncer,—"je croyais que vos fillettes avaient cinq et sept ans. Mon fils en a presque douze. Il est le premier de sa classe, en quatrième, au lycée. Et je lui explique tout, même le latin.

—Mme Duvernier, dit la manucure, qui en ce moment, taillait de petites peaux autour des ongles fins,—"je ne puis rien faire de vos mains aujourd'hui. Elles ont été négligées trop longtemps.

—Oh! madame Gigoux, voici seulement quinze jours!... Et la semaine dernière c'est vous qui n'avez pas pu venir.

—Je crois bien... vous m'avez écrit pour changer mon heure! Et vous demandiez précisément celle de madame la comtesse de Croix Mauvert.

—Mais ma femme de chambre les a entretenues," murmura timidement Mme Duvernier.

—"Votre femme de chambre!..." s'écria la manucure avec un redressement de tête indigné, et l'accent du plus absolu mépris.

—"Je sais bien que ce n'est pas la même chose..."

Mme Gigoux ne daigna pas relever cette phrase, prononcée du ton le plus humble et le plus conciliant. Avec un air indicible de dignité, elle se mit à enduire les ongles d'une pâte rouge, puis à les frotter avec une peau.

—"Ah!" reprit Mme Duvernier,—afin de rentrer en grâce auprès de cette artiste qui savait perfectionner les mains des duchesses,—"ah! je n'ai eu que des ennuis le jour où j'ai manqué votre séance! Je donnais un grand dîner. C'est pour cela que je voulais que vous fissiez mes mains de matin même... Et j'avais aussi écrit à Marius de venir m'onduler. Je n'ai pas pu l'avoir non plus.

—Vous l'avez averti trop tard?

—Non, mais je suis une ancienne cliente. Je ne lui donne que vingt francs par ondulation. Alors, il me lâche un peu. On le gâte. C'est assommant! La princesse de Mirvetti lui donne deux louis quand il va chez elle. Quarante francs, hein, pour une demi-heure! Moi mon mari ne dirait

rien, mais je ne trouve pas ça raisonnable. Il faudra y venir, pourtant."

Hélène, qui écoutait, surprise, eût un battement de coeuf joyeux. Cette aimable jeune femme riche, payant si largement ceux qui prétendaient embellir son corps, serait généreuse lorsqu'il s'agirait de l'esprit de ses enfants. Aussi elle se sentit le courage de formuler pour ses cachets un prix dont elle avait presque honte, tant il lui semblait énorme : cinq francs l'heure!

—"Oh! mais," dit sèchement Mme Duvernier, c'est bien cher!... Madame Calmon, dans sa lettre, ne me parle pas de ce prix-là. Cinq francs!!... Et vous n'avez que le brevet élémentaire!... Je trouverai des agrégées dans ces conditions! J'ai une amie dont l'institutrice a le brevet supérieur. Elle vient de deux heures à six heures, tous les jours, pour vingt-cinq francs par mois. Je ne puis rien décider... Il faut que j'en parle à mon mari."

C'était portant le même mari qui trouverait tout simple qu'on donnât quarante francs pour une demi-heure du coiffeur Marius. Hélène se garda d'énoncer cette remarque. Elle n'osa même pas rabattre son prix, comme elle eût cependant bien voulu le faire. Elle aurait donné la leçon pour 3 francs plutôt que de la manquer. Mais elle ne sut pas comment s'y prendre. Le vague souvenir des marchandes des quatre saisons qui, parfois, criaient derrière elle: "Allons, eh ben! v'nez, prenez tout d'même, la p'tite dame", l'empêcha de trouver une formule convenable de rabais. Elle se leva en disant qu'elle attendrait la réponse.

Mme Duvernier sonna pour qu'on lui montrât le chemin.

Hélène rentra le coeur lourd.

Dans l'escalier de sa maison, elle rencontra M. Adolphe Princet. Il s'arrêta, lui serra la main, prononça quelques mots. Elle fut soulagée de lui trouver son expression habituelle, et non pas l'air tendu qu'il avait hier après leur explication. L'adoration contenue, respectueuse, de cet homme aux façons charmantes, dont toute la personne avait quelque chose de recherché, de fringant, lui caressa secrètement le coeur—son pauvre coeur inquiet et froissé. Le sentiment humilié qu'elle emportait de sa fâcheuse négociation sous les regards dédaigneux de la manucure, s'effaça presque. Elle n'était plus la chose repoussée et meurtrie de tout à l'heure. elle était la jolie femme à qui l'on fait la cour. Lui s'attardait, tout en descendant quelques marches, levant encore les yeux vers elle. Et Hélène, regardant de haut ce torse renversé dans un geste assez souple, ce visage mat sous le chapeau de soie luisant et ce sourire sensuel parmi le hérissement coquet de la moustache encore foncée, dominant la jolie fourche faunesque de la barbe, trouva que, véritablement il ne paraissait pas son âge.

IV

Vers la fin du même jour, Hélène reçut la réponse de Mme Calmon, au sujet des Cuirs artificiels. Le pli contenait les cinq actions, un billet de cent francs et la lettre suivante:

"Chère Madame,

"Mon mari espère, mais peut à peine croire, que les illusions de M. Ducros sur la valeur de ces papiers sont sincères.

"Permettez-moi de vous dire, en toute amitié, chère Madame, que si votre mari vous engage à de nouvelles démarches de ce genre, vous ferez bien de refuser, dans votre intérêt et celui de vos enfants. Vous eussiez mieux fait de nous avouer franchement votre gêne. Voici cent francs d'avance sur vos leçons.

"Mais cela ne vous mènera pas loin. Je vais vous recommander à mes amies. Malheureusement, vous avez effrayé madame Duvernier par vos prétentions. Je viens de la voir à l'instant. Ne comptez pas sur elle.

"Monsieur Calmon et moi, nous avons une idée pour votre fils, — idée qui poura vous convenir, si, comme nous le pensons, vous avez l'intention raisonnable de mettre de bonne heure cet enfant à un travail pratique. Mon mari emploie des jeunes garçons dans sa maison de gros du Faubourg Poissonnière. Il n'a pas de place pour le moment, mais il en créera une pour votre François, qui aura le repas de midi et vingt cinq francs par mois. C'est tout à fait exceptionnel, car l'enfant ne sera pas bien utile pour commencer. Il découpera et classera des échantillons, mettra des circulaires sous bande, etc.

"Cela vous convient-il? Réfléchissez. Vous nous rendrez réponse à Maisons-Laffite.

"Amitiés. Votre élève vous embrasse."

Quand Mme Ducros eu terminé cette lettre, elle sentit son visage se glacer comme sous un souffle froid. L'idée que François pourait voir ce papier lui fit tant de mal qu'elle le déchira. Puis elle regretta de ne pas l'avoir envoyé à son mari. Peut-être cet lamentable réalité eût-elle dissipé les songes de ce cerveau grisé de chimères. Elle lui écrivit avec une éloquence désespérée. Elle lui montra leur fils, — ce charmant petit François dont tous les professeurs étaient fiers, — découpant et collant des carrés d'étoffes sur des feuilles d'échantillons, pendant des jours entiers, pendant des mois!... "Je le connais," disait-elle. "Cet enfant-là ne dira pas un seul mot, mais il mourra de chagrin."

Le père lui répondit:

"Puisque Mme Calmon t'a prêté cent francs, nous avons du temps devant nous. Avant trois semaines, mon affaire est faite, j'aurai un commanditaire. Le contrat va être signé d'un jour à l'autre. J'ai rédigé un prospectus magnifique et je te l'envoie ci-joint. Porte-le à mon ami Rénal, le directeur de la Gazette Universelle. Il l'insérera avec un petit boniment. Si tu étais bien gentille, tu ferais mieux encore: tu reverrais le prospectus pour en arranger les phrases, puis avec ton joli style, tu composerais une façon d'article dans lequel tu le glisserais de manière à ce que cela n'ait pas l'air trop réclame. Ensuite, va trouver ce cher Rénal..."

Hélène songea aux actions des Cuirs artificiels. Puis elle se rappela que "l'ami Rénal", ce "cher Rénal", n'était pour son mari qu'une connaissance du café, un ami commun. Elle eut un petit frisson de légère angoisse. Pourtant, elle se rendit aux bureaux de la Gazette Universelle, avec le prospectus de M. Ducros, enveloppé dans un ingénieux article de sa propre composition.

Elle fit passer sa carte. Le garçon de bureau vint lui dire que M. Rénal était fort occupé et la recevrait un autre jour.

— "Oh! j'ai très peu de chose à lui dire," fit-elle. "Je ne le tiendrai pas longtemps."

Le son de sa voix timide fit retourner trois jeunes gens qui causaient dans un coin, debout, et qui, s'avançant ensuite vers elle pour entrer dans la salle de rédaction, la dévisagèrent l'un après l'autre. Elle remit son rouleau de papier au garçon, disant qu'elle attendrait la réponse de M. Rénal. Le garçon disparut.

De longues minutes s'écoulèrent au milieu du va et vient croissant dont, vers chaque fin d'après-midi, s'animait cette antichambre de journal quotidien. Des hommes passaient vivement, très affairés, tandis que d'autres s'attardaient à échanger des nouvelles, des plaisanteries, accompagnées de dires bruyants, qui partaient en une gaieté un peu factice et voulue, parmi la fumée des cigarettes. Ces chroniqueurs à tant la ligne, ces échotiers, ces reporters, dont le métier consistait à faire toujours de l'esprit, et du plus superficiel, semblaient vouloir donner à eux-mêmes et aux autres, à force de bruit, l'illusion d'un pétillement incessant de leur cerveau. Dès qu'ils posaient les pieds sur la moquette de l'escalier étroit montant aux bureaux de leur journal, ils étouffaient les âpres préoccupations, les amertumes et les rivalités de leur carrière, pour ne plus être, en leur air d'insouciance, que "les brillants rédacteurs" de la Gazette Universelle.

La présence d'une femme sur leur domaine spécial, — et d'une femme dont la tenue modeste, l'air gêné, montrait qu'elle n'appartenait ni au monde ni au demi-monde, qui alimentaient leurs échos, — mit tout de suite quelque chose d'agressif dans leur verve, cette verve tendue, fouettée, toujours prête, par lassitude, à devenir grossière. Ce n'est pas la galanterie trop attentive de leurs regards qui remplit Hélène de malaise. Elle les sentit, au contraire vaguement hostiles, volontairement dédaigneux, et la façon même dont ces hommes baissaient la voix sur certains mots ou retenaient leurs ricanements, lui faisaient monter une rougeur au visage, par le pressentiment du propos brutal dont peut-être elle était le sujet.

Elle songeait à s'éloigner, à s'enfuir, lorsqu'on vint lui dire que M. Rénal l'attendait.

Le directeur se souvenait à peine d'avoir rencontré M. Ducros. Il s'excusa poliment de ne pouvoir rendre le service qu'on attendait de lui. "Ces sortes de réclames se paient fort cher," dit-il, "et je dois rendre des comptes... Le journal ne m'appartient pas... Il y a un conseil d'administration..." Après ces vagues défaites, il demanda qui avait écrit l'article.

— "C'est moi, monsieur," répondit Hélène.

Il la fit répéter, se montra surpris.

— "Ah!" reprit-il, "c'est qu'il est très habilement fait... Ce n'est pas commode à déguiser, la réclame... Celle-ci est vraiment bien présentée... On jurerait qu'il y a quelque chose de sérieux dans l'affaire...

— "Mais, monsieur..." interrompit Hélène.

M. Rénal eut un mouvement imperceptible d'épaules. Lui non plus ne croyait pas au génie de l'inventeur Ducros. Croyait-il seulement à sa bonne foi?... Hélène eût protesté peut-être mais le directeur lui dit à brûle-pourpoint:

— "Vous n'avez jamais fait de journalisme?

— Jamais, monsieur.

— Eh bien! écrivez-donc quelque chose... Cent cinquante ou deux cents lignes sur... ce que vous vou-

drez... un sujet féminin. . Et envoyez-les moi."

Hélène eût un éblouissement de joie. Elle ne trouva pas un mot à répondre, n'osa même pas demander ce que lui rapporterait son travail. Elle courut à la maison, prépara le dîner de ses enfants, fit étudier François jusqu'à neuf heures, puis mit au lit ses deux petits, revint s'asseoir sous sa lampe et écrivit jusqu'à deux heures du matin. Le lendemain, elle envoyait à M. Rénal une courte et vive étude, intitulée: "La journée d'une Parisienne. Hélène y avait utilisé ses observations récentes sur les toilettes, les préoccupations et les habitudes de la jolie Mme Duvernier. La séance de Mme Gigoux était reproduite avec une finesse d'ironie amusante, et l'on voyait l'orgueilleuse mondaine, malmenée le matin par son couturier, son coiffeur et sa manucure, attendant leur bon plaisir et subissant leurs impertinences, puis, le soir à l'Opéra, le front haut sous ses diamants, ne daignant pas regarder l'humanité au delà des premières loges.

Cette fantaisie parut deux jours après, sous le pseudonyme de "Cendrillon". Hélène retourna voir M. Rénal, qui lui fit des compliments, lui déclara qu'elle était douée, lui demanda autre chose pour la semaine suivante.

— "Si vous soutenez cette note-là, je vous attacherai au journal.

— Et... monsieur..." hasarada-t-elle tremblante, — "quelles conditions?"

— Je ne vous l'ai pas dit? Mais, cinq sous la ligne, pour commencer. Demandez cela à la caisse, en bas."

Cinq sous la ligne!... Près de cinquante francs pour son article!... Et on lui en commandait d'autres!... Une griserie monta au cerveau d'Hélène. Ses yeux brillèrent, ses lèvres sourirent. Dans sa naïveté, elle allait dire à ce directeur qu'il la sauvait, elle et ses deux enfants.

Mais la porte s'ouvrit sans qu'on eût frappé. Une femme entra, jeune, élégante, d'une frêle et capiteuse beauté. Elle toisa Hélène, le regard dur. Puis, elle regarda M. Rénal.

— "Ma chère amie," fit le directeur avec une vivacité gênée, "c'est madame Ducros, l'auteur de la "Journée d'une Parisienne". Tu vois... Tu ne voulais pas croire que l'auteur fût une femme."

Mme Rénal déploya un face-à-main devant ses yeux clairs. Elle eut un instant de froide et impertinente observation. Puis, comme son mari lui rappelait tout le bien qu'elle avait dit de la chronique avant de savoir que c'était l'oeuvre d'une femme, elle prononça:

— "Oh! oui, c'est charmant, charmant... Vous avez, madame, un talent extraordinaire."

Et aussitôt, le dos tourné, elle parla à Rénal de tout autre chose, de visites qu'elle avait faites, et de la nécessité qu'il rentrât promptement s'habiller, puisqu'on dînait de bonne heure, à cause de cette grande "première" aux Français.

— "Je me retire", murmura Hélène, qui se sentait rejetée au néant par ce tourbillon de paroles, et ne savait même pas comment prendre congé.

Sur un salut trop cérémonieux de Rénal, elle sortit, le coeur contracté par un frisson d'inquiétude.

Pour atteindre l'escalier, elle dut traverser un groupe d'hommes, dont la plupart attendaient d'être reçus par le directeur. Ils s'écartèrent avec un empressement exagéré. Mais, sans même lever les yeux, Hélène eut l'Intuition des sourires d'ironie et des re-

gards de malveillance. Elle eut à peine descendu cinq ou six marches qu'elle se trouva protégée contre leur âpre examen, car l'escalier tournait brusquement. Mais elle dut s'arrêter, sa jupe venait de se prendre à l'une des baguettes de cuivre qui retenaient le tapis. Tandis qu'elle la dégageait, elle entendit quelques phrases prononcées par ces hommes, qui ,sans doute, la croyaient déjà loin.

— "C'est elle qui a signé "Cendrillon?"

— Oui. Qu'est-ce qui lui avait fait son article?

— C'est peut-être Rénal lui-même. Elle aura su l'enjôler: il n'y résiste pas.

— Est-ce vrai qu'il veut l'attacher au journal?

— Ah! non, par exemple, pas de çà!... Qu'il la reçoive tant qu'il voudra, mais qu'il ne lui donne pas nos places!

— Sois tranquille, la belle Juliette y mettra bon ordre. Elle doit faire une scène à son mari en ce moment.

— A-t-on idée de çà?..." reprit une voix rageuse. "C'était le tour de ma chronique, la semaine dernière, et on l'a donnée à ce morceau de pâte de guimauve: "La journée d'une Parisienne". Attendez un peu mon prochain article. Vous verrez si je ne la fais pas déguerpir cette petite femelle!"

Hélène acheva de descendre l'escalier. En bas, elle se présenta au guichet de la caisse. Mais sa pâleur et son léger tremblement de sa main étonnèrent le caissier qui, ne l'ayant jamais vue, hésitait à lui remettre la modique somme. Il compta lentement devant elle les deux louis et les quelques francs, puis la suivit de l'oeil avec méfiance quand elle s'élança dehors comme une coupable qui s'enfuit.

M. Princet, qui fumait une cigarette derrière ses volets à demi-clos, la vit rentrer. Il l'avait également vue sortir, et si rayonnante, que le dépit, depuis une heure, le tenait là, aux aguets.

"Elle a trouvé des ressources, ou bien elle me préfère quelqu'un," pensait-il. "Ah! personne ne s'occuperait comme moi de son bonheur. Car je l'estime et je l'aime vraiment, la chère vaillante créature."

Lorsqu'il l'aperçut qui revenait, dans l'accablement d'une visible tristesse, il éprouva un mélange de satisfaction et de pitié. N'y pouvant tenir, il monta, sous prétexte de remettre à Mme Ducros l'acceptation du congé pour juillet.

Elle venait d'ôter son chapeau... Comme une automate, elle ouvrit quand il sonna.

— "Vous..." dit-elle, presque avec joie.

Elle avait si grand mal à tout l'âme qu'elle fut près de tomber en sanglotant contre ce coeur qui l'aimait. Mais le souvenir des brutales paroles qu'elle avait entendues, tout en la brisant de chagrin, la brisait plus encore de honte. Son dégoût pour la chute sensuelle s'aggravait par ce qu'elle venait d'entrevoir du cynisme masculin. Trois mots surtout la brûlaient: "Elle l'a enjôlé." Quelle écoeurement! L'amour, même désintéressé, lui en paraîtrait désormais avili, souffleté par cet outrage au fond de son domaine de mystère.

M. Princet ne retira donc de sa visite qu'une aggravation de son propre mal. Son goût pour Hélène devenait une véritable passion. En même temps, son bon coeur de brave homme s'attendrissait devant le simple héroïs-

me de la jeune femme. Il voyait ou devinait ses luttes. Il en arrivait à souffrir presque moins de ne pas la posséder que de n'avoir pas le droit de lui venir en aide.

Hélène écrivit un second article pour la Gazette Universelle. On lui renvoya le manuscrit sous un prétexte vague. Malgré son découragement, elle en présenta un troisième. Il fut inséré, car il offrait une grâce fraîche, un intérêt piquant, qui ne sentaient pas le "métier", et cette jolie page s'imposa.

Mais le lendemain, la Gazette Universelle publia une chronique intitulée "Bas Bleus", dans laquelle la féroce rivalité de quelque médiocre du journal se déguisait sous de spécieux lieux-communs au sujet de la femme de plume et de la femme d'intérieur. Hélène, avec un sourire d'amertume, lut des phrases telles que celles-ci:

"Où donc chercherons-nous désormais la vraie femme celle, qui attend l'homme au foyer pour le charmer après son rude labeur? Celle qui élève sur ses genoux l'enfant qui sera l'homme de demain? Cette sainte tâche, la femme n'en veut plus. Elle aime mieux conquérir des diplômes, courir les salles de rédaction, monter dans les chaires de conférences. En un mot, elle n'aspire qu'à devenir **publique**."

Le mot se détachait en caractères différents. Puis, comme si l'intention n'en eût pas été assez claire, un commentaire suivait, ou le "bas-bleu" professionnel était assimilé, non pas même à l'actrice ou à la demi-mondaine, — ces élues de la presse légère, — mais à la plus basse courtisane.

Nous avons le droit de nous défendre contre la concurrence féminine," concluait le journaliste. "Elle est déloyale: car ces dames ont un moyen de placer leur prose qui n'est pas à la disposition des hommes."

"Voilà donc l'article que ce monsieur annonçait à ses camarades comme devant "me faire déguerpir", pensa Hélène. "Hélas! je m'en irais bien volontiers, mais François et Suzanne ont besoin de pain, et je dois continuer cette triste lutte."

Toutefois, la peur d'une défaite qui ruinerait son suprême espoir, paralysa sa spontanéité. Elle commençait des chroniques, puis se sentait saisie de doutes, posait sa plume, n'achevait rien. Un soir, tout à coup, l'indignation la prit. Elle composa, non pas une fantaisie alerte, enlevée, mais un véritable réquisitoire:

"Les hommes nous reprochent de n'être pas exclusivement épouses et mères," écrivait-elle, "mais ils nous vendent, aux prix de lourdes dots, le droit d'exercer ce double rôle. Ils nous imposent ce tribut de la dot quand nous voulons remplir notre devoir, et, au contraire, ils nous entretiennent dans le luxe quand, par nos vices, nous leur donnons le plaisir. Si nous voulons travailler honnêtement, nous rencontrons, non pas l'appui, mais l'âpre rivalité de l'homme. Toutes les armes lui sont bonnes pour défendre contre nous le monopole des métiers lucratifs. Ouvrier, il se met en grève quand on nous introduit dans sa fabrique; écrivain, il injurie et ridiculise celle qu'il appelle "le bas-bleu", tandis qu'en de rémunérateurs articles il exalte l'adultère et la prostitution. Les hommes dénigrent nos diplômes, et ce sont eux qui nous les ont imposés, par des lois purement politiques, afin de soustraire la jeunesse féminine à l'influence réactionnaire des couvents."

Hélène continuait sur ce ton, compromettant la vérité foncière de sa thèse par des maladresses où elle se

montrait bien de son sexe. L'incapacité de voir des deux côtés d'une question, la tendance à généraliser un cas personnel, la véhémence agressive de son style mettaient dans son argumentation ce quelque chose d'à côté qui caractérise souvent une oeuvre de femme lorsque cette oeuvre sort de l'art l'instinctif pour entrer dans le domaine du raisonnement.

Elle croyait pourtant avoir écrit quelque chose de supérieur à ses premiers essais; et ne s'inquiétait que de son audace. "J'ai touché trop juste. Jamais monsieur Rénal ne me prendra cet article", songea-t-elle.

M. Rénal ne le prit pas, et n'en demanda pas d'autres. Il renvoya le manuscrit avec mot poli, mais décourageant: il regrettait beaucoup sa rédaction était au complet. Hélène, qui depuis l'incident de l'escalier, n'était pas retournée au journal, n'osa pas revoir le directeur pour insister auprès de lui. M. Renal ne rencontrant plus ce joli visage sympathique, n'avait aucune raison de lutter en faveur de la jeune femme, aussi bien dans son ménage que parmi ses collaborateurs. Il revint même sur son premier jugement, et se laissa persuader qu'elle n'avait ni la finesse d'observation, ni la saveur de style qu'il avait cru découvrir chez elle tout d'abord.

D'ailleurs, il n'y songea bientôt plus.

V

Cette année-là, le petit François Ducros remporta tous les premiers prix de sa classe. Mais ni sa maman, ni sa soeur, n'assistèrent à la distribution, parce que leurs toilettes étaient trop fanées.

M. Princet aperçut de sa fenêtre l'enfant qui revenait, seul, avec un air de condamné, malgré ses livres et ses couronnes. Le propriétaire sortit au devant de lui, pour lui crier: "Bravo!" Mais, comme il guettait dans l'escalier, il vit avec stupeur que le petit garçon s'était assis au milieu de l'étage sur une des marches, et sanglotait, le front dans ses mains. Ses grosses larmes roulaient sur l'or des reliures et sur le luisant des feuillages en papier.

— "François!"

L'enfant eût un soubresaut et se leva comme pris en faute.

— "Entre donc un instant, mon petit ami. Voyons, qu'est-ce que c'est? Tu as du chagrin?...

— Oh!" s'écria-t-il, "monsieur..., je vous en supplie, ne le dites pas à maman!

— Quoi donc?

— Que j'ai pleuré... Ah! je sais bien que c'est mal, que c'est lâche... Mais je n'en pouvais plus! Je me suis retenu là-bas... Et je me retiendrai là-haut, devant Suzanne, devant mère...

—Mais pourquoi pleurer, mon pauvre enfant?

—Ah! monsieur, je ne retournerai jamais au lycée!... Je vais entrer chez monsieur Calmon... comme apprenti...

—Est-ce possible?... Ta mère?...

—Ma mère a fait tout ce qu'elle a pu. Mais c'est fini, bien fini... Encore hier, il est venu des gens qui ont menacé de saisir nos meubles... Ils ont fait peur à Suzanne, qui s'est réveillée plusieurs fois cette nuit, en criant. Je ne devrais pas vous dire cela. Mais nous sommes bien malheureux!"

M. Princet attira le petit garçon, l'embrassa et lui dit:

— "Ne pleure plus, mon enfant. Monte auprès de ta mère... Elle sait que je peux tout arranger. Elle ne veut pas, parce qu'elle est fière. C'est une

très noble femme. Cependant, dis-lui qu je l'attends toujours, que je suis toujours le même, et qu'elle n'a qu'un mot à dire... Si elle consent à venir s'entendre avec moi, nous aviserons à ce que tu rentres au lycée en octobre.

François monta en quelques bonds, radieux, consolé. Il fit la commission de M. Princet. Comment douter que sa chère maman consentît à les sauver après une aussi simple démarche?

—"Oh! tu iras, dis, maman! Il avait l'air si bon, si gentil!... Et il promet de tout arranger, maman! Regarde mes prix... Si tu le veux bien, j'en aurai encore plus l'année prochaine!... Je t'en supplie, petite mère!..."

Quelques instants plus tard, un télégramme arrivait, le malheureux inventeur venait de périr victime d'un accident.

Le soir à huit heures et demie, quand les enfants furent couchés, Hélène Ducros descendit pour parler à M. Princet. Elle ne remonta qu'à onze heures. Lorsqu'elle rentra, elle ouvrit un portefeuille, y prit un papier, et le déchira. C'était l'acceptation du congé. Puis elle entra dans sa chambre, qui était celle des deux petits.

Chacun dans son lit de fer étroit, François et Suzanne dormaient. Hélène s'approcha d'abord de son fils... Celui-là, il irait au lycée... Il serait "un homme"... Elle se détourna... et, pour la première fois depuis qu'il était au monde, elle ne se pencha pas pour baiser ses yeux clos. Mais quand elle fut près de Suzanne une pitié immense, une infinie douleur, la fit s'effondrer à genoux. La fillette sommeillait, toute rose de chaleur dans l'éparpillement blond de ses cheveux. Un souffle égal et doux sortait de ses fraîches lèvres entr'ouvertes. Sa menotte blanche pendait en dehors pardessus la galerie de sa couchette.

La mère inclina son visage vers cete petite main, et pendant longtemps, longtemps, elle la couvrit de baisers et de larmes.

L'ACADEMIE FRANÇAISE

Sa fondation par Louis XIII et Richelieu; Son administration; documents authentiques.

Tous nos lecteurs connaissent l'existence de l'Académie française et savent que son but est la conservation et le perfectionnement de la langue française. Trop d'Académiciens sont venus nous visiter pour qu'il soit permis d'ignorer la plus antique et la plus vénérables des institutions de France.

Mais, il y en a certainement un bon nombre qui ignorent que sa fondation remonte au roi de France, Louis XIII, qui lança ses lettres patentes en février 1635, un siècle après la découverte du Canada, nommant le cardinal de Richelieu comme premier chancelier de la docte institution.

Voici le texte original de ce document qui créa l'Institut de France:

L'ACADEMIE FRANÇAISE A TOUS CEUX QUI CES PRESENTES LETTRES VERRONT, SALUT:

"Le feu roi Louis XIII, de glorieuse mémoire, par son édit du mois de février 1635, vérifié en Parlement le 10 juillet 1637, dont copie est attachée aux présentes par notre contre-scel, ayant établi notre Compagnie en cette ville de Paris pour cultiver la langue française et la rendre non seulement élégante, mais aussi capable de traiter les Arts et les Sciences. Nous avons jugé que pour répondre autant qu'il sera possible à son intention royale et au dessein de feu Monsieur le Cardinal duc de Richelieu, nommé par le même édit chef et protecteur de cette Compagnie, Nous ne devions jeter les yeux, pour remplir les places vacantes des Académiciens, que sur des personnes de de probité et d'esprit, et propres aux fonctions académiques; c'est pourquoi, ayant reconnu toutes ces qualités en la personne de...., Nous lui donnons et accordons par ces présentes une des quarante places d'académicien, vacante par le décès de M...., pour assister à toutes les assemblées académiques, tant ordinaires qu'extraordinaires, pour y opiner, avoir voix délibérative et même y présider lorsqu'il sera élu directeur ou chancelier, et pour jouir des honneurs, privilèges et exemptions qu'il a plu au Roi de Nous accorder par le même édit, à la charge d egarder tous les statuts faits et à faier en ladite Académie, et d'obéir et de se soumettre à toutes les résolutions qui seront prises dans ladite Assemblée, ce qu'il jurera et promettra entre les mains du directeur et, en son absence, du chancelier ou du secrétaire de la Compagnie, auquel nous mandons qu'après que l'un d'eux aura pris le serment dudit sieur..., il l'admette et lui fasse prendre séance dans les assemblées, pour jouir en conséquence de toutes

STATVTS & REGLEMENS
de l'Academie Françoise
Prémierement

Personne ne sera receu dans l'Académie, qui ne soit agréable à Monseigneur le Protecteur: & qui ne soit de bonnes mœurs, de bonne réputation de bon esprit, & propre aux fonctions Académiques

L'Académie aura vn Seau duquel elle scellera en cire bleuë tous les actes que l'expédieront par

- - - -

es grâces et concessions qui nous sont octroyées par l'édit de concession ou qui le seront ci-après; Mandons aussi à leurs successieurs auxdites charges qu'ils le maintiennent en la possession de ces avantages et au Secrétaire de l'Académie qu'il fasse registrer les présentes dans les registres de la Compagnie et qu'il ajoute le nom dudit sieur..., selon l'ordre de sa réception, aux Rôles des Académiciens qui seront fournis aux Requêtes de l'Hôtel du Roi et aux Requêtes du Palais à Paris; Car telle est notre intention pour témoignage de laquelle Nous avons fait sceller ces présentes du sceau de la Compagnie, qui furent données à l'Académie, le ..... jour de ... l'an de grâce mil sept cents..."

Tous les Académiciens sont, avec raison, jaloux de leur titre glorieux, et lorsqu'ils ont été admis à l'honneur de siéger sous la coupole, il ne fait pas bon d'oublier de mentionner leur titre d'Académicien. La première omission de ce genre remonte à plus de 180 ans en arrière, et c'est ainsi qu'elle est racontée dans les archives:

"Lorsque mourue, le 27 décembre 1737, Victor-Marie duc d'Estrées, pair, maréchal et vice-amiral de France, chevalier des ordres du roi, grand d'Espagne de la première-classe, vice-roi d'Amérique, lieutenant général au pays nantais, gouverneur des ville et château de Nantes, président du Conseil de Marine, les crieurs-jurés qui rédigèrent le placard pour le convoi et l'enterrement omirent d'indiquer que le défunt faisait partie de l'Académie. Alors, à la séance du 30 décembre, "Mme la marquise de Courtenvault et Mlle de Tourves, soeurs et héritières du maréchal, prièrent M. de Foncemagne de dire à la Compagnie qu'elles avaient été fâchés que le titre d'"Un des Quarante de l'Académie française" eût été omis dans les billets d'enterrement et qu'elles avaient, aussitôt qu'elles s'étaient aperçues de cette omission, fait leur possible pour la réparer"; et, à la date du 2 janvier 1738, pour prévenir tout préjudice aux droits et honneurs de

Le cardinal de Richelieu,
fondateur de l'Académie française.

la Compagnie, les membres du bureau firent inscrire aux registres et signèrent cette déclaration:

"L'Académie a assisté au service que ses officiers ont fait faire aux Cordeliers pour M. le maréchal duc d'Estrées. Mme la maréchale d'Estrées a envoyé un gentilhomme prier M. le directeur d'assurer l'Académie qu'elle était fâchée de l'omission dont il est parlé ci-dessus."

Les Académiciens ne reçoivent pas de salaire proprement dit, mais, tout comme il y a 300 ans, ils peuvent s'en faire un avec leurs jetons de présence. Aux débuts de l'Académie française,

voici de quelle manière étaient distribués les jetons de présence:

"Les jetons étant versés aux mains du secrétaire et enregistrés par lui, furent, à chaque jour d'assemblée, partagés entre les académiciens réputés présents, c'est-à-dire ayant exactement assisté aux séances. Il y avait séance les lundis et les jeudis, de trois heures à cinq, depuis le 1er octobre jusqu'au 31 mars et de quatre à six, depuis le 1 er avril jusqu'au 30 septembre. Nul n'était réputé présent qu'il ne fût arrivé avant l'heure sonnée et qu'il ne partît de même. Pour quoi, une horloge fut donnée par le Roi et un horloge rfut chargée d'entretenir et remonter cette horloge moyennant 60 livres par chaque année. Entre jetons, bois, cire, gages de l'horloger, et du "morte-paye" chargé de balayer, il en coûtait au Roi 7,000 livres, dont 6,400 pour les petons. Ces jetons étaient d'argent, mais à très bas titre, portaient, d'un côté, l'effigie du roi régnant, de l'autre, la devise de l'Acodémie: "A l'Immortalité".

—— o ——

LES ETATS-UNIS ET LA POISSON CANADIEN

De puissantes compagnies des Etats-Unis se sont emparées de la plus grande partie des pêches des Grands lacs, et plus de 90 pour cent de ces poissons s'expédient aux marchés des Etats-Unis.

Il se fait une pêche abondante dans nos grands lacs, non seulement durant les mois d'été et d'automne, mais en plein hiver ; le poisson est pris sous la glace. et vu le froid, il se congèle et peut être transporté à de grandes distances sans dépenses de réfrigération. On l'expédie à sa sortie de l'eau aux différents marchés des Etats-Unis, surtout à ceux des états de l'ouest, bien qu'il y ait une demande croisante de poisson canadien des lacs par marchés de l'est.

—— o ——

LE MICA CANADIEN

Sous ce nom de *mica* on comprend une série de minéraux consistant en silicates d'alumine et en alcali.

Pour le commerce, les espèces les plus importantes sont la *muscovite* et la *phlogopite.*

Le mica de la province de Québec est exclusivement de la phlogopite ou mica ambré, sa couleur va de l'ambre au rouge brunâtre et, en feuilles minces, elle est transparente ou semi-transparente.

C'est dans la région enclavée dans les vallées des rivières Gatineau et du Lièvre que s'en fait la principale exploitation. Il existe cependant des gisements de mica en d'autres parties de la province, mais depuis deux ans la production de mica est restreinte à la région que nous venons d'indiquer.

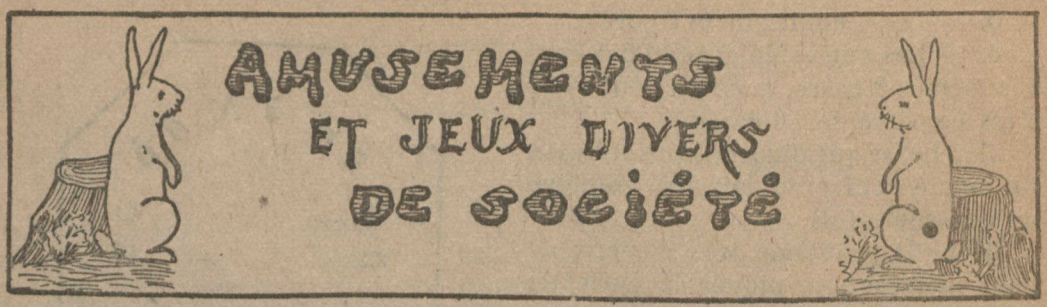
Notre production de mica représente, pour l'année 1916, une valeur de $177,814. Cette production va en grande partie aux Etats-Unis et en Angleterre.

L'Inde et les Etats-Unis sont les deux autres pays producteurs importants de mica.

On sait que le mica trouve un grand nombre d'emplois dans l'industrie électrique en raison de sa puissance diélectrique et de la facilité avec laquelle il peut se fendre en feuillets minces et flexibles.

A cause de sa transparence et de sa résistance à l'action de la chaleur, il convient aussi admirablement pour vitrer les portes des poèles, pour les hauts fourneaux, les verres de lampes, lanternes, becs de gaz, etc.

—— o ——



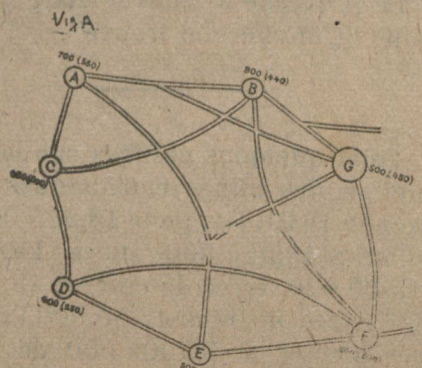
Une tournée difficile.

Question.

Un percepteur doit se rendre dans sept villages. Dans chacun d'eux il doit toucher une certaine somme (celle inscrite la première sur notre dessin), et il a une autre somme à payer (celle inscrite entre parenthèses). Ce percepteur tient absolument à ne parcourir les routes qu'avec le moins d'argent possible sur lui; il tient également à ne pas faire de chemin inutile, mais tout en faisant passer cette condition après le première. Quel est l'itinéraire qu'il suit. Il commence sans avoir sur lui la moindre monnaie.

Réponse.

Le percepteur, chargé de la tournée difficile que nous avons indiquée, part

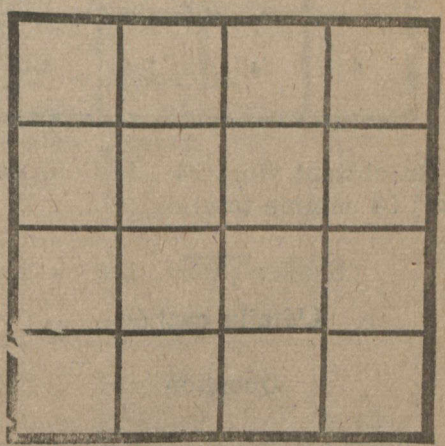


du village G, et il passe successivement à D. F. E. A. C. pour finir à B. En additionnant, en effet, les différentes sommes qu'il a transportées pendant tout son trajet, on trouve un total de $460. C'est le plus petit qu'on puisse obtenir ainsi.

Une combinaison de chiffres.

Question.

Dans chaque case de la figure ci-dessous inscrire un des chiffres 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, en employant chacun deux fois, de telle sorte que l'on trouve un total de 18 dans toutes les additions suivantes.



Additionner:

1. — Chacune des 4 lignes **horizontales**;

2. — Chacune des 4 lignes **verticales**;

3. — Chacune des 2 **diagonales**;

4. — Chacun des carrés formés de 4 cases.

5. — Les 4 angles de la figure;

6. — Les angles de chacun des carrés formés 9 cases, que l'on peut avoir dans ce carré de 16 cases.

Bien noter que dans chaque addition un même chiffre ne doit être employé qu'une seule fois.

Ce petit problème très curieux ne peut manquer de piquer la curiosité de nos lecteurs.

Réponse.

Les chiffres que nous avons donnés devaient être placés ainsi qu'il est indiqué ci-dessous:

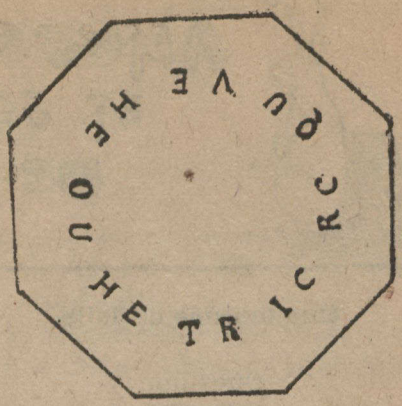
1	7	2	8
4	6	5	5
7	1	8	2
6	4	5	5

On obtient ainsi 24 additions donnant 18 comme total.

L'étoile cachée.

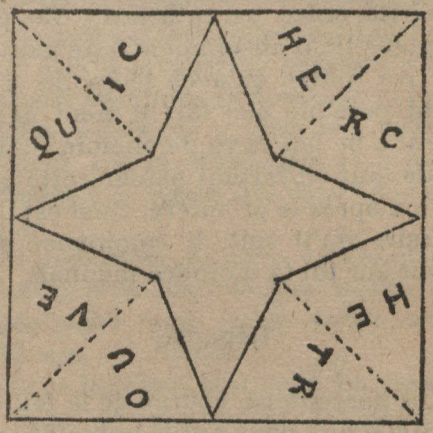
Question.

Couper cet octogone en 8 morceaux et les assembler de telle façon qu'il reste entre eux un espace libre formant une étoile à 4 branches, et que les lettres qu'ils portent forment, en même temps, un proverbe de circonstance.



Réponse.

La figure ci-dessous donne la solution de notre question.



Le proverbe à trouver était le suivant: "Qui cherche trouve".

— o —

Voici quelques chiffres sur la production des mines canadiennes pour l'année 1919: l'or pour 16,275,000 de dollars; 13,500,000 onces d'argent; 81,500,000 livres de cuivre; 43,000,000 livres de nickel; 50,000,000 livres d'acier et 38,000,000 de livres de zinc.

LES MOTS CELEBRES

Question.

Voici quelques phrases célèbres connues de tous et employées fréquemment, pourriez-vous nous citer leurs auteurs?

1. — Périssent les colonies plutôt qu'un principe.
2. — Je pense, donc je suis.
3. — Noblesse oblige.
4. — Droit au coeur!
5. — Vertu, tu n'es qu'un nom.
6. — Ingrate patrie, tu n'auras pas mes os.
7. — J'y suis, j'y reste.
8. — De la lumière!
9. — L'empire, c'est la paix.
10. — On ne meurt qu'une fois.
11. — Douleur, tu n'es pas un mal!
12. — Ne touchez pas à la hache.
13. — C'est bien taillé, mon fils, maintenant il faut coudre.
14. — Qui ne sait pas dissimuler ne sait pas régner.
15. — C'est le moment psychologique.
16. — Tu montreras ma tête au peuple, elle en vaut bien la peine!
17. — La République sera conservatrice ou ne sera pas.
18. — Ce sont toujours les mêmes qui se font tuer.
19. — Baissez le rideau, la farce est jouée.
20. — La force prime le droit.
21. — Qui m'aime me suive.
22. — Après moi le déluge

Réponse.

Voici, selon leur ordre numérique, les noms des auteurs des phrases ou mots célèbres, contenus dans le questionnaire.

1. — Robespierre.
2. — Descartes.
3. — Duc de Levis.
4. — Maréchal Ney.
5. — Brutus.
6. — Scipion l'Africain.
7. — De Mac-Mahon.
8. — Goethe.
9. — Napoléon III.
10. — Molière.
11. — Posidonius.
12. — Charles Ier.
13. — Catherine de Médicis.
14. — Louis XI.
15. — Bismarck.
16. — Danton.
17. — Thiers.
18. — Maréchal Bugeaud.
19. — Rabelais.
20. — Bismarck.
21. — Philippe VI de Valois.
22. — Louis XV.

POUR ETRE GRACIEUSES EN DANSANT

Conseils de Rosina Galli

1-Ne croisez pas, cela arrondit les épaules.
2-Croiser les jambes paralyse la circulation
3-Danser sur les planchers trop durs raidit les chevilles
4-Sassiez les pieds trop haut paralyse la circulation
5-Plier les reins fatigue les genoux
6-Rosina Galli, dans "Aida"
7-Danser pieds nus est excellent
8-La meilleure position couchée

CHRONIQUE DE LA JEUNESSE

Petitesse de la science moderne devant l'immense et majestueuse harmonie des mondes

Différentes curiosités de la nature.—Le Pélican et ses moeurs. —Une tortue géante, vieille de 300 ans.—Les êtres qui ont une troisième paupière.

Le dessin que vous voyez ci-contre n'est pas, selon que vous pourriez le croire, une allégorie japonaise. Ce n'est ni plus ni moins qu'un pélican au vol. Plusieurs d'entre vous ont dû voir des pélicans et il n'y a pas de doute que leurs moeurs ont dû les intéresser.

Les pélicans sont de gros oiseaux remarquables par leur bec long, large et plat, dont la mandibule inférieure est munie d'une vaste poche membraneuse, qui peut servir de magasin à des quantités considérables de poisson. Munis de larges ailes et de pieds courts à grandes palmes, les pélicans marchent gauchement, mais sont d'excellents nageurs et de meilleurs voiliers. Ils vivent par immenses troupes sur les lacs, les grands fleuves, affectionnant les estuaires et dévorant d'énormes quantités de poissons. Il y a beaucoup de pélicans en Amérique, même au Canada, pendant la chaude saison. On les trouve aussi sur le littoral de la Méditerrannée, en Afrique et aux Indes. Leur plumage, estimé en plumasserie, est ordinairement d'un beau blanc, parfois nuancé de rose. On remarque trois espèces principales de pélicans: le "pelecanus onocrotalus", pélican blanc, mesurant environ cinq pieds, de la pointe du bec à la queue, et leurs ailes étendues ont parfois dix pieds d'envergure; le "pelecanus crispus", le pélican frisé, habitant le sud de l'Europe, l'Inde, la Chine, beaucoup plus grand que l'autre et au plumage roux clair; le "pelecanus roseus", le pélican rose, habitant l'Europe orientale, l'Asie orientale, la Chine et la Malaisie. En Amérique et au Canada, nous n'avons que les pélicans de la première espèce.

Le pélican au vol.

Aux Etats-Unis, il y a une réserve de 50,000 pélicans à l'embouchure du Mississipi. Au Canada, on songe à éta-

blir une réserve de ces oiseaux pêcheurs.

Lorsque leurs petits sont en état de nager seuls, leurs parents s'occupent activement de pêche pour les nourrir. On les voit venir de loin par énormes troupeaux, volant presque au ras des eaux, donnant de grands et lents coups d'ailes espacés.

La femelle du pélican nourrit ses petits en dégorgeant devant eux des poissons qu'elle a laissés macérer dans sa poche membraneuse. Comme pour vider cette poche, elle presse son bec contre sa poitrine, et que les matières qui en sortent sont plus ou moins sanguignolentes, il faut voir à l'origine de la croyance populaire d'après laquelle le pélican "se perce le flanc pour donner à manger à ses enfants.

Cette légende a inspiré le symbolisme: le pélican, placé au centre d'un nid, et recourbant le cou pour déchirer sa poitrine vers laquelle se précipitent les petits avides, représente Jésus-Christ donnant son sang pour le salut de l'humanité ou nourrissant l'homme de Lui-même, dans l'Eucharistie.

Une tortue de 300 ans.

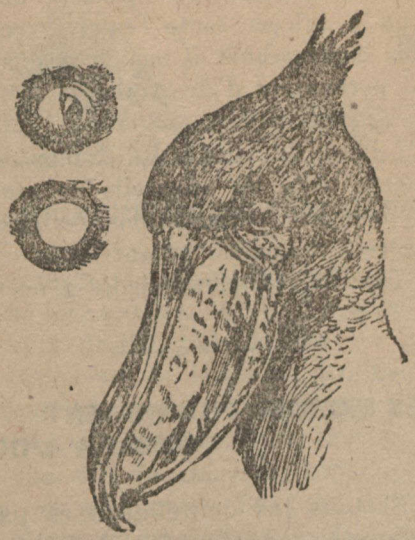
Au jardin zoolique de Londres, il existe une tortue géante, laquelle aurait trois siècles d'existence, paraît-il. On n'a pas conservé son extrait de naissance, mais les experts déclarent qu'elle dépasse même trois cents ans. Ils se basent beaucoup sur sa taille pour appuyer leur assertion, car la tortue phénomène n'a jamais cessé de grossir.

Les tortues constituent cette sous-classe de reptiles appelés chéloniens, qui se caractérisent par leurs corps court et plus ou moins arrondi, renfermé dans une carapace ou cuirasse osseuse, composée d'un plastron et d'une dossière. Les tortues n'ont point de dents; leurs mâchoires, munies d'une enveloppe cornée, forment un bec comparable à celui des oiseaux. Ces animaux, le plus souvent carnassiers, sont terrestres ou aquatiques, ovipares. Les tortues proprement dites, types de la famille des testudinidés, sont des animaux terrestres atteignant souvent une grande taille, comme le fait voir notre vignette. Elles comptent 41 espèces répandues dans les régions chaudes du globe, excepté en Australie. Ce sont des reptiles lourds et lents, herbivores en règle, vivent dans des terrains découverts où ils creusent des trous pour y demeurer engourdis pendant la saison froide ou sèche. Leur chair comestible les fait rechercher en tous lieux; c'est pourquoi les gigantesques espèces d'autrefois ont presque totalement disparu. Celle du jardin zoologique de Londres est une survivante des anciennes tortues "éléphantines"; elle mesure près de 4 pieds de longueur et ne pèse pas moins de 800 livres. La tortue vit jusqu'à un âge fort avancé, et quelques-unes atteignent aisément trois et quatre cents ans.

Etres avec une troisième paupière.

Les êtres humains ainsi que la plupart des animaux n'ont que deux paupières. Cependant, certains oiseaux et certains reptiles, à part leurs deux paupières mobiles de bas en haut, en ont une troisième qui se glisse latéralement, comme un rideau, d'un coin à l'autre, devant la rétine. Les êtres humains et la plupart des animaux ont deux jeux de nerfs ophtalmiques; ceux qui font mouvoir la prunelle, six en tout, et ceux qui servent à ouvrir et

fermer les paupières. Les animaux possédant une troisième paupière ont aussi un troisième jeu de muscles ophtalmiques.

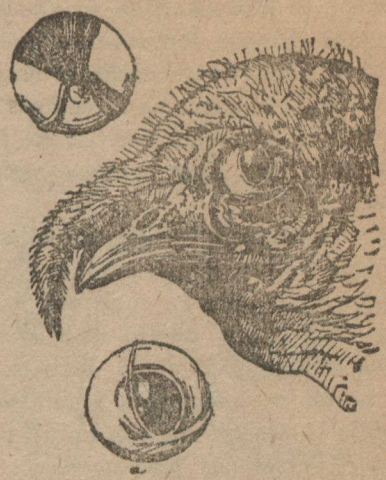


Tête et pupille d'un oiseau de la famille des hiboux.

Récemment, au Middlesex Hospital, de Londres, Sir John Bland Sutton a fait une fort intéressante conférence sur les muscles de l'oeil et leur fonctionnement, tant chez l'homme que chez les animaux.

"La membrane qui gouverne le clignotement de la troisième paupière, dit-il, est très facile à étudier chez le dindon, le hibou, l'aigle ou l'autruche. Elle se replie dans le côté, près des fosses nasales, et elle se développe rapidement, à angle droit avec les autres paupières, sur toute la surface de l'orbite. Il existe une glande spéciale fournissant le fluide destiné à faciliter son mécanisme. Cette membrane est presque blanche, chez le hibou, et ses mouvements, absolument délibérés, donnent à l'oiseau qui la possède une apparence à la fois grotesque et curieuse. On remarque le même phénomène chez le dindon et autres oiseaux. La nuit cette membrane, on le dirait, sert de miroir aux reflets lunaires.

"Chez le crocodile, la paupière ou membrane devant la prunelle est transparente, et même lorsque le reptile est sous l'eau, il lui est possible de guetter sa proie ou son ennemi. Les lézards ont aussi cette troisième paupière ou membrane ophtalmique, et elle empêche les poussières et les sables d'atteindre l'orbite de l'oeil. Chez eux, comme chez le crocodile, elle est transparente."



Tête et prunelle du dindon domestique

Bien des êtres humains agissent comme s'ils possédaient cette troisième paupière ou membrane. Ils ferment les yeux en vous parlant, mais vous voient parfaitement lorsque vous les croiriez endormis. On les appelle les hypocrites et les espions et l'on n'a pas tort puisqu'ils n'ont pas le courage de regarder en face leur interlocuteur.

—— o ——

Dans le court espace de cinq ans toutes les banques canadiennes ont doublé leur chiffre d'affaires.

—— o ——

UN BOIS NOUVEAU
Le plus léger connu.

Un nouveau bois apparemment peu connu et appelé " bois de balsa " il est excessivement léger et semble vouloir prendre une extension considérable en ce qui concerne la structure des stocks de réserves lorsque l'isolement est important. C'est un bois qui croit aux tropiques principalement dans les Etats du Sud et de l'Amérique Centrale.

Ce bois est remarquable 1o à cause de sa légèreté, 2o à cause de sa structure microscopique, 3o par son absence de fibre de bois, 4o pour son élasticité et 5o pour ses qualités d'isolement de la chaleur.

Autant que les recherches ont été faites ce bois est le plus léger connu commercialement.

Jusque récemment, le liège du Missouri pesant 18,1 livre par pied cubique était le plus léger, mais on a reconnu que le bois de balsa était le plus pesant seulement 73. par pied cubique. Le bois de balsa du commerce est rarement tout à fait sec et à cause de sa moisissure, son poid est entre 8 et 13 livres par pied cube.

Cette extrême légèreté a suscité l'idée de l'employer comme bouées de sauvetage et comme appareils de sauvetage. On a essayé cependant d'employer le bois d'une façon pratique, mais on a reconnu qu'il avait très peu de valeur parce qu'il absorbait l'eau en grande quantité et qu'il pourrissait vite, de plus il se craquelait lorsqu'il était travaillé. Après avoir essayé toutes les méthodes pour traiter le bois qui pouvaient être employées, la méthode du colonel Marr fut reconnue la plus efficace. Dans cette méthode, le bois est traité dans un bain dont l'ingrédient principal est la paraffine qui bouche les cellules intérieures sans s'attacher au système poreux. La paraffine reste comme une couverte ou vernis dans les cellules intérieures empêchant l'absorption du moisi et le mauvais effet de changement de volume qui pourrait prendre place autrement et empêcher les mauvais effets de la sécheresse. Le procédé de Marr tend à enlever toute l'eau et rendre le bois imperméable. il bonifie sa qualité en lui permettant d'être travaillé et enfin il n'augmente pas son poids.

Le bois de balsa a été employé spécialement dans les appareils de sauvetage et pour les constructions exigeant la légèreté et comme isolant de la chaleur, et dans la réfrigération des glacières.

—— o ——

LES MORUES POURRAIENT COMBLER L'OCEAN

Si tous les oeufs déposés par les morues se rendaient à maturité l'océan deviendrait rapidement à l'état solide par la quantité innombrable de morues qu'on y trouverait.

Les ovaires d'une morue de 20 livres contiennent environ 2,700,000 oeufs et les ovaires d'une morue de 75 livres en contiennent 79,000,000.

Cependant il y a des pertes considérables dues à la manière dont les morues déposent leurs oeufs au fond de l'océan. Des millions d'oeufs ne sont pas fertilisés par le mâle; des millions sont mangés par les autres poissons ou par les oiseaux aquatiques et des millions viennent pourrir sur les grèves où les vagues de l'océan les ont apportés.

La morue est un des rares poissons qui mange à peu près de tout, on a trouvé dans des estomacs de morues des écailles d'huître, des pierres, des bouchons, des balles de caoutchouc et toutes sortes de mollusques et de crustacés.

—— o ——

DANS LE MONDE DES INVENTEURS

CLAVIGRAPHE POUR AVEUGLES

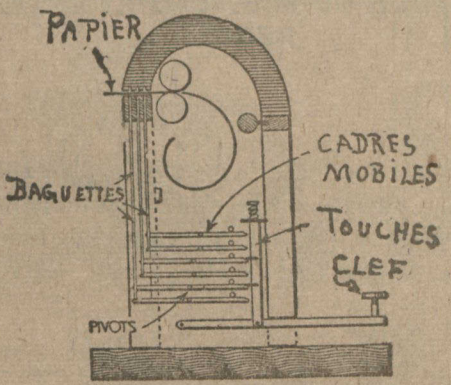
On a inventé dernièrement un clavigraphe pour les aveugles. On se sert avec ce clavigraphe de l'écriture Braille.

Les caractères de l'écriture Braille se composent de six points placés sur deux lignes verticales de trois points chacune.

Quelques uns de ces points sont légers et d'autres sont gras. La position des points légers et gras détermine la lettre.

Lorsqu'un aveugle a appris à bien lire l'alphabet Braille, il peut alors apprendre à l'écrire sur le clavigraphe qui n'a que six clefs correspondant aux six points de l'écriture.

Tous les six points doivent être frappés en même temps pour donner la lettre.

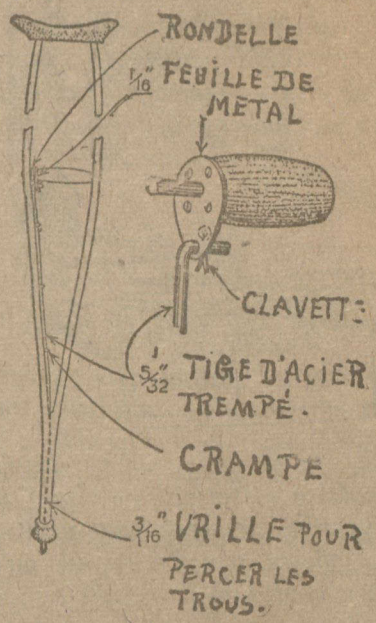


Monsieur Norbert Lallié, un français a inventé un autre clavigraphe qui a un clavier ordinaire. On peut s'en servir même avec un seul doigt sans qu'il soit nécessaire de connaître l'écriture Braille.

Si l'on veut avoir la lettre A on frappe la clef A. La clef donne les six points de la lettre correspondant à A, en Braille.

UNE BEQUILLE POUR LA GLACE

Une béquille ordinaire peut être transformée de manière à ce qu'on puisse s'en servir sur la glace et la neige durcie sans courir les risques de se rompre le cou sur la chaussée.



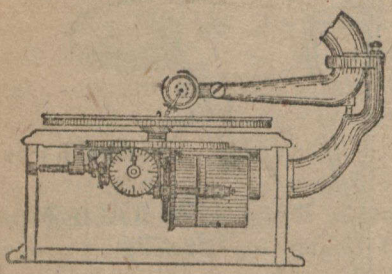
Cette béquille est munie d'une tige de fer qui part de la poignée de la béquille et descend jusqu'au bas.

Lorsque le marcheur fait tourner la poignée la tige de fer s'enfonce dans la neige ou la glace, ce qui donne beaucoup plus d'assurance à l'infirme.

Ce genre de béquille est beaucoup plus simple et beaucoup plus sûr que la béquille munie d'un bout en caoutchouc.

UNE AMELIORATION DANS LES GRAMOPHONES

Sur un disque ordinaire de gramophone un record tourne sans l'aiguille à une vitesse d'un certain nombre de pouces par seconde, et cette vitesse diminue forcément à mesure qu les cercles se rapprochent du centre, en rapetissant. Un fabricant Américain de disques est devenu le détenteur d'une invention qui augmente graduellement la vitesse rotative du disque, à mesure que l'aiguille se rapproche du centre. Cela se produit au moyen d'un engrenage à motion lente qui change, proportinnellement et graduellement, la position de la plaque tournante sur l'axe dirigeant permettant au moteur de tourner de plus en plus rapidement. Cet engrenage est adoptable à tous les records fa-



briqués en vue de son action sur les disque de parfaite uniformité de vibrations.

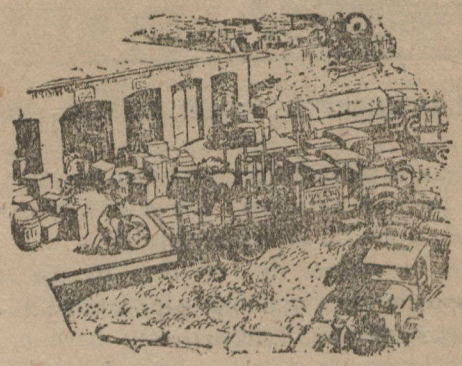
Naturellement, cet engrenage peut s'ajuster ou s'enlever, selon les records qu'on veut faire entendre, et l'appareil reprend alors la vitesse nomale des gramophones ordinaires.

—— o ——

PLATEFORME EN DENTS DE SCIE

Voici une idée très ingénieuse pour les entrepots, les gros magasins et les gares de chemins de fer.

Avec cette plate-forme de dents de scie, les voitures et les camions peuvent être chargés et déchargés par l'arrière et par le côté en même temps.



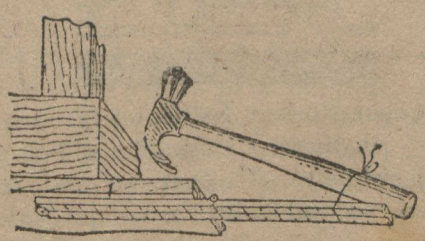
D'où une économie de temps et d'espace.

Avec ce procédé on évite ce chaos et cette congestion du trafic que l'on rencontre toujours dans tous les établissements.

—— o ——

LE TOUR DU MARTEAU ET DE LA REGLE

Prenez une règle de menuisier, placez-là à demi ouverte sur le côté d'une table de manière à ce que la moitié de la règle tombe sur le côté de la table.



Levez ce côté horizontalement et proposez à quelqu'un de l'assistance de poser un marteau sur cette extrémité sans que ni le marteau ni la règle ne tombent.

Cela paraitra impossible à quiconque ne sera pas au courant de la manière de procéder.

Après avoir dit à l'assistance que la chose est très facile à exécuter, vous placerez votre marteau comme vous le fait voir notre vignette.

On doit d'abord faire cette expérience privément afin de bien savoir et connaitre la position à donner au marteau et à la règle.

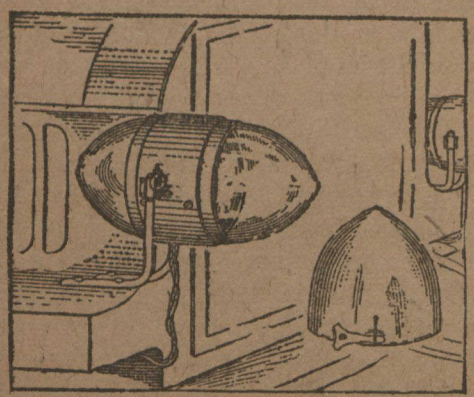
—'o,—

NOUVEAU PHARE POUR LES AUTOMOBILES

Voici un nouveau phare auquel on a donné le nom de torpedo.

Ce phare est de fabrication anglaise et a la forme d'une torpille.

Cette forme lui permet d'opposer un minimum de résistance au vent.



Lorsque le chauffeur n'a pas besoin du phare, il le couvre d'une enveloppe en cuivre poli qui le protège contre les accidents.

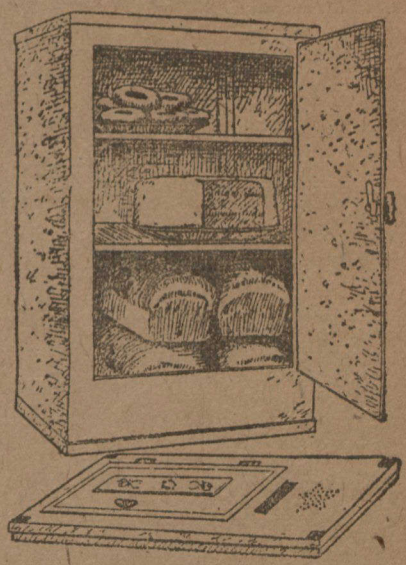
Ce phare est très élégant et quoiqu'il soit assez dispendieux, la demande en a été très forte en Angleterre.

—— o ——

LA BOITE A PAIN

La boîte à pain est généralement un des objets les plus négligés de la maison.

Il existe nombre des maisons où la boîte à pain n'est même pas nettoyée une fois par semaine.



Nous mettons aujourd'hui sous les yeux de nos nombreux lecteurs une nouvelle boîte à pain qui se plie sur elle-même et ne prend peu d'espace lorsqu'on n'en pas besoin.

Les côtés de cete boîte se ferment en sorte qu'on peut la nettoyer sans aucune difficulté.

L'intérieur est bien aéré et l'air y circule librement.

Refermée sur elle-même la boîte n'a qu'un pouce et demi d'épaisseur.

—— o ——

POUR LES COUPES DE PAPIER

Une simple broche en acier ou en fil nicklé tournée comme celle que vous fait voir notre vignette fait un excellent sup-

port artistique et pratique pour les nouvelles formes en papier huilé dont on se sert dans les restaurants pour manger la crème à la glace.

Ce support est hygiénique et peu dispendieux, et de plus ne peut pas être endommagé, attendu que s'il tombe sur le sol, il repend immédiatement sa position primitive.

Ce support est appelé a avoir beaucoup de succès auprès du public et nous ne saurions trop conseiller aux restaurateurs de l'adopter.

—— o ——

POUR AVOIR DE L'EAU CHAUDE

Il existe un nouveau procédé français pour avoir de l'eau chaude de votre robinet à eau froide.

Ce procédé consiste en un tube d'acier contenant un tube de verre garni de fils d'acier nickélés.

L'eau est réchauffée pendant qu'elle passe dans l tube de verre, au moyen de l'électricité.

Un fil flexible amène le courant électrique jusqu'au robinet.

—— o ——

UNE BROSSE A DENTS

On vient d'inventer une brosse a dents hygiénique et qui est tout a fait d'un genre nouveau.

Cette brosse est munie d'une petite conduite qui permet à un tube en caoutchouc d'amener l'eau dans tous les brins de la brosse.

Ce tube de caoutchouc est relié a un petit récipient contenant une solution hygiénique qui coule lentement dans les brins de la brosse a dents.

Cette invention est française.

—— o ——

LES TAXES

Nos législateurs n'ont pas inventé les taxes sur le luxe et le superflu. A Rome, il y a plus de 2000 ans, la loi Oppienne interdissait à toute femme d'avoir en sa possession plus d'un demi-once d'or, de porter une robe de plusieurs couleurs, de conduire une voiture dans la ville ou dans les limites de la ville, à moins que de se rendre à une cérémonie religieuse.

En 187 avant Jésus-Christ, une loi fut passée pour limiter le nombre d'hôtes à un banquet ou à une fête.

On fit plus tard un prix maximum pour les frais d'enterrement ou pour les tombeaux.

En Angleterre, au XIVième siècle, le roi Edouard III fit passer une loi pour faire cesser l'extravagance dans la toilette de ces dames.

A Venise, il n'y a pas longtemps, une loi fut passée pour forcer les gondoliers à n'avoir que des gondoles simples et unies. Le luxe de ces gondoles était devenu extraordinaire.

—— o ——

COURRIER -:- ARCHE DE NOE -:-

Nouvelles locales du village de la ligne Ste. Décoction de Pavot. P. Q.
(Spécial à la " Revue Populaire ".)

Joseph Casavant a été jeté à bas de sa jument hier soir, et a abimé son chapeau neuf. La prochaine, fois que la chose se produira Joseph Casavant laissera son chapeau neuf à la maison.

La cuisinière de l'hôtel Palace, le populaire hôtel de Ste. Décoction de Pavot, a jeté par la fenêtre une pleine bouilloire d'eau chaude et a attrapé un monsieur qui prenait le frais sous la véranda du magnifique hôtel (sic) comme ce monneur est un étranger nous ne pouvons pas reproduire les paroles qu'il a prononcé après l'incident.

Afin de réduire son stock d'allumettes, Moise Lépicier, vient de donner une commande en ville pour 500 boîtes de mauvais cigares.

Baptiste Quientoében ne voit pas l'utilité de la lune maintenant qu'il a son nouveau fanal.

Notre constable spécial assistera à la grande représentation dramatique et musicale donnée par notre cercle d'amateur, jeudi de la semaine prochaine, afin d'arrêter le traitre qui doit assassiner le premier rôle (un jeune homme d'une de nos meilleures familles de Ste. Décoction) au troisième acte.

On dit qu'Ildéphonse Latulippe est devenu si myope qu'il est forcé de se rapprocher du village.

La maison de monsieur le maire Bellavoine a pris feu la semaine dernière. Monsieur le maire a été forcé de se sauver au milieu de la nuit en chemise.

Heureusement pour les bonnes moeurs dans notre ville, personne ne l'a vu.

Le constable spécial de Ste. Décoction de Pavot vient d'arriver de l'étang où il a essayé de découvrir le chef d'un bande de grenouilles qui a donné un concert pendant que le maître d'école faisait une conférence sur la Ligue des nations.

Le maitre de poste a pioché dernièrement derrière le bureau de poste pour a-

voir des vers pour la pêche. Il prétend que si l'on reculait le bureau de poste il aurait de bien plus beaux vers.

Le professeur Sapolio, de Montréal, vient de découvrir un nouveau ruisseau dans notre paroisse de Ste. Décoction de Pavot. Le professeur est certain que ce ruisseau n'a pas encore été découvert parce qu'il n'a rencontré aucune boîte de tomates ayant contenus des vers, et que de plus, il a gouté à l'eau et que l'eau était fraiche.

Le maître d'école a fait dernièrement une conférence sur la rapidité avec laquelle le temps fuit. Sa conférence nous a paru un peu trop longue.

Oscar Lourson a l'intention de déménager du côté ouest du village de Ste. Décoction, afin de pouvoir dormir plus longtemps de matin ; le soleil se levant à l'est !

Moise Ladouceur a déposé une plainte de vol contre une aiguille qui lui a volé son vers.

Nézyme Lapincette, le forgeron de Ste Décoction, est allé au bureau de poste, la semaine dernière, après avoir oublié de se laver les mains. Il a touché à plusieurs timbres-postes neufs et les a oblitérés du coup.

Polycarpe Laframboise a échangé sa grande jument grise pour une vieille vache, et son veau du printemps pour trois cochons de lait.

Monsieur le curé de Ste- Décoction a annoncé que dimanche prochain sera fêté en grand : on allumera toutes les cloches, on sonnera tous les cierges et on fera l'église autour de la procession .

Il y a eu une bataille de chien à l'école du village pendant que mademoiselle Alphéda, l'institutrice récitait : La conscience " de Victor Hugo, devant ses élèves. La récitation a beaucoup nui à l'attrait provoqué par la bataille.

Un écureuil a été vu jouant sur les marches du bureau de poste de Ste. Décoction Alphétus Brindavoine qui est libéral, prétend que dans le temps de Laurier (hourra), les écureuils n'avaient pas besoin de venir au bureau de poste pour manger.

Un étranger est passé à Ste. Décoction cette semaine. Il est l'inventeur d'un nouveau fil à couper le beurre. Il a vendu pour la jolie somme de 5 piastres ses droits à Hysopompe Tranchemontagne pour tout l'est du Canada, et Kamar-Dortu a acheté l'ouest afin d'avoir les montagnes Rocheuses pour lui.

La mule de mademoiselle Evaseline Lafécilité a pris le mors aux dents la semaine dernière mais elle s'est anitée à la fourche des deux chemins, elle ne savait lequel prendre.

La poussière dans les rues de Ste. Décoction de Pavot vient d'être mise en place, les automobiles de la ville peuvent venir, nous sommes prêts a les recevoir.

Le maître d'école vient de recommencer ses cours de géographie qu'il avait interrompus durant la guerre.

La grande représentation organisée au profit de la Ligue protectrice des chiens de Ste. Décoction promet d'être un gros succès. Afin d'avoir plus de monde l'entrée sera gratuite, mais on fera la quête dans la salle et Eugénie Lachique qui fera la collecte restera assez longtemps devant chacun pour leur donner le temps de cracher leur trente-sous.

Alphonse Otoncasse vient d'arriver d'une expédition dans les forêts au nord de Ste.Décoction, et nous annonce une bonne récolte de feuilles d'arbres pour cet automne.

Mlle. Amanda Citrouillard a acheté un timbre de poste la semaine dernière. Encore du travail en perpective pour notre populaire maître de poste de Ste. Décoction.

La fanfare de Ste. Décoction s'est fait entendre dimanche dernier dans un très joli concert en face de la demeure de monsieur le maire Bellavoine. Malheureusement le vent emportait les notes au fur et à mesure qu'elle sortaient des instruments. Une plainte sera faite au gouvernement à ce sujet.

Rédacteur en chef du " Petit
Ste. Décoctien
Ste. Décoction de Pavot.
P. Q.

—— o ——

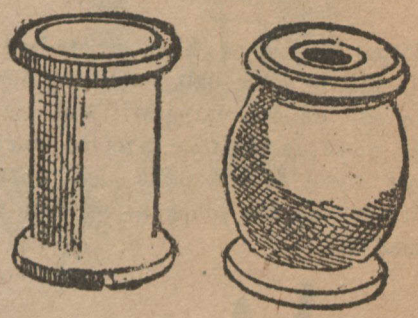
COMMENT ON VOLE LE PUBLIC

Un journal américain cite le nom d'une manufacture de fil que nous n'avons pas a nommer ici et nous montre la manière dont cette firme s'y prend pour voler sa clientèle.

Cette compagnie se sert maintenant comme bobine pour son fil de la forme concave que nous reproduisons ici. Jadis la forme était usitée par la même compagnie.

Or, si on examine attentivement la quantité de fil contenue dans chaque bobine et les prix anciens et nouveaux de chacune, on découvre des choses assez curieuses sur la manière de frauder le public.

En effet, la première bobine, de forme droite, contient 45 verges de fil en 4 brins et se vendait ; 2 bobines pour 5 sous.



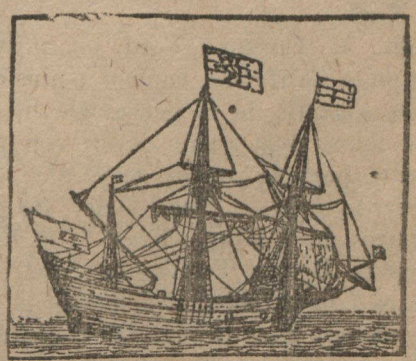
La deuxième bobine, de forme concave, ne contient que 30 verges en 3 brins et se vend 5 sous la bobine.

Le prix se trouve donc doublé et la quantité réduite de moitié.

—— o ——

REPRODUCTION DE LA DEMI-LUNE

Lors des fêtes célébrées à New-York, il y a une couple d'années pour commémorer le 200 ème anniversaire de la découverte de la rivière Hudson par le célèbre navigateur Hendrich Hudson, la Hollande, pour participer a la fête, à fait une reproduction exacte du navire de Hudson : la Demi-lune.



Ce navire fut construit à Amsterdam. Il mesurait 63 pieds de longueur, 17 pieds de largeur et avait un tonnage de 83 tonnes.

Son armement consistait en 4 canons,

NOS TOUTOUS DE GRAND LUXE

"King-o-King" n'a que 15 mois et il a été payé $2,000 par un riche californien.

— Papa, je veux ce chien, achète-le !

Et la fillette formulait cette singulière requête sur un ton impératif qui n'admettait guère de réplique ; même qu'elle frappait le sol de son petit pied, parceque l'auteur de ses jours ne se décidait pas assez vite.

Ceci se passait à la dernière exposition canine du club des Boston Terriers, à New-York.

Enfin, M. Freeman Ford, un millionnaire de la Californie, voulant plaire à sa fillette, s'enquit de la généalogie du fameux chien, puis ayant ouvert son portefeuille, paya la somme de $2.000, séance tenante, à M. et Mme Feder, les propriétaires de " King-o-King ", le futur champion Boston Terrier, en Amérique. C'est ce fameux chien si dispendieux qu'on peut voir dans la vignette ci-contre.

On admettra que $2.000 pour un chien de taille plus qu'ordinaire, c'est un fort prix, bien que des sommes supérieures aient déjà été payées, mais rarement.

Mais, ce qui est le plus extraordinaire dans cet engouement pour les animaux de race la plus pure, c'est les infinies précautions prises pour obtenir les meilleurs produits, la plus grande perfection des lignes et la plus grande perfection dans les moeurs et habitudes. Et ce qui est le plus attristant dans tout cela, c'est qu'on ne se donne pas le même trouble pour améliorer la race humaine.

Bien loin de là, par certaines mesures on est trop rigevistes on expose les individualités les plus saines de notre population aux contacts contaminants de types avariés qu'on chasse de partout et qu'on force à trainer par nos rues. La morale de ceci, devrait être qu'un être humain ne vaut pas même un chien. C'est pitoyable !

Voici, pour terminer, la généologie de " King-o-King " maintenant à peine âgé de 15 mois, fils direct de sa mère Ronan Beauty et de son père St Botolph's Little King. Il fut d'abord la propriété de M. T. Y. Murphy, de Wallington, Mass, qui ne le céda qu'à regret à M. Jobins C. Feder, avocat de New-York.

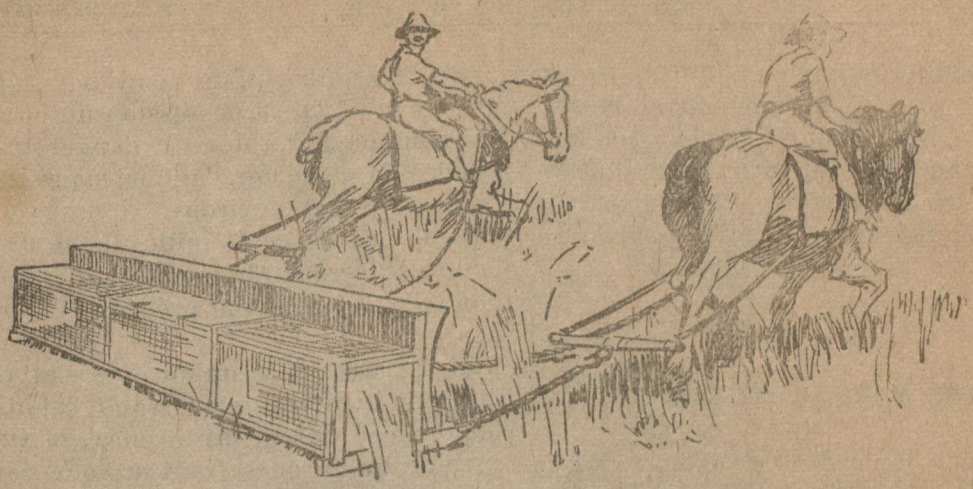
C'est ce dernier qui l'a vendu $2.000 au riche Californien.

Selon que la montre la vignette, ce chien est blanc et noir et sa tête, son poitrail, son dos ainsi que ses pattes, tout est parfait. On s'attend à ce qu'à la prochaine exposition " King-o-King " soit proclamé le champion de sa classe, dans toute l'Amérique. C'est le produit d'un quatorzième croisement intelligemment fait et surveillé.

— o —

En 1914 le Canada a fait des échanges de marchandises avec l'Allemagne pour le montant de 19,019,959 dollars et en 1919 pour 75 dollars seulement.

— o —



UNE MOISSONNEUSE A SAUTERELLES POUR VOTRE POULAILLER

Selon le principe qu'il vaut mieux prévenir qu'attendre qu'il soit trop tard, il est bien permis d'indiquer ici à nos lecteurs, surtout de la campagne, un excellent moyen de se débarrasser des sauterelles tout en les utilisant comme nourritures à volailles: car, quelques mois à peine nous séparent de la saison des sauterelles, et ceux qui veulent se préparer d'avance à les combattre, ne trouveront pas que nous arrivons trop tôt avec notre conseil.

C'est une méthode fort recommandée par le département d'agriculture aux Etats-Unis. Il s'agit tout simplement de promener un "attrape-sauterelles" sur tout le territoire infesté par les insectes destructeurs. Vous en prenez ainsi des quantités innombrables que vous pouvez mettre dans des sacs pour les laisser sécher avant de les servir à vos poules. Quant à ceux qui préfèrent nourrir leurs volailles avec les sauterelles vivantes, ils n'ont qu'à ouvrir leur "attrapes-sauterelles", face au soleil. Les sauterelles s'élanceront immédiatement au dehors, mais pas assez vite cependant pour que les poulets ne réussissent pas à les saisir.

Cet "attrape-sauterelles" est facile à construire. Il s'agit d'une boîte d'environ seize pieds de longueur par un peu plus d'un pied de hauteur. Cette boîte est placée sur deux traîneaux, selon que le fait voir notre vignette, de manière à pouvoir être attelée à des chevaux. Sur le devant et sur toute la longueur, on cloue une feuille de zinc, à un et demi o udeux pouces du sol, et débordant la boîte, de façon recourbée, de plusieurs pouces sur la hauteur. Sous cette feuille de zinc, il y a une ouverture de un et demi à deux pouces de hauteur sur toute la longueur de la boîte, qui, à l'arrière est formée d'un grillage serré.

Lorsque cette boîte est traînée dans les champs infestés de sauterelles, les sauterelles, dérangées, sous le gazon, sautent mais sont frappées par le haut recourbé de la plaque de zing débordante. Elles retombent alors sur le sol, étourdies, et elles sont entraînées dans "l'attrape-sauterelles", par l'ouverture du bas de la boîte. Lorsque la boîte

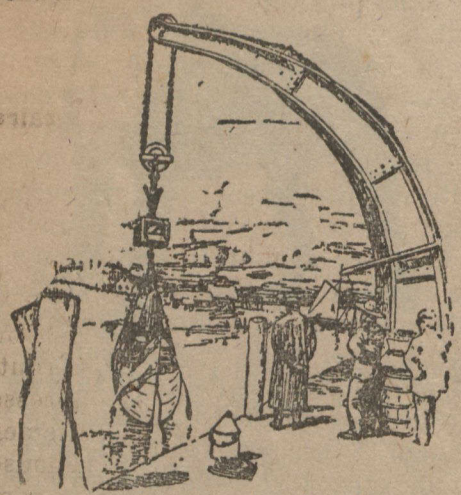
le poulailler, tel qu'expliqué ci-dessus, est remplie on ouvre le couvercle, soit pour la mise en sacs à la pelle, ou dans pour faire manger vivantes les sauterelles par les volailles. Cette nourriture est excellente pour les poules qui sont très friantes de sauterelles.

—— o ——

LES YACHTS DE COURSE

Le plus joli endroit pour les yachts de courses est sans contredit le Lac Constance en Suisse.

Chaque année il se tient sur ce lac des régates qui attirent les touristes du monde entier.



Tous les yachts sont classés suivant leur vitesse et leur poids.

Une grue spécialement amménagé a cet effet enregistre le poids de chaque yacht.

Notre vignette vous fait voir la grue au travail.

—— o ——

L'INSTINCT DES OURS

Les ours, tout comme les pigeons et les chats s'attachent à leur chez soi et dès qu'ils sont bien traités on en fait tout ce que l'on veut.

On raconte qu'un cow-boy de l'Ouest avait en sa possession un ours qui commençait à devenir dangereux. On décida d'écarter l'animal dans les montagnes des environs. L'ours fut conduit à deux cents milles de sa demeure et lorsque l'homme revint à son domicile, l'ours l'avait précédé de huit heures.

Il est assez rare qu'un ours s'attaque à un homme, mais lorsqu'il est attaqué il se défend avec énergie. On raconte qu'un ours étant attaqué par un parti de chasseurs tua deux chiens, deux chevaux, brisa un bras à un des chasseurs et se sauva sans qu'on ait réussi à le capturer.

—— o ——

CE QUE COUTE UNE EDITION DU DIMANCHE D'UN JOURNAL NEW-YORKAIS

Le "New-York Times" nous donne des chiffres très intéressants quand à ce que peut coûter une des dernières livraisons de son journal alors qu'il a brisé tous les records en fait de publicité avec 609 colonnes d'annonces.

Au-delà de 500,000 copies du journal furent distribuées dans plus de 5,000 villes et villages des Etats-Unis et du Canada.

Le papier seul a coûté $40,000 ; l'encre $2,300; le travail mécanique $5,000 et le coût de l'impression, les facteurs plus haut mentionnés exclus $,3000; enfin le coût du transport et les frais d'expresse et de malle dépassèrent $5,000.

Sans considérer le coût des nouvelles, la rédaction, le bureau, la Presse associée, les télégrammes et l'entretient de l'édifice, ce qui ajouterait encore plusieurs milliers de dollars, cette édition du "New-York Times" a coûté la somme de $60,000.

—— o ——

ETERNEL FEMININ

Parce que nous sommes dans une année bissextile, il n'est pas nécessaire que vous forciez, mesdemoiselles, tous les célibataires les plus endurcis à vous épouser.

Jusqu'à cette année, on disait : "Etes-vous à l'affut d'une épouse?" La question, cette année bissextile se lit comme suit: "Etes-vous à l'affut d'un mari?"

Si tel est votre cas, suspendez vos opérations un moment et écoutez.

Pourquoi tant de hâte? Pourquoi ne pas laisser Cupidon venir vers vous au lieu de le traquer comme une bête fauve, au coin d'un bois?

Tous ceux, hommes ou femmes, qui ont entrepris la chasse au conjoint ont toujours fini par attraper quelque gibier, l'histoire est là pour le dire.

Mais là n'est pas la question.

Est-ce que vraiment tous ceux qui ont fait la chasse au conjoint ont trouvé ce qu'ils cherchaient?

Laissez venir à vous l'amour. Il viendra. Et à chaque fois que vous courez après, vous faites fausse route.

La plupart des hommes sont pressés de se mettre en amour, seulement comme ils ne sont pas prêts à épouser celle dont ils voudraient faire la compagne de toute leur vie, ils repoussent l'amour et la dite jeune fille. Ils travaillent ou s'étourdissent dans les plaisirs, sachant bien que lorsqu'ils

seront prêts à se marier, leur idéal d'antan sera marié avec un autre ou aura coiffé depuis longtemps le bonnet de Sainte-Catherine.

Alors, ils décident de rester garçons toute leur vie, même s'ils sont obligés de payer la taxe sur le célibat, ce qui leur vaudra un beau monument plus tard, ou, après une dizaine d'années de labeur, alors qu'ils ont amassé suffisamment d'économies, ils partent en chasse.

C'est bien rare alors qu'ils rencontrent la vraie femme qu'il leur faut; puisqu'ils se marient, ou pour faire comme les autres, ou pour se faire un foyer, et c'est bien rare que le coeur parle sérieusement dans ces circonstances-là. L'heure de l'enthousiasme est passé; elle pourrait revenir si l'on savait attendre; mais on se dit que la vie est trop brève et l'on ne veut pas perdre de chances.

Dans ces cas-là, la plupart des hommes ont changé d'opinion et tourné le dos à leur premier amour; je ne parle pas ici des amours de collégiens, mais du véritable amour, de l'amour enthousiaste, vibrant et généreux qu'on a éprouvé à un moment de sa vie, où l'on ne se sentait pas prêt pour les responsabilités futures. Dans ces circonstances, le jeune homme n'a pourtant pas tort, surtout placé comme nous le sommes tous en face du problême de la vie exhorbitante.

Il aime sérieusement; il le sait, mais il ne voudrait pas priver la jeune fille qu'il aime de tout le confort dont elle est entourée chez elle, pour ne lui offrir comme consolation que des regards, des soupirs et des sourires s'effaçant vite, au contact des âpretés de la vie.

Neuf fois sur dix, il n'ose déclarer sa flamme à celle qu'il aime et il ose encore bien moins lui demander d'attendre qu'il soit prêt à se marier.

Résultat: la jeune fille prend ce silence pour de l'indifférence. D'abord désappointée, elle finit par en prendre son parti et épouse un autre homme. Ou bien elle s'habitue si bien à sa vie solitaire qu'elle est quand même perdue pour celui auquel elle a pu rêver un temps.

Les temps sont changés. Autrefois, les jeunes filles étaient plus romantiques. Elles filaient de la laine ou faisaient autre chose, et avant d'accepter le premier soupirant qui se présentait à elles, elles écoutaient leur coeur.

Elles savaient que lorsqu'on se marie c'est pour longtemps et pour de bon. Elles ne se seraient jamais permis de penser, comme plusieurs de nos jeunes filles trop modernes, à la possibilité de la séparation ou même du divorce.

La plupart des jeunes filles de nos jours, si elles ne se jettent pas à la tête du premier malheureux qui leur fait de l'oeil, se donnent bien garde cependant de refuser ses propositions, au cas où il serait le seul à les demander en mariage.

Il y a aussi un bien grand nombre de jeunes filles qui travaillent par nécessité mais qui détestent tellement la vie de bureau qu'elles ne se gênent pas pour déclarer: "Pourvu que cette vie ennuyeuse finisse, j'épouserai le premier qui me demandera. Si l'on parvient à s'aimer ensuite, tant mieux. Si l'on ne s'aime pas, ça marchera comme ça pourra."

D'autres, chez l'homme comme chez la femme, se marient pour imiter leurs camarades dont ils croient la vie toute heureuse parce qu'ils ne la voient que de loin, et qu'à travers le prisme de l'illusion.

Les Paul et Virginie ne sont pas communs de nos jours, mais si cha-

cun voulait y mettre du sien et envisager un peu plus sérieusement le problème de la vie et du mariage, il serait encore possible de trouver plus de paix et de bonheur dans nombre de foyers.

Ne nous pressons pas trop, mesdemoiselles; ne forçons pas ces messieurs à nous épouser sous prétexte que c'est l'année bissextile, et par crainte de manquer une occasion unique. Non, sachons être aimables et cultivées et soyons assurées que la véritable beauté du caractère trouve toujours ses admirateurs sérieusement épris.

Pourquoi ne pas attendre son tour? Ne vaut-il pas mieux n'avoir que quelques années de bonheur parfait que toute une vie de malentendus et de malheurs?

Manon.

—— o ——

CURIEUSES COUTUMES

L'île de Man (possession anglaise de la mer d'Islande) offre plusieurs particularités, dont aucune n'est plus curieuse que celle de ses lois. Par exemple, sa législature est appelée la "Maison des Clefs", et était, autrefois, un corps judiciaire dont le pouvoir et le devoir consistaient dans l'interprétation des lois. D'un autre côté, toute personne qui était assez hardie pour dénigrer la "Maison des Clefs", non seulement était condamnée à quarante dollars d'amende mais aussi à la perte des deux oreilles.

Deux juges furent, un jour, nommés pour administrer les lois qui, avant 1417, n'avaient pas été codifiées. Ces dernières étaient cependant reconnues comme lois secrètes, parce qu'elles avaient été conférées aux juges secrètement. Ces derniers devaient les garder pour eux-mêmes aussi longtemps qu'ils le voûlaient, à moins qu'ils jugent comme sage et nécessaire d'en donner des explications à la populace.

Certaines de ces lois, telles qu'elles existaient avant leur codification sont extrêmement originales. Par exemple:

"Si un homme se rend coupable du vol d'un cheval ou d'un boeuf, ça ne constitue pas une félonée, parce que l'offenseur ne peut pas le cacher; mais s'il est coupable du vol d'un chapon ou d'un porc, il devra être pendu.

"En cas de vol, si le montant est supérieur à treize centins, c'est de la félonie et le coupable est punissable de mort; en-dessous de cette somme, il devra être fouetté ou placé sur un cheval de bois spécial à ce genre de coupables."

Les armes de l'île de Man consistent en trois jambes attachées aux genoux, qui semblent frapper sur un bouclier. D'où on a tiré cette plaisanterie descriptive que l'une des jambes détache des ruades sur l'Irlande, l'autre sur l'Ecosse et la troisième sur l'Angleterre.

Suivant une coutume traditionnelle, le 5 juillet de chaque année, les lois de l'île de Man sont lues des hauteurs de la colline de Tynwall devant le peuple assemblé. Cette cérémonie légale est une des plus intéressantes et des plus archaïques actuellement en vogue en Europe.

—— o ——

Un auteur a dit : " Je ne sache pas de plus fâcheuse alliance que celle de la mémoire avec la bêtise. Que de venir avec un homme qui ajoute à son impertinence toute celles d'autrui ? "

COMMENT LADY ASTOR SE FIT ELIRE AUX COMMUNES

Depuis une vingtaine d'années, a-t-on assez crié contre le féminisme et contre le vote de la femme dans l'administration des affaires publiques ?

Pourtant, lors des dernières élections, en Angleterre une femme, une Américaine et non la moindre puis-qu'il s'agit de Lady Nany Astor, a été élue, à une majorité considérable, membre du parlement britannique. Elle remplace son mari, le Vicomte Waldorf Astor.

Comme un un homme, elle a conduit toute une lutte intense, sans perdre pour cela, de sa grâce et de son charme personnels et les Américaines, surtout celles du Sud, de la Virginie se réjouissent de la grande victoire d'une de leur concitoyennes appartenant à la famille Langhorne, qui a fourni plusieurs femmes de haut marque et d'une très grande beauté, à la première société de la république voisine.

Mme le vicomtesse Waldorf Astor a crânement tenu le drapeau arboré jadis par son mari, devant les divers électeurs de Plymouth faisant victorieusement face à toutes les interruptions, sans se laisser désorçonner.

Bien que pour entrainer à l'éloquence spéciale de la tribune et des " hustings ", elles sut trouver, dans ses improvisations mêmes, toutes les reparties qui lui gagnèrent les rieurs, du premier coup et des femmes électrices, pourtant parties naturellement à la jalousie lui rendaient hommage sur son talent et sa compétence.

Lors d'un de ses premiers discours devant une multitude d'ingénieurs et mécaniciens, elle rencontra son adversaire politique qu'elle a défait, M. Isaac Fort. Ce dernier, en l'apercevant, s'écria : " Je n'ignore pas que Lady Artor est excessivement populaire avec les enfants de Plymouth, mais elle me permettra d'ajouter que pour ce qui est des enfants, j'ai un avantage sérieux sur elle. "

— Vous voulez-dire, dit Lady Astor, que vous avez un enfant de plus que moi ?

M. Fort s'inclina respectivement en disant : " En effet, madame, vous en avez six et j'en ai sept.

— Il se font dit lady Astor, mais, moi, je n'ai pas encore fini.

Une autre fois que des cris inintelligibles l'interrompaient continuellement, elle dit à l'assistance :

— Si vous saviez comme c'est désagréable, d'entendre le vacarme de tous ces agitateurs salurières ! — Et, s'adressant à l'un de ses interrupteurs elle lui dit :

— Venez donc à l'avant, mon ami, afin qu'on puisse voir quelle mine peut bien avoir un véritable travailleur, un gagne-petit anthentique ! "

Et, comme l'interrupteur avait eu le culot de s'avancer on vit que c'était un jeune homme imberbe, vêtu à la toute dernière mode, et d'un chic même tapageur.

Lady Astor s'écria alors : " C'est bien ce que je pensais ; rudement mieux nippé tout de même que ceux des électeurs qui voteront pour lady Astor : "

Encore une fois, elle avait su mettre les rieurs de son côté, et il en fut de même à tous les jours de sa campagne électorale.

L'élection de cette Américaine à la chambre des communes Anglaises prouve que le peuple se démocratise de plus en plus et qu'il vont se défaire des anciens préjugés moyannageux plaçant la femme à un degré immérité d'infériosité, comparée à l'homme.

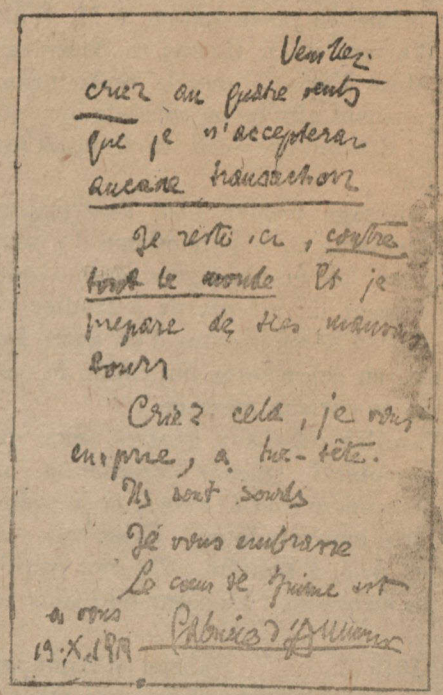
—— o ——

GABRIEL D'ANNUNZIO ET L'AFFAIRE DE FIUME

(*Spécial à la " Revue Populaire "*)

Nos lecteurs n'ignorent certainement pas le coup de tête du grand poète italien Gabriel d'Annunzio et l'incident de Fiume. Patriote, enthousiaste et un peu tête chaude, le poète, qui avait gagné ses galons de capitaine, par de hardies randonnées en aéroplane, pendant la guerre, allant jeter des messages et des circulaires à la population italienne en pays ennamie, et cela au milieu d'une grêle de projectiles. — le poète, disons-nous, se montra mécontent du fait que le traité de paix ne remettait pas à l'Italie, le port de Fiume, sur l'Adriatique. Il résolut alors de s'emparer de cette ville ainsi du territoire environnant, de l'occuper et de tenir la position envers et contre tous. Il gagna à sa cause une dizaine de mille soldats italiens, et se mit à leur tête et réussit son audacieux projet. Il fut accueilli avec un enthousiasme délirant par la population de Fiume et on proclama libérateur.

On se serait cru en plein époque romantique et non en 1920.



L'Autriche protesta auprès de l'Entente, en disant qu'il fallait à tout prix rappeler d'Annunzio, afin que les clauses du traité fussent respectées. D'Annunzio refusa carrément, disant qu'il ne se rendait jamais et qu'il mourrait content pourvu que sa tenacité conservat Fiume à l'Italie.

Les nations faisant partie de l'Entente furent fort embarrassées, et il fut question un moment de prendre les armes contre " cet enfant terrible de d'Annunzio ".

Ce dernier jouait un jeu terrible, attendu que s'il eut été battu et capturé il eut pu passer en cour martiale et condamné à être fusillé.

Mais, cette expectative ne fit qu'enthousiasmer davantage le poète, qui continua sa marche victorieuse et s'empara de

plusieurs autres places, autour de Fiume.

Ainsi, le poète-soldat réussi, par son entêtement à faire accepter son projet par ceux-là même qui s'y opposaient le plus fortement au début.

Nous avons eu le rare bonheur de mettre la main sur un message écrit de la main même du poète italien, à M. Whitney Warren, un millionnaire Américain qui habite Paris. Nous le reproduisons intégralement afin qu'on constate bien que Gabriel d'Annunzio écrit un français magnifique.

Ce message prouve bien l'entêtement, l'enthousiasme et le patriotisme du poète soldat, et les graphologues éprouveront certainement un vif plaisir à étudier l'écriture d'un héros presque d'un autre âge.

Voici, en carractères imprimés, le contenu de ce curieux message :

" Veuillez *crier* aux quatres vents que je n'accepterai *aucune transaction*. Je reste ici, *contre tout le monde* et je prépare de très mauvais tours. Criez cela. Je vous en prie, à tue-tête. Ils sont sourds. Je vous embrasse. Le coeur de Fiume est à vous.

19-10-1919 Gabriel d'Annunzio

Voici un message qui ne manque pas d'audace ni d'enthousiasme.

— o —

L'ANCETRE DE LA PLUME-FONTAINE

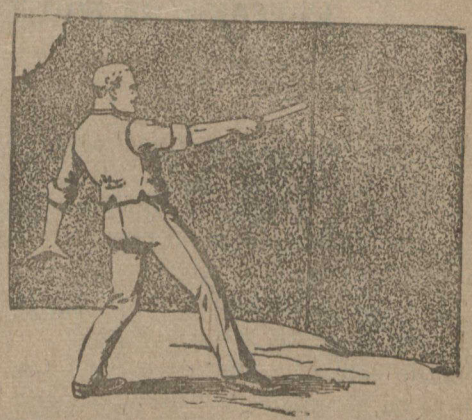
Ce fut en 1864, il y a 55 ans, que Jean Benoît Mallat, fit breveter, à Paris, une plume qui s'alimentait elle-même à son propre réservoir d'encre. Cette plume existe encore et elle est conservée précieusement. La plume était en or, mais la pointe était taillée dans un rubis. Le manche était également en or caoutchoucté à l'intérieur. Le réservoir était à l'intérieur, comme pour les plumes actuelles, mais l'encre était distribué à la plume, à l'aide de petites valves avec clefs sur le côté. Cela était assez incommode, car les clefs ne fonctionnaient pas toujours. Cependant, cette plume était beaucoup trop dispendieuse pour le commerce, et son succès ne fut qu'éphémère. Ce ne fut que plusieurs années après que les plumes-fontaines actuelles firent leur apparition sur les marchés français, allemands, anglais et américains. Aujourd'hui tout le monde veut avoir sa plume-fontaine et ne saurait s'en passer.

— o —

L'EAU QUI NE PEUT ETRE COUPEE

Une usine de Grenoble, France, se sert de l'eau d'un réservoir situé dans une montagne a une hauteur de 200 verges.

L'eau arrive a l'usine par un tube vertical de la même longueur ayant un diamètre un peu moins grand qu'un pouce. Le jet d'eau sert a actionner une turbine.



Brisant un sabre sur un jet d'eau.

Des expériences ont prouvé que l'homme le plus fort et le plus robuste ne peut pas couper ce jet d'eau même avec un sabre a été brisé en morceaux, et cela sans faire dériver une seule goutte d'eau du jet.

D'autres expériences ont prouvé qu'un jet d'eau ayant une pression de 500 livres au pouce carré ne pouvait être traversé même par une cartouche de fusil.

LA HAUTEUR DES PRINCIPAUX MONUMENTS

Monuments.	Pieds.
La Tour Eiffel, à Paris	1000
Le monument Washington, à Washington	555
La pyramide de Cheops, en Egypte	543
La cathédrale d'Anvers, en Belgique	476
La cathédrale de Strasbourg, en France	474
La tour d'Uthrecht, en Hollande	464
Le clocher de Ste-Etienne, à Vienne	460
La pyramide de Céphène, en Egypte	456
L'église St-Martin, en Bavière	456
L'église St-Pierre, à Rome	448
La flèche du clocher de Salisbury, Angleterre	410
La cathédrale St-Paul, à Londres	404
La cathédrale St-Pierre, à Hambourg	395
La cathédrale de Florence, en Italie	384
La cathédrale de Cremone, en Italie	372
La cathédrale de Seville, en Espagne	360
La pyramide de Sakkarah, en Egypte	356
La cathédrale Notre-Dame, à Munich	348
Le dôme des Invalides, à Paris	347
La cathédrale, à Madgebourg	337
L'église St-Marc, à Venise	328
La tour Assinelli, à Bologne	314
La statue de la Liberté, à New-York	305
L'église Trinité, à New-York	283
Les tours du pont de Brooklyn, à New-York	281
La colonne à Delhi, Indes	262
La tour de Porcelaine, en Chine	242
La tour de Canterbury, Angleterre	235
La cathédrale Notre-Dame, à Paris	232
L'église Notre-Dame, à Montréal	225
Le monument Bunker Hill, aux Etats-Unis	220
La tour Pecchée, à Pise	202
Le Monument, à Londres	202
La colonne Vendôme, à Paris	153
La colonne de Trajan, à Rome	151

———— o ————

Pour les douze mois terminés en Août 1919, nous avons exporté pour $8,054,170 de beurre; $35,151,354 de fromage; $66,308,196 de bacon et de jambon; $28,785,219 de boeuf; $5,362,122 de viandes en conserves et $9,103,524 de porc. C'est un total de $152,764,585, comparativement à $111,215,076 en 1918 et $107,251,856 en 1917.

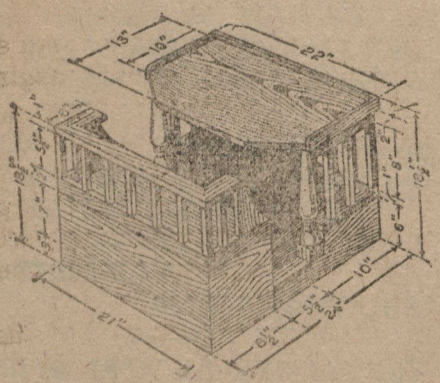
UNE TABLE ET CHAISE POUR ENFANT

Cette table construite dans le genre des chaises hautes pour enfant et reposant directement sur le sol donne à un enfant la liberté de mouvements dont il est si friand, et réduit les dangers de chute.

La photographie ci-jointe donne une idée de l'apparence de cette chaise.

Les dimensions sont toutes mentionnées sur la vignette.

Si on le désire on peut ajouter des tiroirs sous la table; l'enfant placera ses jouets dans ces tiroirs et la maman fatiguée trouvera du repos pendant que l'enfant s'amusera.



On doit bien faire attention en construisant cette chaise de faire disparaître tous les angles et de bien passer le bois au papier sablé.

La table devrait recevoir un vernis ou tout au moins une couche de peinture. Comme couleurs nous suggérons le blanc pour la table et les bras du dossier de la chaise et un vert pâle pour le bas de la table.

LES ERUPTIONS DU VESUVE

Il y a quelques semaines, les dépêches nous apprenaient que le Vésuve, qui faisait entendre, depuis quelque temps, des roulements souterrains prolongés, était entré en éruption De tous les volcans situés à la surface du globe, c'est certainement le Vésuve qui est le plus souvent en activité.

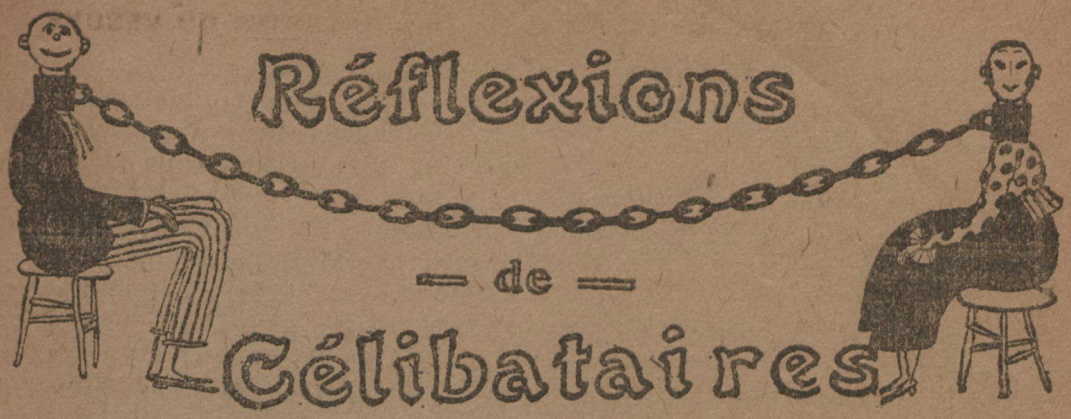
Deux courant de larve descendirent les pentes de ce volcan. L'éruption ne fut cependant pas assez considérable pour menacer les villages qui sont aux pieds de cette montagne.

Le Vésuve est à 7 ou 8 milles de Naples. On sait que c'est au cours d'une éruption que furent ensevelies les villes de Pompéi et d'Herculanum. Les autres éruptions remarquables furent celles de 1661, qui coûta la vie à dix mille personnes, de 1794, 1822, 1872 et 1906.

L'éruption d'avril 1906 a été la plus terrible dont l'histoire fasse mention. L'éruption de 1906 n'a présenté, mais à un degré exceptionnellement violent, que deux des manifestations du volcanisme; la cendre et la larve. Pas de tremblement de terre hors de la région du cratère, pas de raz de marée très peu de projection de gaz brûlants ou asphyxiants.

Les touristes font en grand nombre l'ascension du Volcan, ascension facilitée par la création d'une route et d'un funiculaire.

Malgré le grand danger constant des éruptions, une nombreuse populatoin se presse sur les pentes inférieures du Vésuve. Les alluvions volcaniques constituent, en effet, un sol très riche et les céréales et les vignes donnent des produits abondants.



HOMMES

Un homme saclifiera sa vie pour la femme qu'il aime, mais il ne lui sacrifiera jamais sa pipe.

* * *

Pour les hommes l'amour est une affection dès yeux et pour les femmes une affection des oreilles.

* * *

Chaque homme marié peut nommer une femme qui a un bon mari.

* * *

Le seul empêchement qui existe sur la terre pour être heureux provient du fait que la moitié de la terre est peuplée par des hommes et l'autre moitié par des femmes.

* * *

Avant de promettre à une jeune fille de n'aimer qu'elle il serait bon de voir toutes les autres jeunes filles.

* * *

Un *homme* n'est pas nécessairement malheureux barce que sa femme ne l'a épousé que dans le but de se réformer. Non Elle peut manquer son but.

* * *

Quelle tête doit faire le mari qui trouve sa femme toute pâle le matin lorsque celle-ci lui avoue qu'elle ne s'est pas encore " fait " le visage.

FEMMES

Une jeune fille à son premier bal est ce que nous avons trouvé de plus près du mouvement perpétuel.

* * *

Etre le seul amour d'un homme est comme être à la tête d'une classe où nous serions "l'unique élève".

* * *

Les femmes ne sont que ce qu'elles sont et non ce qu'elles s'imaginent être. Cette remarque s'adresse aussi aux hommes.

* * *

Tout n'est que vanité, même pour les femmes; cependant, il est rare de rencontrer chez elles le prototype du vieux beau de soixante ans qui s'imagine que les fillettes de vingt ans ne l'aiment que pour lui-même.

* * *

Il faut une jeune veuve très tendre pour venir à bout d'un célibataire endurci.

* * *

Ce n'est pas le nouveau chapeau qui ramènera le printemps d'une femme qui est rendu à l'automne de la vie.

* * *

Une bonne femme est l'essieu de la roue des ambitions de son mari.

HOMMES

Comment faisaient les Don Juan de jadis sans téléphone, sans automobiles et sans restaurants chinois ?

* * *

Lorsqu'un homme se marie une seconde fois, vous pouvez y avoir le triomphe de l'espoir sur l'expérience.

* * *

On peut etteindre le coeur d'un homme avec un repas et le coeur d'un femme avec un compliment.

* * *

Ne jugez jamais un livre par son couvert ni une femme par son chapeau.

* * *

Un homme marié n'a que deux beaux jours dans sa vie ; le jour ou il épouse sa femme et le jour ou il l'enterre.

* * *

Un homme marié qui est heureux est un homme qui oublie de penser a sa misère.

* * *

Quelques hommes mariés sont des maris et quelques autres sont d'anciens célibataires.

* * *

Dans le bon temps ou nous vivons les hommes ont plus ou moins de liberté ; plus avant le mariage et moins après.

* * *

Si toutes les prières étaient exaucées, le nombre de veufs et de veuves serait beaucoup plus nombreux qu'il l'est.

* * *

Durant les fiançailles un jeune homme peut considérer sa future comme une perle, mais après son mariage il y a dix chances contre une qu'il n'aime pas la mère de la perle.

* * *

Un homme voit moins facilement ce qu'une femme porte que ce qu'elle ne porte pas.

FEMMES

Avant le mariage un homme donnerait sa vie pour un mot de vous, après le mariage il ne vous accordera pas cinq minutes pour vous écouter.

* * *

La Nature a donné à la femme la beauté, la grâce, l'intuition, la tendresse et le diable lui a donné la langue.

* * *

Une jeune fille aimera toujours mieux un jeune homme qui lui dira des idioties que dix jeunes gens qui lui parleront Sagesse.

* * *

Si vous voulez avoir une idée de ce qu'est un mariage contracté avec un homme que l'on n'aime pas, asseyez-vous durant une demi-heure, dans un clair de lune avec un homme que vous détestez.

* * *

Avant le mariage, la mère et la fille pensent exactement la même chose du mari; après le mariage, le père et la fille pensent seuls la même chose du mari.

* * *

Il n'y a que peu de femmes qui soient aussi vieilles qu'elles en ont l'air avant qu'elles se soient "arrangées" le matin.

* * *

Une jolie femme s'occupe beaucoup plus des petits cheveux qu'elle peut avoir dans le cou que de son avenir.

* * *

Il y a des femmes qui trouvent plus de plaisir à rendre misérable la vie de l'homme qu'elles aiment qu'à se venger de ceux qu'elles détestent.

* * *

Conservez votre ami, ne l'épousez pas.

QUELQUES CHANSONS

— de —

MAURICE MAETERLINCK *

On est venu dire
(Mon enfant, j'ai peur),
On est venu dire,
Qu'il allait partir...

Ma lampe allumée
(Mon enfant, j'ai peur),
Ma lampe allumée,
Me suis approchée...

A la première porte
(Mon enfant, j'ai peur),
A la première porte,
La flamme a tremblé...

A la seconde porte
(Mon enfant, j'ai peur),
A la seconde porte,
La flamme a parlé...

A la troisième porte
(Mon enfant, j'ai peur)
A la troisième porte,
La lumière est morte...

---

(1) Ce qui donne encore plus d'actualité à ces vers, c'est que leur auteur visita tout récemment Montréal. Maeterlinck (Polydore-Marie-Bernard) né à Gand, le 29 août 1862, est un des poètes contemporains les plus captivants et les plus illustres. Il a pu changer quelque peu par sa manière, mais les pièces publiées ici sont du plus pur symbolisme.

Ils ont tué trois petites filles
Pour voir ce qu'il y a dans leur coeur.

Le premier était plein de bonheur;
Et partout où coula le sang,
Trois serpents sifflèrent trois ans.

J'ai cherché trente ans, mes soeurs;
Où s'est-il caché?
J'ai marché trente ans, mes soeurs,
Sans m'en rappeler...

J'ai marché trente ans, mes soeurs,
Et mes pieds sont las;
Il était partout, mes soeurs,
Et n'existe pas.

Le deuxième était plein de douceur,
Et partout où coula le sang,
Trois agneaux broutèrent trois ans.

Le troisième était plein de malheur,
Et partout où coula le sang,
Trois archanges veillèrent trois ans.

L'heure est triste enfin, mes soeurs,
Otez mes sandales;
Le soir meurt aussi, mes soeurs,
Et mon âme a mal.

Vous avez seize ans, mes soeurs,
Allez loin d'ici.
Prenez mon bourdon, mes soeurs,
Et cherchez aussi...

(Extrait des "Douze Chansons")

LA VIE!

L'homme nait et meurt sans son consentement.

Son séjour sur terre n'est qu'une série de méprises et malentendus.

Dans son enfance, l'homme est un ange; plus tard c'est un diable, et parvenu à l'âge adulte il est tout ce qu'on veut, du lézard jusqu'à l'aigle.

Trop "à cheval" sur le devoir, c'est un esprit étroit ou mesquin.

Pauvre, il est incapable de diriger les autres.

Riche, c'est un voleur qu'on salue bas.

Politicien, c'est un tripatouilleur, un gourmand de pots de vin.

Hors de la politique, on le catégorise comme propre à rien pour son pays.

S'il fréquente trop les églises, c'est un hypocrite.

S'il s'en tient éloigné, c'est un païen, un "loup-garou".

A sa naissance tous voulaient l'embrasser.

A sa mort, on lui mettrait son pied quelque part.

S'il meut jeune, il avait devant lui un brillant avenir.

S'il vit trop vieux, il encombre et on lui reproche de vouloir économiser sur les frais funéraires.

C'est drôle, la vie, n'est-ce pas?...

LE MOIS DE MARS ET LES CELIBATAIRES

Dire qu'il existe à Montréal des célibataires qui se plaignent et se lamentent, parce qu'on les écrase sans le fardeau d'une taxe spéciale !

S'ils avaient vécu dans l'antiquité ils auraient vu ce qu'il en coutait de rester garçon. Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à lire ce qui suit :

" A Lacédémone, on pratiquait en Mars une coutume capable d'enthousiasmer et d'inspirer tous les apôtres de la repopulation. Les lois étaient très rigoureuses contre les célibataires qui étaient à peu près mis au ban de la société, exclus de tous les emplois, de toutes les magistratures et n'avaient le droit ni de rester, ni de rendre témoignage. Or, le premier jour du Printemps, les femmes de Lacédémone allaient les prendre chez eux, les conduisaient au temple de Junon, déesse de l'Hymen, au milieu des huées et des quolibets de la foule, et là, après les avoir accablés de plaisanteries,elles leur donnaient le fouet devant la statue de la déesse. "

Combien s'en trouve-t-il parmi vous, messieurs les célibataires, qui auraient aimé vivre à Lacédémone, en cet heureux âge de liberté !

De grâce, ne répondez pas tous ensemble.

C'était là une manière de célébrer le printemps, qui comme de nos jours, commençait en mars, mais il y en avait d'autres, un moins originales. Qu'on en juge :

" A Rome c'était également pendant le mois de mars qu'on sacrifiait, à Anna Perenna, la nymphe du fleuve Numivius, par des libations d'autant plus copieuses que les Romains croyaient devoir vivre autant d'années qu'ils auraient vidé de coupes ce jour-là. Si cette nymphe avait été une sainte, elle eût mérité d'être la patronne des ivrognes. "

Il y a bien quelque part, un Saint-Jacques, un homme demi-douzaine d'éponges qui eussent été capables, sans se forcer de vider une centaine de coupes consécutives, afin d'avoir l'assurance de vivre un siècle.

Jadis, en Perse, le Shah ne labourait pas personnellement, mais il se dépouillait de son faste pour se mêler dans un banquet

à tous les laboureurs dont il encourageait les travaux, écoutait les plaintes et accueillait les justes réclamations.

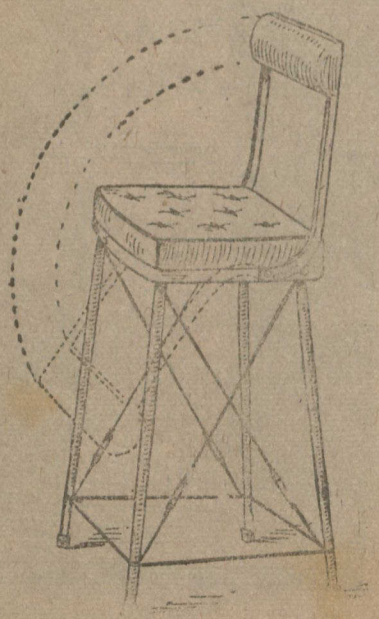
En Grèce, on célèbre le 12 mars, la *Fête du Printemps* d'une façon assez singulière en jetant par les rues les pots, les terrines et autre vaisselle de terre. Les Grecs chantent en même temps des couplets qui expliquent les raisons de ce massacre de poteries.

Chez nous, Mars est plus calme et ne laisse aux pratiquants que les soucis du Carême et aux fiancés le désagrément de voir ajourner leurs noces. Du passé, il ne reste plus même, et si la fête de Saint-Joseph est encore chômée par quelques rares charpentiers la tradition finira par s'oublier dès demain.

—— o ——

UN SIEGE CONFORTABLE

On vient d'inventer un nouveau siège très confortable pour les garde-moteurs des tramways pour remplacer le siège odrinaire qui ne consiste qu'en une tige de fer supportant un plateau en bois.



Ce nouveau siège se compose de quatre pieds en fer reliés entre eux par des fils de fer.

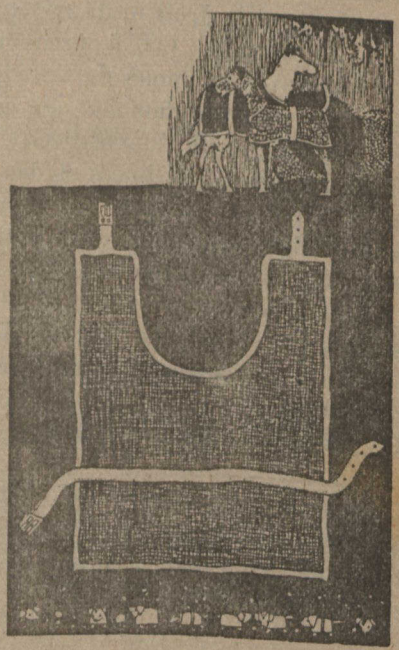
Les quatre pieds supportent le siège qui est fait dans le même genre que les sièges pliants des automobiles, il est munie de ressorts et recouvert en cuir.

Ce siège est confortable; le dos du garde-moteur est appuyé au dossier qui se lève ou s'abaisse à volonté.

—— o ——

POUR NOS TOUTOUS

Voici un joli modèle de couverte pour les chiens.



Il faut un drap très épais et très chaud, car il est bien entendu que le chien n'a besoin de cette couverte que pour sortir par les grands froids de l'hiver.

Une courroie de cuir cousue à la couverte fait le tour du chien et s'attache sous le ventre de l'animal.

Le cou s'attache également à l'aide d'une petite boucle.

PLUS FAIT DOUCEUR...

Par Pierre Vernou

A grande allure, le coupé du docteur Daubrey gagnait l'Ecole de médecine... Roger venait de discuter avec Mme de Morlannes la possibilité de son divorce.. L'un et l'autre le souhaitaient d'autant plus prochain que, ayant évité la trop banale et prosaïque comédie de la duplicité, ils en faisaient dépendre la plénitude de leur amour. Le docteur Daubrey en voulait de plus en plus à sa femme de l'obstacle que la ténacité de Germaine mettait à son "bonheur". Cependant il était confus à la perspective pénible de luttes nouvelles à soutenir pour provoquer une rupture définitive, et il se demandait quel défaut offrirait à ses coups suprêmes cette cuirasse de force calme et de sérénité qui défendait Mme Daubrey.

On était alors dans les premiers jours de janvier, et, depuis le retour de Méluzien, le docteur n'avait pas perdu une occasion de montrer à Germaine que ses intentions n'avaient pas changé et que sa résolution n'avait pas faibli; mais la constatation incessante que tous ses efforts demeuraient inutiles et qu'il allait encore se heurter à une invincible inertie le mettait hors de lui. La lutte, d'ailleurs, prenait à ses yeux une allure qui manquait de grandeur, et il se sentait déjà las de ces escarmouches sans cesse renouvelées et toujours vaines qui torturaient sa femme.

La voiture, à ce moment, passait devant le cercle dont le docteur était un des membres les plus remarqués, et qui abritait dans les luxueux salons du premier étage une exposition de tableaux où, depuis quelques jours, se rencontraient en foule amateurs et critiques. Le coupé dut s'arrêter un instant pour laisser passer la cohue élégante qui quittait l'hôtel; et, sous le portail, le docteur aperçut Germaine et Pascal qui sortaient.

M. Valier parlait avec animation, le visage tourné vers Mme Daubrey, qui l'écoutait, souriante... Puis ils disparurent parmi les passants affairés.

Le coupé s'était remis en marche, mais la vision si brève demeurait sous les yeux de Roger. Il ne s'expliquait pas le nouveau malaise qui venait de s'emparer de lui; son inquiétude et son agacement de tout à l'heure se transformaient soudain en une gêne presque douloureuse, encore imprécise...

Pascal Valier, depuis deux mois à Paris, était devenu l'hôte habituel des Daubrey, et Roger se souvenait parfaitemeent d'avoir entendu Colette donner rendez-vous à Germaine après cette visite au Salon du cercle où Pascal avait promis d'accompagner Mme Daubrey. Cette rencontre ne présentait donc rien d'anormal, mais un besoin de remuer des pensées troubles poussait Roger sur la voie des pires injustices et, lâchement, il cédait... C'était une revanche contre la dignité de Germaine, une satisfaction de la sentir à sa merci, humiliée et sans défense.

Il donnait un sens au sourire de la jeune femme; il fouillait dans le passé pour retrouver des gestes, des re-

gards d'autrefois, il travestissait au gré d'un mépris sans conviction la fraîcheur des souvenirs de jeunesse et la simplicité d'affectueuses relations; enfin, pièce à pièce, il démantelait toute une longue amitié et surtout cette estime secrète qu'il avait jusque-là gardée—bien que sa vanité en eût maintes fois souffert—pour le caractère de Germaine. Il fallait, pour les besoins de sa cause, qu'il crût à la déchéance de sa femme et, parce que les raisons de sa certitude n'étaient que convenues et factices, il acceptait maintenant le fait sans surprise et sans amertume.

Son cours achevé, le docteur Daubrey rentra chez lui. Etienne l'attendait pour le conduire au chevet de Jean, qu'on avait dû coucher.

Le père et le fils avaient élu domicile boulevard Malesherbes, avec l'instinctif besoin de dissimuler la place vide en se serrant à un foyer ami. Le divorce entre Etienne et Henriette venait d'être prononcé en faveur du premier, et tous les efforts de Germaine pour s'opposer à cette solution avaient été vains. Le caractère sans consistance d'Etienne avaient résisté aux plus douces persuasions de la jeune femme pour subir les conseils violents de Roger, mais la blessure intime dont il escomptait la guérison par une irréparable rupture ne s'était pas encore cicatrisée.

Le souci de la santé de Jean l'empêchait de se trop absorber dans ses propres tourments. L'enfant, après des crises de désespoirs et des attentes fébriles, s'était depuis quelques jours renfermé dans un mutisme grave et ne prononçait plus le nom de sa mère. Seule, Germaine avait essayé de rappeler le souvenir de la fugitive, mais elle avait dû renoncer à ce qu'elle considérait comme un devoir: l'état de Jean s'aggravait tous les jours et tout ce qui évoquait l'absente accentuait cette faiblesse alarmante.

Henriette, de son côté, n'avait pas cherché à revoir son fils. On la savait installée à Paris, près de sa mère, et l'on annonçait que M. de Montalte, décidément très épris, lui faisait une cour pressante et se disposait, pour la conquérir, à une union qui allait réaliser le rêve de la jeune femme dont l'âme puérile avait fui, effarée, devant une vie d'abnégation et de médiocrité. Désormais, le petit Jean comptait pour bien peu dans les pensées maternelles!

Quelques instants avant le retour du docteur, il avait été pris ce jour-là d'une syncope qui s'était prolongée d'inquiétante façon, et Roger fut effrayé lui-même, quand il fut auprès du petit lit, de ce visage de malade dont l'ovale trop allongé transformait la grâce de l'enfant en une cruelle expression d'adolescent souffreteux.

Les yeux de Jean brillaient d'un éclat étrange, et ses mains reposaient sur le drap, amaigries et lasses. Roger l'observa attentivement, mais il lui fut impossible de se prononcer et de donner un nom à cette fièvre qui minait l'enfant; il dut rédiger une ordonnance d'expectative. Germaine, qui venait de rentrer, assista à cette consultation, et comme, quelques instants plus tard, Roger cherchait à calmer les inquiétudes de son frère.

—Ne pensez-vous pas, dit-elle résolûment, que le pauvre petit a gardé un mortel regret du départ de sa mère et qu'il conviendrait, pour lui rendre un peu de force et de joie, de prévenir Henriette et de lui faciliter le moyen de revoir souvent son fils?

—Elle ne se dérangerait même pas! repartit amèrement Etienne; et vous

continuez, Germaine, à la juger avec trop d'indulgence.

—J'admets qu'elle fut bien coupable, reprit Mme Daubrey en insistant, mais n'est-ce pas une imprudence et une faute de ne pas vouloir lui rappeler qu'elle reste mère?... Vous-même, Etienne—pardonnez-moi de vous dire ces choses,—n'avez-vous pas le devoir d'oublier un instant vos griefs et de tenter l'unique remède qui sauverait peut-être Jean?...

—Elle ne viendra pas, affirma de nouveau Etienne.

—D'ailleurs, fit à son tour Roger, il n'est pas certain que cette absence soit l'unique cause de l'état maladif de Jean; cet enfant, vous le savez, est exceptionnellement nerveux; il subit aujourd'hui la crise qui menace ceux de son âge et nous le tirerons de ce mauvais pas, sans avoir recours à Henriette qui ne se soucie pas de lui.

Etienne, sur ces paroles, était sorti, fuyant la discussion qui réveillait en lui de trop pénibles souvenirs, des constatations cruelles, et Roger était demeuré seul avec Germaine.

—Etienne a parfaitement raison, reprit-il, dès que son frère eut disparu. Il serait inutile de compter sur la tendresse de cette femme, et je m'étonne que vous-même, si exigeante sur les obligations du devoir, de ce devoir dont vous prononcez à chaque instant le mot, je m'étonne que vous preniez la défense de quelqu'un qui a failli précisément à ses devoirs les plus sacrés d'épouse et de mère.

Germaine tressaillit... Elle connaissait ce ton acerbe, caustique dont usait Roger envers elle, chaque fois qu'il voulait l'atteindre directement. Elle fut sur le point de ne pas répondre; mais elle sentit un danger. Elle savait aussi, par expérience, qu'elle se déroberait vainement à une attaque probablement préméditée ,et que Roger, tôt ou tard, reprendrait l'offensive. Il semblait d'ailleurs avoir vaincu d'avance, ses yeux noirs hardiment fixés sur elle, un pli sardonique à la lèvre et, sur toute sa physionomie, une impression à la fois triomphante et sournoise, qu'elle ne sut pas définir, mais qui l'effraya. Elle se résolut à relever le gant.

— Vous vous trompez, dit-elle; je reconnaissais tout à l'heure qu'Henriette avait commis de grandes fautes, mais si je demande à Etienne de les oublier et de se dépouiller de tout orgueil, c'est uniquement dans l'intérêt de l'enfant sacrifié à l'égoïsme des siens.

— Etienne ne trouve donc aucune grâce à vos yeux!... Que lui reprochez-vous?...

— Loin de moi la pensée de formuler aucune accusation contre votre frère... Je n'ai pour lui, vous le savez, qu'une tendre pitié... Il convient cependant de rappeler que lui-même confesse qu'il a mal orienté sa vie et celle d'Henriette... Plus sage, plus énergique, il eût probablement fixé ce caractère mobile, il eût, en tout cas, pris plus d'empire sur sa femme et, aux heures critiques, elle n'aurait pas échappé aussi facilement à l'influence de sa force et de sa tendresse... Cet aveu, qu'il a dû vous faire à vous aussi, m'a toujours donné à penser que, se reconnaissant quelques torts, il aurait pu, sans honte et sans lâcheté, montrer plus de patience... Mais ne croyez-vous pas qu'il est bien superflu de revenir sur des faits accomplis?... et dans quel but engager pareille discussion?...

— C'est qu'il me plaît infiniment, répondit-il avec une lenteur étudiée, de vous entendre soutenir vos grandes

théories, de vous voir défendre l'ordre social, la famille et la morale, alors que je vous sais en contradiction flagrante avec ces austères principes?...

— Je ne vous comprends pas, fit-elle douloureusement surprise.

— Vous finirez bien par comprendre, continua-t-il... D'autant que je voulais, précisément aujourd'hui même, vous bien persuader que je ne suis pas dupe d'une attitude que vous voudriez me faire prendre pour une force d'âme peu commune, ni d'une sorte de supériorité morale que vous affectez à mon égard et qui prend sa source dans une vertu dont je connais à présent l'exacte valeur!...

Germaine se taisait, attentive maintenant, ne sachant pas encore vers quel abîme s'inclinait le mauvais regard de son mari. Ce n'était plus le sarcasme habituel, cette fois, mais une arme dangereuse qu'il allait lui jeter à la face, hésitant encore, la préparant presque à l'insulte qu'elle sentait prête à jaillir.

— Je sais pourquoi, reprit-il, vous avez une si invincible répugnance pour le divorce... J'ai pu l'attribuer à vos sentiments religieux, à votre amour maternel; ces éléments, je le crois, entrent pour une part dans votre répulsion, mais je m'étonnais quand même que, dans le conflit qui nous divise, votre visage conservât un calme inaltérable, que votre tristesse... très douce, n'est-ce pas, se fût modifiée au point de n'être plus qu'une mélancolie seyante... Votre résignation, ma chère, n'est pas ce que j'ai cru, ou, du moins, elle ne vient plus de cette grandeur d'âme qui vous élevait, pensiez-vous, au-dessus de moi... Cette résignation, n'est-il pas vrai, a une autre source?

— De grâce, achevez, interrompit Germaine, que chaque parole atteignait brutalement, et qui, frémissante, avait hâte de savoir enfin de quelle boue elle allait être éclaboussée.

La contradiction de ses traits, l'altération de sa voix arrêtèrent une seconde Roger; mais, repris par sa rage aveugle, il mit aussitôt cette détresse sûr le compte d'un trouble de conscience, et la pensée que Germaine était en réalité plus coupable qu'il ne la jugeait au fond de lui-même, lui enleva toute hésitation et ce fut comme un flot de fiel qui déborda de ses lèvres:

— Allons, vous savez bien ce que je veux dire! Vertueuse ennemie du divorce, vous tenez à vos prérogatives et à l'apparence d'une considération mondaine que notre rupture vous enlèverait... Mais, sous le masque de votre fierté, vous abritez la consolation inévitable et facile. Vous l'avez trouvée dans votre entourage... sans peine, et, en vous disant que je n'estime pas extraordinaire aujourd'hui la présence presque quotidienne de Pascal Valier près de vous, jusque dans nos milieux parisiens, je vous aurai suffisamment laissé comprendre que j'ai découvert le secret de votre force et de vos résistances!

Il sembla à Germaine qu'elle était soudain plongée dans un amas de ténèbres; l'angoisse qu'elle ressenti fut si aiguë qu'elle chancela et dut se retenir au dossier d'un fauteuil. Ce n'était pas l'iniquité odieuse de l'insulte qui l'atteignait; elle ne voyait que la vilenie de celui qui osait formuler l'accusation. Sa dignité se dressait sous l'injure, mais un sentiment dominait encore sa révolte de femme, c'était le mépris, un mépris douloureux qui l'envahissait, pour cet homme qu'elle aimait malgré ses froideurs, ses duretés, malgré sa trahison même. A quel degré de servitude s'était-il donc

abaissé pour user d'un tel procédé contre elle qui, d'avance, avait fait le sacrifice de ses joies et de ses espérances, pour demeurer près de lui l'épouse digne et fière dont l'unique tort était de croire à la nécessité d'un foyer, et d'en vouloir, malgré lui, sauvegarder l'intégrité?

L'exaltation de Roger tomba subitement comme si, d'un coup, il avait épuisé dans une suprême atteinte tout l'amas de ses rancoeurs. Un éclair de raison brilla dans la nuit de son coeur tourmenté.

Germaine, sa taille soudain fléchie, la chaude lumière de ses yeux assombrie d'une détresse immense, lui parut en ce moment digne de pitié. Son attitude n'était pas celle d'une coupable, il en était bien sûr; son visage avait seulement pâli et son regard qui ne quittait pas Roger n'accusait qu'une détresse sans nom. Il lui revint à ce moment qu'autrefois il aimait à contempler toute l'âme de sa femme dans ce regard limpide et que dans le jeu de cette clarté douce et profonde il se prenait à deviner les moindres pensées.

Il semblait, d'autre part, à Germaine que son coeur n'avait jamais saigné autant qu'à cette heure.

—Vous me faites bien souffrir, dit-elle.

Malgré son orgueil, il se jugea vaincu par la sincérité de cet accent et l'excès d'une douleur sans consolation.

Elle continuait à le regarder avec une expression de désespoir et d'effroi. Et comme il se taisait, elle crut qu'il attendait un mot d'explication ou de défense. Elle s'attarda un instant, dans le silence qui suivit, à rappeler en elle-même ce qu'elle avait surpris de l'amour de Pascal, heureux de la savoir heureuse, discrètement affligé et inquiet du nuage sombre qui planait sur sa vie; elle évoqua les heures pacifiantes passées auprès de cet ami et comprit qu'à une telle âme on pouvait demander le plus dur sacrifice, l'absence, la séparation complète, définitive. La lutte ardente où voulait l'entraîner son mari lui répugnait, d'ailleurs, et elle s'arrêta aussitôt à une résolution nette, décisive, faisant fi d'avance de toute interprétation malveillante:

Dès demain, dit-elle, M. Valier comprendra que l'amitié n'a plus aucun droit ici et... nous ne le reverrons plus!

Elle allait se retirer, lorsque Etienne entra au salon et sans prêter attention à l'attitude étrange de son frère et de Germaine:

—Roger, dit-il, Jean a le délire... viens vite!

Le docteur Daubrey suivit Etienne, et Germaine, reprise aussitôt par les soucis quotidiens, ne tarda pas à les rejoindre. L'enfant murmurait des mots incohérents et se plaignait. Roger l'examina:

— Je crains une méningite, dit-il... Il faut envoyer chercher de la glace, et je vais rédiger une ordonnance.

Pendant qu'Etienne faisait exécuter l'ordre de son frère, Germaine s'installait auprès du petit malade.

Son mari, après avoir écrit rapidement quelques lignes, s'approcha d'elle et lui donna quelques explications sur le traitement qu'il fallait suivre. Il lui parlait d'une voix calme, plus apaisée, et, pour la première fois depuis des mois, la jeune femme ne retrouva plus dans son regard cette morgue froide qui la blessait. Il s'était penché vers elle, son ordonnance à la main et, avec une sorte de défé-

rence, précisait des conseils pour la nuit. Puis, Etienne revenu avec un domestique, il plaça lui-même la glace sur le front de l'enfant et au moment de sortir:

—J'ai un travail à terminer ce soir, dit-il à son frère et à Germaine. Je partagerai la veillée avec vous... Faites-moi demander vers minuit.

—Jean est-il en danger? fit Etienne.

—La méningite est toujours grave, et je ne te dissimulerai pas que je suis inquiet. Demain, je préviendrai mon vieux maître, le docteur Theullier, pour qu'il m'aide de ses conseils et de son expérience.

Germaine et son beau-frère, restés seuls, s'assirent immobiles et silencieux dans la demi-clarté d'une veilleuse, auprès du lit où s'agitait l'enfant.

Mme Daubrey avait d'abord été surprise par l'accent contenu de son mari: avait-il donc, pensait-elle, conscience de son injustice et de l'acte odieux qu'il venait de commettre?... Qu'importait, d'ailleurs!... Tout à l'heure, ressaisi par la puissance néfaste qui dirigeait sa volonté, il reprendrait les armes un instant délaissées, il retrouverait les arguments qu'il savait capables de torturer sa femme, de la mettre hors d'elle, pour la réduire à sa merci. Il fallait donc s'en tenir au parti adopté sous le coup de l'indignation première. Voir Pascal au plus tôt, se confier à lui et obtenir avec le silence, le sacrifice de l'éloignement sans retour! Elle ne s'arrêta pas aux difficultés du projet ni aux détails d'une situation assurément périlleuse, mais elle souffrait déjà, sans chercher à se dissimuler ce sentiment, de la décision qu'elle avait prise, comprenant que les seules consolations sensibles qui lui étaient venues de cette tendresse allaient pour jamais lui être enlevées avec la disparition de cette vie qui avait cotoyé la sienne.

Elle cherchait, en vain, une fois de plus, d'où pourrait descendre vers son âme desséchés la source des joies humaines et sa solitude s'étendait plus désolante, plus aride, perdue vers des horizons lourds de tempêtes. Elle avait sa fille: oui, Lucie absorbait une partie de ses heures; mais les difficultés de la mettre en dehors de toute discussion, la crainte de quelque révélation qui troublerait ce coeur d'enfant devant les ruines du foyer, l'empêchaient de jouir pleinement des bonheurs maternels.

La mère du docteur Daubrey était aussi une cause de préoccupation : c'est surtout devant cette vieille femme infirme et déjà touchée par la mort qu'il était nécessaire d'étouffer les soupirs, de cacher les souffrances, d'affecter la sérénité; ces pauvres yeux affaiblis étaient déjà assez brûlés par les larmes dont étaient cause le départ d'Henriette et la maladie de Jean! Ce dernier et Etienne lui restaient, enfin, comme deux épaves abandonnées qu'il fallait essayer de préserver du malheur et du désespoir.

Comme toutes ces tâches multiples eussent été douces et faciles, si Roger l'avait aidée de sa tendresse!

La voix gémissante du petit malade mit fin à sa rêverie; Jean s'agitait et des appels sortaient de ses lèvres pendant que le père, les yeux égarés, pâle d'inquiétude, s'inclinait entre les rideaux.

Du fond de son coeur, Germaine donna un dernier regret à l'amitié tendre et forte dont elle allait se séparer; ce fut en elle comme un deuil, un enfouissement, avec le bruit redou-

table des pelletées de terre tombant lourdes et sonores sur le bois d'un cercueil et, d'un effort de volonté, oubliant sa misère, elle se releva, s'offrant sans arrière-pensée aux souffrances qui palpitaient à côté de la sienne.

☆ ★ ☆

Pascal Valier avait loué, pour l'hiver, un petit pied-à-terre non loin du parc Monceau, et pour la première fois il avait pris quelque plaisir à la vie parisienne et trouvé un charme au mouvement, aux bruits, à l'atmosphère encrassée de la grande ville. Il ne gardait même, s'avouait-il avec un certain étonnement, aucun regret de son existence d'Avallon.

Colette se réjouissait également de ce séjour inhabituel, non pour elle-même, absorbée dans ses devoirs fraternels, mais pour son cher Pascal qui, disait-elle, se transformait et "rajeunissait". Son instinct et sa tendresse presque maternels lui avaient fait comprendre que sous la gravité sereine de Pascal se cachait une peine secrète, imprécise pour elle, un mal dont il ne fallait pas parler et qu'elle devait chercher à lui faire oublier.

C'est dans ce but, qu'ayant constaté l'heureuse influence de Germaine sur Pascal, elle cherchait naïvement à retenir la jeune femme dans son entourage. Elle venait, ce matin-là, de quitter leur nouvel appartement pour courir chez son amie et préparer de nouveaux rendez-vous.

Pascal était resté, retenu par ses correspondances, lorsque l'unique domestique qu'ils avaient emmenée d'Avallon annonça Mme Daubrey. M. Valier s'était levé en hâte et accourait au salon.

— Comment, vous Germaine? s'écria-t-il joyeux... Mais Colette qui vient de partir pour le boulevard Malesherbes!...

— Tant mieux, mon ami, fit-elle, ce que j'avais à vous dire doit rester entre nous... entre nous deux...

Il s'était assis près de la jeune femme, surpris de la voir si grave, avec ses yeux plus attristés.

— Voulez-vous, dit-elle aussitôt, me donner aujourd'hui une preuve, assurément pénible, de votre amitié et de votre confiance?

— Que faut-il faire?... répliqua-t-il sans hésitation.

— Pardonnez-moi l'étrangeté de ma conduite en ce moment, mais j'ai besoin, Pascal, de toute votre générosité pour que, même sans explications suffisantes, vous me promettiez de faire ce que je vais vous demander.

M. Valier, troublé par cette mise en demeure, se demandait vers quel but l'entraînait Mme Daubrey. Ces paroles précisaient une situation difficile, mais Germaine avait raison de ne pas douter de son dévouement.

— Vous avez ma parole, fit-il simplement.

— Je viens vous supplier, reprit-elle, sinon de repartir maintenant pour Avallon, du moins de ne plus jamais chercher à me revoir... Il le faut, mon ami, ajouta-t-elle, la voix tremblante, et croyez que le sacrifce extérieur de notre amitié me sera aussi lourd qu'à vous-même.

M. Valier était si loin de s'attendre à cette injonction, qu'il oublia aussitôt la condition première imposée par Mme Daubrey, et avant que celle-ci eût pu l'interrompre, il s'écria:

— A quel motif obéissez-vous, Germaine, pour me dicter une séparation que, par avance, vous jugez vous-même pénible pour tous deux?... Une amitié comme la nôtre devrait être à l'abri des interprétations, des

calomnies! Car c'est là la raison de votre démarche, n'est-ce pas?

— Vous m'avez promis de ne rien demander, de tout accepter sans conditions, fit-elle avec une douce autorité.

— Je ne pouvais pas, reprit-il encore vibrant d'indignation, m'attendre à une proposition aussi extraordinaire. On accuse, n'est-ce pas?... On dénature odieusement...

— Je vous en prie, Pascal, dit-elle, prête à pleurer, si vous avez pour moi quelque estime, quelque affection, n'insistez pas... Il y va de la tranquillité et de la paix de toute mon existence!

Et comme il se taisait, vaincu par la tristesse qui envahissait le visage de Mme Daubrey, elle put reprendre:

— Si je m'adresse à vous comme je viens de le faire, c'est que je vous ai jugé d'âme noble et haute... Et en acceptant silencieusement de ne plus me revoir, vous aurez accompli, je le sais, un acte de courage... D'ailleurs, fit-elle plus bas, ne serait-ce pas m'atteindre moi-même que de chercher la réparation de quelque injustice?

Il comprit à ces mots d'où venait le mal qui les atteignait tous deux; blessé de la même souffrance, il devait imposer silence à ses rancoeurs pour laisser tout courage à Germaine. Elle continuait:

— C'est l'heure de mettre en pratique les grandes et saines leçons que j'ai reçues de vous: il faut se donner de toute son âme pour s'oublier soi-même... Je vous ai vu à l'oeuvre et chaque fois que j'ai essayé de vous imiter, j'ai retrouvé l'apaisement et le calme... Non, ne parlez pas... Vous ne me diriez rien que je ne sache, ajouta-t-elle avec un sourire de mélancolie. Ne troublez pas ce dernier instant et soyez sûr que je connais toute la valeur de votre renoncement, comme toute la peine qu'il vous cause!... Ami, vous verrez plus haut que l'humiliation et que la douleur, et c'est encore du bien, de la bonté, de la pitié, admirable résultat de ce sacrifice, qui jaillira de votre coeur.

En un geste compatissant, elle lui avait pris les mains et Pascal la contemplait, bouleversé à la pensée de la perdre pour toujours. Il ne pouvait détacher ses regards du cher visage qu'il ne reverrait plus et sur lequel, en ce moment, il lisait avec le trouble inexprimable d'une joie profonde et d'une souffrance aiguë, une tendresse faite de pitié et d'admiration, et la certitude aussi qu'elle avait compris de quel amour il l'aimait.

Le timbre de la porte d'entrée retentit soudain et Colette, essoufflée, faisant irruption, embrassait Germaine:

— Enfin, je vous retrouve donc! disait-elle. Nous avons dû nous croiser en route... Mais quelles figures d'enterrement vous avez tous deux! ajouta-t-elle.

Déjà Pascal s'était ressaisi, sa décision prise.

— Ma petite Colette, dit-il, mon courrier de ce matin me rappelle immédiatement à Avallon. C'est ce départ rapide, mais nécessaire, qui nous attriste. Il convient même que tu fasses dès maintenant tes adieux à notre amie dans la crainte que le temps ne nous manque.

Surprise, Colette fut sur le point de demander des raisons plus explicites de cette résolution étrangement imprévue, mais sa petite âme attentive et dévouée s'adapta sans effort à la situation délicate qu'elle pressentait et, des larmes plein les yeux, elle se jeta dans les bras de Germaine. Dominant son émotion, et avec une affabilité qui

parut sans contrainte, Pascal dit aussitôt:

— Voulez-vous, ma chère Germaine, nous excuser auprès de Roger et lui faire comprendre que des nécessités urgentes nous rappellent immédiatement à Avallon. Voyons, Colette, pourquoi pleurer, ma petite? Regrettes-tu si fort Paris?

Il essayait de sourire et voulait continuer de parler, mais une vague de sanglots qui souleva sa poitrine et qu'il comprima avec force submergea sa voix et, comme Germaine, en un geste d'adieu, lui tendait ses deux mains, il les serra silencieusement et répondit au regard à la fois consolateur et reconnaissant de la jeune femme qui ne cachait plus ses larmes, par un autre regard d'une gravité profonde où se concentrait toute la puissance de sa tendresse.

L'âme désolée, Germaine se hâta de rentrer chez elle. C'était l'heure du déjeuner. Roger l'attendait et il lui annonça avec un empressement qu'elle remarqua que la fièvre de Jean avait légèrement diminué et qu'on pourrait peut-être enrayer le mal.

Pendant le repas, Germaine profita de la réunion de tout son monde pour arrêter quelque réflexion pénible de la part de Roger, annonça que M. Valier était obligé de mettre fin à son séjour à Paris et de repartir immédiatement pour Avallon et qu'il s'excusait de n'avoir pas un instant à consacrer à ses amis.

Roger ne manifesta aucun trouble, mais une fois le déjeuner terminé, il sortit à pied avec le désir du mouvement qui était chez lui l'indice d'un besoin de méditation.

Obligé de constater sa défaite il s'avouait que Germaine tenait le beau rôle et il s'en voulait d'avoir usé d'un procédé grossier qui demeurait sans résultat. Son accusation entachée de ridicule s'anéantissait d'elle-même ; mais il lui restait assez de correction pour ne pas persister froidement dans une injustice une fois reconnue. Il avait surtout le regret d'avoir pris un parti d'où il ne retirait qu'un amoindrissement moral aux yeux de sa femet sans doute à ceux de Pascal.

Un mécontentement lui vint contre les êtres, contre lui-même, et comme il arrivait près de son Cercle, il y entra avec le désir de fuir ses pensées, d'entendre du bruit, d'échanger des idées.

Dans la salle qui servait de restaurant, il aperçut le docteur Theuilier qui, veuf depuis de longues années, trouvait plus commode de prendre là ses repas. Roger fut heureux de le rencontrer et il s'empressa d'aller serrer la main de son ancien maître.

Celui-ci avait encouragé les débuts du docteur Daubrey, qui avait été le meilleur élève de sa clinique et le vieux professeur et son jeune collègue se retrouvaient toujours avec effusion. Très grand et mince, malgré l'âge, portant la moustache et l'impériale qui lui donnaient l'allure d'un officier, le docteur Theullier était resté alerte avec un pétillement dans le regard toujours jeune.

—Quoi de neuf, mon cher Daubrey? demanda-t-il à Roger.

—J'avais l'intention, répondit celui-ci, de vous envoyer un mot aujourd'hui pour vous prier de passer chez moi. Le fils de mon frère, un enfant de six ans, est atteint de méningite, et j'aurais été heureux, pour moi et pour les miens, d'avoir votre avis.

—Eh bien! votre lettre est écrite... A quelle heure voulez-vous que je vienne?

—Votre heure sera la nôtre, docteur.

—Huit heures?...

—Va pour huit heures, fit Roger, qui s'assit à côté du maître.

A ce moment, des habitués quittaient une table voisine.

M. Daubrey avait reconnu, dans le groupe, Montalte et Georges Besliard. Bien qu'il leur fît presque face, il feignit de ne pas les voir, par une répulsion qu'il ne put maîtriser, et ne répondit pas au salut qu'ébaucha le futur époux d'Henriette.

Le critique, l'ayant reconnu, s'était arrêté. Il devait avoir copieusement déjeuné, car ses yeux, habituellement troubles, brillaient d'une petite flamme jaune, plus ironique et plus méchante.

—Tiens, c'est vous, docteur? ... s'écria-t-il, la main tendue. Comment allez-vous depuis votre retour de Méluzien?...

Roger, sans prendre la main qui cherchait la sienne, répondit:

—Très bien, merci!

Puis il se retourna vers le docteur Theullier.

Interloqué, d'abord, Besliard pâlit et, les lèvres pincées, reprit, pendant que ses compagnons, arrêtés à quelques pas, semblaient l'attendre et écoutaient:

—Comment va Mme Daubrey?... Très bien aussi, sans doute... Nous avons eu le plaisir de l'apercevoir hier au salon du cercle... Elle était charmante et a obtenu quelques succès ; mais je garde le regret de n'avoir pu la complimenter...

Roger, qu'une irritation gagnait, continuait à se taire.

—Il est vrai, continua Besliard se piquant au jeu, qu'elle avait un garde du corps peu accommodant et farouche, mais bien précieux pour vous, mon cher docteur, dans la personne de votre ami, M. Valier.

Roger s'était levé d'un bond, comme si Besliard venait de le souffleter, et, d'un geste prompt, le prenant par le bras, il le rejeta violemment vers le groupe de ses amis en disant:

—Je vous défends ce genre de plaisanterie!

Le cynique personnage s'était aussitôt retourné et, les yeux mauvais, la bouche tordue, il s'élança, la main levée, vers Roger, qui l'attendait, immobile. M. de Montalte arrêta à temps son ami qu'on entraîna pendant qu'il criait à Roger.

—Vous aurez, ce soir, de mes nouvelles...

—...Vous voilà une affaire sur les bras, mon cher ami, dit le docteur Theullier à Roger, qui se rasseyait.

Une détente venait de se produire en Roger. Autant, avant d'entrer au cercle, il avait éprouvé de gêne énervante et de mécontentement contre les choses et les gens, autant, maintenant, il ressentait de calme intérieur, une satisfaction qui le rendait presque joyeux. Ennemi déclaré du duel, il fallait tout le désarroi moral auquel il était en proie depuis quelque temps, pour lui faire accepter ce geste violent comme un acte inévitable.

L'indignation qui l'avait soulevé contre Georges Besliard venait de deux causes: il ne voulait pas, d'abord, que cette bouche grimaçante répétât l'accusation perfide qu'il avait lancée lui-même quelques heures avant ; ce rapprochement lui était odieux; et puis, le vieil homme, pensait-il, s'était réveillé en lui avec les instincts ataviques, et en dépit de ses projets de rupture, malgré son indifférence et ses duretés pour Germaine,

il n'admettait pas qu'un tiers s'interposât entre eux; il se révoltait contre toute atteinte à l'intégrité de celle qui était "sa" femme... En l'attaquant, même par une insinuation, c'était lui qu'on avait frappé.

Elle restait bien la chair de sa chair et leur union, cette union morale qu'il croyait depuis longtemps dissoute et sans effet, venait de s'affirmer réelle et vivante. Cette pensée le troubla d'abord... Il s'en débarrassa en se disant qu'il devait cette réparation à Germaine et qu'ayant été gratuitement injuste envers elle, il venait d'agir par un besoin d'équité.

Dans la soirée, il reçut la visite des témoins de Georges Besliard. Il les mit en rapport avec les siens et quand, après le dîner, le docteur Theullier vint examiner le petit Jean, Roger lui annonça qu'une rencontre à l'épée était décidée pour le lendemain matin.

Il paraissait heureux de cette affaire et il surprit son ancien maître par les réparties brillantes d'une conversation où se manifestaient la lucidité de sonesprit, la profondeur de son intelligence. Il eut pour Germaine des regards qu'elle ne comprit pas et qui l'étonnèrent, des mots d'où semblait enfuie la froideur calculée des jours précédents...

Puis, rentré dans sa chambre, la pensée lui vint de mettre en ordre ses papiers, de régler quelques affaires et d'écrire des lettres dans le cas où le duel tournerait à son désavantage.

— Est-ce que je vais faire mon testament ? se dit-il en haussant les épaules.

Et calme, il se coucha et s'endormit, fuyant toute pensée grave.

Dans le demi-jour qui tombe des hautes fenêtres drapées de rideaux épais, Roger Daubrey s'éveille du coma dangereux qui, depuis deux jours, inquiète son entourage. Chaque mouvement de sa respiration courte et rapide ravive la sensation de la blessure et lui rappelle le duel absurde, le coup d'épée, la plaie par où s'est enfuie toute sa force avec un flot de sang tiède.

Il ouvre les yeux et reconnaît les boiseries en saillie de sa chambre; une ombre à côté de son lit fait tache dans la lumière grise et c'est Germaine qu'il entrevoit tout de suite, immobile, le buste penché vers lui, le visage anxieux. Près d'elle, voici sa mère dont les yeux noirs remplis d'angoisse croisent son regard errant...

Un frisson contracte ses muscles, une coulée froide glisse le long de son corps... Puis c'est une flamme qui brûle sa nuque, ses yeux se voilent, les objets familiers chavirent et semblent s'enfoncer dans une brume lointaine; un instant, il a conscience qu'une fièvre ardente la terrasse... Sur son front un peu de fraîcheur descend; c'est la main de Germaine dont il entend encore la voix murmurer à quelqu'un:

— Rappelez tout de suite le docteur Theuillier...

Enfin c'est la nuit, l'anéantissement... Pendant huit jours, l'état de Roger resta stationnaire. Il vécut entre des sommeils lourds pareils à la mort, et des heures fébriles de surexcitation et de délire.

Germaine ne quittait la chambre de son mari que pour courir auprès de Jean, delivré de la fièvre, mais qui chaque jour s'affaiblissait rapidement. Toute l'âme de la jeune femme tendue et vibrante se dépensait en sollicitudes incessantes.

Ses soucis présents la laissaient sans pensées et lui évitaient des retours sur soi pénibles et amollissants. Puis il lui vint comme une accoutumance de son rôle de gardienne, et il lui sembla que l'action et les manifestations d'un dévouement toujours en éveil, la maintenaient dans une vie normale qui la séduisait. Et malgré l'inquiétude douloureuse qu'elle traînait du lit de Roger à celui de Jean, malgré la nécessité souvent délicate de rassurer la mère du docteur si lasse déjà de tant d'épreuves, ou de rendre l'espoir à Etienne assombri par de funèbres pressentiments, malgré cette atmosphère de tristesse et de mort, la paix descendait sur elle et une sérénité habita son âme.

Aux heures grises du soir, quand, entre la vieille infirme et Etienne, elle écoutait la respiration de Roger devenir plus calme et régulière et que, dans la chambre voisine, elle entendait la voix de Lucie conter quelque histoire enfantine au petit Jean pour l'endormir, Germaine surprenait un attendrissement s'élever de son coeur à se sentir vivre toujours vaillante parmi tant de ruines.

La souffrance était bonne qui donnait à l'âme de la souplesse et de la vigueur. Il ne fallait pas se dérober lâchement à ses atteintes, puisqu'elle fortifiait d'autant plus qu'elle se faisait plus dure et plus âpre. Si Germaine, quelques années plus tôt, avait pu entrevoir et peser par avance la somme de désolation qui devait être un jour son partage, comme elle eût tremblé pour sa faiblesse et se fut refusée à l'épreuve!

Ah! que la vie présente était loin des rêves d'autrefois!... Joies d'amour, tendresses du foyer, pérennité du bonheur, tout s'était usé au contact des jours; une destinée mauvaise avait ébranlé l'édifice qu'elle s'était plu à bâtir, et il n'en restait que des débris. Et pourtant, tout au fond du coeur, de ces miettes éparses, de cette poussière de bonheurs anciens, une efflorescence inconnue semblait prête à s'épanouir, ensemencée dans les angoisses et fécondée par les larmes.

La pensée que Roger était là, maintenant, bien à elle et qu'elle le gardait seule, loin de Mme de Morlannes triomphante et qu'elle le défendait contre la mort, dominait tout son être.

D'ailleurs, après la période dangereuse, le docteur Theuillier put annoncer que le blessé était sauvé. La convalescence serait longue, et — comme une revanche contre les délaissements passés — la vie et la santé du malade étaient maintenant entre les mains de sa femme. Elle le guérirait, lui rendrait sa force... et puis!... Mais là s'arrêtait la pensée de Germaine; sa route était tracée: elle avait goûté la forte saveur du sacrifice et du devoir, et elle était prête aux tourments de l'avenir.

Lentement Roger revenait à la vie. Un jour, le délire qui troublait son cerveau s'apaisa; des sensations précises remuèrent en lui et, un matin il se retrouva lui-même, mais, si las, si faible et si alangui, qu'il n'eut même pas le désir d'ouvrir les yeux. Une légère douleur à la poitrine éveilla aussitôt sa science médicale: il avait eu le haut du poumon atteint, mais, toute fièvre disparue, il se jugea sauvé, et dans le calme et le silence de la chambre, il s'écouta vivre avec une heureuse inconscience...

Un bruit presque imperceptible, une plume glissant rapide sur le papier, lui fit jeter les yeux vers la lumière. Près de son lit, assise devant une table, Germaine écrivait, et, comme dans la dernière minute lucide qui

avait précédé son délire, il retrouva sa mère à côté de sa femme.

—Germaine, murmura-t-il...

Déjà elle était debout, les yeux pleins de larmes.

—Enfin, dit-elle, vous êtes sauvé!

Elle ne put achever, suffoquée d'une émotion intense devant le sourire qui errait sur le visage de Roger. Mais, songeant aussitôt à cette autre angoisse qui avait veillé près de la sienne, elle roula le fauteuil de sa belle-mère près du lit, en disant seulement:

—Ne parlez pas, mon ami. Il vous faut beaucoup de repos, beaucoup de soins encore...

Et elle posa sa main sur celle du blessé, comme pour chercher le pouls. Il semblait à Roger qu'il était devenu aussi faible qu'un enfant, tant il se sentait débile et inerte. Aucun désir ne se levait en lui, et ses pensées, après ce premier retour à la vie, demeuraient engourdies, ouatées d'une brume. Il ne lui restait que la conscience d'un bien-être pacifiant, comme un blottissement de son coeur sans force contre un appui sûr. Sous les regards mouillés et attendris qui l'enveloppaient, il s'estima heureux, et avec la fraîcheur de ces mains de femme sur les siennes, il se laissa aller à un sommeil léger et bienfaisant.

A mesure que le docteur Daubrey entrait en convalescence, le petit Jean, que soignait en même temps Germaine, descendait vers la nuit suprême, et le jour où, pour la première fois, Roger put faire quelques pas, il se fit conduire auprès de son neveu.

Une impression pénible s'empara de lui à la vue du pauvre petit être qui l'accueillit d'un sourire Grandi, étiré par la maladie le diaphane de l'enfant effraya le praticien. Il confirma de son expérience personnelle le verdict funèbre du docteur Theullier. Jean mourait, miné par une de ces fièvres lentes, irréductibles, devant lesquelles, selon l'expression consacrée, la science reste désarmée et impuissante.

Chaque jour aggravait l'oeuvre fatale de cette langueur que nul remède ne pouvait atténuer. Roger assistait, sans pouvoir apporter de remède, à cette victoire de la mort, et l'heure vint où il ne fut plus possible de cacher la vérité à Etienne, qui gardait un invincible espoir. Ce fut le docteur Theullier qui prit sur lui de prévenir le malheureux père. Celui-ci ne voulait pas accepter cet arrêt, et comme, un soir, le maître était parti sans pouvoir lui faire comprendre que la fin était proche, Etienne demeura seul près de son fils, se révoltant contre les paroles qu'il venait d'entendre.

De la petite couchette, une plainte monta. L'enfant murmurait:

—Je voudrais maman!...

Etienne, en écoutant les syllabes qui tombaient lentement, caressantes et mouillées de larmes prochaines, serrait davantage dans ses mains les mains brûlantes du cher malade, pour l'apaiser, le défendre aussi contre le fantôme qui hantait ses nuits de fièvre. Sous la lumière adoucie de la lampe, le visage pâle de Jean apparaissait tout menu, dévoré par deux grands yeux bruns qui cherchaient vers les coins pleins d'ombre de la chambre et s'attardaient à la porte, anxieux Puis l'enfant, dont la poitrine haletante soulevait imperceptiblement le drap essaya de se retourner vers son père. Celui-ci s'abaissa de nouveau vers la petite figure amaigrie et la voix faible, comme venue d'un

au-delà mystérieux, murmura confidentiellement:

—Papa, pardonne-moi!... Vois-tu, je ne pouvais plus vivre sans ma petite mère!... Mais qu'elle vienne, va! ajouta-t-il, croyant consoler, et je guérirai tout de suite!...

Oui, c'était là le mal dont mourait l'enfant et qu'Etienne avait à peine soupçonné. La mère manquait à cette âme trop tendre; l'ombre brillante, enfuie un jour de tempête, apparaissait dans l'imagination enfantine comme l'ange gardien d'un paradis perdu: Jean avait faim des caresses des jolies mains maternelles; il avait soif de la fraîcheur des baisers d'autrefois. En s'en allant, Henriette avait emporté toute l'âme de son fils!

Mais à cette heure, Etienne s'accusait de tout le mal. Henriette n'était pas seulement épouse, elle était mère. Il pouvait répudier la première, mais il n'avait pas le droit de supprimer la seconde, et l'indignité de l'une n'entraînait pas nécessairement la déchéance de l'autre. Il avait été lâche aussi devant l'épreuve, lui, et ne pensant qu'à l'offense, à son amour troublé, à sa dignité blessée, il avait à tout cela sacrifié le bonheur, la vie de son enfant irresponsable et innocent.

Une pensée lui vint. Il savait où se trouvait Henriette et il n'était pas sans avoir entendu parler de son mariage prochain avec M. de Montalte. Pourquoi, oubliant le passé et dédaignant tout orgueil, n'irait-il pas la trouver, puisqu'elle était encore libre?... Pourquoi n'implorerait-il pas un retour de quelques heures auprès de ce petit lit que l'ombre maternelle ne protégeait plus et sur lequel planait la mort? Etienne appela la garde qui reposait dans une chambre voisine, lui recommanda de ne pas quitter l'enfant et, se penchant, il dit tout bas:

— Jean, je vais chercher ta petite mère!... Reste bien sage... Elle viendra...

Une lueur brilla dans le regard, une joie passa sur le visage du malade; il eut un faible serrement de mains et murmura dans un sourire d'appel instant, pressé:

— Oh! oui, maman... maman...

Déjà Etienne était dehors. Le froid d'automne, par une nuit noire envahie de brume, le saisit. Il héla un fiacre:

— Vite, cocher! commanda-t-il en donnant une adresse.

Au troisième étage d'une maison du boulevard Henri IV, une domestique auprès de laquelle il s'informait, lui répondit:

— Madame vient de sortir... Elle prend ce soir le rapide de dix heures pour l'Italie... Son absence durera un mois...

Il était neuf heures.

— J'ai le temps! pensa Etienne.

Affolé par la vision de l'enfant qui attendait, il avait repris sa course. La gare de Lyon!... plus qu'un quart d'heure avant le départ du train! Rapidement le, malheureux père parcourt le qai éclaboussé de lueurs électriques. Des voyageurs, tous élégants, joyeux, préparent des coins dans les wagons de luxe, tirant des lits-fauteuils, dépliant des couvertures. Des femmes souriantes s'attardent aux portières pendant qu'on prépare les couchettes dans les "cars".

— Où est-elle? se demande Etienne.

Le sentiment du ridicule s'impose à lui, en apercevant soudain la silhouette cherchée. Elle est là, presque devant lui, un pied posé sur la marche d'un wagon, gracieuse infiniment, insouciante avec une allure plus indé-

pendante qui lui fait mal. Une main d'homme se tend; elle la saisit et la voici disparue.

Quel rôle vient-il jouer là, entre ces deux êtres, au moment de ce départ vers la joie, vers la lumière? Mais les portières claquent, les bruits s'accentuent et, les dominant tous, la petite voix laintaine clame à ses oreilles son suprême appel:

— Maman... maman!

Il faut agir... Le voici à la portière ouverte... Henriette est là, penchée, curieuse, amusée par le départ; son compagnon dispose des valises dans les filets, puis, un cigare aux lèvres, il s'est éloigné vers les couloirs du wagon...

...Devant la physionomie bouleversée qui s'offrait à ses regards, la jeune femme avait reculé, comme prise d'effroi.

— Jean se meurt! dit Etienne sourdement; il veut vous voir!

Elle le contemplait, courroucée, ne comprenant pas encore; soudain, un sourire dédaigneux et ironique détentit ses lèvres:

— Le procédé est piteux! fit-elle, hautaine. Vous avez appris mon prochain mariage, et il vous plairait sans doute d'en retarder l'exécution... De quel droit me poursuivez-vous jusqu'ici?

— Assez, je vous en conjure! s'écria Etienne... Je vous dis que Jean, notre petit Jean vous appelle... Il est malade, très malade, mourant!... Je suis venu vous chercher; hâtez-vous!

Cette fois, l'accent déchirant d'Etienne, ses paroles oppressées, l'angoisse de son regard disaient la triste réalité. Le front de la jeune femme, un peu étroit, mais joliment encadré par les bandeaux bruns des cheveux, s'inclina; elle ferma les yeux, joignit les mains... Puis, la voix basse, subitement très humble, comme s'excusant:

— Que puis-je, mon Dieu?...

— Mais vous n'avez donc pas de coeur? Déjà vous devriez avoir bondi hors de ce wagon!... Votre cruauté envers moi, vos trahisons, j'oublie tout... je pardonne tout... mais venez!... Une heure seulement... et puis, vous serez libre... vous partirez!

Les traits de la jeune femme se crispèrent... Elle jeta un regard de détresse autour d'elle. Son compagnon de voyage n'était pas là... Elle eut le sentiment d'un isolement universel; elle s'attendrit sur elle-même, et, toute bouleversée par le tumulte de ses pensées, désolée d'être si faible, incapable d'agir, de prendre une décision rapide, des larmes perlèrent à ses cils.

— Vite! implora Etienne... On ferme les portières!... Au nom de votre bonheur à venir, hâtez-vous!... En quelques mots, vous pouvez facilement expliquer ce retard!

Pendant qu'il parlait, frémissant d'impatience, mais cherchant à convaincre, à prévoir des objections, un employé passa entre lui et le wagon et ferma la portière; alors Etienne se hissa sur le marchepied, s'accrochant à la poignée...

— Henriette!... Henriette!... répétait-il, si vous venez, le petit Jean ne mourra pas! Votre présence va le sauver! Vous ne voudrez pas être la cause de la mort de votre enfant!... Ce souvenir vous poursuivrait à jamais!...

Elle eut un geste d'égarement et mit la main devant ses yeux, comme pour écarter la funèbre vision. Etienne avait saisi cette main et l'attirait pendant qu'il cherchait de l'autre, à ouvrir la portière.

La jeune femme ne résistait plus. Elle allait céder lorsque, brusquement, le train, s'ébranla, et un employé, saisissant Etienne par le bras, lui fit lâcher prise en le gourmandant.

—Vous voulez donc vous faire écraser!...

Il eut le temps d'apercevoir dans la lumière du wagon, brillamment éclairé, la silhouette de M. de Montalte, apparu auprès d'Henriette, qui s'était retirée de la portière... Et le train s'enfuit dans un fracas, parmi le brouillard troué d'étincelles.

C'était fini... Elle ne reviendrait pas. Le mal l'emportait, malgré sa volonté, peut-être... Et les remords aussi, sans doute, s'attachaient à elle, déjà, pour gâter ce bonheur qu'elle avait rêvé, pour ronger et torturer jusqu'à la fin d'une vie inutile ce coeur étroit et frivole.

Etourdi, sans pensée, Etienne s'immobilisait sur le quai... Comment revint-il? Il ne s'en souvint jamais, mais il n'eut conscience de tout le malheur qui pesait sur lui qu'en rentrant dans la chambre de son fils.

Sur la blancheur des oreillers, dans la face plus blanche encore, deux yeux brillèrent, deux étoiles qui s'éteignirent soudain quand la porte se fut refermée sur le père qui revenait seul. Cette porte ne s'ouvrirait jamais, jamais, pour laisser entrer une jeune femme blonde, la mère si jolie du petit Jean. Un sanglot très doux crispa les lèvres muettes, un geste douloureux de désespoir ramena les bras étendus comme pour accueillir, et ce fut toute l'agonie.

La veillée mortuaire parut affreusement longue à Germaine, qui ne voulut pas quitter son beau-frère.

Au matin, Etienne s'approcha de son enfant, il le contempla, les yeux secs, puis, posant ses lèvres sur le front où se jouait en tons de nacre l'aube commençante, il sortit sans prononcer un mot. Germaine, effrayée de sa démarche saccadée, de son visage durci par une expression farouche, suivit le malheureux qui se hâtait vers sa chambre. Au moment où, se retournant, il allait s'enfermer, il vit la jeune femme qui, malgré lui, franchissait le seuil et lui saisissait les deux mains.

— Laissez-moi, Germaine, fit-il doucement; je veux être seul!...

Le ton dont furent dits ces mots la firent frissonner.

—Qu'allez-vous faire? lui demanda-t-elle, la voix anxieuse.

Il se vit deviné et s'écria:

—J'ai trop souffert!... Tout s'écroule. Tout s'en va! Laissez-moi... mais laissez-moi donc!

Et il la repoussait. Toute l'âme de Germaine se fondait de douleur à la vision de ce qui allait se passer si elle cédait, si elle quittait ce désespéré et laissait la porte retomber entre elle et lui.

Elle garda une des mains de son beau-frère entre les siennes, la retint avec force et elle parla. Ce fut son âme qu'elle jeta comme en lambeaux avec des phrases hachées, des sanglots, des appels... Elle évoqua des choses lointaines, elle laissa entrevoir des avenirs prochains où la vie mauvaise ne comptait plus, où, bienfaisantes revanches, naissent la paix et l'oubli... Elle secoua Etienne figé dans sa pensée de révolte, immobilisé dans sa faiblesse, prêt au geste de folie qui mutile et anéantit... Elle fut vraiment femme, c'est-à-dire vibrante, apitoyée et souveraine consolatrice; elle excéda enfin la sensibilité de

cet homme dont l'être se détendait, comme si les larmes tièdes qui tombaient sur ses mains amollissaient sa volonté et, à son tour, il pleura, criant encore sa détresse et son dégoût de vivre; mais, anéanti, il remettait déjà l'acte de violence et de meurtre.

Ruiné, délaissé, frappé dans toutes ses tendresses, il s'était jugé d'abord incapable de porter plus longtemps le fardeau de ses désolations, mais il avait suffi d'un geste d'une main fraternelle lui montrant des lendemains inconnus et mystérieux pour qu'il s'arrêtât sur le seuil, hésitant et troublé. Germaine n'en demandait pas davantage: elle écoutait l'excès du désespoir d'Etienne se disperser en sanglots, s'écouler en larmes...

Peu à peu apaisé, il releva la tête, comme honteux de tant de faiblesse, et vit une telle intensité de compassion attendrie dans le regard de sa belle-soeur, qu'il ne put s'empêcher de lui dire:

—Il faudra maintenant, ma pauvre Germaine, que vous m'aidiez à vivre!

Elle eut, en cet instant, l'exacte conscience de son rôle, le sentiment précis de sa fonction sociale, de sa raison d'être: source des plus purs bonheurs et cause de joies profondes, toute femme était destinée à alléger la vie autour d'elle; née pour sentir vivement les souffrances et les concentrant toutes en elle, elle était chargée d'en diminuer la somme et d'en atténuer la violence; elle devait, au milieu des ruines amoncelées par les passions et la mort, apparaître en réparatrice pour faire miraculeusement surgir sur des débris et des cendres stériles, les éternels espoirs et les semences fécondes. Pour répondre à l'appel d'Etienne, Germaine n'eut que de simples mots:

—Comptez toujours sur ma tendresse et sur mon fraternel dévouement.

Mais, dans la pression de mains qui confirma ses paroles, Etienne surprit une réconfortante énergie qu'il ne soupçonnait pas et ce fut pour lui la manifestation de cette force d'âme dont il était si dépourvu et qui faisait de Germaine un coeur agissant et généreux.

☆ ★ ☆

La convalescence fut pour Roger une existence nouvelle.

Le printemps retardé, cette année-là, par la prolongation d'un rigoureux hiver, l'obligea à garder la chambre pendant plusieurs mois, et à vivre, comme malgré lui, dans l'intimité familiale la plus absolue dont il subissait le charme.

Nos transformations morales, les évolutions presque périodiques qui font de chaque homme un être incessamment renouvelé, n'ont souvent d'autres causes que les événements extérieurs, circonstances parfois insignifiantes, mais dont nous ne sommes jamais les maîtres. Ces événements, en nous séparant de nos habitudes, en supprimant, un temps, l'atmosphère ordinaire, nous contraignent à nous replier d'abord sur nous-mêmes, et nous obligent ensuite à jeter les yeux sur des exemples et des situations que nous ne pouvions pas ou que nous ne voulions pas apprécier.

Nécessairement, les accoutumances anciennes et les passions qui en sont le résultat tendent sinon à s'abolir, du moins à perdre de leur puissance, et il dépend alors de notre volonté, de leur résister plus facilement. Le docteur Daubrey échappait donc à l'influence dominatrice qui l'avait écarté de Germaine.

Dans les premiers jours qui suivirent le duel, Mme de Morlannes avait souvent fait prendre des nouvelles du blessé, puis quand Roger avait pu écrire, il avait expliqué que sa convalescence serait très longue. Mme de Morlannes était alors partie pour la Côte d'azur et chaque semaine, dans le courrier du docteur, Germaine avait pu retrouver, sur une enveloppe discrètement parfumée, l'écriture longue et souple qu'elle connaissait bien.

Plusieurs fois Roger avait dû faire un effort pour répondre avec régularité à ces lettres périodiques; il s'accusait alors de froideur et mettait sa négligence sur le compte de sa faiblesse physique. La vérité était que la mort cruelle du petit Jean l'ayant rapproché plus intimement des siens, il avait repris contact avec la vie normale et se laissait aller à la paix, au calme mélancolique de son foyer en deuil. Des impressions qui lui semblaient nouvelles s'imposaient à lui.

En affaiblissant son être physique, la blessure avait amolli ce que son âme avait d'un peu dur et de hautain, et déjà il n'avait plus pour Germaine ce ton sarcastique d'autrefois qui la blessait; il ne savait que garder le silence, en recevant ses soins, surpris de sa patience, de l'égalité de son humeur, de cette limpidité du regard dans lequel il ne retrouvait jamais le souvenir des mauvaises heures. Il la suivait minute par minute et son esprit inoccupé s'attachait à l'écouter vivre dans cette maison qu'elle animait de son activité.

Elle fut, après la mort de Jean, l'unique centre auquel chacun se rattacha; elle se constitua instinctivement le lien qui unit tous ces êtres frappés par un deuil douloureux. Roger l'entendait apaiser les rancoeurs qui montaient parfois aux lèvres de sa mère contre la coupable Henriette; il surprit des mots d'encouragement qui secouaient la tristesse affaissée d'Etienne; il la vit affecter un ton léger et une allure joyeuse devant sa fille qui, plus particulièrement atteinte par la mort de son jeune cousin, restait sous la sombre impression du mystère de la mort.

Ce qu'il remarquait en Germaine, c'était surtout cette attitude toujours calme, cette sérénité inlassable, en même temps qu'une attention délicate et incessante à prévenir le rappel des douleurs et des amertumes passées; et voici qu'il découvrait maintenant dans ses yeux d'incomparables expressions, des jeux de lumière insoupçonnés, reflets des sentiments puissants que la souffrance, les tourments, les sacrifices et les passions mêmes mettent au coeur des femmes qui aiment vraiment.

Avec les beaux jours enfin reparus, le blessé reprenait des forces et il était question, pour achever sa guérison, d'aller s'installer quelques semaines à Méluzien.

Ce voyage s'imposait pour le convalescent comme pour ceux qui l'entouraient, car les blessures d'âme se ferment souvent, comme les blessures de notre chair, au contact de la bonne nature, et dans l'atmosphère des champs et des bois, l'apaisement de nos douleurs naît parfois d'un simple changement d'horizon.

Quelques jours avant le départ, Roger, en dépouillant son courrier, trouva une enveloppe de deuil qu'il ouvrit. A peine eut-il jeté les yeux sur la feuille bordée de noir qu'un tremblement agita ses mains; pâle d'une émotion qu'il ne pouvait dissimuler, il baissa la tête pendant que Germaine demandait anxieusement:

— Qu'avez-vous... D'où vient cette lettre?...

Il lui tendit la funèbre missive en disant, la voix troublée:

— Pascal est mort!...

Germaine eut une exclamation de douloureuse surprise et, tout de suite, ses larmes tombèrent silencieuses. Roger restait prostré dans son accablement; torturé par le souvenir de ses injustices et de ses soupçons voulus envers Pascal, un remords insupportable l'étreignait. Depuis le départ de son ami, quelques rares lettres de Colette à Germaine étaient venues, apportant de brèves nouvelles mélancoliquement exprimées.

La dernière missive, Roger s'en souvint aussitôt, datait de quinze jours. Depuis un mois, écrivait Colette, une épidémie de fièvre typhoïde avait éclaté dans le monde des faubourgs, et surtout dans le personnel de la fabrique. Pascal et elles donnaient leurs soins aux nombreux malades, mais son frère surtout se montrait d'un dévouement admirable.

"Jamais je ne l'ai vu si heureux, disait-elle; il s'en va chaque jour auprès de nos malades, il les veille, les encourage et les guérit souvent à force de soins et d'attentions. Je le retrouve, après des nuits blanches, le sourire aux lèvres, comme s'il quittait une fête. Tous nos gens se jetteraient au feu pour lui. On l'aime. On l'admire. Moi seule tremble, terminait la jeune fille. Il affronte la mort avec une tranquille sérénité qui me fait peur!"

Les craintes de la pauvre Colette s'étaient donc réalisées!... Pascal venait de succomber, tué par le fléau qu'il combattait.

A cette heure, l'orgueil de Roger fléchit et se brisa. Tout ce que sa volonté avait encore d'énergie protesta contre l'injustice qu'il avait commise, irréparable, envers ce mort, qui avait été l'intime ami de son enfance et que, depuis tant d'années, il retrouvait aussi bon, aussi aimant qu'aux premiers jours.

La pensée que Pascal emportait avec lui, dans sa tombe, l'injustifiable soupçon si odieusement utilisé contre Germaine, lui mettait au coeur une douloureuse angoisse; il se méprisa à ce moment ou plutôt il eut honte de l'aveuglement de sa passion.

—Ne pensez-vous pas, demanda-t-il humblement, que nous puissions arriver pour les obséques?...

Elle reprit la lettre de faire-part... Il était trop tard, malheureusement.

—N'importe, fit-il, si vous êtes prête à partir, le plus tôt sera le mieux!

—Il nous reste peu de chose à préparer, répondit Germaine; demain si vous y tenez, nous pouvons être à Avallon; mais vous sentez-vous assez fort?... J'aurais voulu, pour vous, attendre quelques jours encore.

—Non, je vais mieux, je vous assure. Il faut aller là-bas!

Elle se leva et sortit pour hâter ses préparatifs, tout émue de cette hâte qu'elle partageait, ayant compris la raison de ce départ rapide, désir de malade peut-être, mais suscité par une pensée de réparation, indice du lent travail qui transformait son mari...

Le lendemain, dans l'après-midi, dès l'arrivée à la gare d'Avallon, Roger laissa une voiture emmener sa mère, Etienne et Lucie vers Méluzien, pendant que lui-même, accompagné de Germaine, se faisait conduire aux faubourgs.

La demeure des Valier était close; mais M. et Mme Daubrey, reconnus par la femme de chambre, furent in-

troduits auprès de Colette. La jeune fille, plus blonde et pâle dans ses habits noirs, se jeta entre les bras de Germaine. Après les premiers épanchements attristés de cette entrevue presque silencieuse, Colette, palpitante d'émotion, leur dit la mort de son frère:

—Il ne s'est reposé que lorsque le dernier ouvrier malade eut été hors de danger... Quelques jours après, le mal le terrassait! Son agonie fut douce. Vos noms revenaient sur ses lèvres avec le mien et quelques instants avant de mourir, il me disait encore, le visage transfiguré : "Aime Germaine, ma petite Colette, aime-la beaucoup. Elle est digne de toutes les tendresses et de tous les bonheurs... et puis, dis à Roger que jusqu'à la dernière heure j'ai pensé à lui et que mon amitié pour lui n'a pas changé!... Oui, il vout aimait bien, ajouta Colette pensive. Il eût été heureux de vous voir avant de mourir, mais nous croyions Roger encore immobilisé par sa blessure.

—Et que comptez-vous faire, maintenant? demanda Germaine.

—J'ai promis à Pascal que rien ne serait changé ici, répondit fièrement la jeune fille... Trop d'existences en souffriraient. Mon frère m'avait initiée à ses travaux. Je continuerai son oeuvre, soutenue par les exemples de courage et d'abnégation qu'il m'a donnés et par son souvenir...

En parlant de son frère, Colette redressait son front, ses yeux s'illuminaient, une fierté faisait tressaillir tout son être. Ce n'était plus la jeune fille souriante, à la fois ingénue et drôle, que Roger et Germaine avaient connue: l'épreuve en avait fait une femme qui dédaignait les vains désespoirs, accueillait sans hésitation le difficile devoir confié par son frère mourant.

En quittant Colette, Roger donna l'ordre au cocher de prendre la route du cimetière. Germaine protesta, craignant l'excès de fatigue pour cette première sortie.

—Il le faut, murmura Roger.

Cette démarche la toucha: l'homme froid à qui répugnait toute attitude sentimentale, dépouillait par cet acte sa rigidité et sa dureté apparentes; le masque sceptique tombait de ce visage qu'elle avait vu si longtemps railleur ou durement fermé.

Un soleil pâle d'avril répandait sur l'enclos silencieux une paix sereine, une lumière voilée dont l'enveloppement atténuait la rigidité des pierres tombales et l'austérité conventionnelle des blocs de marbre ou de granit, suaires trop lourds et sans grâce dont la vanité des vivants écrase trop souvent les morts.

La tombe de la famille Valier, déjà rescellée, était bien connue du docteur Daubrey. Sur la grille de fer qui servait de clôture, il posa ses mains et, pendant que sa femme s'agenouillait, il se laissa envahir par ses pensées tumultueuses.

La vie, la vie réelle, la vie sincère, se dévolait à lui comme une émanation de ces tombes, comme un conseil aussi, venu de ceux-là qui devaient en connaître mieux toute la valeur, maintenant qu'elle n'était plus pour eux l'instrument avec lequel on creuse son sillon parmi le champ humain.

Sans lâcheté, il se jugea d'un seul coup d'oeil jeté sur les dernières années qui venaient de s'écouler; il se vit misérablement faible et odieusement égoïste; dans une comparaison rapide, il balança ses mérites personnels, ceux du mort qui gisait là, ceux

de sa femme dont les épaules étaient secouées en ce moment de mouvements convulsifs qui trahissaient sa douleur, et ce fut une honte qui l'inclina davantage vers les tombes...

Ils restèrent longtemps muets et immobiles.

Germaine en relevant la tête, la première, surprit un frémissement aux lèvres de son mari; les yeux clos, à demi-couché presque sur la tombe de Pascal, dans une attiutde suppliante, il implorait un pardon. Elle lui prit la main, comme pour lui dire qu'il était temps de partir; il laissa tomber son regard sur elle et vit qu'elle lui souriait au milieu de ses larmes. Eclos dans la rosée des pleurs, ce sourire toujours jeune mit une paix au coeur tourmenté de Roger.

Il serra la main qui tremblait dans la sienne, aida Germaine à se relever et, toujours silencieux, il l'emmena vers la voiture qui attendait à la porte du cimetière, et ils repartirent vers Méluzien.

Ce n'était pas encore le soir; le soleil abaissé vers les hautes forêts, laissait dans une ombre lumineuse la vallée frissonnante et la route toute blanche à travers les prés verts; derrière le voile transparent des feuilles nouvelles, la rivière luisait..

Des sensations lointaines, depuis longtemps oubliées, semblait-il, renaissaient à cette heure, et tout un monde de souvenirs remuait en Roger. Une lumière éclairait de nouveau son âme, comme si le choc de tant de souffrances autour de lui avait allumé un incendie qui consumait les restes de son égoïsme et de son orgueil. Et aussitôt une reconnaissance jaillit de son être pour la créature de force et de douceur, de persévérance et de sagesse qui seule avait résisté à l'ouragan déchaîné de son foyer. Ah! ses sophismes d'autrefois, cette glorification de la passion, ce grossissement monstrueux de la personnalité, comme tout cela était étroit, misérable, auprès de ces âmes, Germaine, Colette, Pascal!

Quelle leçon surtout lui donnait ce mort! Car il n'en doutait pas maintenant, Pascal avait depuis longtemps voué à Germaine un de ces amours irrésistibles et profonds, à jamais ignorés, qui grandissent les âmes assez fortes pour les porter, sans défaillir.

On approchait de Méluzien. Au-dessus de la vallée qui s'emplissait d'ombre, les futaies s'incendiaient aux reflets du couchant.

— Voulez-vous que nous finissions la route à pied? demanda Roger; il fait frais et la démarche nous réchauffera.

Elle consentit et, la voiture renvoyée, ils s'en allèrent tout près l'un de l'autre. Un peu las, il s'appuya sur le bras de sa femme et sa main dont il allégeait le poids, la fit frissonner. Ils pénétrèrent dans le parc sans avoir rencontré personne et, traversant l'allée de mélèzes, ils s'arrêtèrent un instant sous le tremble centenaire noyé dans l'ombre, avant de rentrer dans leur demeure.

Des lumières s'allumaient aux fenêtres du rez-de-chaussée, découpant les silhouettes rapprochées d'Etienne, de Lucie et de sa grand'mère. D'un geste dont il comprit la signification, elle les lui montra: pour ceux-là qui souffraient encore, les faibles, les délaissés, les infirmes, il fallait garder la foi en l'avenir, et, avec leur amour, refaire, plus chaud et plus tendrement uni, le foyer, l'éternel abri contre la douleur, l'unique centre de sécurité et de paix où peuvent s'endormir toutes les détresses.

Le sentiment de cette oeuvre ac-

complie par Germaine, le pénétra à son tour. Il s'inclina devant elle, comme s'il allait s'agenouiller; mais elle lui tendit ses deux mains; il s'en empara, les mit entre les siennes, et déposant sur les doigts frêles qui tressaillaient de joie un long baiser, il ne put que murmurer:

— Pardon!

A ce mot qu'elle attendait, elle le contraignit à se redresser. D'un même geste, ils se rapprochèrent et, de leurs bras enlacés, ils étreignirent leur bonheur.

—o—

UNE PENDULE AVEC VINGT CADRANS

La ville de San Diego en Californie, possède une pendule qui a vingt cadrans indiquant les heures dans les principales villes du monde, aussi les jours de la semaine et le quantième du mois. Elle mesure 21 pieds de hauteur et quatre de ses cadrans ont chacun quatre pieds de diamètre.

Toute la pendule est illuminée le soir. Sa construction a pris plus de quinze mois. Un poids de 200 livres fait marcher la pendule qui se remonte automatiquement.

—o—

LONGEVITE DES ARBRES

Quel est l'âge qu'un arbre peut atteindre? Il n'y a que peu de personnes qui sont au courant de cela. L'arbre qui vit le plus longtemps pousse aux Etats-Unis et s'appelle le Sequoias. On a trouvé de ces arbres ayant au-delà de 6.000 ans d'existence, c'est-à-dire 4,000 avant Jésus-Christ.

ENFANTS D'ALCOOLIQUES

Si le père et la mère sont alcooliques les enfants seront-ils alcooliques? Des expériences faites récemment nous ont donné les résultats suivants:

Trois familles ayant 20 enfants et dont les pères étaient alcooliques ont donnés comme résultats:

4 enfants morts de faiblesse générale.

3 enfants morts de convulsions avant d'avoir atteint leur premier mois.

4 enfants faibles d'esprit.

1 enfant nain.

1 enfant épileptique.

7 enfants normaux.

Dix familles ayant 62 enfants dont ni le père ni la mère sont alcooliques ont donné les résultats suivants:

3 enfants morts de faiblesse générale.

3 enfants morts de troubles intestinaux.

2 enfants atteints d'affections nerveuses.

2 enfants faibles d'esprit.

2 enfants difformes.

50 enfants normaux.

—o—

LE PREMIER JOUR DE L'AN

Le 1er mars a été pendant quelque temps le premier jour de l'année. Ce fut Romulus l'inventeur du premier calendrier qui choisit cette date. Plus tard le calendrier grégorien fut adopté et le 1er de l'an fut changé.

Plusieurs nations, jadis, avaient adapté le 25 mars comme jour commençant l'année; les Juifs ont encore cette date.

500 FOIS PLUS SUCRE QUE LE SUCRE

Une petite histoire romantique est attachée à la découverte de la saccharine. La découverte de ce dérivé chimique du goudron, auquel on a donné le nom de saccharine est due au docteur Ira Remsen, ancien chimiste consultant du répartement de l'agriculture des Etats-Unis.

Il fut d'abord très enthousiasmé sur ce suc ayant un pouvoir 500 fois plus puissant que le sucre ordinaire. La manufacture fut organisée sur une vaste échelle et bientôt des quantités énormes furent lancées dans le public. Tous les restaurants l'adoptèrent pour la confection de la crème à la glace et des sirops pour soda.

Le docteur Ramsen se faisait un revenu annuel de plus de 800,000 dollars par année avec ses parts dans la compagnie, lorsqu'il y a environ sept ans un de ses amis, le docteur Wylie, eut un doute sur les qualités nutritives de la saccharine.

Le docteur fit lui-même, sur sa propre personne des expériences et comme résultat il suggéra au gouvernement de défendre la vente de la saccharine comme substitut au sucre.

—o—

L'EDUCATION DES SOLDATS BLESSES

Depuis la fin de la guerre le gouvernement français a rendu à la vie économique au-delà de 45,800 blessés de la grande guerre, grâce à des écoles spéciales fondées par le gouvernement de la République.

La plupart de ces soldats avaient perdu soit un bras ou les deux bras, une jambe, un oeil, une main, etc.

Sur ce nombre 25,964 ont pu continuer à travailler dans leurs anciennes situations pendant que les autres ont pu apprendre un métier qui leur permet de gagner leur vie honorablement et qui s'adapte bien à leur nouvelle condition physique.

—o—

A PROPOS DE BARBE

Il y eut jadis une guerre terrible à propos du port de la barbe entre les Tartares et les Perses, et elle dura plusieurs années. Les Tartares prétendaient que les Perses étaient infidèles parce qu'ils ne taillaient pas leur barbe... et la guerre s'en suivit.

—o—

L'ORDRE DE ST. MICHEL

La France eut jadis un ordre de St-Michel. Louis XI résolut, un jour, de créer un ordre où ne serait admis que les grands de la Cour de France. St. Michel, alors très en honneur en France, fut choisi comme patron de l'ordre qui prit son nom. Les chevaliers étaient au nombre de trente-six, tous gens de nom et de naissance noble. Les membres de St. Michel ne pouvaient être dégradés que pour trois raisons: hérésie, trahison et lâcheté.

—o—

LA PREMIERE ACTRICE DU MONDE

On prétend que la première femme qui osa jouer sur une scène fut la reine Anne, femme de Jacques Ier d'Angleterre, mais elle ne joua que privément à la cour. Madame Coleman, en 1656, joua également privément. Ce fut en 1662 que Jacques II encouragea les femmes à jouer devant le public. Ce fut alors que madame Davenport dans "Roxalana" et madame Saunderson dans "Ianthe" de "Le siège de Rhodes" apparurent en public à titre d'actrices régulières.

UN MONUMENT AU POMMIER

Un des monuments les plus pittoresques est sans contredit celui que les fermiers de Dundas, Ontario, viennent d'élever au pommier.

On vient d'ériger une colonne en marbre, à l'emplacement même où, il y a un siècle, M. Macintosh planta le premier pommier qui devait rendre son nom célèbre dans tout le pays.

En 1896 le pommier planté par M. Macintosh fut endommagé par le feu, cependant il continua pendant une couple d'années à porter des fruits. Il mourut à l'âge de 115 ans, et les fermiers de Dundas viennent d'élever un monument à l'arbre qui a rendu tant de services au pays.

—o—

WALL STREET

Wall Street ne désigne pas seulement une rue de New-York, elle désigne aussi le district financier de la métropole américaine. Dans ce district se trouvent les maisons d'affaires de 8,000 des 10,000 millionnaires de New-York. Les édifices coûtent entre 1,000,000 de dollars à 25,000,000 chacun. Ces édifices logent entre 1,000 à 18,000 personnes.

—o—

LA DIETE

La diète ne fait pas de tort à tout le monde, à preuve St. Antoine qui ne mangea toute sa vie que 12 onces de pain et d'eau par jour et vécut 105 ans. Il en est de même de Jacques l'Hermite, qui vécut 104 ans; Siméon le Stylite qui atteignit 112 ans; St. Epiphane qui mourut à 115 ans et St. Mungo, qui battit le record et vécut jusqu'à l'âge avancé de 185 ans.

LES PERROQUETS

Les Etats-Unis importent au-delà d'un million de dollars de perroquets chaque année.

La plupart des cacatois viennent d'Australie pendant que les perroquets viennent d'Afrique, du Mexique, de l'Amérique du Sud et de l'Amérique Centrale et aussi de Cuba. Naturellement, la guerre a fait cesser un peu les importations de ces oiseaux et maintenant un perroque possédant un répertoire de cent mots est évalué au prix de l'or.

On a essayé de domestiquer le perroquet, mais sans résultat, il est très rare qu'un perroquet donne un oeuf durant sa vie passée aux Etats-Unis comme au Canada. On a fait venir des oeufs d'Afrique et on les a placés dans un incubateur, mais les résultats ont été nuls. Les oeufs n'ont rien produit.

—o—

BUCHAREST

La ville de Bucharest, la capitale de la Roumanie, était, avant la guerre, la ville où la vie était la plus chère au monde. Bucharest est appelé à bon droit "le Paris de l'Est". Comme grandeur elle est a peu près égale à Washington, la capitale des Etats-Unis, mais elle a vingt fois plus de cafés et de restaurants; deux fois autant de théâtres et dix fois plus de lumières. Bucharest est la ville la plus éclairée du monde entier. Le prix dans les hôtels et les restaurants sont plus élevés qu'à Paris, à Londres et à New-York, et il dépasse même de 25 pour cent les prix des hôtels de Monte-Carlo.

—o—

Les lettres de l'alphabet T et X sont toutes deux basées sur la croix.

LES GROS SALAIRES

Le président de la République Française reçoit annuellement $240,000 avec lesquels il lui faut payer ses frais de voyages et ses réceptions.

La reine Wilhelmine de Hollande reçoit $525,000 par année.

Le roi du Danemark touche chaque année $345,000.

Le roi des Belges a comme salaire $875,000.

Le roi d'Espagne a un salaire annuel de $1,850,000.

Le président des Etats-Unis a un salaire de $75,000, plus $25,000 pour ses frais de déplacements.

Le roi d'Angleterre reçoit $3.105,-000 et on vient de lui voter une petite augmentation de $65,000 afin de pouvoir élever sa famille convenablement.

Le roi d'Italie touche le salaire annuel de $3,200,000.

L'ancien empereur d'Allemagne recevait, comme roi de Prusse, la modique somme de $3,150,000. Sa "job" d'empereur d'Allemagne ne lui donnait rien.

L'ancien Tsar de Russie était le souverain le mieux payé du monde entier. Il touchait annuellement la fabuleuse somme de $8,179,000.

Détail curieux: seul le président des Etats-Unis touche un salaire véritablement de famine.

—o—

Les chinois au commencement de chaque année considère comme un devoir de payer leurs dettes; mais la Chine n'est pas un pays civilisé.

—o—

La production canadienne du blé a passé en 5 ans de 552,771,500 boisseaux à 1,367,909,970.

TAILLE ET POIDS D'UNE FEMME EN SANTE

Les compagnies d'assurances ont dernièrement sorti un tableau donnant la grandeur et le poids d'une femme en santé. Il est intéressant de voir ce tableau:

Pieds.	Pouces.	Doit peser.	Livres.
4	11	—	119
5		—	122
5	1	—	124
5	2	—	127
5	3	—	131
5	4	—	134
5	5	—	139
5	6	—	143
5	7	—	147
5	8	—	151
5	9	—	155
5	10	—	159

Combien mesurez-vous et pesez-vous, madame?

—o—

LES MACHINES PARLANTES

Les machines parlantes ne sont pas d'inventions récentes quoiqu'on en pense. En 1264, le frère Bacon fit un mannequin qui parlait probablement sur le même principe que les phonographes ordinaires. Au commencement du siècle dernier, un automate fut également montré, à Londres, qui prononçait des sentences très distinctement, et en 1870 la machine parlante de Faber fut exposée à Londres. Le premier phonographe fut inventé par Edison en 1877, et depuis il a été grandement perfectionné par ce même savant.

—o—

Un inventeur vient de faire breveter une aiguille de médecine électrique qui s'ajuste à la longueur désirée.

LE COPYRIGHT

Les Etats-Unis ont passé une loi protégeant les droits d'auteurs sur les romans et autres genres de publication il y a 123 ans.

Les droits furent reconnus pour une période de 14 années et le privilège de renouvellement pour 14 autres années.

En 1831 cette période fut portée à 28 ans avec renouvellement de 14 autres années.

Pendant plus d'un siècle après la création du premier "copyright", cette protection ne s'étendait que sur les citoyens américains.

—o—

LE TOMBEAU D'EVE

On prétend que la première femme était très grande. Les Arabes lui donnent 200 pieds de hauteur. Seulement? La tombe de la première femme est à Juddah, le port de mer de la Mecque. Cette tombe est en proportion de la taille de notre mère Eve. Le tombeau n'a pas été ouvert depuis mille ans. Chaque sept ans des milliers d'Ismaélites font un pèlerinage au tombeau d'Eve. Ce pèlerinage doit être fait à pieds et on a vu des familles complètes voyager à pieds durant des semaines pour venir au tombeau de la mère de l'humanité.

—o—

Le blé nous vient de la Sibérie; l'avoine de l'Abyssinie ; le maïs du Mexique.

—o—

L'inauguration d'un service de malle aérien entre Winnipeg et Et-Paul est assuré pour le commencement du printemps.

LES HABITS DE PAPIER

La ville de New-York possède un tailleur qui ne fait que des habits en papier. Cet homme se fait actuellement une petite fortune.

Ce genre de vêtements n'est pas nouveau, mais ce tailleur est le premier qui ait songé à tailler des habits de papier et à ne faire que cela.

Ces habits sont utiles pour la campagne pour les chaudes journées de l'été. ils sont légers et frais.

Un habit de papier peut durer au-delà de quinze jours et même trois semaines, si on y fait attention.

Ces habits sont fait à ordre.

—o—

TRESORS QUE ROULENT LES FLOTS

L'océan roule des millions de tonnes d'or dans ses flots. Chaque tonne d'eau contient environ un grain d'or. Chaque mille cube d'océan contient 4,205,650 tonnes d'or, et l'on évalue à 302,000,000 de milles cubes le volume des océans, dans le monde entier. Il y a donc exactement 1,270,-106,300,000,000 tonnes d'eau salée dans le monde, contenant en tout 90,-000,000,000 de tonnes d'or. Une jolie fortune pour l'homme qui entreprendrait d'extraire tout cet or des vagues qui nous bercent ou nous brisent.

—o—

On vient d'inventer un sablier de 3 minutes qui sonne une cloche lorsque le sable est entièrement traversé.

—o—

Une charrue actionné à la gazoline vient d'être inventée par un français. Cette charrue fouille et remue le sol à une très grande profondeur.

POUR AVOIR UN BEAU TEINT !

PERSONNES PALES ET DEBILES; VOICI LE TONIQUE PUISSANT, RAPIDE ET SUR CE QUE VOUS CHERCHEZ DEPUIS SI LONGTEMPS:

ARSENO-KOLA

est souverain dans tous les cas d'**Anémie, Neurasthénie, Insomnie, débilité générale et** dans toutes les **maladies débilitantes et nerveuses.** C'est le tonique idéal pour les personnes ayant souffert d'**Influenza ou Grippe Espagnole.**

Arseno-Kola active la digestion, stimule l'appétit, et possède cette propriété particulière de donner ce

TEINT CLAIR ET PUR

que seules possèdent les personnes en santé.

Chaque flacon est suffisant pour un mois de traitement et se vend $1.25 dans toutes les bonnes pharmacies.

Exigez-le, et si votre pharmacien ne l'a pas, écrivez aux fabricants qui vous l'expédieront franco sur réception du prix.

LABORATOIRE INTERNATIONAL

CASIER POSTAL, 19, - - - ST-HENRI, MONTREAL.

N. B.—Flacon échantillon envoyé franco sur réception de 25 centins.

Dépositaire: Pharmacie L. Senay, 350 rue Delisle, Montréal.

GRATIS - Pour Vous Mesdames ! - GRATIS

EMBELLISSEZ VOTRE POITRINE

: : EN 25 JOURS GRACE AU : :

REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

Approuvé par les meilleurs médecins. Les chairs se raffermissent et se tonifient, la poitrine prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du **REFORMATEUR.** Il mérite la plus entière confiance car il est le résultat de longues études consciencieuses.

Le Réformateur MYRRIAM DUBREUIL

est un produit naturel, possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine, en même temps que, sous son action, se comblent les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, garanti absolument inoffensif, bienfaisant pour la santé générale comme Tonique. Le **REFORMATEUR** est très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Convenant aussi bien à une jeune fille qu'à la femme dont la poitrine a perdu sa forme harmonieuse par suite de Maladies, ou qui n'était pas développée. Le **REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL** jouit dans le monde médical d'une renommée universelle et déjà ancienne comme reconstituant et aliment de la beauté, tout en restaurant ou en augmentant la vitalité, sans oublier qu'il contribue, en même temps, à chasser la nervosité.

Engraissera les Personnes Maigres en 25 jours

Envoyez 3c en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure illustrée de 32 pages, avec Echantillons du **Réformateur Myrriam Dubreuil.** Notre **Réformateur** est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, etc., quelque soit leur âge. Toute correspondance strictement confidentielle. Les jours de consultation sont: Jeudi et Samedi de chaque semaine, de 2 heures à 5 heures p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL, 250, PARC LAFONTAINE

DEPARTEMENT 2. — BOITE POSTALE 2353, MONTREAL, QUE.

LE SANG, C'EST LA VIE

Pour le traitement de l'Anémie, de la Neurasthénie, de la Tuberculose, du Rachitisme et de toutes les affections pulmonaires

L'HISTO-FER GARNIER

est le remède tout indiqué.. C'est le tonique le plus puissant de nos jours. Résultats assurés.

PRIX : $1.25 LA BOUTEILLE.

EN VENTE DANS LES MEILLEURES PHARMACIES ET AUX

PHARMACIES MODELES DE GOYER

AGENTS SPECIAUX :

217 rue Ste-Catherine, Maisonneuve
Lasalle 1664

180 rue Ste-Catherine Est
Tel. Est 3208

BEAUTE, FERMETE DE LA POITRINE

Disparition des Creux des Epaules et de la Gorge par l'emploi du

Traitement DENISE ROY

En 30 Jours.

Le **Traitement Denise Roy**, réalisant les plus récents progrès, garanti absolument sans danger, approuvé par les sommités médicales, **développe** et **raffermit** très rapidement **la Poitrine.**

D'une efficacité remarquable, il exerce une action reconstituante certaine et durable sur le **buste**, sans faire grossir les autres parties du corps.

Très bon pour les personnes **maigres** et **nerveuses.**

Bien faisant pour la **Santé** comme tonique pour renforcir, facile à prendre, il convient aussi bien à la **jeune fille** qu'à la **femme faite.**

Prix du TRAITEMENT DENISE ROY, (de 30 jours) au complet $1.00

Renseignements gratuits données sur réception de 3 sous en timbres.

Mme DENISE ROY, Dépt. 5, Boîte Postale 2740, **MONTREAL**

EXAMEN DES YEUX GUERISON DES YEUX sans médicaments, opération ni douleur. Nos Verres Toric, nouveau style A ORDRE, sont garantis pour bien VOIR de LOIN ou de PRES, tracer, coudre, lire et écrire.

Consultez le Meilleur de Montréal. **Le Spécialiste BEAUMIER**

A L'INSTITUT D'OPTIQUE **144 rue Sainte-Catherine Est,** Coin Av. Hôtel-de-Ville MONTRREAL

AVIS—Cette annonce rapportée vaut 15c par dollar sur tout achat en lunetterie. Spécialité: Yeux artificiels. N'achetez jamais des "pedlers", ni aux magasins "à tout faire" si vous tenez à vos yeux.

AVIS A NOS LECTEURS

Fidèles au programme que nous nous sommes proposé et désireux de donner satisfaction à nos lecteurs en général, voulant en un mot que la "*Revue Populaire*" soit impeccable comme revue canadienne-française; nous tenons à informer nos abonnés, surtout les *Directeurs* et *Directrices d'Etablissements d'Education, les Pères de famille*, bref, tous ceux qui s'intéressent à la *saine culture de l'esprit* de notre jeunesse que *nous venons de sacrifier les intérêts pécuniaires* de la "*Revue Populaire*" pour qu'elle soit absolument sans reproche.

On nous reprochait souvent de publier certaines annonces au vocabulaire plutôt déplacé dans une revue de famille comme l'est la "*Revue Populaire*". Or, ayant compris la justesse de ces réclamations, nous tenons à affirmer qu'à l'avenir aucune annonce de ce genre ne paraîtra dans la "*Revue Populaire*".

Nos amis voudront bien prendre note de notre résolution à ce sujet, et, nous n'en doutons pas, ils recommanderont la lecture de la "*Revue Populaire*", désormais *à l'abri de tous commentaires fâcheux*.

ECRIVEZ-NOUS. — Si les articles ne vous donnent paint satisfaction ou si vous êtes trompés d'une manière quelconque par les annonceurs de cette revue, écrivez-nous et nous verrons à vous faire rendre justice.

DEPARTEMENT DU SERVICE NAVAL

COLLEGE NAVAL ROYAL DU CANADA

Le Collège Naval Royal a été fondé dans le but de donner un enseignement complet en Science Navale.

Les diplômés ont les qualités voulues pour entrer dans les services impérial ou canadien comme aspirants. Ils ne sont pas obligés, cependant, d'embrasser la carrière navale. Pour ceux qui ne désirent pas entrer dans la Marine le programme comprend des études complètes en Science Appliquée qui les qualifient pour l'entrée, en qualité d'étudiants de deuxième année, dans les universités canadiennes.

Le plan d'éducation comprend encore le développement de la discipline et de la capacité d'obéir et de commander, d'un sentiment élevé de l'honneur physique et mental; une bonne instruction en Science, Mécanique, Mathématiques, Navigation, Histoire et Langues Vivantes, comme base d'un développement général ou d'une spécialité.

Les candidats doivent avoir de quatorze à seize ans le 1er juillet suivant leurs examens.

On peut obtenir des renseignements sur l'entrée en s'adressant au Département du Service Naval, Ottawa.

Pendant la durée de la construction des édifices devant remplacer ceux qui ont été détruits au cours du désastre de Halifax, le Collège Naval Royal est situé à Esquimalt, près de Victoria, C. B.

G. J. DESBARATS,
Sous-ministre du Service Naval.

Ottawa, 8 janvier 1918.

Il n'y aura pas de rétribution pour la publication non autorisée de cette annonce.

Comment j'ai gueri mon rhumatisme

PAR PIERRE SAVALA.

Je mis de côté mes béquilles dans l'espace de sept jours, et dans deux mois, j'étais guéri, et je n'ai plus eu la moindre trace de rhumatisme depuis. Et cela, grâce au traitement que m'a donné mon oncle, en Grèce.

Je m'en retournai en Grèce, tout perclus, découragé, malade. Deux mois plus tard, je revins en ce pays, complètement guéri du rhumatisme.

Je me ferai un plaisir de vous envoyer, GRATIS l'histoire entière de ma vie en Amérique—comment je devins perclus par le rhumatisme, et comment j'ai trouvé le traitement qui a déraciné le mal, et l'a chassé de mon système.

Quelque déformées ou enflées que soient vos jointures, quelques grandes que soient vos douleurs, quelque abattu que vous soyez, je suis convaincu que je puis vous aider à vous soulager dans l'espace de quelques jours et vous guérir d'une manière permanente, dans quelques semaines à peine.

Ne m'envoyez pas d'argent. Ecrivez-moi simplement ceci: "Dites-moi comment vous avez guéri votre rhumatisme, et comment je puis guérir le mien."

Adressez votre lettre ou carte postale à Pierre Savala, 59 rue St-Pierre, D. 54, Montréal, P. Q.

Un Buste Bien Dessiné

FAIT VALOIR LA BEAUTE, LA GRACE DE LA TAILLE

LES

PILULES PERSANES

de Tawfisk Pacha de Téhéran, Perse.

ont pour effet de développer le buste, de corriger la maigreur excessive, de supprimer el creux des les angles disgracieux qui déparent une jeune fille ou une jeune femme.

Prix: $1.00 la boîte; 6 boîtes pour $5.

Mlle Angela V., écrit: "Je viens de prendre la quatrième boîte de vos fameuses PILULES PERSANES; l'effet est merveilleux—j'en suis enchantée!"

SOCIETE DES PRODUITS PERSANS
Boîte Postale 2675, Dépt. A., Montréal.

DESIREZ-VOUS DEVENIR ACTRICES DE VUES ANIMEES ?
SI OUI, LISEZ

LE PANORAMA
DE MARS 1920

20c le No dans tous les Dépôts - aux Etats-Unis 25c le No.

— ou aux Bureaux des Editeurs-Propriétaires —

POIRIER & CIE,, - 131, rue CADIEUX, - MONTREAL

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus, veuillez trouver la somme de $2.40 pour 1 an ou $1.20 pour 6 mois (excepté Montréal et banlieue) d'abonnement au "*Panorama*".

Nom .....

(M. Mme ou Mlle. Spécifiez votre qualité.)

Rue .....

Localité .....

Adressez comme suit:

MM. Poirier & Cie, 131 rue Cadieux, Montréal.

ABONNEZ-VOUS AU JOURNAL

LE PASSE-TEMPS

(Fondé en 1895)

Dans chaque numéro on trouve : { SEPT ou HUIT chansons; DEUX ou TROIS morceaux de piano; Aussi Musique de Violon; Conseils et Renseignements sur les Disques.

ABONNEMENT :

Canada, $2.50 — Un an. — Etats-Unis, $3.00

Un numéro, 10 : - : En vente partout.

Adresse : 16, rue Craig - Est, — — Montréal.

Demandez notre catalogue de primes.

LA VERITE SUR LE CATARRHE

Dite d'une manière simple

Vous qui avez l'expérience des attaques insidieuses du catarrhe, comprendrez facilement l'importance de chacune des TROIS parties dont se compose ce traitement, si vous espérez enrayer complètement le mal. JAN-O-SUN n'est pas complet sans ces TROIS parties. Il fait tout ce qu'il est sensé faire, depuis le fait d'enlever la congestion de la tête, jusqu'à éliminer les germes du système.

PAS D'APPAREILS, DE RESPIRATEURS, D'ONGUENTS, DE LOTIONS, DE DROGUES MALFAISANTES, DE FUMEE OU D'ELECTRICITE.

AGIT NUIT ET JOUR

Une méthode toute nouvelle et absolument différente de toutes les autres. Pas de lotions, de vaporisateurs, ou d'onguents et de crèmes dont la senteur seule vous rend malade, ni d'appareils d'aucune sorte. Rien que vous devez fumer ou respirer. Pas de vapeur, de frictions ou d'injections. Pas d'électricité, de vibration, de massages, de poudre, de plâtre, et vous n'êtes pas obligé de rester enfermé à la maison. Absolument rien de la sorte. **C'est quelque chose de nouveau et de différent,** quelque chose de délicieux et de bienfaisant, quelque chose qui agit sur-le-champ. Point n'est besoin d'attendre, de languir, ou de dépenser des sommes considérables d'argent. Vous pouvez vous soulager du catarrhe du soir au matin, et je serai heureux de vous dire comment, **GRATIS.** Je ne suis pas médecin, et ce traitement n'est pas une prétendue prescription de médecin, mais il m'a guéri du catarrhe, et il en a guéri mes amis. **Vos souffrances vont cesser comme par enchantement.**

Débarrassez-vous du catarrhe!

Le catarrhe est une maladie malpropre et repoussante, qui obscurcit les facultés, mine la santé et affaiblit la volonté. Il est la cause d'habitudes dégoûtantes, telles que cracher, tousser et graillonner, qui vous font éviter—secrètement—même par ceux qui vous sont le plus chers. Il vous empêche de jouir de la vie et ruine vos facultés. Vous savez aussi qu'il abrège la vie, parce que, jour et nuit, il sape, lentement mais sûrement, votre vitalité. Cependant, j'ai découvert un remède, et je suis prêt à vous en donner, **GRATIS,** tous les détails. Ecrivez-moi dès maintenant.

N'ENVOYEZ PAS D'ARGENT Ecrivez-moi simplement ceci, dès aujourd'hui: "Je désire essayer Jan-O-Sun." C'est tout ce que vous avez à dire—je comprendrai, et je vous enverrai immédiatement tous les détails **GRATIS.** Ne tournez pas la page avant de m'avoir écrit, me demandant ce que j'ai à vous dire au sujet de ce traitement merveilleux qui vous fera, à vous, ce qu'il a fait à tant d'autres.

JAN-O-SUN—59 rue St-Pierre, Dept. 212., Montréal, P.Q.

COUPON D'ABONNEMENT

LE SAMEDI

Ci-inclus veuillez trouver la somme de $3.50 pour 1 an ou $1.75 pour 6 mois (excepté Montréal et banlieue) d'abonnement au journal Le Samedi.

Nom ... ...
M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité.)

Rue ... ...

Localité ... ...

Adressez comme suit:

MM. Poirier, Bessette et Cie,

131, rue Cadieux, - - Montréal.

NEW YORK LONDON PARIS

VENEZ VOIR NOS JOLIES BLOUSES POUR L'AUTOMNE.

MODÈLES EXCLUSIFS

GANTS PERRIN

NOTRE SPÉCIALITÉ

LA GANTERIE ROYALE

483 Ste-Catherine Est

Tel. Est 3341 - Montréal.

Ce teint rose, tendre et velouté

GUÉRISON RAPIDE ET PERMANENTE DE TOUTE IMPERFECTION DU TEINT

Votre teint rehausse votre apparence ou lui nuit.

Pearl La Sage, ancienne actrice.

Vous aussi—pouvez avoir ce teint rose, tendre et velouté. Ce merveilleux traitement pour la beauté a fait sensation. Des cas obstinés, embarrassant les médecins depuis des années ont été guéris. Vous n'avez jamais de votre vie rien employé de pareil. Fait disparaître teint brouillé, rougeurs, boutons, points noirs, éruptions comme par magie. Nulle crême, lotion, émail, pommade, emplâtre, bandage, masque, massage, diète ou appareil; rien à avaler. Cela ne fait rien que votre teint soit "affreux", que votre figure soit couverte de taches terreuses, de points noirs, de boutons ou d'éruptions; que votre peau soit rude ou poreuse; et que vous ayez essayé presque tout au monde pour vous défaire de ces maux: Ce merveilleux traitement, en 10 jours seulement, embellit positivement la peau d'étonnante façon. Vous paraissez des années plus jeune. Il donne à la peau la fraicheur et la pureté d'une rose épanouissante. En dix jours vous pouvez devenir l'objet d'une folle admiration de vos amies, quels que soient votre âge et votre santé. Toutes les méthodes connues sont abandonnées. Le visage, les bras, les mains, les épaules sont embellis au delà du rêve. Et je prouverai tout cela à vos propres yeux, par votre miroir, dans 10 jours. L'emploi du traitement est agréable. Quelques minutes chaque jour suffisent.

Laissez-moi vous renseigner sur ce traitement étonnant. Vous ne risquez rien—n'envoyez pas d'argent—rien que vos nom et adresse sur le coupon ci-dessous et vous recevrez tous les détails—Gratis.

COUPON GRATUIT

PEARL LA SAGE, Inc. Dept. 234
59 rue St-Pierre, Montréal.

Veuillez me dire comment embellir mon teint en dix jours et m'envoyer le "Livre de la Beauté de Pearl La Sage"; le tout gratuit.

Nom.....

Rue.....

Ville..... Province.....

UNE REQUETE A NOS AMIS

Nos lectrices et nos lecteurs ont pu constater qu'à de multiples reprises, nous avons fait de notables améliorations dans notre hebdomadaire "LE SAMEDI" et dans notre publication mensuelle "LA REVUE POPULAIRE".

Ces améliorations sont, naturellement, dispendieuses, surtout lorsqu'il s'agit d'un tirage important comme le nôtre, car le prix des matières premières est très augmenté, depuis quelque temps.

Nous n'avons cependant reculé devant aucun sacrifice pour plaire à notre clientèle, et les encouragements qui nous sont venus, d'un peu partout, nous prouvent que nous avons réussi.

Nous ferons mieux encore.

Mais cela dépend de nos abonnés et de nos acheteurs au numéro. Que les uns et les autres nous fassent un peu de propagande autour d'eux. Cela leur est très facile. **Que chacun d'eux nous procure un abonné ou un lecteur de plus** et nous serons ainsi rapidement en mesure de pouvoir exécuter les projets que nous formons pour le perfectionnement de nos magazines.

Beaucoup de gens ne lisent pas "LE SAMEDI" ni "LA REVUE POPULAIRE" parce qu'ils ne les connaissent pas. Parlez-en, faites-les connaître et vous serez les premiers à en bénéficier.

Le LAIT
Condensé

Borden's
EAGLE BRAND

LE SOUPER DE BÉBÉ EST PRET !

Préparé facilement avec du lait de vaches frais, de choix, de haute qualité,

BORDEN EAGLE

Après le lait naturel, c'est celui que bébé préfère. Il dormira bien parce que cet aliment se digère facilement. Il profitera avec ce lait, deviendra robuste et en santé.

La marque Eagle est reconnue comme la meilleure de toutes les nourritures de l'enfant, depuis soixante ans. C'est la même qualité aujourd'hui qu'autrefois; examiné dans les laboratoires et garanti pour sa pureté.

Désirable particulièrement pendant les canicules.

Chez tous les pharmaciens et épiciers.

The Borden Company, Ltd.
Montréal.

Entered March 23rd 1903 at the Post Office of St. Albans, Vt., U.-S. as second class matter under Act of March 3rd 1879.